



LAURELL K.
HAMILTON

MERRY GENTRY 6

L'ÉTREINTE MORTELLE



Laurell K. Hamilton

L'étreinte mortelle

Merry Gentry – 6

Traduit de l'américain par Laurence Le Charpentier



J'ai lu

Titre original
A LICK OF FROST

Originally published in hardcover by Ballantine Books, an imprint of the Random House Publishing Group, a division of Random House, Inc., in 2007

© 2007 by Laurell K. Hamilton

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2011

*J'invoque ce vieil escalier en spirale ;
Concentrez tout votre esprit sur cette rude ascension,
Sur ces remparts brisés qui s'effritent,
Sur ce manque d'air comme illuminé d'étoiles,
Sur celle indiquant le pôle caché ;
Fixez chaque pensée errante sur
Ce domaine où toute pensée se forme :
Qui peut distinguer les ténèbres de l'âme.*

Extrait de « Un dialogue entre Moi et l'Âme »
de W.B. Yeats (*L'escalier en spirale*, 1933)

À Jonathon, qui gravit avec moi l'escalier.

Remerciements

À toute l'équipe : Darla, Mary et Sherry. Sans elles s'ensuivrait le chaos.

À Charles, qui a demandé à ne pas être Officier en Chef de la Sécurité comme je l'ai indiqué dans de récents remerciements, mais plutôt Biffin en Chef. J'aurais dû me souvenir que son plus haut rang officiel avait été sergent. Et les sergents travaillent pour vivre ; ce ne sont pas des officiers.

À mon groupe d'écriture, The Alternate Historians : Tom Drennan, Rett MacPhearson, Deborah Millitello, Marella Sands et Mark Sumner. La folie n'est jamais loin avec ou sans eux, mais ensemble, c'est tellement plus marrant.

Chapitre 1

J'étais assise dans une salle de conférences classieuse au sommet de l'une de ces tours étincelantes qui constituent l'essentiel du centre de Los Angeles. Le mur du fond presque entièrement vitré offrait une vue encourageant l'agoraphobie. Certaines prédictions disent que, si le « Big One » sévit – c'est-à-dire LE tremblement de terre –, ce quartier se retrouvera enfoui sous trois à cinquante-cinq mètres de bris de verre. Coupant en menus morceaux, écrasant ou piégeant sous cette avalanche tout ce qui se trouvera dans les rues en contrebas. Une pensée peu réjouissante, mais ce jour se prêtait parfaitement à ce genre de réflexions morbides.

Mon oncle Taranis, le Roi de la Lumière et de l'Illusion, s'était adressé aux autorités humaines compétentes pour engager des poursuites judiciaires contre trois des gardes du corps de ma royale personne : Rhys, Galen et Abloec. Il les accusait du viol de l'une de ses nobles.

Au cours de son long règne sur la Cour Seelie, il n'était jamais sorti pour aller réclamer justice auprès des humains. Une règle de la Féerie ; la loi de la Féerie. Ou plus exactement, la règle des Sidhes ; la loi des Sidhes. Ils y régnait depuis tellement longtemps que plus personne ne se rappelait depuis quand exactement. Étant donné que certains de ces vagues souvenirs remontaient à des milliers d'années, il se pouvait que les Sidhes se soient toujours trouvés aux commandes, mais à vrai dire, cela sentait la falsification. Et les Sidhes s'abstinent de mentir, car raconter des bobards a de tout temps signifié se faire virer de la Féerie. Ouste ! Direct en exil. Étant certaine de l'innocence des trois gardes incriminés, les accusations de Dame Caitrin soulevaient quelques questions ne manquant pas d'intérêt.

Mais aujourd’hui, nous allions nous contenter de faire des dépositions. Selon la tournure que prendraient les choses, le Roi Taranis devrait s’attendre à une convocation en règle. Voilà la raison pour laquelle Simon Biggs et Thomas Farmer, tous deux de Biggs, Biggs, Farmer & Farmer, se trouvaient assis à côté de moi.

— Merci d’avoir accepté cette réunion aujourd’hui, Princesse Meredith, dit l’un des gars en costard de l’autre côté de la grande table au poli étincelant.

Autour de la table, ils étaient sept habillés comme lui, le dos tourné à la vue magnifique. L’ambassadeur Stevens, délégué aux Cours de la Féerie, avait pris place de notre côté, tout au bout, après Biggs et Farmer.

— Un mot sur le protocole en application à la Féerie, crut-il bon de préciser. On ne remercie pas les gens de ce royaume, monsieur Shelby. La Princesse Meredith, en tant que l’une des plus jeunes membres de la royauté, ne s’en formalisera probablement pas. Mais vous aurez affaire à certains nobles beaucoup plus âgés. Aucun d’entre eux ne tolérera le moindre merci. Ils le prendront comme une sérieuse offense.

Stevens souriait en déclamant son petit laïus. Son visage, beau sans plus, offrait l’image même de la sincérité, de ses yeux marron à ses cheveux bruns coupés nickel. Il était censé être notre porte-parole dans le monde, mais en vérité, il passait tout son temps chez les Seelies à faire de la lèche à mon oncle. La Cour Unseelie sur laquelle régnait ma tante Andais, la Reine de l’Air et des Ténèbres, et sur laquelle je régnerais peut-être un jour, était bien trop épouvantable au goût de Stevens. Non, je ne l’aimais pas beaucoup, celui-là.

Michael Shelby, procureur fédéral officiant à L.A., dit alors :

— Je suis désolé, Princesse Meredith. Je ne me rendais pas compte.

— Pas de problème, lui répondis-je, tout sourire. L’ambassadeur a raison, que l’on me remercie ne me gêne pas.

— Mais cela ennuiera-t-il vos hommes ? s’enquit-il.

— Certains d’entre eux, en effet.

Je jetai un coup d’œil à Doyle et Frost par-dessus mon épaule, debout dans mon dos telles l’obscurité et la neige

incarnées, ce qui n'était pas si loin de la vérité. Doyle avait les cheveux, la peau et un costume de marque noirs. Même sa cravate l'était. Seule sa chemise était d'un bleu royal foncé, et uniquement pour faire plaisir à notre avocat qui pensait que, s'il était strictement de noir vêtu, cela ferait mauvais genre et lui donnerait un air peu commode. Ce à quoi Doyle, répondant au surnom de Ténèbres, avait rétorqué :

— Je suis le Capitaine de la Garde de la Princesse. Je suis censé avoir l'air menaçant.

Les avocats n'avaient su que dire. Cependant, Doyle avait consenti à mettre cette chemise, dont la couleur semblait quasiment scintiller contre la noirceur profonde et totale de sa peau, où, sous le bon éclairage, se reflétaient des reflets pourpres et bleutés. Ses yeux tout aussi sombres étaient dissimulés derrière de grosses lunettes de soleil, noires sur noir.

La peau de Frost était aussi blanche que celle de Doyle était noire. Aussi blanche que la mienne. Mais sa chevelure argentée, unique en son genre, étincelait sous l'éclairage stylé de la salle de conférences tel du métal martelé et filé, évoquant la matière brillante servant à fabriquer des bijoux. Une barrette en argent, plus ancienne que la ville de Los Angeles elle-même, retenait quelques mèches au sommet de sa tête. Le costume gris colombe sortait de chez Ferragamo, la cravate était d'une nuance plus foncée, mais de peu, la blancheur de sa chemise moins intense que celle de sa peau. Ses yeux d'un gris pâle semblaient vides tandis qu'ils étaient fixés sur la baie vitrée. Ce que faisait également Doyle derrière ses lunettes. J'avais de bonnes raisons d'avoir des gardes du corps, et certains de ceux souhaitant ma mort pouvaient se déplacer par la voie des airs. Nous ne pensions pas que Taranis fasse partie du lot, mais pourquoi s'était-il adressé à la police ? Pourquoi avait-il insisté en faisant de fausses déclarations ? Jamais il n'aurait agi ainsi sans avoir une idée derrière la tête. Nous ne savions pas laquelle ; donc, au cas où, ils surveillaient les fenêtres, à l'affût de créatures que ces hommes de loi n'auraient même pas pu imaginer.

Le regard de Shelby passa vivement dans mon dos pour se poser sur mes gardes. Il n'était pas le seul qui s'efforçait de ne

pas leur jeter des coups d'œil nerveux, mais c'était la Substitut du Procureur Fédéral, Pamela Nelson, qui semblait avoir le plus de difficultés à garder les yeux, et sa concentration, sur les dossiers en cours. Les autres cocos en face de nous leur lançaient le genre d'œillades que les hommes lancent à d'autres lorsqu'ils sont quasiment certains que ceux-là seraient capables de les battre à plate couture sans même transpirer.

Faisant plus d'un mètre quatre-vingts, la carrure athlétique, son costume ne parvenant pas à dissimuler le fait qu'il devait s'entraîner plutôt sérieusement, Michael Shelby n'en rencontrait probablement pas souvent qui le fassent se sentir rachitique. Il était beau mec, avec des dents à la blancheur éclatante et l'allure de quelqu'un ayant l'ambition de gravir les échelons et de dépasser son statut de procureur fédéral officiant pour la juridiction de Los Angeles. Son assistant, Ernesto Bertram, était en comparaison plus mince et semblait trop jeune pour sa fonction, et bien trop sérieux avec ses cheveux noirs coupés court et ses binocles. Ce n'était pas tant ceux-ci qui lui donnaient un tel air sérieux, mais une grimace qui donnait l'impression qu'il venait de manger quelque chose d'acide. Le proc fédéral de la juridiction de Saint-Louis, Albert Veducci, était là, lui aussi. Il n'avait pas le bronzage de Shelby. Pour tout dire, il était un peu enrobé et avait l'air fatigué. Son assistant s'était simplement présenté comme étant « Grover », et j'ignorais s'il s'agissait de son prénom, de son patronyme ou du seul nom qu'il portait. Il souriait davantage que tous les autres réunis et avait un certain charme, le style aimable « je te raccompagne chez toi après le cours ». Il me rappelait certains mecs de l'université qui se révélaient être soit aussi sympas qu'ils en avaient l'air, soit des sales cons ne voulant qu'une chose : vous sauter, ou alors vous utiliser pour réussir à un exam ou encore, en ce qui me concernait, se trouver dans l'entourage immédiat d'une Princesse de la Féerie. J'ignorerais pendant quelque temps encore quel genre de « gentil garçon » était Grover. Si les choses se déroulaient bien, je ne le saurais jamais, parce que nous ne nous reverrions probablement plus. En revanche, si elles tournaient au vinaigre, nous verrions sans nul doute Grover plus que de raison.

Pamela Nelson était la substitut de Miguel Cortez, procureur fédéral du Comté de Los Angeles. Ce dernier était petit, brun et plutôt mignon. Il avait fière allure devant les caméras. Je l'avais vu bien souvent au JT. Le problème étant que lui, comme Shelby, avait les dents longues. Il adorait se retrouver aux infos télé pour se faire mousser, et voulait s'y montrer de plus en plus. Cette accusation de viol contre mes hommes avait toutes les caractéristiques d'une affaire qui pouvait booster comme foutre en l'air une carrière. Cortez et Shelby étaient ambitieux ; ce qui signifiait qu'ils feraient preuve d'une extrême prudence, ou d'une imprudence absolue. Laquelle de ces options jouerait-elle le mieux en notre faveur ?

Nelson était plus grande que son patron, proche du mètre quatre-vingts juchée sur ses talons pas trop hauts. Sa chevelure retombait en cascade. Elle était de cette nuance rare, profonde, riche et vibrante, proche chez les humains du vrai roux. Son tailleur noir classique était bien coupé, son chemisier blanc boutonné jusqu'en haut, son maquillage soigné. Seuls ses cheveux, flamboyants, ne collaient pas avec son apparence quasi masculine. Comme si elle dissimulait sa beauté tout en attirant l'attention dessus. Car elle l'était, belle. Des taches de rousseur parsemées sous son léger fond de teint ne retiraient rien à sa peau impeccable, au contraire.

Ses yeux étaient tour à tour verts et bleus, selon la lumière à laquelle ils étaient exposés. Elle n'arrivait pas à détacher son regard de Frost et de Doyle. Malgré ses efforts pour se concentrer sur son bloc-notes sur lequel elle était supposée griffonner, elle n'arrêtait pas de relever la tête pour les fixer. Elle semblait ne pouvoir s'en empêcher.

Se passait-il ici plus que la simple rencontre entre deux beaux mecs et une femme qui en perdait la tête ?

Shelby s'éclaircit la gorge, me faisant sursauter et reporter mon attention sur lui.

— Je suis terriblement désolée, monsieur Shelby, vous me disiez quelque chose ?

— Non, pas du tout, et pourtant j'aurais dû m'adresser à vous, répondit-il en considérant les hommes à ses côtés. On m'a convié à cette audition en tant que personne neutre, mais

permettez-moi de m'enquérir auprès de mes collègues s'ils ont rencontré des difficultés à formuler les questions qui vous sont destinées.

Ils se mirent tous à parler en même temps. Veducci se contenta de lever son stylo en l'air et reçut un assentiment de la tête.

— Mon bureau a eu plus souvent affaire que vous à la Princesse et à son peuple, ce qui explique pourquoi je me suis permis de me munir de certaines protections contre le glamour.

— De quel type de protections s'agit-il ? demanda Shelby.

— Je ne vous révélerai pas ce que je porte sur moi, mais l'acier, le fer, les trèfles à quatre feuilles, le millepertuis, le sorbier des oiseleurs et le frêne — que ce soit le bois ou les baies — sont reconnus pour leur efficacité. Certains affirment que les clochettes brisent aussi l'effet du glamour, mais je pense qu'elles n'inquiéteront que peu les Sidhes de la Haute Cour.

— Êtes-vous en train de dire que la Princesse a fait usage de glamour à notre insu ? s'enquit Shelby, son beau visage plus du tout avenant.

— Je dis qu'il arrive parfois lors de discussions avec le Roi Taranis ou la Reine Andais que nous autres humains nous retrouvions submergés par leur présence. La Princesse Meredith étant en partie humaine, quoique fort belle...

Réflexion ponctuée d'un hochement de tête appréciateur à mon intention. Je le saluai à mon tour pour ce compliment.

— ... n'a jamais autant affecté quiconque, poursuivit-il. Mais de nombreux événements se sont produits ces derniers jours à la Cour Unseelie. L'Ambassadeur Stevens, mais aussi d'autres sources, m'ont briefé à ce sujet. La Princesse Meredith et certains de ses gardes ont progressé sur l'échelle du pouvoir, si je peux le formuler ainsi.

Vedduci avait toujours l'air fatigué, mais ses yeux révélaient son esprit aiguisé, dissimulé sous le camouflage de ses rondeurs et de ses cernes. Je pris soudain conscience que l'ambition n'était pas le seul danger dans cette pièce. Vedducci était brillant d'insinuer en passant qu'il était au courant de ce qui s'était passé à notre Cour. Mais était-il vraiment au parfum, ou allait-il à la pêche aux infos ? Croyait-il sérieusement que nous allions

laisser filtrer quelque chose ?

— Faire usage de glamour à nos dépens est illégal ! réagit Shelby, énervé.

Il me fixait et, à présent, son regard n'était plus du tout amical. Je l'affrontai en projetant vers lui tout le rayonnement intense de mes iris tricolores : or fondu en contour, puis un anneau de vert jade et enfin d'émeraude encerclant la pupille. Il fut le premier à s'en détourner en baissant le nez vers son bloc.

— Nous pourrions vous faire arrêter, ou vous réexpédier à la Féerie à cause de cette tentative d'influencer le débat par la magie, Princesse, dit-il, la voix tendue d'une rage contrôlée.

— Je ne vous ai influencé en rien, monsieur Shelby, du moins pas intentionnellement.

Puis je reportai mon attention sur Veducci avant de poursuivre :

— Monsieur Veducci, vous disiez que les entrevues avec ma tante et mon oncle étaient difficilement maîtrisables ; serais-je moi-même devenue aussi difficile à gérer ?

— À la vue des réactions de mes collègues, j'aurais tendance à le croire.

— Alors c'est cela que le Roi Taranis et la Reine Andais provoquent chez les humains ?

— En effet, c'est très similaire.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ceci n'a rien d'amusant, Princesse ! intervint Cortez.

Ses mots étaient pleins de colère, mais lorsque je fixai ses yeux marron, il se détourna.

Puis je regardai Nelson, mais ce n'était pas moi qui allais la distraire. Son problème se situait ailleurs, dans mon dos.

— Lequel des deux dévorez-vous ainsi des yeux ? lui demandai-je. Frost ou Doyle ; la lumière ou l'obscurité ?

Elle s'empourpra comme le font de manière si charmante les humains aux cheveux roux.

— Je ne...

— Allons, mademoiselle Nelson, admettez-le. Lequel des deux ?

Elle déglutit si bruyamment que cela ne m'échappa pas.

— Les deux, murmura-t-elle.

— Princesse Meredith, assena Cortez, nous allons porter plainte contre vous et vos deux gardes pour tentative d'influence magique lors de procédures judiciaires.

— Je suis d'accord, l'approuva Shelby.

— Ni moi, ni Frost ou Doyle, n'avons agi intentionnellement.

— Nous sommes loin d'être idiots, rétorqua Shelby. Le glamour est une magie active, et non passive.

— La plupart des glamours, mais pas tous, lui précisai-je.

Puis je regardai Veducci à l'autre bout de la table. Ils l'avaient placé à la plus lointaine extrémité, comme si le fait de venir de Saint-Louis l'infériorisait. Ou il se pouvait que je sois tout simplement ultra-susceptible en ce qui concernait la ville où j'avais grandi.

— Saviez-vous, dit Veducci, que lors d'une audience avec la Reine Elizabeth d'Angleterre, on s'y réfère comme étant « en présence » ? Je ne l'ai pas personnellement rencontrée, et ne la rencontrerai probablement jamais, en conséquence, j'ignore comment cela fonctionne avec elle. En fait, je n'ai jamais parlé à une souveraine humaine. Cependant, l'expression « en présence », c'est-à-dire de la Reine, signifie plus encore lorsqu'il s'agit de celle qui règne sur la Cour des Ténèbres. Être en présence du Roi des Seelies est également un plaisir.

— Que voulez-vous dire ? s'étonna Cortez. Un plaisir ?

— Cela signifie, messieurs-dames, que d'être roi ou reine à la Féerie confère une aura qui vous influence à vos dépens : le charisme. Vous vivez à L.A. où on peut le voir opérer à un niveau moindre chez les célébrités ou politiciens d'envergure. Le pouvoir semble engendrer le pouvoir. Le fait d'avoir traité avec les Cours de la Féerie m'a convaincu que même nous, pauvres humains, en sommes capables. Quand il s'agit de se trouver dans l'entourage des puissants, des riches, des magnifiques et des talentueux, ou quoi que ce soit du même registre, la nature humaine n'est pas en reste. Je pense que c'est l'effet glamour. Je pense qu'à un certain niveau, le succès contient une touche de glamour qui permet d'attirer les foules. On veut être près de vous. On vous prête davantage attention. On adhère plus facilement à ce que vous dites. Les humains possèdent un soupçon de véritable glamour ; et maintenant, considérez la

plus puissante personnalité de la Féerie. Pensez à la proportion de pouvoir qui l'entoure.

— Ambassadeur Stevens, n'auriez-vous pas dû nous prévenir de l'impact de ce phénomène ? intervint Shelby.

Stevens lissa de la main sa cravate, puis joua avec la Rolex que mon oncle lui avait offerte.

— Le Roi Taranis est un puissant personnage au règne plus que séculaire. Il possède une noblesse particulièrement impressionnante. Je n'ai pas trouvé la Reine Andais aussi remarquable.

— Parce que vous ne vous adressez à elle que de loin, par l'intermédiaire de miroirs, avec le Roi Taranis à vos côtés, lui dit Veducci.

J'étais plutôt sidérée qu'il le sache, surtout que c'était parfaitement vrai.

— Vous êtes l'ambassadeur de la Féerie, poursuivit Shelby, et pas seulement celui de la Cour Seelie.

— Je suis l'Ambassadeur des États-Unis au Royaume de la Féerie, en effet.

— Mais vous n'avez jamais mis les pieds à la Cour Unseelie ? dit Shelby, étonné.

— Hum, toussota Stevens en faisant courir ses doigts sur son bracelet-montre. Je trouve que la Reine Andais est généralement un peu moins coopérative.

— Ce qui veut dire ? s'enquit Shelby.

Je regardai l'ambassadeur qui tripotait sa montre à qui mieux-mieux, et en me concentrant juste un peu, je repérai qu'elle recélait de la magie, en surface ou à l'intérieur du mécanisme.

— Cela signifie qu'il pense que la Cour Unseelie est un fief saturé de perversions et de monstruosités, répondis-je pour lui.

Ils le regardaient tous à présent. Ce qu'ils n'auraient pas fait si nous avions vraiment utilisé notre glamour intentionnellement.

— Est-ce vrai, Ambassadeur ? lui demanda Shelby.

— Jamais je ne tiendrais de tels propos !

— Mais ce n'en est pas moins ce qu'il pense, ajoutai-je, doucement.

— Nous prenons tous bonne note de ceci, et nous assurerons que les autorités compétentes soient mises au courant de votre négligence concernant les devoirs qui vous incombent, déclama Shelby.

— Je suis loyal au Roi Taranis et à sa Cour. Ce n'est pas ma faute si la Reine Andais est une déviant sexuelle, et quasiment folle de surcroît. Elle et ses sujets sont dangereux ! Je l'ai pourtant signalé et cela depuis des années, mais personne ne m'a écouté. Et maintenant, nous sommes confrontés à ces accusations, prouvant ce que je disais !

— Vous aviez donc alerté vos supérieurs hiérarchiques que vous redoutiez que les gardes de la Reine n'en viennent à violer quelqu'un ? lui demanda Veducci.

— Eh bien, je... non, pas précisément.

— Que leur avez-vous dit, alors ? s'enquit Shelby.

— La vérité. Que je craignais pour ma sécurité à la Cour Unseelie, et que je ne m'y sentirais à l'aise qu'en présence d'une escorte armée, répondit Stevens en se mettant debout, le dos bien droit, plein d'assurance, avant de pointer Frost et Doyle du doigt et de poursuivre : Mais regardez-les, ils sont effrayants ! Leur force de destruction, eh bien, ils en irradient, tout simplement !

— Vous n'arrêtez pas de tripoter votre montre, lui fis-je remarquer.

— Hein ? fit-il en me regardant, les paupières papillonnantes.

— Votre montre. Le Roi Taranis vous l'a offerte, n'est-ce pas ?

— Vous avez accepté une Rolex du Roi ? s'étonna Cortez, qui semblait outré, mais pas à cause de nous cette fois.

Stevens déglutit avant de démentir de la tête.

— Bien sûr que non ! Cela serait absolument inapproprié.

— Je l'ai vu vous l'offrir, Ambassadeur, dis-je.

Ses doigts parcoururent le bracelet en métal.

— Ce n'est pas vrai ! Elle ment !

— Les Sidhes ne mentent pas, Ambassadeur, comme vous le savez. C'est en revanche une habitude humaine.

On aurait dit que ses doigts allaient parvenir à briser le

bracelet rien qu'en le frottant.

— Les Unseelies sont capables de toutes les malfaisions. Leurs visages même les présentent tels qu'ils sont !

— Mais ils sont magnifiques, crut bon d'intervenir Nelson.

— Vous êtes tombée sous l'illusion charmante et envoûtante de leur magie. Le Roi m'a donné le pouvoir de percer à jour leurs supercheries, répliqua Stevens, sa voix montant d'un ton à chaque mot.

— La montre, fis-je observer.

— Alors, dit Shelby en me désignant d'un geste, cette beauté ne serait qu'illusion ?

— En effet, répondit Stevens.

— Oh que non ! rétorquai-je.

— Menteuse ! hurla-t-il, en repoussant violemment son siège que ses roulettes emportèrent.

Puis il s'avança dans ma direction en passant derrière Biggs et Farmer.

Doyle et Frost bougèrent instantanément, telles les deux moitiés d'un bel ensemble, pour venir se placer devant lui. Lui bloquant le passage, sans aucun recours à la magie, à l'exception de leur puissance physique. Face à ce barrage, Stevens recula en vacillant, comme si on venait de le frapper.

— Non ! Non ! se mit-il à hurler, le visage contorsionné de terreur.

Certains des avocats s'étaient levés à leur tour.

— Qu'est-ce qu'ils lui font ? s'inquiéta Cortez.

— Je ne vois rien du tout, parvint à crier Veducci en couvrant les hurlements de Stevens.

— Nous ne lui faisons rien, dit Doyle, sa voix profonde tranchant sur celles aussi suraiguës que des déferlantes ripant au pied d'une falaise.

— Cela m'étonnerait, par l'enfer ! s'époumona Shelby, apportant sa contribution au tintamarre produit par les vociférations de Stevens & Co.

Je tentai d'y mettre mon grain de sel en beuglant plus fort pour couvrir tout ce boucan :

— Retournez vos vestes !

Mais personne ne sembla m'avoir entendue.

— Fermez-la ! s'époumona Veducci d'une voix qui s'écrasa dans ce vacarme tel un taureau percutant une clôture.

La pièce se retrouva ensuite comme étourdie par le silence. Même Stevens arrêta de gueuler pour regarder fixement Veducci qui poursuivit alors, plus posément :

— Mettez vos vestes à l'envers. Cela permettra de briser l'effet du glamour.

Puis il me fit un signe de tête, ressemblant à une courbette.

— J'avais oublié cette astuce, ajouta-t-il.

Les autres hésitèrent une seconde. Veducci retira son veston pour le retourner avant de le renfiler. Ce qui sembla encourager la plupart à en faire autant.

— Je porte une croix, dit Nelson qui retournait sa veste de tailleur, en exposant les coutures. Je pensais que cela me protégerait du glamour.

— Les croix et les versets de la Bible ne fonctionneraient que si nous étions démoniaques. Nous n'avons aucun lien avec la religion chrétienne, que ce soit pour le meilleur ou pour le pire.

Elle baissa les yeux, embarrassée de rencontrer mon regard.

— Je n'avais pas l'intention d'insinuer quoi que ce soit.

— Bien sûr que non, lui dis-je d'une voix vide, ayant trop souvent entendu ce type de remarque désobligeante pour en être encore blessée. L'une des actions de la première église fut de qualifier tout ce qu'elle ne parvenait pas à contrôler de diabolique. Et elle n'est pas parvenue à contrôler la Féerie, entre autres. Tandis que la Cour Seelie se montrait de plus en plus amicale envers les humains, les autres peuples de la Féerie qui ne pouvaient pas, ou ne voulaient pas, les imiter, constituèrent en partie la Cour Unseelie. Étant donné que l'essentiel des créatures que les humains percevaient comme effroyables y vivaient, nous nous sommes retrouvés au fil des siècles avec l'étiquette « êtres maléfiques ».

— Mais vous l'êtes, *maléfiques* ! hurla Stevens, ses yeux exorbités dévorant son visage blafard tout emperlé de sueur, le pouls battant la chamade.

— Est-il malade ? s'enquit Nelson.

— En quelque sorte, répondis-je, si doucement que je me demandai si l'un des autres humains présents m'avait entendue.

Quel que soit celui qui avait ensorcelé la montre, il avait fait du bon boulot, ou avait merdé en beauté. Ce sortilège contraignait Stevens à nous percevoir comme de véritables visions de cauchemar. Son cerveau ébranlé avait du mal à gérer ce qu'il voyait ou ressentait.

Je me retournai vers Veducci.

— L'ambassadeur n'a pas l'air dans son assiette. Peut-être devrait-on l'emmener consulter un docteur ?

— Non ! Non ! En mon absence, ils vous déroberont vos âmes ! vociféra Stevens en alpaguant Biggs, le plus proche de lui. Sans le cadeau du Roi, vous croirez tous en leurs mensonges !

— Je pense que la Princesse a raison. Ambassadeur Stevens, dit Biggs. Je crois que vous êtes bien *malade*.

Stevens l'empoigna nerveusement par les pans de sa veste de luxe toutes coutures dehors.

— Vous les voyez sûrement à présent tels qu'ils sont ?!!!

— Pour moi, à l'exception de la couleur de peau du Capitaine Doyle et de la petite taille de la Princesse, il ne fait aucun doute qu'ils ressemblent à des nobles Sidhes de la Cour.

Stevens se mit à le secouer.

— Les Ténèbres a des crocs ! Froid Mortel a des crânes qui lui pendouillent autour du cou ! Et elle, là, elle s'atrophie ! Elle dépérit ! Son sang de mortelle l'a contaminée !

— Ambassadeur... commença Biggs.

— Non, vous devez voir ça ! Ce que moi, je vois !

— Leur apparence n'a pas changé quand nous avons retourné nos vestes, fit remarquer Nelson, l'air quelque peu déçu.

— Comme je vous l'ai dit, nous n'utilisons pas intentionnellement notre glamour contre vous, leur assurai-je.

— Mensonges ! Je vous vois dans toute votre horreur !

Puis Stevens enfouit son visage contre la large carrure de Biggs, comme s'il ne pouvait plus supporter notre vue et, en effet, c'était sans doute le cas.

— Ne serait-ce pas plus simple de ne pas les regarder ? suggéra Shelby, ce qu'approuva Cortez.

— J'arrive mieux à me concentrer maintenant, dit-il, mais ils

ne semblent pas avoir changé du tout.

— Magnifique ! approuva Bertram.

Shelby lui lança un bref regard perçant et l'assistant se fondit en excuses bredouillantes, comme si ce commentaire laconique avait été complètement incongru.

Stevens s'était mis à pleurnicher contre la veste haute-couture de Biggs.

— Vous devez l'éloigner de nous, dit Doyle.

— Et pourquoi ? demanda l'un d'eux.

— Le sortilège de sa montre lui fait voir des monstres quand il nous regarde. Je crains que son esprit n'y résiste pas et ne se brise sans la présence du Roi Taranis pour en atténuer les effets néfastes.

— Ne pouvez-vous pas simplement conjurer ce sortilège ? s'enquit Veducci.

— Ce n'est pas nous qui l'avons invoqué, répondit Doyle en toute simplicité.

— Ne pouvez-vous pas l'aider, alors ? s'étonna Nelson.

— Je pense que moins l'ambassadeur aura de contact avec nous, mieux cela vaudra pour lui.

Stevens avait le nez enfoui dans l'épaule de Biggs, triturant des mains la doublure de son vêtement.

— Se trouver près de nous lui est insupportable, intervint Frost, prenant pour la première fois la parole depuis les présentations.

Sa voix n'avait pas la profondeur de celle de Doyle, quoique l'ampleur de ses pectoraux lui donnât du coffre.

— Faites monter la sécurité, dit Biggs à Farmer.

Et bien que ce dernier soit un personnage haut placé ainsi qu'un associé à part entière, il se dirigea docilement vers la porte. J'en déduisis que le fait que votre papa soit l'un des fondateurs d'une société et vous l'associé principal, cela vous permet de conserver un certain ascendant, même sur vos partenaires d'affaires.

Nous restâmes là, debout, silencieux, les gestes et les expressions des humains révélant qu'ils se sentaient terriblement mal à l'aise face à cet excès d'émotivité virant à la démence. Mais nous, les Sidhes, avions vu bien pire. Nous

avions été témoins de folie provoquée par ce type de sortilège, capable de vous couper le souffle en moins de temps qu'il n'en faut pour éclater de rire.

Des agents de sécurité en uniforme se pointèrent. Je reconnus celui que j'avais vu à l'accueil. Un médecin les accompagnait. Je me rappelais avoir aperçu les noms de plusieurs toubits sur le panneau mural à côté de l'ascenseur. Visiblement, Farmer avait fait du zèle. Toutefois, Biggs sembla vraiment satisfait de confier l'homme en pleurs au docteur. Pas étonnant que Farmer ait été nommé associé. Il suivait les ordres à la lettre, tout en anticipant les prochaines instructions et complétant les demandes à la perfection.

Tout le monde demeura silencieux le temps que l'ambassadeur soit conduit hors de la salle et que la porte se soit refermée doucement derrière lui. Biggs resserra sa cravate avant de tirer d'un coup sec sur son veston froissé. À l'envers comme à l'endroit, il avait été abîmé, mais rien qu'un passage au pressing ne puisse rattraper. Il commençait à le retirer, lorsqu'il s'arrêta pour nous regarder.

Mes yeux s'accrochèrent aux siens, qu'il détourna, embarrassé.

— Cela ira, monsieur Biggs, si vous craignez d'ôter votre veste.

— La raison de l'Ambassadeur Stevens semble plus qu'ébranlée.

— Je conseillerai au médecin de consulter un praticien diplômé en arts occultes pour qu'il inspecte la montre avant de la lui retirer.

— Pour quelle raison ?

— Il la porte depuis des années. Il se pourrait qu'elle soit devenue partie intégrante de son psychisme. Le simple fait de la lui enlever pourrait causer davantage de dégâts.

Biggs tendit la main vers le téléphone.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas mentionné avant qu'on l'emmène ? demanda Shelby.

— Cela vient juste de m'effleurer, lui répondis-je.

— J'y ai pensé avant qu'ils ne sortent, dit alors Doyle.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas signalé ? reprit Cortez.

— La protection de l'ambassadeur ne fait pas partie de mon job.

— C'est le boulot de tous d'aider un autre humain dans cet état, réagit Shelby.

Puis il eut l'air surpris, comme s'il venait juste de s'entendre.

Les lèvres de Doyle se recourbèrent en une ébauche du plus minime des sourires.

— Mais je ne suis pas humain, et je pense que l'ambassadeur est un faible dénué de tout honneur. La Reine Andais a déposé plusieurs plaintes auprès de votre gouvernement à son sujet. On l'a ignorée. Mais même elle n'aurait pu prévoir une telle traîtrise.

— Une traîtrise de notre gouvernement envers le vôtre ? s'enquit Veducci.

— Non, celle du Roi Taranis à l'encontre de quelqu'un qui lui a fait confiance. L'ambassadeur considérait cette montre comme un signe de faveur royale suprême, alors qu'en réalité, elle n'était que piège et mensonge.

— Ce que vous désapprouvez, dit Nelson.

— N'est-ce pas également votre cas ?

Elle s'apprêtait à acquiescer lorsqu'elle détourna les yeux en rougissant. Apparemment, même avec sa veste à l'envers, elle ne parvenait pas à réfréner ce que Doyle lui inspirait. Il est vrai qu'il valait bien la peine qu'on réagisse en le voyant, mais je n'appréciais que modérément qu'elle semblât rencontrer autant de difficultés en la matière. Les accusations seraient suffisamment difficiles à contrer sans qu'en plus les magistrats de la défense s'empourprennent devant nous.

— Qu'aurait à gagner le Roi en empoisonnant l'esprit de l'ambassadeur avec ces hallucinations désastreuses pour l'image de votre Cour ? demanda Cortez.

— Qu'ont invariablement gagné les Seelies en vilipendant le nom des Unseelies ? lui rétorqua-t-je.

— Je mords à l'hameçon, dit Shelby. Qu'ont-ils *donc* gagné ?

— La peur, répondis-je. Ils ont incité leur peuple à nous redouter.

— Et qu'est-ce que cela leur a concrètement apporté ? s'enquit Shelby.

Frost prit la parole.

— Le pire des châtiments est d'être banni de la Cour Dorée. Mais cela devient finalement bien peu car Taranis et ses nobles se sont convaincus qu'une fois rallié à la Cour des Ténèbres, on devient un monstre. Non pas seulement par ses actes, mais également physiquement. Ils racontent qu'ils deviendraient difformes s'ils rejoignaient les Unseelies.

— Vous semblez parler en connaissance de cause, fit remarquer Nelson.

— Je faisais autrefois partie de la multitude scintillante. Il y a de cela fort longtemps, lui dit Frost.

— Et qu'avez-vous fait pour mériter l'exil ? demanda Shelby.

— Le Lieutenant Frost n'a pas à répondre, intervint Biggs, qui avait arrêté de faire des chichis avec son costume pour reprendre son rôle de ténor du barreau de la côte Ouest.

— La réponse risquerait-elle d'être préjudiciable par rapport aux accusations faites à l'encontre des autres gardes ? insinua Shelby.

— Non, répondit Biggs, mais étant donné que le Lieutenant n'a pas été incriminé, la question reste en dehors des limites de cette investigation.

Biggs avait menti, sans en avoir l'air, sans efforts ; avait menti comme s'il énonçait la pure vérité. En réalité, il ignorait si la réponse de Frost aurait pu se révéler préjudiciable, car il n'avait pas la moindre idée des raisons qui pouvaient condamner un Sidhe à l'exil, à part pour les trois gardes accusés. Quoique, dans le cas de Galen, il ne s'en était pas fait virer, parce qu'il était né et avait grandi à la Cour Unseelie ; on ne peut être banni d'un royaume auquel on n'a jamais appartenu. Prudemment, Biggs n'avait permis aucune question pouvant interférer avec la ligne de défense de ses clients.

— Il s'agit ici d'une réunion totalement informelle, dit Veducci avec un sourire.

Il irradiait d'un charme inoffensif du style « bon petit gars ». Une astuce qui frôlait le mensonge. Il s'était renseigné sur nous. Ayant eu affaire aux Cours plus souvent que les autres, soit il allait être l'un de nos plus précieux alliés, soit notre adversaire le plus redoutable.

Il poursuivit, toujours souriant, en nous montrant ostensiblement la lassitude qui troublait son regard :

— Nous sommes tous réunis ici pour évaluer si les accusations du Roi Taranis au nom de Dame Caitrin devraient être suivies d'auditions plus formelles. Votre coopération renforcerait les dénégations des gardes de la Princesse.

— Étant donné que tous les gardes bénéficient de l'immunité diplomatique, nous sommes ici par courtoisie, leur rappela Biggs.

— Ce dont nous vous savons gré, apprécia Veducci.

— Gardez à l'esprit, dit Shelby, que le Roi Taranis a affirmé que tous les gardes de la Reine, et à présent tous ceux de la Princesse, représentaient un danger pour leur entourage, et plus particulièrement pour la gent féminine. Il a déclaré que ce viol ne l'avait en rien surpris. Il semblait penser que c'était inévitable après avoir autorisé plus de libertés aux Corbeaux dans toute la Féerie. L'une des raisons pour lesquelles il a soumis ces accusations aux autorités humaines – une décision sans précédent dans toute l'histoire de la Cour Seelie –, est qu'il redoute ce qui pourrait arriver sur notre territoire. Si une noble Sidhe possédant les pouvoirs magiques de Dame Caitrin a pu s'y laisser prendre aussi facilement, alors quel espoir auront de simples humaines contre leur soif de... luxure ?

— De luxure contre nature, ajoutai-je.

Shelby tourna ses yeux gris dans ma direction.

— Je n'ai pas dit ça.

— Non, en effet. Mais je parierais que c'est ce qu'aura mentionné mon oncle.

Il esquissa un imperceptible mouvement d'épaules.

— Il ne semble pas beaucoup apprécier vos hommes, il est vrai.

— Il ne m'apprécie pas davantage, lui précisai-je.

Son visage refléta sa surprise. Comme j'aurais souhaité savoir si elle était feinte ou authentique.

— Le Roi ne tarit pas d'éloges à votre sujet, Princesse. Il semble entretenir le sentiment que vous vous êtes... s'interrompit-il, semblant modifier au dernier moment ce qu'il s'était apprêté à dire... fait détourner du droit chemin par votre

tante, la Reine, et ses gardes.

— Détourner du droit chemin ? m'étonnai-je.

Il opina du chef.

— Ce n'est pas vraiment ses propos, n'est-ce pas ?

— Pas en autant de mots, non.

— Cela a vraiment dû vous paraître humiliant d'avoir à arrondir les angles, lui dis-je.

Shelby sembla quelque peu mal à l'aise.

— Avant d'être témoin des réactions de l'Ambassadeur Stevens à votre présence — en raison de cette montre supposément ensorcelée —, j'aurais sans doute simplement répété les propos du Roi, dit-il en me regardant droit dans les yeux sans ciller. Disons que Stevens m'a fait m'interroger sur la virulence de l'antipathie qu'éprouve Taranis à l'encontre de vos gardes.

— De tous mes gardes ? questionnai-je en haussant le ton.

— Oui.

— Il accuse tous mes hommes d'être des criminels ? demandai-je en sollicitant Veducci du regard, qui répondit :

— Non, seulement les trois incriminés. Cependant, monsieur Shelby a raison. Le Roi Taranis a affirmé que vos Corbeaux représentaient un danger pour toutes les femmes. Il pense que s'être trouvés dans l'obligation de respecter des vœux de chasteté si longtemps leur a fait perdre la raison.

Veducci demeura totalement impassible en déballant avec naturel l'un des secrets les mieux gardés des Cours de la Féerie.

J'ouvris la bouche, m'apprêtant à dire : « Taranis ne vous aurait jamais révélé ça ! », lorsque la main de Doyle sur mon épaule m'en dissuada. Je levai les yeux vers sa sombre présence. Même au travers des lunettes noires, je connaissais ce regard. Ce regard disant « Attention ! ». Et il avait raison. Veducci avait mentionné plus tôt qu'il avait des sources à la Cour Unseelie. Il se pouvait que ce ne soit même pas Taranis qui l'ait informé.

— C'est la première fois que nous entendons dire que le Roi accuse les Corbeaux d'être chastes, dit Biggs qui, après avoir lancé un coup d'œil à Doyle, avait reporté son attention sur Shelby et Veducci.

— Le Roi a eu le sentiment que cette abstinence forcée et

prolongée était la raison même de cette agression.

— Est-ce vrai ? Ont-ils été obligés de s'y plier ? me murmura Biggs en se penchant vers moi.

— Oui, chuchotai-je contre son col blanc.

— Mais pourquoi ?

— C'était la volonté de ma Reine.

Ce qui était vrai d'une certaine façon, mais cela m'évitait de devoir partager certains secrets qu'Andais préférerait ne pas voir s'ébruiter. Taranis survivrait probablement à son courroux ; moi pas.

Biggs se retourna vers nos opposants.

— Nous ne contestons pas l'existence de ce serment de chasteté présumé, mais si cela a bien eu lieu, les accusés n'y sont plus assujettis. Ils sont maintenant au service de la Princesse et non plus de la Reine. Or, la Princesse a déclaré que ces trois gardes sont ses amants. Il n'y aurait donc plus de prétendue chasteté induisant... dit Biggs avant de s'interrompre, semblant chercher le mot juste : ... de folie passagère.

Il tenta d'alléger ses paroles à grand renfort de mimiques, de grimaces et de larges mouvements de bras. Un aperçu de ce qu'il devait être au tribunal. Après tout, il valait peut-être bien tout le fric que lui versait ma tante.

— La déclaration du Roi, les accusations portées, suffisent pour autoriser le gouvernement des États-Unis à assigner à la Féerie tous les gardes de la Princesse, déclama Shelby.

— Je suis au courant de la loi à laquelle vous vous référez, répondit Biggs. La majorité des membres du gouvernement de Jefferson n'étaient pas d'accord avec lui lorsqu'il a permis aux Feys de s'installer ici après leur bannissement d'Europe. Ils ont insisté pour qu'une loi soit instituée, leur permettant d'assigner à la Féerie sur une base permanente tout résident de cette contrée jugé trop dangereux pour se mêler aux citoyens humains. Il s'agit d'une loi particulièrement vaste, et de plus, qui n'a jamais encore été appliquée.

— Cela n'a jamais été nécessaire jusqu'ici, fit remarquer Cortez.

Doyle était toujours posté dans mon dos, la main sur mon épaule. Je la recouvris de la mienne. Soit il savait que ce

réconfort m'était vital, soit c'était lui qui en avait besoin. Il était si chaud, si solide. Ce simple contact, peau contre peau, renforça ma certitude que tout se passerait bien. Que nous nous en tirerions sans problème.

— Ce n'est plus utile, et vous le savez tous, dit Biggs, en les réprimandant d'un *ts ts* de la langue. Essayer de faire peur à la Princesse en la menaçant de réexpédier toute son escorte à la Féerie... Vous devriez avoir honte.

— La Princesse n'a pas l'air trop effrayé, fit remarquer Nelson.

Je laissai peser sur elle tout le poids de mon regard tricolore, qu'elle ne put soutenir.

— Vous menacez d'éloigner de moi les hommes que j'aime. Cela ne devrait-il pas m'effrayer ?

— Si, en effet, reconnut-elle, mais on ne dirait pas que cela vous affecte.

Farmer me toucha le bras, en un geste exprimant ostensiblement : « Je m'en occupe. » Je me laissai donc aller en arrière pour m'appuyer contre Doyle, laissant les avocats à leur-débat.

— Ce qui nous amène à la loi que vient d'évoquer monsieur Shelby, reprit Farmer. Les membres de la royauté de toutes les Cours en sont exemptés.

— Nous n'avons pas proposé d'exiler la Princesse Meredith, rétorqua celui-ci.

— Vous savez que la menace de placer provisoirement tous ses gardes sous assignation à résidence est un outrage, dit Farmer.

Shelby approuva d'un signe de tête.

— Très bien ! Alors juste les trois accusés de viol. Monsieur Cortez et moi-même avons tous deux été nommés officiellement officiers délégués du Bureau des Avocats des États-Unis. Il est de notre devoir de renvoyer ces trois gardes au Royaume de la Féerie jusqu'à ce que tous les points concernant ces accusations soient étudiés.

— Au risque de me répéter, la loi, telle qu'elle est rédigée, ne peut être appliquée à aucun des membres de la royauté des Cours de la Féerie, renchérit Farmer.

— Et moi, je vous répète que nous n'avons jamais menacé de faire quoi que ce soit à la Princesse Meredith, réitéra Shelby.

— Mais nous ne parlons pas d'elle non plus, répliqua Farmer.

Shelby consulta du regard la rangée d'avocats assis de son côté.

— Je ne suis pas sûr que nous ayons bien suivi votre raisonnement.

— Les gardes de la Princesse Meredith sont actuellement d'origine royale.

— Que signifie « actuellement » ? s'enquit Cortez.

— Cela signifie qu'à la Cour Unseelie, ils bénéficient d'un trône sur l'estrade royale sur lequel ils prennent place à tour de rôle aux côtés de leur Princesse en tant que ses consorts, expliqua Farmer.

— Être simplement ses amants ne fait pas d'eux des membres de la royauté, déclama Cortez.

— Le Prince Phillip est toujours le consort royal de la Reine Elizabeth, dit Farmer.

— Mais ils sont mariés, renchérit Cortez.

— Aux Cours de la Féerie, on n'est pas autorisé à se marier avant l'annonce de la maternité, précisa l'associé de Biggs.

— Monsieur Farmer, intervins-je en lui touchant le bras, étant donné que tout ceci est informel, cela irait-il plus vite si je vous fournissais quelques explications ?

Farmer et Biggs se concertèrent en chuchotant, et pour finir, ils approuvèrent d'un hochement de tête. On m'autorisait à prendre la parole ! Chouette ! Légèrement penchée en avant, les mains joliment entrelacées sur la table, je souris à ceux qui me faisaient face.

— Mes gardes sont mes amants. Ce qui en fait mes consorts royaux jusqu'à ce que je tombe enceinte de l'un d'eux, qui deviendra mon Roi. Et jusqu'à ce que ce choix soit établi, ils font tous partie de la Cour Royale Unseelie.

— Les trois gardes accusés par le Roi doivent néanmoins être renvoyés à la Féerie, persista Shelby.

— Le Roi Taranis avait tellement peur que l'Ambassadeur Stevens perçoive la beauté de la Cour de l'Air et des Ténèbres qu'il l'a envoûté. D'un sortilège qui l'a contraint à avoir des

hallucinations nous présentant comme des monstres. Un homme prêt à recourir à des mesures aussi désespérées y recourra encore.

— Que voulez-vous dire, Princesse ?

— Mentir signifie être banni de la Féerie, mais être Roi signifie parfois être au-dessus des lois.

— Voulez-vous dire que ces accusations sont fausses ? demanda Cortez.

— Évidemment qu'elles le sont.

— Vous seriez prête à dire tout et son contraire pour sauver vos amants, me balança Shelby.

— Je suis Sidhe, et, moi, je ne suis pas au-dessus des lois. Je ne peux mentir.

— Est-ce vrai ? s'enquit Shelby auprès de Veducci en se penchant vers lui.

— C'est ce que l'on prétend, répondit celui-ci en acquiesçant du chef. Mais, soit la Princesse ment, soit Dame Caitrin ment.

— Vous ne pouvez pas mentir ? réitéra Shelby en portant son attention sur moi.

— J'en ai la capacité, mais cela me ferait courir le risque d'être bannie de la Féerie, répondis-je en serrant fortement la main de Doyle. J'y reviens juste. Je ne voudrais pas tout perdre à nouveau.

— Et pourquoi l'aviez-vous quittée, Princesse ? s'enquit Shelby.

Ce fut Biggs qui répondit :

— Cette question ne concerne en rien les accusations qui nous intéressent.

La Reine lui avait probablement transmis toute une liste de questions auxquelles je ne devais répondre sous aucun prétexte.

Shelby esquissa un sourire.

— Fort bien. Est-il vrai que les Corbeaux ont été obligés de se soumettre depuis des siècles à un vœu de chasteté ?

— Puis-je poser une question avant de répondre à celle-ci ?

— Demandez tout ce que vous voulez, Princesse, mais il se pourrait que je ne réponde pas.

Je lui souris, et il me sourit en retour. La main de Doyle se crispa alors sur mon épaule. Il avait raison, je devais éviter de

flirter, jusqu'à ce que nous évaluions précisément comment cela serait interprété. J'atténuai donc mon sourire d'un chouïa et demandai :

— Le Roi Taranis en personne a-t-il raconté que les Corbeaux avaient été contraints à des siècles de chasteté ?

— C'est en effet ce que j'ai dit, rétorqua Shelby.

— Non, monsieur Shelby, je voulais dire : est-ce vraiment de sa bouche que vous l'avez entendu ? Je vous prie de garder à l'esprit que même une Princesse peut être soumise à la torture pour avoir désobéi aux ordres de sa Reine.

— Vous admettez que la Cour Unseelie a recours à la torture, dit Cortez.

— La torture est appliquée aux deux Cours, monsieur Cortez. La Reine Andais n'a jamais cherché à dissimuler ses pratiques, parce qu'elle n'en a aucune honte.

— Souhaitez-vous faire une déposition ? s'enquit-il.

— Cette discussion demeurera sous scellés, intervint Biggs, à moins que cette affaire ne se poursuive au tribunal.

— Oui, oui, concéda Cortez. Mais déclarez-vous officiellement que le Roi Taranis autorise à sa Cour la torture comme châtiment ?

— Répondez honnêtement à ma question, et je répondrai à la vôtre.

Cortez tourna les yeux vers Shelby. Ils échangèrent un long regard avant de reporter sur moi leur attention.

— Oui, répondirent-ils à l'unisson.

Puis les deux hommes se regardèrent encore une fois et, finalement, Cortez fit un signe de tête à Shelby, qui développa :

— Le Roi Taranis a en effet affirmé que le fait que les Corbeaux aient été contraints durant des siècles à la chasteté était la raison pour laquelle ils représentaient un danger pour les femmes. Il a ensuite ajouté que de lever cet interdit avec une toute jeune fille, c'est-à-dire vous-même, Princesse, était monstrueux. Car aucune femme ne pouvait satisfaire de tels désirs lubriques réprimés depuis aussi longtemps.

— La chasteté était donc le motif du viol, dis-je.

— Cela semble être le raisonnement qu'a suivi le Roi, répliqua Shelby. Nous n'avons pas cherché d'autres raisons,

autres que celles habituelles en cas de viol.

Habituelles, me surpris-je à songer.

— J'ai répondu à votre question, Princesse. Maintenant, déclarez-vous que la Cour Seelie torture ses prisonniers ?

— Meredith, réfléchis bien avant de répondre, me conseilla Frost qui s'était rapproché de Doyle.

Je jetai un regard dans mon dos pour rencontrer ses yeux du doux gris d'un ciel d'hiver, révélant son inquiétude. Je lui tendis mon autre main, qu'il prit.

— Taranis a vendu la mèche, Frost. Il n'est que justice que nous lui rendions la pareille.

Il me regarda, les sourcils froncés.

— Ce que tu viens de dire au sujet de cette mèche m'échappe, mais je redoute sa colère.

Je dus m'efforcer de lui sourire, alors même que je partageais ses craintes.

— Il a commencé, Frost. Je ne ferai que terminer.

Il me serra la main, et Doyle m'étreignit l'autre, de telle sorte que je me retrouvai les bras croisés sur la poitrine, les retenant tous les deux, puis je dis :

— Monsieur Shelby, monsieur Cortez, vous m'avez demandé : « Déclarez-vous que la Cour Dorée sur laquelle règne le Roi Taranis utilise la torture en guise de châtiment ? » Je l'affirme.

Cette déclaration était supposée être mise sous scellés, mais si l'un ou l'autre de ces secrets s'ébruitait dans la presse... cette petite querelle de famille allait virer au cauchemar, et à fond la caisse.

Chapitre 2

Les avocats se mirent d'accord sur le fait, qu'après tout, Doyle et Frost pouvaient répondre à quelques questions d'ordre général sur leur expérience en tant que membres de mon escorte. Cela leur permettrait d'avoir un aperçu de l'ambiance dans laquelle Rhys, Galen et Abloec avaient été immersés. Je doutais que cela soit d'une grande utilité mais n'étant pas avocate, qui étais-je pour la ramener ?

Doyle s'assit à ma droite et Frost à ma gauche, après que mes avocats, Farmer et Biggs, s'étaient décalés de quelques sièges pour leur faire de la place.

Shelby reprit l'offensive :

— À présent, seize d'entre vous ont... accès... à la Princesse Meredith pour répondre à vos... hum... besoins ?

— Si vous voulez parler de sexe, en effet, répondit Doyle.

— Oui, c'est ce dont je veux parler, dit Shelby en toussotant à nouveau.

— Alors exprimez clairement vos pensées, l'encouragea Doyle.

— Je n'y manquerai pas, dit Shelby en se redressant légèrement sur son siège, piqué au vif. J'imagine que cela doit être difficile de devoir se partager la Princesse.

— Je ne suis pas sûr d'avoir compris la question.

— Eh bien, sans vouloir me montrer indiscret, attendre votre tour doit être plutôt ardu après tant d'années d'abstinence.

— Non, cela n'est pas si difficile que ça.

— Mais si, assurément, insista Shelby.

— Vous faites les réponses pour les témoins, lui fit remarquer Biggs.

— Désolé. Ce que je voulais dire, Capitaine Doyle, est qu'après tant d'années de frustration, cela doit être dur de

n'avoir des rapports sexuels que tous les quinze jours environ.

Frost éclata de rire, avant de se ressaisir en essayant de le dissimuler par une quinte de toux. Doyle ne put réprimer un sourire. Le premier sincère depuis le début de cet interrogatoire, d'une telle blancheur dans la noirceur crépusculaire de son visage qu'il en était saisissant si vous n'y étiez pas habitué, rappelant une statue imperturbable qui se mettait brusquement à vous faire des risettes.

— Capitaine Doyle, Lieutenant Frost, le comique de situation d'une semaine d'attente imposée pour des rapports sexuels m'échappe, à mon grand regret.

— Je n'y perçois pas davantage matière à rire, le rassura Doyle. Mais lorsque nos effectifs se sont multipliés, la Princesse Meredith a modifié certaines règles.

— Je ne vous suis pas, dit Nelson. Des règles ?

Doyle me regarda alors, avant de poursuivre :

— Peut-être ferais-tu mieux de le leur expliquer, Princesse.

— Lorsque je n'avais que cinq amants, il était logique qu'ils attendent leur tour, mais comme vous l'avez si justement fait remarquer, attendre deux semaines, voire plus, après des siècles d'abstinence équivaudrait à un nouveau supplice. Alors, lorsque l'effectif de mes hommes a grimpé en flèche, j'ai augmenté le nombre de fois où je fais l'amour dans une même journée.

On ne voit pas souvent des avocats tout-puissants et fort chers afficher un air aussi embarrassé, mais c'est pourtant à quoi je me retrouvai confrontée. Après avoir échangé des regards entre eux, Nelson leva la main.

— Je vais poser la question, dit-elle, si personne d'autre ne souhaite le faire.

Ses collègues le lui concédèrent.

— Combien de fois par jour faites-vous l'amour ?

— Cela dépend, mais généralement, au moins trois.

— Trois fois par jour !!! répéta-t-elle.

— Oui, lui confirmai-je en lui présentant un visage sans expression quoique avenant.

Elle en rougit jusqu'à la racine de ses cheveux roux. J'étais suffisamment sidhe pour que je ne comprenne absolument pas cette contradiction typiquement américaine : être totalement

fasciné par le sexe, tout en étant terriblement mal à l'aise à la moindre évocation.

Veducci fut le premier à s'en remettre, comme je m'y attendais, d'ailleurs.

— Même à un rythme de trois fois par jour, Princesse Meredith, cela nous laisse avec une moyenne de cinq jours entre chaque échange par homme. Et cinq jours, c'est plutôt longuet quand le sexe vous a été interdit pendant des siècles. Vos trois gardes n'auraient-ils pas tenté de se trouver quelque chose pour s'occuper et meubler ces temps d'attente ?

— Compter cinq jours d'attente impliquerait que je ne couche qu'avec un seul à la fois, monsieur Veducci, la plupart du temps, ce n'est pas le cas.

Il m'adressa un sourire gentil qui se propagea même jusqu'à ses yeux, transformant ses cernes en des courbes souriantes. J'y vis un homme qui savait apprécier ce que la vie avait à offrir, ou tout du moins, qui avait su le faire à une certaine époque. Un bref aperçu d'une version de lui plus jeune, moins lasse.

Je le lui retournai, répondant à cette jubilation silencieuse.

— Vous semblez à l'aise avec ce type de questions, Princesse Meredith, ou est-ce que je me trompe ? me demanda-t-il.

— Je n'ai pas honte de ce que j'ai pu faire, monsieur Veducci. Les Feys, hormis certains membres de la Cour Seelie, ne voient pas le sexe comme quelque chose de honteux, du moment que cela demeure consensuel.

— Bon. Je vais poser la question suivante. Avec combien d'hommes couchez-vous simultanément au quotidien ? me demanda-t-il avec un hochement de tête dubitatif, incrédule d'avoir même pu formuler pareille question.

— Je ne crois pas que cela soit approprié, réagit Biggs.

— Je vais y répondre, lui dis-je.

— Êtes-vous sûre... ?

— Il ne s'agit que de sexe. Il n'y a rien de mal en cela.

Je soutins le regard de Biggs, qui finit par détourner les yeux. Puis, je me retournai vers Veducci.

— En moyenne, ce doit être deux à la fois. Je pense que mon record est quatre en même temps, répondis-je avant de consulter Doyle et Frost, à qui je demandai : Quatre, c'est bien

ça ?

— Je crois, dit Doyle.

— C'est ça, confirma Frost en opinant du chef.

Je me retournai vers les avocats.

— Quatre, mais en moyenne, deux à la fois.

Biggs s'était quelque peu ressaisi.

— Vous voyez donc, messieurs-dames, deux jours d'attente entre les rapports sexuels, voire moins. Certains hommes mariés doivent patienter plus longtemps que ça pour y avoir droit.

— Princesse Meredith, m'apostropha Cortez.

— Oui, monsieur Cortez, lui dis-je en fixant ses yeux marron foncé.

— Nous dites-vous la vérité ? demanda-t-il après s'être éclairci la gorge. Vous avez des rapports sexuels trois fois par jour avec en moyenne deux hommes simultanément, allant parfois jusqu'à quatre. Est-ce vraiment ce que vous voulez voir figurer dans votre déclaration ?

— Elle est sous scellés, lui rappela Farmer.

— Mais si cette affaire est portée devant le tribunal, il se pourrait qu'elle ne le soit plus. Est-ce vraiment ce que la Princesse veut que le public apprenne à son sujet ?

Je le regardai, les sourcils froncés.

— C'est la vérité, monsieur Cortez. Pourquoi la vérité devrait-elle m'indisposer ?

— Ne comprenez-vous vraiment pas ce que pourrait faire à votre réputation cette information relayée par les médias ?

— C'est la question que je ne comprends pas.

Il regarda Biggs et Farmer.

— Je ne le mentionne pas souvent, mais votre cliente est-elle consciente de l'utilisation qui pourrait être faite de cette déposition, même sous scellés ?

— Je l'en ai informée, mais... monsieur Cortez, la Cour Unseelie ne considère pas le sexe comme la majeure partie de la planète, et assurément pas comme l'Américain moyen le perçoit. Mon collègue et moi-même l'avons appris lorsque nous avons préparé la Princesse et son escorte à cet entretien. Si vous insinuez qu'elle devrait se montrer plus prudente sur ce qu'elle

admet avoir fait en privé en compagnie de ces messieurs, alors inutile de gaspiller votre salive. Ce qu'elle a pu faire avec l'un ou l'autre de ses gardes ne la préoccupe pour le moins du monde.

— Sans vouloir soulever un sujet pénible, la Princesse ne semblait pas particulièrement heureuse face aux journalistes lorsque son ex-fiancé, Griffin, a vendu ces Polaroid aux tabloïds, il y a de cela quelques mois, fit remarquer Cortez.

Ce à quoi j'acquiesçai.

— Cela m'a blessée, en effet, mais parce que Griffin a abusé de ma confiance, et non parce que je me sentais honteuse de ce que nous avions fait ensemble. Je croyais notre amour réciproque lorsque ces photos ont été prises. Et il n'y a aucune honte dans l'amour, monsieur Cortez.

— Soit vous êtes très courageuse, Princesse, soit particulièrement ingénue. À supposer que ce terme peut s'appliquer à une femme qui couche avec une vingtaine d'hommes régulièrement.

— Je suis loin d'être ingénue, monsieur Cortez. Je ne pense tout simplement pas comme une humaine.

— L'allégation du Roi Taranis selon laquelle les trois gardes accusés ont commis ce crime en raison de leur frustration sexuelle est une fausse assumption, fondée sur le manque de compréhension du Roi concernant l'autre Cour, dit Farmer.

— La Cour Unseelie aurait-elle des mœurs si différentes ? s'enquit Nelson.

— Puis-je répondre, monsieur Farmer ? lui demandai-je.

— Je vous en prie.

— Les Seelies essaient d'imiter les mœurs des humains, bien plus que les Unseelies. Mais ils sont restés coincés entre le XV^e et le XVIII^e siècle. Bon nombre de ceux qui se sont retrouvés exilés à notre Cour y ont été contraints simplement pour avoir voulu rester fidèles à leur nature, sans se laisser influencer par la civilisation humaine.

— On dirait que vous nous faites un cours, dit Nelson.

Je lui souris.

— J'ai en effet rédigé un essai sur ce qui différencie les deux Royaumes. Je pensais ainsi aider le corps enseignant et les étudiants à comprendre que la Cour de l'Air et des Ténèbres

n'était pas foncièrement méchante.

— Vous avez été l'une des premières du peuple Fey à être admise à l'université dans ce pays, dit Cortez, en feuilletant quelques papiers posés devant lui. Mais pas la dernière. Certains des Feys prétendentument inférieurs ont depuis décroché des diplômes.

— Mon père, le Prince Essus, pensait que si l'un des membres de la royauté y allait, alors notre peuple le suivrait. Il pensait que l'éducation et la compréhension du pays de résidence constituaient un élément essentiel de l'adaptation des Feys à la vie moderne.

— Votre père n'a pourtant jamais pu vous voir entrer à l'université, n'est-ce pas ? me demanda Cortez.

— Non, lui répondis-je sèchement.

Doyle et Frost s'approchèrent de moi en même temps et posèrent leurs mains sur les épaules. Celle de Frost vint recouvrir l'une des miennes alors que je tentais de les garder immobiles sur la table. Mon corps réagissait à la tension qui m'habitait, preuve visible que ce sujet m'était pénible, alors que je n'avais pas tressailli lors de l'évocation de mon ex, Griffin. Mes hommes pensaient m'avoir guérie de son souvenir par leurs corps. J'avais la même impression, donc, ils m'avaient bien cernée. Doyle était généralement excellent juge de mes humeurs. Frost, lunatique lui-même, apprenait.

— Je pense que le sujet est clos, dit Biggs.

— Je suis désolé d'avoir peiné la Princesse, s'excusa Cortez, quoique sa voix le démentît.

Pourquoi avait-il donc mentionné l'assassinat de mon père ? En voyant Cortez, Shelby et Veducci, je les avais tout de suite classés dans la catégorie : « hommes qui ne font rien sans une bonne raison ». En revanche, j'avais des doutes concernant Nelson et les autres. Biggs et Farmer étaient indéniablement des calculateurs. Mais quel avantage espérait gagner Cortez en faisant référence à la mort de mon père ?

— Je suis désolé, mais j'ai soulevé la question pour une raison précise, persista-t-il.

— Je ne vois pas la pertinence que cela pourrait avoir dans cette affaire, intervint Biggs.

— Le meurtrier du Prince Essus n'a jamais été retrouvé, poursuivit Cortez. En fait, personne n'a même été sérieusement suspecté, est-ce que je me trompe ?

— Nous avons failli à nos devoirs envers le Prince et la Princesse, dans tous les domaines, dit alors Doyle.

— Mais vous n'étiez le garde d'aucun d'eux, n'est-ce pas ?

— Pas à cette époque.

— Lieutenant Frost, vous faisiez également partie des Corbeaux de la Reine à la mort du Prince Essus. Aucun des gardes du corps actuels de la Princesse ne faisait partie de ses Grues, est-ce correct ?

— Non, c'est incorrect, répondit Frost.

Cortez tourna les yeux vers lui.

— Pardon ?

Frost consulta Doyle du regard, qui lui fit un léger assentiment de la tête. Puis sa main se crispa sur la mienne. Il détestait parler en public ; c'était pour lui une véritable phobie.

— Nous avons une dizaine de gardes avec nous, ici, à Los Angeles qui faisaient autrefois partie des Grues du Prince Essus.

— Le Roi semblait certain qu'aucune d'elles ne se mettrait au service de la Princesse, dit Cortez.

— Il y a eu du changement depuis, lui apprit Frost.

Il m'étreignit la main jusqu'à ce que je me mette à parcourir en pianotant le dos de la sienne de ma main libre. Primo, cela lui apporterait du réconfort ; secundo, cela l'empêcherait d'oublier sa force considérable en m'écrabouillant les doigts. En caressant ainsi sa douce peau blanche, je dus bien admettre qu'il n'était pas le seul à en être réconforté.

Doyle s'était rapproché de moi pour m'enlacer par les épaules de manière plutôt visible. Je me laissai aller, m'installant confortablement au creux de son bras, tout en continuant à effleurer la main de Frost des doigts.

— Je ne vois toujours aucune raison à ces questions, dit Biggs.

— Entièrement d'accord, l'approuva Farmer. Si vous en avez d'autres plus pertinentes par rapport aux accusations actuelles, nous pourrions peut-être nous y pencher.

Cortez me fixa alors de toute l'intensité de ses yeux marron

foncé.

— Le Roi pense que la raison pour laquelle l'assassin de votre père n'a jamais été appréhendé est que les hommes chargés de l'enquête étaient eux-mêmes responsables du meurtre.

Doyle, Frost et moi fûmes tétanisés. À présent, il avait capté toute notre attention, on pouvait le dire !

— Expliquez-vous clairement, monsieur Cortez, lui dis-je.

— Le Roi Taranis accuse les Corbeaux de la Reine d'avoir assassiné le Prince Essus.

— Vous avez été témoins de ce que le Roi a fait à l'ambassadeur. Je pense que ce degré de manipulation et de terreur reflète l'état d'esprit de mon oncle.

— Nous garderons un œil sur la... condition de l'Ambassadeur Stevens, dit Shelby. Mais ne pourrions-nous émettre l'hypothèse que si aucun indice n'a été trouvé, c'est parce que les hommes qui enquêtaient les ont dissimulés ? Cela n'a-t-il aucun sens ?

— Notre serment à la Reine nous interdit de nuire aux membres de sa famille, mentionna Doyle.

— Votre serment est de protéger la Reine, correct ? s'enquit Cortez.

— Nous appartenons maintenant à la Princesse, mais ce serment demeure inchangé.

— Le Roi Taranis affirme que vous avez tué le Prince Essus pour l'empêcher d'assassiner la Reine Andais et de prendre place sur le trône Unseelie.

Nous fixâmes tous trois Cortez et Shelby. Voilà du linge tellement crade que ma tante en aurait torturé plus d'un à la moindre insinuation du genre. Je ne demandais pas si ces mots étaient vraiment sortis de la bouche même de Taranis parce que je savais que personne d'autre à sa Cour ne se serait risqué à essuyer la colère d'Andais, de peur d'être convié à un combat singulier pour avoir colporté de telles rumeurs. Personne, à part le Roi lui-même.

Ma tante avait pas mal de défauts, comme j'avais pu le constater, mais elle portait une grande affection à son frère, qui, lui aussi, l'avait aimée. C'est pour cela qu'il ne l'avait pas tuée pour prendre son trône, même s'il avait eu le sentiment qu'il

ferait un meilleur souverain. S'il n'avait succombé à cette mort violente et si mon cousin, le Prince Cel, avait tenté de prendre le pouvoir, mon père n'aurait sans doute pas hésité à l'éliminer.

Cel était taré et, je le pense, un sadique sexuel qui, en comparaison, faisait paraître sa mère, Andais, plutôt raisonnable dans ses débordements pervers. Mon père avait craint que la Cour Unseelie ne se retrouve entre les mains de ce dément. Ce que moi aussi je redoutais maintenant. L'une des raisons qui me poussaient encore à essayer d'être couronnée : je voulais sauver ma vie, celle de ceux qui m'étaient chers, et empêcher ce cinglé de monter sur le trône.

Mais je n'étais toujours pas enceinte, et quel que soit celui qui m'engrosserait, il deviendra mon roi. Mais, quelques jours plus tôt, j'avais pris conscience que j'aurais pu tout laisser tomber pour être avec Doyle et Frost – y compris le pouvoir – sauf une chose : garder ces deux hommes avec moi m'obligerait à renoncer à mon droit acquis à la naissance. Et j'étais bien trop la fille de mon père pour abandonner notre peuple à mon cousin. Mais le regret que je ressentais n'en était pas moins intense.

— Que répondez-vous à cette accusation, Princesse Meredith ?

— Ma tante est loin d'être parfaite, mais elle aimait son frère. J'en ai la certitude, du plus profond de mon cœur. Si elle avait découvert qui l'avait assassiné, sa fureur aurait été matière à cauchemars. Aucun de ses gardes n'aurait osé perpétrer un tel acte.

— En êtes-vous aussi sûre que ça, Princesse ?

— Je pense que vous devriez peut-être vous demander, messieurs Cortez et Shelby, ce qu'espère gagner le Roi Taranis avec cette accusation. En fait, vous devriez vous interroger sur ce qu'il aurait pu gagner grâce à la mort de mon père.

— Accusez-vous le Roi de ce meurtre ? me demanda Shelby.

— Pas du tout. Je dis simplement que la Cour Seelie n'a jamais été l'amie de la famille de mon père. Alors qu'à notre cour l'assassin serait condamné à mort par torture, je pense que le Roi Taranis récompenserait sa propre Garde pour un tel crime s'il pensait avoir la possibilité de nier son implication.

— Et pourquoi aurait-il tué le Prince Essus ?

— Je l'ignore.

— Croyez-vous qu'il se trouve derrière cet assassinat ? demanda Veducci, dont le regard laissait entrevoir l'esprit vif.

— Je ne le croyais pas, jusqu'à maintenant.

— Que voulez-vous dire, Princesse ? s'enquit-il.

— Je veux dire que je ne comprends pas ce que le Roi espère obtenir en portant cette accusation contre mes gardes. Cela n'a aucun sens et me fait m'interroger sur ses véritables motivations.

— Il cherche à t'éloigner de nous, dit Frost.

Je le regardai, observant ce magnifique visage empreint d'une froide arrogance que je savais être le masque qu'il revêtait invariablement quand il se sentait en proie à la nervosité.

— M'éloigner de vous, et comment ?

— S'il parvenait à planter un tel doute dans ton esprit, nous accorderais-tu à nouveau ta confiance ?

Je baissai les yeux sur sa main pâle dans la mienne, lui effleurant la peau des doigts.

— Non, probablement pas.

— Si tu y réfléchis, poursuivit-il, l'accusation de viol a été conçue dans ce même dessein : te faire douter de nous.

— Cela se pourrait, mais dans quel but ? demandai-je.

— Je n'en sais rien.

— À moins qu'il n'ait finalement perdu la raison, dit Doyle, un seul objectif se cachera derrière toutes ces intrigues. Mais je dois avouer que je ne vois absolument pas ce qu'il pourrait en obtenir. Je n'aime pas ça. Il semblerait que nous nous retrouvions embourbés jusqu'au cou dans tout ceci sans même en connaître l'enjeu.

Il s'interrompit pour tourner les yeux vers les avocats de l'autre côté de la table.

— Pardonnez-nous. Nous avons oublié quelques instants où nous étions.

— Croyez-vous qu'il s'agisse essentiellement de manœuvres politiques inter Cours ? s'enquit Veducci.

— Oui, répondit Doyle.

Puis Veducci regarda Frost.

— Et vous, Lieutenant Frost ?

— Je suis d'accord avec mon Capitaine.

Enfin, ses yeux se reportèrent sur moi.

— Princesse Meredith ?

— Oh oui, monsieur Veducci, quoi que nous puissions faire, il s'agit plus que vraisemblablement de politique inter Cours.

— Le traitement qu'il a infligé à l'Ambassadeur Stevens m'a mis la puce à l'oreille. Je me suis demandé si, par hasard, on ne chercherait pas à nous manipuler, dit-il.

— Me dites-vous, monsieur Veducci, que vous commencez à douter de la véracité des accusations portées contre mes clients ? lui demanda Biggs.

— Si je découvre que vos clients ont fait ce dont on les accuse, je ferai tout mon possible pour les voir punis de la peine maximale prévue par la loi. En revanche, si ces accusations se révèlent infondées, et que le Roi a tenté de manipuler la justice afin de nuire à des innocents, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour lui rappeler que dans ce pays, nul n'est censé être au-dessus des lois.

Veducci sourit à nouveau, mais cette fois il ne s'agissait pas d'un sourire radieux, plutôt celui d'un prédateur. Ce sourire fut suffisant. Je sus instantanément de qui je devais me méfier dans le camp opposé. Veducci n'était pas aussi ambitieux que Shelby et Cortez, certes, mais il était plus doué. Il avait encore foi en la justice. Il croyait encore que les innocents devaient être épargnés, et les coupables punis. On ne détectait pas souvent une foi aussi pure chez les avocats qui avaient passé plus de deux décennies au barreau. Ils devaient généralement renoncer à leur croyance en la justice afin de survivre dans leur profession. D'une certaine manière, Veducci avait réussi à tenir. Il y croyait toujours, dur comme fer, et il se pouvait même qu'il commence, à *nous* croire.

Chapitre 3

Nous nous retirâmes dans une pièce moins spacieuse que la salle de conférences, mais tout de même de la taille d'une petite maison familiale. L'un des murs était orné d'un immense miroir dont la glace présentait de minimes imperfections, piquée par endroits de bulles d'air, son cadre doré abîmé par les années. Il avait appartenu à l'arrière-grand-mère excentrique de monsieur Biggs. Nous nous trouvions dans son saint des saints pour passer un coup de fil un peu particulier, car aucun téléphone n'allait être utilisé.

Galen, Rhys et Abloec étaient passés chacun à leur tour à l'interrogatoire dans l'autre pièce. Ils n'avaient pas pu faire grand-chose pour nier les accusations. Abe était resté planté là, avec ses cheveux semblant artificiellement rayés de noir, de gris nuancés, de blanc, sauf qu'il ne s'agissait en rien d'une coloration experte, mais d'une couleur on ne peut plus naturelle. Son teint pâle et ses yeux gris étaient assortis à ce look de Goth stylé, semblant endimanché dans son costume gris charbon. L'intervention d'un tailleur n'aurait pu lui donner l'allure qu'il aurait eue avec des fringues qu'il aurait choisies lui-même. Ses tenues vestimentaires reflétaient généralement le joyeux fêtard qu'il avait été pendant de nombreux siècles. Abe n'avait aucun alibi valable, ayant été occupé à s'enfiler une bouteille en compagnie d'un camé au moment de l'agression dont il était accusé. Il avait décroché de lui-même et était sobre depuis deux jours à peine. Les Sidhes sont incapables de devenir véritablement accros à quoi que ce soit. Autant dire qu'ils ne peuvent pas vraiment picoler ni se droguer jusqu'à l'inconscience, un avantage que l'on peut qualifier d'inconvénient.

Les Feys ne connaîtront jamais la dépendance, de quelque

sorte que ce soit, mais ils ne pourront jamais non plus avoir recours à l'alcool ou à la drogue pour oublier leurs problèmes. On peut nous saouler, mais seulement jusqu'à un certain point.

Dans son costume marron, Galen avait toute la grâce d'un ado cool. On ne l'avait pas autorisé à porter celui émeraude, sa marque perso, qui accentuait les nuances vertes pastel de sa peau blanche. Ce qu'ils ne semblaient pas avoir pigé était que le brun rendait encore plus foncées ses subtiles tonalités, les rendant d'autant plus visibles. Ses boucles vertes étaient coupées court, avec une seule tresse fine me rappelant qu'avant, ses cheveux lui retombaient aux chevilles en un splendide drapé. Contrairement aux deux autres, il avait un alibi car il me faisait l'amour au moment où l'agression était censée être perpétrée.

D'habitude, j'aurais dit de Rhys qu'il était beau gosse, mais aujourd'hui, il semblait terriblement mature, du haut de son mètre soixante-cinq, le seul de mes gardes mesurant moins d'un mètre quatre-vingts. Il n'en était pas moins magnifique, mais avait perdu un peu de son charme juvénile, ou avait plutôt gagné en maturité. Un homme âgé de plus d'un millier d'années ne pouvait pas à proprement parler grandir, n'est-ce pas ? S'il avait été humain, j'aurais dit que les événements de ces derniers jours avaient contribué à le faire mûrir, enfin. Mais n'était-il pas présomptueux de penser que mes petites aventures pouvaient affecter un être qui, autrefois, sous le nom de Crom Cruach, avait fait l'objet d'un culte divin ?

Sa chevelure blanche ondulée se répandait, sur ses épaules, descendant en cascade le long de son large dos. Le plus petit de mes gardes Sidhes, mais ne savais-je pas que, sous le costume, ce corps était le plus musclé de tous ? Il prenait son entraînement très au sérieux. Un cache-œil dissimulait le plus gros des cicatrices d'une blessure qu'il avait reçue des siècles auparavant. L'œil unique qui lui restait était magnifique, trois anneaux du bleu d'un ciel à différentes saisons. Sa bouche était à croquer, pulpeuse, capable d'une moue langoureuse, comme si elle implorait un baiser. J'ignorais ce qui provoquait cette expression grave, mais cela lui conférait une nouvelle profondeur, comme si sa personnalité avait évolué en quelques

jours seulement.

Il était le seul des trois incriminés qui s'était trouvé à l'extérieur du monticule de la Féerie, de notre sithin, lors de l'agression présumée. En fait, il s'était lui-même fait agresser par des guerriers Seelies qui l'avaient accusé ouvertement de ce crime. Ils étaient sortis dans la neige à la poursuite de mes hommes, armés d'acier et de fer froid, les seuls matériaux pouvant réellement blesser un Sidhe. La plupart du temps, personne n'utilisait d'armes susceptibles de nous blesser vraiment, voire de nous tuer, pas même dans les duels entre Cours. C'est comme dans ces films d'action où les hommes se foutent allègrement sur la gueule et viennent ensuite pour avoir du rabe. L'acier et le fer froid étaient des armes fatales. Ce qui avait été suffisant pour déclencher une guerre entre les deux Cours.

Les avocats étaient en train de se chamailler.

— Dame Caitrin a déclaré que l'agression s'était produite le jour même où mes clients se trouvaient à Los Angeles, disait Biggs. Ils ne peuvent donc avoir perpétré quoi que ce soit dans l'Illinois alors qu'ils se trouvaient en Californie. Le jour en question, l'un des accusés travaillait pour l'Agence Gray et a été vu par des témoins.

Il devait parler de Rhys, qui adorait les missions secrètes et jouer au détective. Il possédait suffisamment d'aptitudes au glamour pour être bien meilleur qu'un privé humain. Galen en avait pas mal également, mais il était incapable de se fondre dans un personnage, quel qu'il soit. Les missions de filature ou d'infiltration nécessitaient de pouvoir s'adapter à la situation, c'est-à-dire être crédible. On devait dégager les bonnes vibrations pour qu'elles soient « ressenties » comme authentiques par l'individu qu'on tentait de piéger. J'en avais fait un bon nombre au fil des ans. Mais aujourd'hui, personne ne m'autorisera à m'approcher des cas pouvant se révéler dangereux.

Alors comment le viol perpétré contre Dame Caitrin avait-il pu avoir lieu avant notre retour à la Féerie ? Où le temps s'était remis à s'écouler différemment, plus particulièrement là où je me trouvais : le sithin des Unseelies. Doyle m'avait dit : « C'est

la première fois depuis des siècles que le temps se remet à passer bizarrement dans toute la Féerie, mais d'autant plus dans ton entourage, Meredith. Depuis ton départ, le temps s'y écoule curieusement, mais sans différences notables d'une Cour à l'autre. »

Le fait que le temps ne se soit pas véritablement arrêté mais qu'il se soit incontestablement allongé pour moi était aussi intéressant que perturbant. Nous étions en janvier, à L.A. comme aux Cours, et pourtant, la date ne concordait pas. Le bal du solstice d'hiver auquel mon oncle avait tant insisté pour m'y inviter était passé, ne présentant plus aucun risque. Nous avions finalement décidé d'un commun accord qu'il était bien trop périlleux que je m'y rende. L'accusation portée contre mes gardes ne faisait que confirmer que Taranis avait de sinistres projets en tête. Restait à savoir lesquels. Il avait un plan et quel qu'il soit, cela nous mettrait tous en danger, sauf à lui.

— Le Roi Taranis nous a expliqué que le temps passe à la Féerie différemment de notre monde réel, dit Shelby.

Je savais que Taranis ne l'avait pas formulé ainsi, étant donné que, pour lui, la Cour Seelie *constituait* le monde réel.

— Puis-je poser une question à vos clients ? demanda Veducci, qui était resté en dehors de nos échanges.

En fait, c'était la première fois qu'il reprenait la parole depuis que nous avions changé de salle de réunion. Cela me rendit quelque peu nerveuse.

— Je vous en prie, répondit Biggs, mais je déciderai s'ils pourront y répondre.

Veducci acquiesça d'un signe de tête puis s'écarta d'une poussée du mur contre lequel il s'était appuyé. Il souriait à toute l'assemblée. Seule une dureté perceptible dans ses yeux m'indiqua que ce sourire était feint.

— Sergent Rhys, étiez-vous dans les contrées de la Féerie à la date où Dame Caitrin vous accuse de l'avoir violée ?

— De l'avoir prétendument violée, rectifia Biggs.

Veducci l'approuva du chef.

— Étiez-vous à la Féerie à la date où Dame Caitrin affirme que cette agression s'est produite ?

Joliment tourné. Impossible ainsi de tourner autour du pot

sans mentir.

Rhys lui sourit, et j'entraînai cette facette moins sérieuse de sa personnalité qu'il m'avait montrée la majeure partie de mon existence.

— J'étais dans les contrées de la Féerie lorsque l'agression présumée a eu lieu.

Veducci posa la même question à Galen, qui sembla plus mal à l'aise que Rhys, mais qui répondit :

— Oui, j'y étais.

La réponse d'Abloec fut encore plus laconique :

— Oui.

Farmer murmura quelque chose à Biggs. Puis une nouvelle série de questions démarra.

— Sergent Rhys, étiez-vous ici à Los Angeles à la date de l'agression présumée ?

Une question qui prouvait que nos avocats n'avaient toujours pas compris les contradictions que posait le temps chez nous.

— Non, je n'y étais pas.

Biggs fronça les sourcils.

— Mais vous y étiez, toute la journée ! Nous avons plusieurs témoins pour le certifier.

Rhys lui adressa un sourire.

— Mais la journée passée à Los Angeles n'était pas celle de l'agression présumée dont nous accusent Dame Caitrin.

— Mais c'était à la même date, persista Biggs.

— En effet, dit Rhys avec patience, mais le simple fait qu'il s'agisse de la même date ne veut pas dire qu'il s'agit du même jour.

Veducci était le seul qui souriait. Tous les autres semblaient en proie à une intense réflexion. Ou se préoccupaient-ils de l'état de santé mentale de Rhys ?

— Pouvez-vous nous expliquer cela ? lui demanda Veducci, ayant toujours l'air satisfait.

— Cela n'a rien d'un récit de science-fiction, où on voyage à rebours dans le temps pour revivre le même jour, dit Rhys. Nous ne sommes pas véritablement à deux endroits à la fois. Nous ne possédons pas le don d'ubiquité qui nous permettrait

de revivre à la Féerie cette même journée. Ce jour à la Féerie est révolu, alors qu'ici, à Los Angeles, il correspond à un autre jour. Ils correspondent par hasard à la même date et de ce fait, en dehors de la Féerie, on a l'impression qu'il s'agit du même jour qui se répète.

— Vous auriez donc pu vous trouver à la Féerie le jour de l'agression perpétrée contre cette femme ? lui demanda Veducci.

Rhys lui sourit, en émettant un *ts ts* d'un claquement imperceptible de la langue.

— Le jour où elle est supposée s'être fait agresser, en effet.

— Cela sera un véritable cauchemar pour les jurés, fit remarquer Nelson.

— Attendez un peu que nous requérions un jury composé de leurs pairs, dit Farmer, avec un sourire presque réjoui.

Nelson blêmit sous son fond de teint stylé.

— Un jury composé de leurs pairs ? répéta-t-elle dans un murmure à peine audible.

— Un juré humain serait-il vraiment en mesure de saisir cette notion de bilocalisation ? s'enquit Farmer.

Les avocats échangèrent des regards. Seul Veducci ne semblait pas en plein désarroi. Je crois même qu'il avait déjà anticipé ce problème. Théoriquement, sa description de poste le rendait moins puissant que Shelby ou Cortez, mais il pouvait les aider à nous coincer. De tous ceux du camp adverse, Veducci était celui que je souhaitais convaincre, de tout cœur.

— Nous nous sommes réunis aujourd'hui afin d'éviter d'avoir à passer devant des jurés, dit Biggs.

— S'ils ont agressé cette femme, alors ils devraient être au moins assignés à résidence à la Féerie, répliqua Shelby.

— Et la présomption d'innocence, lui rétorqua Farmer. Vous devrez faire la preuve de leur culpabilité avant de faire intervenir un magistrat pour rendre justice et appliquer une sentence.

— Ce qui nous ramène au fait qu'aucun d'entre nous ne souhaite vraiment que cela se poursuive au tribunal.

La voix tranquille de Veducci tomba dans la pièce comme une pierre lancée à une nuée d'oiseaux. Les pensées de ses

collègues semblèrent s'éparpiller dans les airs, en proie à la confusion.

— Ne révélons pas les éléments de notre dossier avant même d'avoir commencé, réagit Cortez, ne semblant pas particulièrement content de son confrère.

— Il ne s'agit pas d'un dossier, Cortez, mais plutôt d'un désastre potentiel qu'il serait préférable d'éviter, lui dit Veducci.

— Un désastre pour qui ? Pour eux ? rétorqua Cortez en pointant le doigt dans notre direction.

— Pour toute la Féerie, répondit Veducci. Avez-vous révisé votre histoire sur la dernière guerre ayant opposé les humains aux Feys en Europe ?

— Pas récemment, admit Cortez.

Veducci considéra ses collègues du barreau les uns après les autres.

— Suis-je le seul ici qui s'en soit informé ?

— J'en ai aussi pris connaissance, répondit Grover en levant la main.

Veducci lui sourit comme s'il était son chouchou.

— Racontez donc à ces personnes intelligentes comment a démarré cet important conflit.

— Il a débuté à la suite d'une dispute entre les Cours Seelie et Unseelie.

— Exact, dit Veducci. Avant de se propager à toutes les îles britanniques et sur une partie du continent européen.

— Voulez-vous dire que si nous ne modifions pas les accusations, les Cours se déclareront la guerre ? demanda Nelson.

— Thomas Jefferson et son cabinet ont décrété que deux choses seulement seraient des offenses impardonables venant des Feys vivant sur le sol américain, dit Veducci. Qu'ils se proclament divins et que la guerre éclate entre les deux Cours. Dans un cas comme dans l'autre, les Feys seraient virés du dernier pays au monde ayant bien voulu les accueillir.

— Nous sommes au courant, lui lança Shelby.

— Mais avez-vous réfléchi à la raison pour laquelle Jefferson a institué ces deux règles, plus particulièrement celle concernant la guerre ?

— Parce que cela provoquerait des dommages collatéraux sur notre territoire, répondit Shelby.

Veducci approuva de la tête.

— Sur le continent européen, on trouve toujours un cratère presque aussi large que le Grand Canyon. C'est ce qui reste du lieu où s'est déroulée la dernière bataille. Imaginez que cela se soit passé ici, au beau milieu de notre région agricole la plus fertile.

Ils échangèrent des regards. Ils n'y avaient pas du tout pensé. Pour Shelby et Cortez, il s'agissait uniquement d'une affaire au cœur de la jet set royale. Une opportunité d'instituer une nouvelle loi concernant les Feys. Tout le monde avait privilégié la vision à court terme, à l'exception de Veducci, et peut-être Grover.

— Que proposez-vous que nous fassions ? s'enquit Shelby. Les laisser s'en tirer comme ça ?

— Non, pas s'ils sont coupables. Mais je veux juste que tous ceux ici présents comprennent bien ce qui est en jeu, c'est tout, dit Veducci.

— À vous entendre, vous semblez prendre parti pour la Princesse, rétorqua Cortez.

— La Princesse n'a pas offert à un ambassadeur des États-Unis une montre ensorcelée afin qu'il lui soit dévoué.

— Et comment pouvons-nous être sûrs que ce n'est pas la Princesse qui en est responsable et qui cherche à nous tromper ? dit Shelby, d'un ton prouvant qu'il était bien tenté de le croire.

Veducci se retourna vers moi.

— Princesse Meredith, avez-vous donné à l'Ambassadeur Stevens quelque objet envoûté ou d'usage quotidien qui influencerait en votre faveur l'opinion qu'il a de vous et de votre Cour ?

— Non, pas du tout, répondis-je en souriant.

— Vous voyez, ils sont vraiment incapables de mentir, si les questions sont formulées correctement, déclama-t-il.

— Alors comment expliquez-vous les accusations portées par Dame Caitrin contre ces hommes, qu'elle a formellement reconnus ? Elle semblait réellement traumatisée.

— Voilà bien le problème, en effet. La dame en question a dû mentir, un mensonge délibéré, parce que j'ai posé mes questions de manière précise, et elle a maintenu ses déclarations, admit Veducci avant de nous regarder, moi en particulier, et de poursuivre : Comprenez-vous ce que cela signifie, Princesse ?

Je pris une profonde inspiration que j'exhalai tout doucement.

— Je crois, en effet. Cela signifie que Dame Caitrin a tout à perdre avec cette histoire. Si elle se fait prendre à mentir ouvertement, elle pourrait être bannie de la Féerie. La noblesse seelie considère l'exil comme un châtiment bien pire que la mort.

— Pas seulement la noblesse, intervint Rhys.

Les autres gardes confirmèrent en opinant du chef.

— Il a raison, dit Doyle. Même les Feys inférieurs feraient n'importe quoi pour y échapper.

— Alors comment se fait-il que la dame ait menti ? s'enquit Veducci.

Ce fut Galen qui lui répondit d'une à voix basse, teintée d'incertitude :

— Se pourrait-il qu'il s'agisse d'une illusion ? Quelqu'un aurait-il pu faire usage d'un glamour si puissant qu'elle se soit retrouvée bernée ?

— Vous voulez dire en lui faisant croire qu'elle a été agressée alors qu'il n'en est rien ? demanda Nelson.

— Je ne suis pas sûr que cela soit possible pour un Sidhe, dit Veducci, avant de nous regarder.

— Et si ce n'était qu'une illusion d'un bout à l'autre, suggéra Rhys.

— Que veux-tu dire ? lui demandai-je.

— On peut faire naître un arbre en plantant un bâton dans la terre. On peut créer un beau château à partir des ruines d'un fort.

— Créer une telle illusion est plus facile si on le fait à partir de quelque chose de tangible, dit Doyle.

— Et sur quoi peut-on fonder ce type d'agression ? s'enquit Galen.

Doyle lui lança un regard éloquent, qui le laissa perplexe. Moi, j'avais pigé.

— Tu parles de ces récits racontant que certains Feys ont la capacité de prendre l'apparence de guerriers morts pour se glisser dans les lits de leurs veuves, ce genre de chose ?

— C'est cela, l'illusion utilisée comme déguisement, répondit Doyle.

— Fort peu à la Féerie possèdent à présent un tel pouvoir, fit remarquer Frost.

— Il se pourrait qu'il n'en reste plus qu'un dans tout le royaume capable de l'invoquer, dit Galen, dont les yeux verts s'étaient soudainement empreints de gravité.

— Tu ne peux vouloir dire... réagit Frost, avant de s'interrompre.

La même idée nous avait tous effleurés.

— Ce fils de garce ! éructa Abloec.

Veducci reprit la parole, semblant avoir lu dans nos pensées. Je m'interrogeais. Sans ses protections contre la magie féérique, aurais-je pu découvrir qu'il était médium, voire davantage ?

— À quel point les pouvoirs d'illusionniste du Roi de la Lumière et de l'illusion sont-ils bons ?

— Merde ! s'exclama Shelby. Je n'en crois pas mes oreilles ! Vous ne venez tout de même pas de leur accorder le bénéfice du doute ?!!!

Veducci nous souriait.

— La Princesse et ses hommes en bénéficiaient déjà lorsqu'ils sont entrés dans cette pièce, mais ils n'auraient jamais accusé le Roi de vive voix devant nous. Ils auraient gardé leurs secrets, même en présence de leurs avocats.

Une horrible pensée m'effleura. Je m'avançai vers Veducci. Seul le fait que Doyle me retienne le bras m'empêcha de le toucher. Il avait raison, cela serait sans doute perçu comme une interférence magique.

— Monsieur Veducci, avez-vous l'intention d'accuser mon oncle de ce complot lors de notre entretien prévu aujourd'hui ?

— Je pensais plutôt laisser vos avocats s'en charger.

Ma peau s'était soudain refroidie. Je me sentais blêmir, le sang quittant mon visage.

— Vous vous sentez bien, Princesse ? me demanda-t-il, incertain, la main tendue vers moi.

— J'ai peur pour vous, pour vous tous, et pour nous ! Vous ne connaissez pas Taranis. Il règne depuis plus d'un millénaire en monarque absolu sur la Cour Seelie. Cela l'a rendu d'une arrogance extrême que vous ne pouvez même pas imaginer. Il a beau prétendre être un Roi heureux, magnifique pour vous, les humains, il n'en présente pas moins un visage bien différent aux Unseelies. Si vous l'accusez sans y mettre les formes, j'ignore quelle sera sa réaction.

— Tentera-t-il de nous blesser ? s'enquit Nelson.

— Non, mais il pourrait invoquer sa magie contre vous. C'est le Roi de la Lumière et de l'Illusion. Je me suis trouvée confrontée à lui, lors d'un appel au miroir, et il est presque parvenu à m'envoûter. J'ai bien failli me retrouver sous l'emprise de son pouvoir, alors que je suis une princesse de la Cour Unseelie. Mais vous, vous êtes humains. S'il voulait vraiment vous ensorceler, cela ne lui poserait aucun problème.

— Cela serait illégal, déclama Shelby.

— Il s'agit d'un Roi possédant le pouvoir de vie et de mort, lui dis-je. Il ne pense pas comme un humain, indépendamment de l'imitation parfaite qu'il offre aux médias.

Je me sentais prise de tournis, et on m'apporta un siège.

— Tu ne te sens pas bien, Meredith ? me murmura Doyle, accroupi à côté de moi.

— Est-ce que ça va, Princesse Meredith ? s'enquit Nelson.

— Je suis fatiguée, et terrifiée. Vous n'avez pas la moindre idée de ce qui s'est passé ces derniers jours, et je n'ose même pas vous le raconter.

— Cela a-t-il un rapport quelconque avec cette affaire ? demanda Cortez.

Je levai les yeux vers lui.

— Voulez-vous parler de la raison pour laquelle je suis fatiguée et terrifiée ?

— Oui.

— Non, cela n'a rien à voir avec ces fausses accusations, dis-je en essayant de me raccrocher à Doyle, avant de lui demander : Fais-leur comprendre qu'ils doivent

impérativement y aller mollo avec Taranis.

— Je ferai de mon mieux, ma Princesse, répondit-il en me prenant la main.

— J'en suis convaincue, lui dis-je avec un sourire.

Frost, qui s'était placé du côté opposé, me caressa la joue.

— Tu es pâle. Même pour un Sidhe possédant une peau à l'éclat lunaire, tu es bien pâle.

— J'ai entendu dire que la Princesse était suffisamment humaine pour attraper un rhume. Je pensais que ce n'était qu'une méchante rumeur, dit Abloec qui s'était rapproché de moi à son tour.

— Vous ne pouvez pas attraper de rhumes ? demanda Nelson.

— Eux sont immunisés, lui précisai-je, la joue pressée contre la main de Frost, m'accrochant encore à celle de Doyle. Mais moi, si, quoique pas souvent.

Et mentalement j'ajoutais : *la toute première Princesse fey mortelle*. L'une des principales raisons pour laquelle on a multiplié les tentatives d'assassinat contre moi à la Cour Unseelie était que certaines factions croyaient qu'en prenant place sur leur trône, je contaminerais les immortels avec le virus de la mortalité et leur apporterais à tous la mort. Comment peut-on se défendre contre une telle rumeur, alors qu'ils sont incapables de se choper un simple rhume ? Et je m'apprêtais à m'entretenir avec le plus scintillant de tous, le Roi Taranis, le Seigneur de la Lumière et de l'Illusion. Que la Déesse me vienne en aide ! S'il réalisait qu'une toute petite maladie de rien du tout pouvait me rétamer, cela ne ferait que lui confirmer combien j'étais faible, tellement humaine.

— C'est presque l'heure pour l'appel du Roi, dit Veducci en consultant sa montre.

— Si son heure s'accorde à la nôtre, fit remarquer Cortez.

— C'est vrai, acquiesça Veducci d'un signe de tête. Mais puis-je suggérer que chacun de nous se munisse de métal froid ?

— De métal froid ? demanda Nelson, intriguée.

— Je pense juste que certaines fournitures de bureau de cette grande firme d'avocats pourraient être utiles afin de conserver les idées claires lorsque nous nous entretiendrons avec le Roi.

— Des fournitures de bureau ? réagit Cortez. Vous voulez dire des trombones ?

— Voyons voir, répondit Veducci, avant de se retourner vers moi et d'ajouter : Qu'en pensez-vous, Princesse, un trombone sera-t-il d'une quelconque efficacité ?

— Cela dépend du matériau dont il est constitué, mais une poignée devrait aider, en effet.

— Nous pouvons le tester pour vous, proposa Rhys.

— Et comment ? s'enquit Veducci.

— Si cela nous embête de les toucher, cela signifie qu'ils vous seront utiles.

— Je croyais que seuls les Feys inférieurs étaient incapables de toucher du métal, observa Cortez.

— En effet, le moindre contact avec du métal, quel qu'il soit, peut brûler certains d'entre eux, mais les Sidhes non plus n'apprécient pas particulièrement les armes forgées par les humains, dit Rhys, toujours aussi souriant.

— Être brûlé en étant simplement effleuré avec du métal froid ! s'étonna Nelson.

— Nous n'avons pas le temps de débattre des merveilles du monde féerique si nous devons glaner ces fournitures de bureau, dit Veducci.

Farmer enclencha l'interphone pour requérir des trombones et agrafes métalliques auprès de l'une des nombreuses secrétaires et assistantes personnelles qui semblaient avoir déserté le bureau.

— Et des boîtes de lames de cutter, des canifs, suggérai-je.

Shelby, Grover et les autres assistants, à part Nelson, étaient tous équipés de canifs.

— Vous sembliez fascinés par la Princesse, dit Veducci. Je me munirai d'une poignée d'autre chose, au cas où.

Je le suivais des yeux en train de faire la distribution. Il prenait le commandement des opérations, et personne ne le contestait. Il était censé être contre nous, mais au contraire, il nous aidait. Avait-il dit la vérité ? Était-il là pour faire respecter la loi, ou n'était-ce qu'un mensonge ? Jusqu'à ce que je découvre ce que voulait Taranis, je ne pouvais me permettre de faire confiance à quiconque.

Veducci vint se planter devant mon siège, puis il fit un signe de tête à Doyle et à Frost, toujours appuyés contre moi, chacun de son côté.

— Puis-je proposer à la Princesse quelques bouts de métal supplémentaires ?

— Elle en a déjà sur elle, comme nous tous.

— Nous pouvons voir vos revolvers et vos épées, dit Veducci avant d'ajouter en se tournant vivement vers moi : Me dites-vous que la Princesse est armée ?

Et je l'étais bel et bien, en effet : un poignard sanglé sur la cuisse dans un fourreau que j'avais si souvent porté, ainsi qu'un flingue fiché au bas du dos dans l'un de ces holsters tendance spécifiquement conçus avec poches latérales. Nous ne nous attendions pas vraiment à devoir utiliser des armes à feu, mais c'était le bon plan pour que je puisse porter tout un attirail d'acier et de plomb sans que Taranis ne s'en rende compte. Il le considérerait comme un affront à sa royale personne. C'était différent pour mes gardes. De par leur fonction, ils étaient censés être armés jusqu'aux dents.

— La Princesse porte sur elle ce dont elle a besoin pour se défendre, dit Doyle.

Veducci fit une légère courbette du cou.

— Alors je vais ranger ça dans la boîte.

Puis des trompettes retentirent, semblant faire pleuvoir sur nous des notes harmonieuses et claires, incroyablement aiguës, annonçant l'appel du Roi Taranis au miroir. Il se montra courtois, attendant que la transmission d'image soit connectée de notre côté. Les trompettes résonnèrent à nouveau tandis que nous avions tous les yeux fixés sur la glace encore inaltérée.

Doyle et Frost m'aidèrent à me lever. Comme s'ils s'étaient déjà mis d'accord, Doyle avança, cédant sa place à Rhys à mes côtés. Ce dernier m'enlaça d'un bras en me chuchotant :

— Désolé d'avoir dû déloger ton préféré de son petit coin douillet.

Je me tournai vers lui et le dévisageai, la jalousie étant supposée être un travers humain.

Son visage me laissa entrevoir qu'il savait que mon cœur avait fait son choix, alors même que mon corps ne l'avait pas

fait, lui. Il m'indiqua d'un seul regard, empli de tant d'émotion, qu'il avait perçu les sentiments que j'éprouvais pour mes Ténèbres, et que cela le chagrinait.

Puis Doyle effleura le miroir et Rhys murmura :

— Un petit sourire pour le Roi.

Et j'ébauchai celui auquel je m'étais entraînée durant toutes ces années. Un sourire plaisant, pas trop guilleret. Un sourire exclusivement créé pour la Cour, derrière lequel planquer des pensées n'ayant strictement rien à voir avec la moindre expression de joie.

Chapitre 4

Le miroir irradia soudain, nous obligeant à détourner les yeux pour ne pas être aveuglés par l'éblouissement digne des rayons dorés du soleil provenant du Roi de la Lumière et de l'illusion. Une voix masculine, je pense qu'il s'agissait de celle de Shelby, me parvint par-delà l'obscurité de mes paupières closes.

— Qu'est-ce que c'est que ça, bon sang ???

— Le Roi, dans toute sa splendeur, lui appris-je.

J'aurais mieux fait de me taire, mais je ne me sentais pas très bien et j'étais furieuse. En colère d'être obligée d'être ici. En colère et effrayée, parce que je connaissais suffisamment bien Taranis pour être certaine qu'il ne laisserait pas tomber.

— Dans toute sa splendeur, ah vraiment ! lança une voix d'homme plutôt gaiement. Ce n'est pas une fanfaronnade, Meredith, mais bel et bien ce que je suis.

Il ne m'avait appelée que par mon prénom, omettant mes titres. Ce qui était une insulte, et nous allions le laisser s'en tirer les doigts dans le nez. Mais plus surprenant encore, il ne s'était pas annoncé formellement, aussi cool que si nous allions nous entretenir en privé. Comme si, pour lui, les avocats humains n'étaient que menu fretin.

La voix de Veducci s'éleva de la lumière aveuglante qui avait envahi toute la pièce.

— Roi Taranis, je me suis adressé à vous en maintes occasions et n'ai jamais été autant aveuglé par votre gloire. Si vous pouviez nous prendre en pitié, nous autres pauvres humains, en l'atténuant juste un peu ?

— Que penses-tu donc de ma gloire irradiante, Meredith ? demanda la voix toute guillerette.

Cette sonorité seule me fit sourire et plisser les yeux pour les

protéger. Frost m'étreignit la main et ce contact, peau contre peau, m'aida à réfléchir. Taranis n'était pas une puissance de chair et de sexe. Afin de combattre ce en quoi il excellait, on devait faire usage d'une magie où on excellait soi-même, ne serait-ce que pour réussir à penser en sa présence. Je tendis la main vers Rhys, jusqu'à ce qu'elle rencontre son cou et sa joue. Toucher ainsi mes deux hommes me permit de réfléchir.

— Je pense que votre gloire est merveilleuse, Oncle Taranis.

Il avait été le premier à faire preuve d'une certaine familiarité en ne m'appelant que par mon prénom. Je me dis alors que j'allais lui rappeler que j'étais sa nièce et pas seulement quelque noble Unseelie impressionnable.

Je n'étais pas tellement offensée. Hormis le fait qu'il avait utilisé mon petit nom, il faisait le même genre de vacheries à la Reine Andais. Ces deux-là tentaient depuis des siècles de surpasser l'autre magiquement. Je m'étais simplement retrouvée embringuée en plein milieu d'un jeu que je n'avais pas le moindre espoir de gagner. Si Andais en personne ne parvenait pas à se prémunir du pouvoir de Taranis lors d'un appel au miroir, alors mes capacités plus humbles étaient hors jeu d'office. Mes hommes et moi avions su qu'il recommencerait aujourd'hui. J'avais espéré qu'en présence des avocats, Taranis atténuerait son cirque d'un chouïa. Mais selon toute vraisemblance, il n'allait pas se gêner pour si peu.

— M'appeler « oncle » ne me rajeunit guère, Meredith. Taranis, tu dois m'appeler Taranis, voyons !

Comme si nous étions de bons vieux potes et qu'il était super content de me voir. Sa seule voix me donnait envie de dire oui à tout et n'importe quoi. Tout autre Sidhe surpris en flagrant délit d'envoûtement vocal d'un compatriote serait provoqué en duel, ou serait châtié par sa Reine ou son Roi. Mais il était le souverain, ce qui signifiait qu'on ne le rappelait pas à l'ordre. Quoique j'avais été obligée de le faire sur un sujet similaire la dernière fois que j'avais discuté avec lui ; pouvais-je me permettre de démarrer notre entretien aussi grossièrement que j'avais terminé le dernier ?

— Taranis, alors, mon oncle. Pourriez-vous s'il vous plaît atténuer votre splendeur afin que nous puissions tous poser les

yeux sur votre royale personne et vous admirer ?

— La lumière te blesserait-elle ?

— Oui, répondis-je, et d'autres réponses affirmatives retentirent en chœur derrière moi.

Les humains devaient être dans une position particulièrement inconfortable.

— Je vais donc atténuer ma lumière pour toi, Meredith.

Il prononça mon prénom comme s'il s'agissait d'un morceau de sucre candi sur sa langue. Sucré, épais, à suçoter.

Frost m'effleura la main de ses lèvres, m'aidant à dissiper l'effet que Taranis s'efforçait de produire sur moi. Il avait agi de même lors de notre précédent entretien, une tentative de séduction magique, tellement puissante qu'elle en était presque douloureuse.

Rhys s'était blotti plus près de moi, le nez fourré au creux de mon cou.

— Il n'essaie pas seulement d'impressionner la galerie, Merry, me chuchota-t-il, *tu* es sa cible.

Je me tournai vers lui, les yeux toujours clos devant cette lumière intense.

— C'est ce qu'il a fait la dernière fois.

Les doigts de Rhys localisèrent l'arrière de ma tête, s'entremêlant à mes cheveux pour orienter mon visage vers le sien.

— Ce n'est pas ça, Merry. Il met le paquet pour t'impressionner.

Et sur ce, il m'embrassa. En un doux baiser, se préoccupant plus de mon rouge à lèvres que de la bienséance selon moi. Frost frottait du pouce contre ma main. Leur contact m'empêchait de me retrouver submergée par la voix de Taranis, ainsi que par son attraction lumineuse.

Avant même de rouvrir les yeux, je perçus la présence de Doyle devant moi. Il me déposa un baiser sur le front, puis ajouta sa main à celles des autres, ayant pigé les manigances de mon oncle. Il se déplaça ensuite sur ma gauche, sans que je comprenne tout de suite pourquoi, puis la voix du Roi nous parvint, plus vraiment aussi enjouée qu'avant.

— Meredith, comment oses-tu te présenter devant moi avec

ces monstres qui ont agressé ma Dame, debout devant moi comme s'ils n'avaient rien à se reprocher ? Pourquoi ne leur a-t-on pas passé les menottes ?

Sa voix était toujours riche et profonde mais elle ne m'envoûtait plus. Même Taranis ne pouvait rendre séduisantes des paroles prononcées d'un ton outragé.

La luminosité s'était un peu atténuée. Doyle me bloquait en partie la vue tout en dissimulant partiellement Rhys au Roi. Mais j'avais déjà vu jouer ça quelque part. Taranis avait adouci son rayonnement, produisant ainsi l'illusion d'optique que son visage, son corps, ses vêtements étaient constitués de cette lumière dont il irradiait.

— Mes clients sont innocents tant que leur culpabilité n'a pas été prouvée, Roi Taranis, crut bon d'intervenir Biggs.

— Douteriez-vous de la parole des nobles de la Cour Seelie ?

Et cette fois, je ne crus pas que son indignation ait été feinte.

— Je suis avocat, Votre Éminence. Je mets tout en doute.

Je pense que Biggs avait voulu faire par là montre d'un certain humour, mais en tout état de cause, il ne savait pas à qui il avait affaire. Taranis en était totalement dépourvu, du moins, pour ce que j'en savais. Oh, bien sûr, il se croyait désopilant, mais personne n'était autorisé à l'être plus que lui. La dernière rumeur en provenance de sa Cour racontait que même son bouffon s'était fait coffrer pour impertinence.

Je serais bien intervenue contre ce châtiment si, quatre ou cinq cents ans plus tôt, Andais n'avait passé le sien au fil de l'épée. Le poste était toujours vacant depuis.

— Cela se voulait-il amusant ?

La voix du Roi se répercuta dans toute la pièce, tel un subtil grondement d'orage. Il avait été autrefois un dieu du ciel et des tempêtes, du nom de Taranis de la Foudre et du Tonnerre. Les Romains l'avaient assimilé à leur Jupiter, bien que ses pouvoirs n'aient jamais atteint la même puissance.

— Apparemment non, répondit Biggs, essayant de faire bonne figure.

Taranis se révéla enfin dans le miroir, sa silhouette tout auréolée de scintillements colorés qui semblaient onduler. Cependant, ses cheveux et sa barbe avaient gardé leur couleur

naturelle : le rouge orangé du soleil couchant. Ses mèches bouclées étaient comme peintes des rayons de l'astre céleste dans toute sa gloire lorsqu'il sombre à l'ouest. Ses yeux étaient composés de multiples pétales aux diverses nuances de verts : du jade, de l'herbe, des feuilles, comme si une fleur verte s'était substituée à ses iris. Dans mon enfance, avant que je ne comprenne qu'il ne ressentait pour moi que du dédain, je le trouvais vraiment magnifiquement beau.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Nelson, la voix haletante.

Je lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Elle avait les yeux écarquillés, son visage semblant s'être décomposé.

— Vous n'aviez vu que des photos de lui sous son apparence humaine, n'est-ce pas ?

— Il avait des cheveux roux et des yeux verts, mais pas comme ça, pas comme ça ! s'exclama-t-elle.

Cortez, son supérieur, la prit par le bras pour la raccompagner à son siège. Il semblait furibard et il avait du mal à le dissimuler. Une réaction ne manquant pas d'intérêt.

Taranis tourna vers elle son regard de pétales verts.

— Rares sont les humaines m'ayant vu dans toute ma splendeur depuis bon nombre d'années. Que pensez-vous de moi sous ma véritable apparence, ma mignonne ?

J'étais plus que convaincue qu'on n'obtenait pas le poste de substitut du procureur fédéral de Los Angeles en autorisant des gus à vous appeler ma mignonne. Mais si cela posa un problème à Nelson, elle n'en laissa rien paraître, ne pipa pas un mot. Elle avait l'air hébétée, comme entichée de sa majesté, ivre de l'attention qu'il lui portait.

Abloec vint rejoindre notre petit groupe blotti les uns contre les autres. Galen lui emboîta le pas, interloqué.

— Une autre magie que celle liée à la lumière et à l'illusion agit en ce moment même, me chuchota Abe après s'être penché vers moi. S'il s'agissait de n'importe qui d'autre, je dirais qu'il a intégré un charme d'amour à ses tours habituels.

— Un sortilège suffisamment puissant pour affecter mademoiselle Nelson, murmura Doyle en attirant Abloec plus près de nous.

Ce qu'ils approuvèrent tous d'un mouvement de tête.

Nous n'avions pas eu l'intention d'ignorer Taranis, mais il était tellement occupé à flirter avec Nelson qu'il était facile d'oublier que, lorsqu'un Roi vous dédaigne, cela ne signifie pas pour autant que vous ayez l'autorisation de l'ignorer, lui.

— Je ne suis pas ici pour me faire insulter, gronda-t-il de cette voix tonnante.

À une époque, j'aurais été impressionnée, seulement, depuis, j'avais partagé l'intimité d'un certain Mistral, un dieu des tempêtes également, mais capable de faire circuler la foudre d'un bout à l'autre d'un corridor de notre monticule à la Féerie. Les vociférations de Taranis n'étaient tout simplement pas à la hauteur. En fait, alors que mes hommes s'écartaient pour que je puisse voir mon oncle plus distinctement, il en faisait trop, comme un homme s'étant trop bien habillé pour un rendez-vous galant.

Je regardai ceux rassemblés autour de moi et me rendis compte que tous me touchaient : Rhys m'enlaçait par la taille ; Frost aussi, de l'autre côté, le bras un peu plus haut ; les mains sombres et puissantes de Doyle m'encadraient le visage ; Abe s'appuyait sur mon épaule, car même sobre, son équilibre semblait précaire ; Galen me touchait, comme il le faisait chaque fois qu'il en avait la possibilité. J'avais l'impression d'avoir atteint le seuil critique de contact tactile. Je pouvais réfléchir. Je n'étais plus enivrée comme cette gentille mademoiselle Nelson. J'avais toujours cru qu'Andais, lors de leurs conversations, se drapait du corps de ses hommes pour taquiner et choquer Taranis et toute sa clique. Lors des deux seuls appels que j'avais passés ainsi, j'avais compris qu'en fait, elle était moins folle qu'elle n'en avait l'air. Dans mon cas, soit cinq était le nombre magique par excellence, soit ce qui fonctionnait était le mélange des pouvoirs de ces cinq hommes réunis. Quoi qu'il en soit, nous allions avoir une tout autre conversation que celle que nous aurions eue si le sortilège de Taranis avait fonctionné comme prévu. Intéressant.

— Meredith, m'appela-t-il. Meredith, regarde-moi !

Je savais que sa voix était chargée de pouvoir. Je le perçus comme on sent l'océan, murmurant, si proche. Mais je n'avais plus les pieds dans l'eau. Je ne risquais plus d'être submergée.

— Je vous vois, Oncle Taranis. Je vous vois très bien, lui répondis-je d'une voix forte et résolue, provoquant le haussement arqué d'un sourcil parfait aux couleurs du soleil couchant.

— Je peux à peine t'apercevoir derrière tous tes hommes !

Comment interpréter son intonation : de l'anxiété ou de la colère ? Dans tous les cas, j'avais une impression désagréable.

Doyle, Galen et Abloec s'éloignèrent alors de moi. Même Frost s'écarta. Seul Rhys demeura là, contre mon flanc. Au moment où leurs mains retombèrent, Taranis se retrouva nimbé de toute sa lumière.

— Restez-là où vous êtes, mes hommes ! leur intimai-je. Je suis votre Princesse. Il n'est pas votre Roi !

Après un instant d'hésitation, Doyle fut le premier à revenir vers moi, suivi bientôt des autres. Je posai ma joue au creux de sa main, essayant de lui faire comprendre du regard ce qui était en train de se passer. Le sortilège m'était sans aucun doute destiné, tel un dard réservé à mon esprit. Mais comment pourrais-je leur expliquer sans un mot ?

Rhys m'attira contre lui, m'enlaçant plus fermement par la taille, laissant juste assez de place pour que Frost puisse glisser son bras sur mes épaules. Abe vint se placer derrière moi, recouvrant ma main de la sienne. Galen l'imita et, quoique visiblement surpris, il mit la sienne sur mon autre main. Puis je tendis le bras qui n'enlaçait pas Rhys à Doyle. Au moment même où tous me touchèrent, même au travers de mes vêtements, la lumière auréolant le Roi se dissipia. Taranis était beau, mais sans plus.

— Meredith, comment oses-tu m'insulter ainsi ? Ces hommes ont agressé une noble de ma Cour, l'ont violentée. Et cependant, tu te permets de te présenter en leur compagnie... en train de te toucher, comme s'ils étaient tes courtisans favoris !

— Mais, mon Oncle, ce *sont* mes favoris.

— Meredith ! s'exclama-t-il, semblant indigné, comme un parent vieillissant qui vient juste de vous entendre dire « putain ! » pour la première fois.

Biggs et Shelby essayèrent tous deux d'intervenir pour calmer le jeu. Selon moi, la raison pour laquelle les avocats ne

s'étaient pas manifestés jusque-là était que même eux ressentaient les effets du sortilège que Taranis utilisait au cours de cette petite réunion. Soit il avait un but précis, soit c'était son habitude pour ses entretiens avec Andais, et à présent avec moi. Chose que je n'avais pas constatée lors de notre dernière discussion. Mais en fait, pas plus que Doyle ou qu'aucun des autres. Je n'étais pas la seule à avoir acquis davantage de puissance lors de notre petit séjour à la Féerie. La Déesse nous avait révélé Ses pouvoirs divins, très actifs. Son contact, ainsi que celui de son Consort, le Dieu, nous avait tous transformés.

— Je n'aborderai pas ce problème en présence de monstres qui ont violenté une femme de ma Cour !

La voix grondante de Taranis résonna dans toute la pièce tel le murmure menaçant de l'orage. Tous les humains présents y réagirent comme s'il s'agissait de bien plus que cela. Heureusement, j'étais bien protégée contre tout ce que pourrait tenter mon oncle par le contact de mes hommes.

— Je pense qu'il serait juste de faire attendre dehors les trois accusés pendant que nous nous entretenons avec le Roi, suggéra Shelby en se tournant vers nous.

— Pas question, fut ma réponse.

— Princesse Meredith, renchérit-il, vous ne vous montrez pas raisonnable.

— Monsieur Shelby, vous êtes en train de vous faire manipuler, lui expliquai-je, tout sourire.

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir, me dit-il en fronçant les sourcils.

— J'en ai bien conscience, lui rétorquai-je, avant de me tourner vers Taranis et de dire : Ce que vous leur faites est illégal selon les lois humaines. Cette législation même à laquelle vous vous êtes adressé pour vous aider.

— Je n'ai pas requis d'assistance auprès des humains ! vitupéra-t-il.

— Vous avez pourtant accusé mes hommes en vous adressant à leur justice.

— J'ai présenté à la Reine Andais une convocation en justice concernant ses Sidhes Unseelies, mais elle a refusé de reconnaître ma légitimité à les juger.

— Vous régnez sur la Cour Seelie, et non sur la nôtre.

— C'est ce que ta Reine m'a clairement notifié.

— Alors, quand la Reine Andais a décliné votre requête, vous vous êtes tourné vers les humains.

— Je t'ai fait appel, Meredith, mais tu n'as même pas daigné me répondre.

— La Reine Andais m'en avait dissuadée, et comme elle est ma souveraine et la sœur de mon père... j'ai tenu compte de son conseil.

Un conseil qui était plutôt un ordre. Elle avait dit que quels que soient les méfaits que Taranis avait en tête, je devais l'éviter. Lorsqu'une personnalité aussi puissante qu'Andais dit de se méfier de quelqu'un et qu'elle redoute ce qu'il pourrait faire, je lui accorde toute mon attention. Je n'étais pas assez arrogante pour croire que le principal objectif de mon oncle se résumait à vouloir me tailler la bavette. Andais ne l'avait pas cru davantage, mais à présent, je commençais à m'interroger. Rien de ce que je pouvais imaginer n'expliquait ses efforts.

— Mais aujourd'hui, contrainte par le système judiciaire des humains, tu dois t'entretenir avec moi, me lança-t-il.

— La Princesse a accepté cette réunion par courtoisie, dit Biggs. Elle n'était pas dans l'obligation de se présenter.

Taranis ne daigna même pas tourner les yeux vers l'avocat.

— Mais te voilà ici, et beaucoup plus belle que dans mon souvenir. Je me suis montré très négligent. J'aurais dû faire plus attention à toi, Meredith.

Je m'esclaffai alors d'un rire empreint de dureté.

— Oh que non, Oncle Taranis ! Je pense au contraire que vous vous êtes montré très attentionné à mon égard. Bien plus d'ailleurs que ne pouvait le supporter mon sang de mortelle.

Doyle, Rhys et Frost se contractèrent contre moi. Je savais ce que cela signifiait : « Prends garde, ne révèle pas les secrets de la Cour devant les humains. » Mais c'était Taranis qui avait attaqué le premier en nous traînant devant leur justice. Je ne faisais que suivre le mouvement.

— N'oublieras-tu donc jamais cet incident qui s'est produit dans ton enfance ?

— Quand vous m'avez presque battue à mort, mon Oncle ? Je

ne risque pas de l'oublier.

— Je ne m'étais pas rendu compte de ta vulnérabilité physique, Meredith. Sinon, jamais je n'aurais levé la main sur toi.

Veducci, le premier à se ressaisir, intervint :

— Le Roi Taranis admettrait-il vous avoir battue quand vous étiez enfant, Princesse ?

Je regardai mon oncle, si large de carrure, si imposant, si royal dans ses beaux atours d'apparat dorés et blancs !

— Il ne le nie pas. N'est-ce pas, Uncle Taranis ?

— Fais-moi plaisir, Meredith, « oncle » me paraît bien formel.

Sa voix se faisait enjôleuse. À la manière dont Nelson se rapprochait petit à petit du miroir, j'en déduisis que cette inflexion se voulait sexy.

— Il ne le nie pas, me fit écho Doyle.

— Je ne m'adresse pas à toi, les Ténèbres, rétorqua Taranis, grondant de nouveau.

Mais tout comme la séduction avait échoué, cette menace tomba aussi à plat.

— Roi Taranis, admettez-vous avoir battu ma cliente dans son enfance ? intervint Biggs.

Taranis se tourna finalement pour le toiser, les sourcils froncés. Biggs réagit comme si le soleil venait de lui faire de l'œil. Il s'emmêla les pinceaux dans ses propos, semblant soudainement en proie au doute.

— Ce que j'ai pu faire des années plus tôt n'a aucun rapport avec le crime commis par ces monstres !

Veducci se tourna alors vers moi et me demanda :

— Vous a-t-il battue violemment, Princesse Meredith ?

— Je me souviens de mon sang si rouge sur le marbre blanc, répondis-je en regardant Taranis, poussée à tourner les yeux dans sa direction par l'attraction puissante de sa magie.

Je reportai néanmoins mon regard sur Veducci, ce qui m'était encore possible, et en sachant parfaitement que cela irriterait le Roi.

— Si ma grand-mère n'était pas intervenue, je crois bien qu'il m'aurait battue à mort.

— Tu entretiens là une vieille rancune, Meredith. Je me suis excusé.

— En effet, dis-je en me tournant vers le miroir. Et tout récemment !

— Mais pourquoi vous a-t-il battue ? s'enquit Veducci.

— Cela ne regarde pas les humains ! rugit Taranis.

Il m'avait foutu une trempe parce que j'avais demandé pourquoi Maeve Reed, autrefois la Déesse Conchenn, à présent la déesse d'Hollywood, avait été bannie de sa Cour un demi-siècle auparavant. Nous logions toujours tous à sa résidence d'Holmby Hills, bien que mes nouvelles recrues aient sérieusement commencé à empiéter sur son territoire. Maeve nous avait proposé quelques chambres supplémentaires en partant pour l'Europe. Suffisamment loin pour rester hors de portée de Taranis – ou du moins, en espérant le rester.

Elle nous avait révélé le sombre secret du Roi, qui avait voulu en faire son épouse après avoir répudié la troisième pour infertilité. Une proposition que Maeve avait déclinée en lui faisant gentiment remarquer que la dernière reine s'était ensuite retrouvée enceinte d'un autre. Elle avait osé lui dire que c'était lui qui était stérile, et non ses femmes. C'était une centaine d'années plus tôt, mais il l'avait exilée en interdisant à quiconque de lui adresser la parole. Car si sa Cour découvrait qu'il était au courant depuis un siècle et n'en avait rien dit, n'avait rien fait... Lorsqu'un souverain est stérile, son peuple, tout comme sa terre, en pâtissent également. Il les avait condamnés à une mort lente. Ils vivraient presque éternellement, mais ne pas avoir d'enfants signifiait qu'à leur mort, les Sidhes Seelies s'éteindraient à jamais. Si sa Cour découvrait le pot aux roses, elle pourrait légitimement, en fonction de nos lois, exiger un sacrifice, dans lequel Taranis tiendrait le premier rôle.

Par deux fois, il avait tenté d'éliminer Maeve en usant d'horribles sortilèges qu'aucun Seelie n'admettrait jamais avoir invoqués. Et pourtant, il nous avait, nous, épargnés, alors même qu'il avait dû se demander si nous connaissions son secret. Soit il redoutait notre Reine, soit il restait convaincu que sa Cour ne croirait jamais un seul mot venant d'Unseelies. C'était sans

doute pour ça que Maeve représentait pour lui une menace, contrairement à nous.

— Si vous avez maltraité la Princesse dans son enfance, cela pourrait avoir des répercussions sur cette affaire, lui précisa Veducci.

— Je regrette à présent de m'être énervé à ce moment-là contre elle, dit Taranis. Mais cet unique instant remontant à des décennies ne change rien au fait que les trois Sidhes Unseelies là devant moi ont fait bien pire à Dame Caitrin.

— S'il y a un schéma récurrent de maltraitance infligée à la Princesse par le Roi, dit Biggs, alors ces accusations contre ses amants pourraient avoir une autre motivation.

— Seriez-vous en train de supposer que le Roi nourrit des intentions romantiques ? demanda Cortez, en s'assurant d'ajouter à son intonation une bonne dose de dédain, comme si cela était ridicule !

— Ce ne serait pas le premier à battre une petite fille, pour ensuite s'orienter vers des abus sexuels alors qu'elle avance vers l'âge adulte, dit Biggs.

— Mais de quoi m'accuse-t-on ?!!! s'étonna Taranis.

— Monsieur Biggs insinue que vous entretenez des sentiments romantiques envers la Princesse, ce que j'ai démenti, lui répondit Cortez.

— Des sentiments romantiques... répeta lentement Taranis. Que veut-il dire par là ?

— Avez-vous des intentions d'ordre sexuel ou conjugal envers la Princesse Meredith ? lui demanda Biggs.

— Je ne vois pas ce que ce genre de questions a comme rapport avec l'agression perpétrée par ces monstres Unseelies à l'encontre de la magnifique Dame Caitrin !

Tous les hommes qui me touchaient se contractèrent à nouveau ou se figèrent, même Galen. Ils avaient tous remarqué que le Roi venait d'éviter la question. Les Sidhes n'évitaient généralement de répondre que pour deux raisons : la première, une perversité pure et dure et un grand plaisir à jouer sur les mots, ce qui n'était absolument pas du genre de Taranis, l'un des Sidhes les moins pervers. La seconde, si la réponse était quelque chose qu'ils ne souhaitaient pas admettre. Et la seule

que pouvait vouloir éviter Taranis était « oui ». Cela ne pouvait être « oui ». Il ne pouvait pas avoir des desseins romantiques envers moi. Impossible !

Je levai les yeux vers Doyle, puis Frost. À la recherche d'un indice sur la manière la plus appropriée de réagir. Devais-je l'ignorer ou continuer à le chauffer ? Quel était le mieux ? Quel était le pire ?

— Avec toute la compassion que nous ressentons pour les événements tragiques que la Princesse a vécus dans son enfance, dit Cortez, nous sommes ici pour enquêter sur une nouvelle tragédie : l'agression de Dame Caitrin par ces trois hommes.

Je tournai les yeux vers lui. Il détourna les siens sous mon regard appuyé, comme si sa déclaration sonnait un peu trop durement, même à ses propres oreilles.

— Vous avez compris que vous êtes sous l'influence de sa magie, lui mentionnai-je.

— Je pense que je le saurais si j'étais sous influence, Princesse Meredith, répliqua-t-il.

— Le principe même d'une manipulation magique, dit Veducci en avançant de quelques pas, est qu'on n'a pas conscience d'en être victime. C'est pourquoi ce genre de pratique est illégale.

— Roi Taranis, tentez-vous de manipuler les personnes présentes par magie ? demanda Biggs en faisant face au miroir.

— Je n'essaie pas de manipuler toute l'assemblée, monsieur Biggs, lui rétorqua-t-il.

— Pouvons-nous poser une question ? demanda Doyle.

— Je me refuse à adresser la parole aux monstres de la Cour Unseelie ! fulmina Taranis.

— Le Capitaine Doyle n'est accusé d'aucun crime, lui rappela Biggs.

Je réalisai que les avocats de notre camp semblaient avoir moins de problèmes en présence de Taranis que ceux de la partie adverse. Mis à part Veducci, qui donnait l'impression de s'en tirer haut la main. Les hommes de loi avaient conclu un accord verbal avec le Roi : amplement suffisant pour que quelqu'un d'aussi puissant puisse acquérir davantage d'emprise

sur eux tous. Il s'agissait d'une magie subtile propre à la royauté. Taranis ayant été élu souverain par la Féerie, aujourd'hui encore, son statut lui conférait une quantité importante de pouvoir.

— Ce sont tous des monstres ! vitupéra Taranis, avant de me regarder en me transmettant tout le désir que pouvaient contenir ses yeux de pétales verts irisés. Meredith, Meredith, viens nous rejoindre avant que les Unseelies ne fassent de toi quelque horrible créature.

Si je n'avais pas brisé un peu plus tôt le sortilège qu'il m'avait lancé, cet appel m'aurait sans nul doute attirée vers lui. Mais j'étais en sécurité entourée de mes hommes et de leurs pouvoirs.

— J'ai pu apprécier la vie aux deux Cours, mon Oncle. Je les ai trouvées toutes deux aussi belles et terribles à leur manière.

— Comment peux-tu comparer la lumière et la gaieté qui règnent à la Cour Dorée à l'obscurité et la terreur qui hantent le Royaume Enténébré ?

— Je suis probablement la seule noble Sidhe de l'histoire récente capable d'établir cette comparaison, mon Oncle.

— Taranis, Meredith. S'il te plaît, appelle-moi Taranis, voyons !

Je n'appréciai pas qu'il insiste aussi lourdement pour être appelé par son nom et non par son titre, dont il connaissait l'importance en présence des Unseelies. En fait, il n'avait pas exigé que toute la liste soit énoncée. Cela ne lui ressemblait pas de se priver de quoi que ce soit pouvant le faire mousser.

— Très bien, Oncle... Taranis.

Et au moment où je prononçai ces mots, je sentis l'air s'épaissir. Il était plus difficile de respirer. Il avait associé son nom à un Sortilège d'Attractivité afin que, chaque fois que je le mentionnerais, je me retrouverais sous son emprise. Ce qui était complètement illégal. Des duels avaient éclaté entre Sidhes des deux Cours pour moins que ça. Mais on ne défiait pas Taranis en duel. Primo, c'était le Roi et secundo, il avait été autrefois l'un des plus grands guerriers dont les Sidhes pouvaient se vanter. Il avait beau avoir perdu la main, j'étais mortelle et j'allais encaisser sans rechigner toutes les provocations qu'il allait me balancer. Peut-être même qu'il comptait là-dessus.

— Nous avons besoin d'un siège pour la Princesse, requit Doyle.

Ce que les avocats s'empressèrent de fournir en s'excusant de ne pas y avoir pensé plus tôt. La magie vous fait parfois oublier l'essentiel. Vous faisant oublier les trivialités comme d'offrir un siège ou le fait qu'on fatigue jusqu'à ce qu'on réalise qu'on a mal partout. J'aurais mis des talons moins hauts si j'avais su que j'allais rester debout aussi longtemps.

Il y eut un moment de confusion lorsque je m'assis, avec gratitude. Certains de mes hommes me lâchèrent alors brièvement. Taranis se remit à irradier un halo doré. Puis quand ils eurent repris leur place, il m'apparut ordinaire de nouveau. Bon d'accord ! Le Roi ne pouvait être ordinaire que jusqu'à un certain point.

Frost était toujours derrière moi, la main sur mon épaule. Je m'étais attendue à ce que Doyle reprenne aussi son poste dans mon dos, mais ce fut Rhys qui se plaça à l'opposé, tandis que Doyle s'agenouillait par terre à mes côtés. Galen s'était assis en tailleur à mes pieds, adossé contre mes jambes revêtues de bas, faisant monter et descendre sa main le long de mon mollet en un mouvement lascif qui aurait eu tout l'air d'être possessif chez un humain, mais pouvait être interprété chez un Fey comme de la nervosité. Abloec s'était agenouillé de l'autre côté, parfait reflet de Doyle. En fait, pas précisément. Doyle avait une main sur le pommeau de son épée courte, l'autre posée négligemment sur la mienne. Abe s'agrippait à mon autre main, l'étreignant fortement. S'il avait été d'origine humaine, j'en aurais déduit qu'il avait les pétoches. Puis je réalisai que cela devait être la première fois qu'il revoyait son ancien monarque depuis que Taranis l'avait éjecté de sa Cour. N'ayant jamais été l'un des favoris de la Reine, Abloec ne devait pas avoir été convié aux appels entre souverains.

Je me penchai légèrement pour venir poser ma joue contre ses cheveux. Il leva les yeux, ébahi, ne s'attendant visiblement pas à ce que je lui retourne ainsi ses attentions. La Reine avait plutôt tendance à donner qu'à recevoir, en grande quantité et de préférence de la souffrance. Face à sa surprise, je lui souris, tentant de lui dire d'un regard que j'étais désolée de ne pas avoir

pensé à ce que signifierait pour lui de voir le Roi aujourd’hui.

— Je dois reconnaître ma part de responsabilité en te voyant assise parmi eux, l’air tellement ravie, Meredith, dit Taranis. Si seulement tu avais connu le plaisir avec un Sidhe Seelie, jamais tu ne les laisserais te toucher à nouveau.

— La plupart des Sidhes qui m’entourent en ce moment ont fait partie autrefois de votre Cour, lui rétorqua-t-il en omittant délibérément de mentionner son nom.

Je voulais voir s’il tenterait encore de me faire dire « mon Oncle » sous quelque prétexte bidon. J’avais ressenti l’attraction de sa magie lorsque je l’avais appelé ainsi.

— Ils font partie des nobles de la Cour Unseelie depuis des siècles, Meredith. Ils sont devenus complètement difformes. Comme il est regrettable que tu ne puisses les comparer à quoi que ce soit, une sérieuse erreur de notre part. Je suis très sincèrement désolé que nous t’ayons ainsi négligée. Je voudrais me faire pardonner.

— Que voulez-vous dire par « ils sont difformes » ?

Je pensais connaître la réponse, mais avais appris à ne pas tirer de conclusions trop hâtives lors de négociations avec l’une ou l’autre des Cours.

— Dame Caitrin a mentionné l’horreur de leurs corps. Aucun des trois ne possède de glamour assez puissant pour parvenir à dissimuler sa véritable apparence dans l’intimité.

Biggs s’approcha de moi comme si je l’y avais invité.

— La déposition de cette dame est en effet particulièrement détaillée, et se lit davantage comme un scénario de film d’horreur que comme quoi que ce soit d’autre.

— Tu l’as lue ? demandai-je à Doyle.

— Oui, dit-il en levant les yeux vers moi, toujours perdus derrière ses lunettes noires.

— La dame en question les accuse-t-elle de difformité ?

— Oui.

Puis j’eus une illumination.

— Mais c’est ainsi que l’ambassadeur vous percevait tous !

Dos au miroir, le coin des lèvres de Doyle se recourba imperceptiblement. Je savais ce que voulait dire cette ébauche de sourire : il pensait que j’étais sur la bonne voie. OK, si c’était

vraiment le cas, voyons où cela nous conduira !

— Quelles difformités mentionnaient la dame dans sa déposition ? m'enquis-je.

— Il y en a tellement qu'une humaine n'aurait jamais pu survivre à cette agression, répondit Biggs.

— Je ne comprends pas, lui dis-je, interloquée.

— Des histoires de vieilles femmes, m'expliqua Doyle, disant que le membre des Unseelies n'est fait que d'os et de piques.

— Oh ! fis-je.

Curieusement, cette rumeur était fondée. Les Sluaghs qui compossaient le royaume affilié à notre Cour sur lequel régnait Sholto comprenaient des Volants de la Nuit, les « chiens de chasse volants » de la Meute Sauvage, qui avaient l'apparence de raies Manta frangées de tentacules tout en volant comme des chauves-souris. Le membre viril d'un Volant de la Nuit royal contenait en effet une épine osseuse qui stimulait l'ovulation chez leurs femmes, afin d'être les seuls à les féconder. Ce qui prouvait parallèlement qu'on était de cette espèce spécifique. Le viol par un Volant de la Nuit royal aurait pu être à l'origine de cette vieille histoire d'horreur qui se racontait à la Féerie. Le père de Sholto avait appartenu aux non-royaux, car sa mère Sidhe n'avait eu aucun besoin de cette épine osseuse pour ovuler. La conception de Sholto avait été en quelque sorte inopinée. Il était superbement et merveilleusement Sidhe d'apparence, à part certaines excroissances par-ci, par-là. Principalement en bas, d'ailleurs.

— Roi Taranis, dis-je, et à nouveau je ressentis l'attrance qu'exerçait son nom sur moi, telle une main tentant de capter mon attention.

Je pris une profonde inspiration et me détendis, avec dans mon dos la présence réconfortante de Rhys et de Frost, les mains posées sur Abe et Doyle. Galen sembla sentir ce qui m'était nécessaire, car son bras se glissa entre mes mollets pour enlacer l'une de mes jambes, obligeant l'autre à s'en écarter un peu afin de pouvoir m'entreindre plus fermement. Fort peu de mes gardes se seraient montrés enthousiastes à l'idée de paraître si soumis devant Taranis. J'estimais les quelques-uns parmi eux plus désireux d'être proches de moi que de sauver les

apparences.

Je refis une tentative.

— Roi de la Lumière et de l’Illusion, me dites-vous que mes trois gardes sont si monstrueux que de coucher avec eux ne peut être qu’une douloureuse et horrible expérience ?

— C’est ce qu’a affirmé Dame Caitrin !

Il s’était réadossé sur son gigantesque trône doré, le seul objet demeuré inchangé lorsqu’il avait cessé ses illusions. Il siégeait sur ce qui pouvait coûter, même de nos jours, la rançon d’un roi.

— Vous avez dit que mes hommes étaient incapables de maintenir l’illusion de leur beauté dans l’intimité, est-ce exact ?

— Les Unseelies ne possèdent pas le pouvoir d’illusion des Seelies.

Il se rassit plus confortablement, les jambes écartées comme certains hommes sont enclins à le faire, semblant ainsi attirer l’attention sur leur virilité.

— Alors, quand je fais l’amour avec eux, je les vois donc tels qu’ils sont en réalité ?

— Tu es en partie humaine, Meredith. Tu n’as pas le pouvoir d’une véritable Sidhe. Je suis désolé d’avoir à te le dire, mais la faiblesse de ta magie est de notoriété publique. Ils t’ont simplement trompée, Meredith.

Et chaque fois qu’il prononçait mon prénom, l’air s’épaississait. La main de Galen remonta le long de ma jambe jusqu’à ce que ses doigts rencontrent sur ma cuisse la bordure de mon bas, pour finalement effleurer ma peau nue. Une caresse qui me fit fermer les yeux quelques instants et contribua à m’éclaircir les idées. À une époque, ce qu’avait dit Taranis aurait pu se vérifier, mais la puissance de ma magie avait décuplé. Je n’étais plus ce que j’avais alors été. Personne ne l’en avait-il informé ? Il n’était pas toujours sage d’aller raconter à un roi des choses qu’il n’apprécierait pas. Taranis m’avait traitée en inférieure, voire comme une moins que rien, et cela toute ma jeune existence. Découvrir que je pouvais devenir l’héritière de la Cour rivale signifiait que le traitement qu’il m’avait infligé ainsi avait été pire que politiquement incorrect. Il avait fait de moi son ennemie, du moins, c’est sans doute ce qu’il pensait. Il

était loin d'être le seul noble des deux Cours à s'évertuer à présenter des excuses pour une vie entière d'abus en tout genre.

— Je sais ce qui repose entre mes mains, et en moi, mon Oncle.

— Tu ne connais pas les plaisirs de la Cour Seelie, Meredith. Une telle profusion t'y attend, si seulement tu savais de quoi il s'agit.

Sa voix avait le tintement musical de clochettes semblant né de l'air même.

Nelson s'avança à nouveau vers le miroir, avec sur le visage un émerveillement béat. Mais quoi qu'elle vît, ce n'était pas réel. Je ne le savais que trop bien.

— J'ai dit à deux reprises aux avocats que vous les aviez envoûtés, mon Oncle, mais ce que vous leur faites les incite à l'oublier. Vous leur faites oublier la réalité, mon Oncle.

Les hommes présents semblèrent alors prendre une profonde inspiration en même temps.

— Aurais-je raté quelque chose ? s'enquit Biggs.

— Vous n'êtes pas le seul, lui dit Veducci.

Il se dirigea vers Nelson plantée devant le miroir, le regard fixe, comme s'il s'y reflétait toutes les merveilles de l'univers. Lorsqu'il lui toucha l'épaule, elle ne réagit pas, incapable de détacher les yeux du Roi.

— Cortez, venez m'aider, lui lança Veducci en se tournant vers lui.

On avait l'impression que Cortez venait tout juste de se réveiller dans un lieu loin d'être familier.

— Qu'est-ce qui s'est passé, bon sang ? s'exclama-t-il.

— Le Roi Taranis tente de nous envoûter.

— Je croyais que le métal devait nous protéger, fit remarquer Shelby.

— C'est le Roi de la Cour Seelie, dit Veducci. Même les bricoles que je porte dans mes poches ne suffisent pas comme protections. Finalement, ces quelques trombones ne seront pas d'une grande utilité aujourd'hui.

Il tentait d'éloigner Nelson du miroir en la tirant par les épaules, lorsqu'il tourna à nouveau la tête pour lancer :

— Cortez, concentrez-vous, venez m'aider avec votre

assistante !

Il gueulait, en fait. Cela sembla fortement surprendre Cortez, qui s'élança, toujours aussi ébahi. Néanmoins, il s'activa, obéissant à Veducci.

Tous deux parvinrent enfin à descotcher Nelson du miroir. Elle ne se rebella pas, mais son visage demeura levé vers la silhouette de Taranis qui nous toisait, ce qui était plutôt intrigant. Je n'avais pas remarqué jusque-là que quelque chose le plaçait légèrement au-dessus de nous. Il était évidemment sur son trône dans la salle du même nom. Sur une estrade. Et littéralement, il avait les yeux posés sur nous de toute sa hauteur. Le fait de ne le voir que maintenant m'indiqua clairement que, quel que soit le sortilège qu'il m'avait balancé, il faisait son petit effet. Cette évidence m'avait échappé.

— Vous enfreignez la loi humaine en faisant usage de magie contre eux, dit Doyle.

— Je n'adresse pas la parole aux monstres de la Garde de la Reine !

— Alors adressez-vous à moi, mon Oncle. Vous brisez la loi par la magie que vous avez invoquée. Vous devez cesser immédiatement, sinon cette entrevue prendra fin.

— Je suis prêt à jurer sur ce que tu veux que je n'utilise pas sciemment de magie sur l'un ou l'autre des humains présents dans cette pièce, répliqua-t-il.

Un joli petit mensonge bien ficelé, si proche de la vérité qu'il ne la faussait pas du tout. Je me mis à rire. Frost et Abe en sursautèrent de surprise.

— Oh, mon Oncle, me jureriez-vous également que vous ne faites pas la moindre tentative pour m'envoûter, *moi* ?

Il me présenta chaque millimètre de son magnifique et viril visage que la barbe gâchait à mon goût. Je n'étais pas fan, sans doute parce que j'avais grandi à la Cour d'Andais. Pour quelque raison que ce soit, la Reine avait émis le souhait que ses hommes n'en portent pas, du coup, c'était rentré dans les mœurs. La plupart n'auraient d'ailleurs pu en faire pousser une assez convaincante, même avec la meilleure volonté du monde. Il arrivait parfois que les désirs de la Reine deviennent réalité à la Féerie. J'avais pu constater la réalité qui se cachait derrière ce

vieux dicton de chez nous. J'étais parvenue à contrôler les paroles que j'énonçais de vive voix, mais lorsque même mes pensées s'étaient mises à se matérialiser, l'expérience avait été terrifiante. Je me félicitai d'être partie de la Féerie et d'être revenue à une certaine normalité où je pouvais penser tout ce que je voulais sans me préoccuper du fait que mes désirs prennent forme.

J'étais plongée dans ces réflexions alors que Taranis tentait d'attirer mon attention avec le rayonnement de son visage, de ses yeux, le fantastique flamboiement de ses cheveux. Il intensifiait le sortilège qu'il avait invoqué contre moi. L'air se fit plus pesant, comme épais sur ma langue, comme si l'atmosphère elle-même essayait d'obéir à sa volonté. Il était à la Féerie et peut-être que là-bas, à sa Cour, tout aurait fonctionné comme prévu. Quoi qu'il ait voulu obtenir de moi, j'aurais sans doute été obligée de m'y plier. Mais j'étais à Los Angeles et pouvais m'en féliciter. Heureuse d'être entourée d'acier façonné par l'homme, de béton et de verre. Certains Feys seraient tombés malades rien qu'en mettant le pied dans une telle bâtie. Mon sang humain me permettait de ne pas en être affectée. Mes hommes étaient Sidhes, autant dire d'une autre trempe.

— Meredith, Meredith, viens à moi ! m'appelait-il, le bras tendu comme pour m'attirer au travers du miroir.

Certains Sidhes en auraient été bien capables, mais je ne pensais pas que Taranis soit de ceux-là.

Doyle se redressa, debout, jambes écartées, serrant ma main, l'autre retombant librement le long de son corps. Une attitude qui m'était familière. Il se faisait de la place afin de pouvoir sortir une arme. Ce serait plus que probablement un flingue, car je retenais la main qui lui aurait été nécessaire pour tirer son épée de son fourreau.

Frost s'éloigna légèrement du dossier de mon siège, sa main toujours posée nonchalamment sur mon épaule. Je n'eus pas besoin de le regarder pour savoir qu'il se préparait de la même façon que Doyle.

Puis Galen se remit debout, ce qui nous éloigna physiquement l'un de l'autre. Taranis se retrouva soudain

entouré d'un halo lumineux doré, ses yeux étincelant de toute l'intensité de la chaleur de la sève qui monte. J'allais me lever, mais Rhys d'une pression sur mon bras m'intima de me rasseoir et de ne pas broncher.

— Galen, appela Doyle.

Celui-ci se laissa retomber sur un genou et, de nouveau, fut en contact avec ma jambe. Cet effleurement fut suffisant. Le scintillement s'estompa progressivement, comme l'impression qu'il fallait absolument que je me remette debout.

— Il y a un problème, fis-je remarquer.

Lorsque Abloec se pencha contre mon bras opposé, sa longue chevelure rayée se répandit tout autour du siège. Il éclata d'un rire chaleureux, typiquement masculin.

— Merry, Merry, tu as encore besoin de plus d'hommes ! Il semblerait que ce soit un problème récurrent chez toi !

Je ne pus m'empêcher de sourire, il avait tellement raison !

— Ils n'arriveront jamais à temps, dit Frost, pince-sans-rire.

— Biggs, Veducci, Shelby, Cortez, venez tous par ici ! appelaï-je.

Cortez décida de rester avec Nelson pour la maintenir assise afin qu'elle ne retourne pas se planter devant le miroir, tandis que les autres venaient nous rejoindre.

— Meredith, dit Taranis, qu'est-ce que tu fabriques ?

— J'appelle du renfort.

D'un geste, Doyle leur demanda de se placer entre nous et le miroir pour former un rempart de costards-cravates. Ce qui aida. Quel était ce sortilège, au nom de Danu ? J'aurais dû savoir qu'invoquer le nom de la Déesse n'était pas très judicieux. Mais je l'avais quasiment fait toute mon existence, comme les humains qui déclament à tout bout de champ : « Au nom de Dieu ». On ne s'attend pas précisément à ce que le dieu en question réponde, n'est-ce pas ?

La pièce se retrouva envahie par le parfum des roses sauvages, accompagné d'un petit courant d'air qui se faufila comme par une fenêtre ouverte, bien que je sache que ce n'était pas le cas.

— Merry, reste cool, me chuchota Rhys.

Je compris le message. Nous étions parvenus à dissimuler à

Taranis à quel point la Déesse s'était manifestée auprès de moi. À la Féerie, cela avait été décuplé, et ce n'était que le début. Si la Déesse – ne serait-ce que Son ombre – se matérialisait ici, Taranis pigerait instantanément. Il saurait qu'il devait me redouter. Mais nous n'étions pas prêts pour cette révélation, du moins pas encore.

« Déesse, priai-je, de grâce, économisez Votre pouvoir pour plus tard. Ne lui révélez pas notre secret. »

Le parfum floral s'intensifia quelques instants, puis s'atténuua progressivement avec une légère brise, comme après le départ de la personne qui le porte. Je sentis la tension quitter les hommes qui m'entouraient. Les humains semblaient juste étonnés.

— Votre parfum est surprenant, Princesse, dit Biggs. Quel est son nom ?

— Nous discuterons cosmétique à un autre moment, monsieur Biggs.

Il eut l'air embarrassé.

— Bien sûr. Je m'excuse. Il y a chez vous quelque chose d'étrange capable de faire oublier toute retenue à un malheureux avocat.

Ce commentaire pouvait en effet se révéler terriblement vrai. J'espérais de tout cœur que personne ici ne le découvre à ses dépens.

— Roi des Seelies, vous m'avez insultée, ainsi que ma Cour, et par mon intermédiaire, ma Reine ! déclamai-je.

— Meredith ! dit-il dans un souffle qui traversa la pièce en me caressant l'épiderme, comme s'il avait des doigts.

Nelson se mit à pleurnicher.

— Arrêtez ça ! hurlai-je, avec dans la voix un écho de cette autorité que confère le pouvoir. Si vous ne cessez pas vos tentatives d'envoûtement à mon encontre, je ferai déconnecter la transmission et notre entretien prendra fin !

— Ils ont agressé une femme de ma Cour. Ils doivent nous être livrés pour être châtiés !

— Apportez des preuves de ce que vous avancez, mon Oncle.

— La parole d'une noble Seelie est preuve suffisante ! répliqua-t-il d'un ton qui n'avait plus rien d'onctueux ou de

charmant, reflétant toute sa fureur.

— La parole d'une noble Unseelie ne vaut pas grand-chose, est-ce bien cela ? rétorqua-t-il.

— Nos histoires respectives sont amplement éloquentes, renchérit-il.

Comme j'aurais souhaité dire aux avocats de se pousser un peu pour mieux le voir, mais je n'osai prendre ce risque. C'est parce qu'ils me masquaient la vue que je pouvais penser. Je pouvais exprimer ma colère.

— Alors vous me traitez de menteuse. C'est ça, mon Oncle ?

— Pas toi, Meredith, au grand jamais.

— L'un des hommes que vous accusez était en ma compagnie au moment où Dame Caitrin affirme avoir été violée. Il n'aurait pu se trouver aux deux endroits en même temps. Elle ment ou croit aux mensonges qu'on lui aura racontés.

La main de Doyle se crispa dans la mienne. Il avait raison, j'en avais trop dit. Sacré bon sang ! Que ces jeux de mots étaient pénibles. Tant de secrets à garder, tant de difficultés pour découvrir qui savait quoi et choisir le moment propice pour faire des révélations, quelles qu'elles soient.

— Meredith ! m'appela Taranis d'une voix qui me poussa, tel un effleurement. Meredith, viens à moi, à nous !

Nelson laissa échapper un petit cri.

— Je ne peux plus la retenir ! nous cria Cortez.

Shelby alla lui prêter main-forte et le miroir m'apparut alors, où je pus voir la haute silhouette imposante. Une vision amplement suffisante pour ajouter davantage de force à ses propos, ce qui ressembla à une vigoureuse poussée dans le dos.

— Meredith, viens à moi !

Il me tendait la main et je me sentais intimement persuadée de devoir la prendre, lorsque mes hommes appuyèrent contre mes épaules, mes bras et mes jambes, me maintenant assise. J'avais dû tenter malgré moi de me mettre debout. Je ne pense pas que j'aurais été rejoindre Taranis, mais... Il valait mieux qu'ils me retiennent.

— Il est si beau, tellement beau ! hurlait Nelson. Je dois aller le rejoindre ! Je le dois !

La femme qui se débattait entraîna Cortez et Shelby dans sa

chute.

— Sécurité ! dit Doyle de sa voix profonde qui sembla trancher parmi ces clameurs hystériques.

— Quoi ? dit Biggs, qui clignait trop rapidement des paupières.

— Appelez la sécurité, répeta Doyle. Faites appeler du renfort !

Biggs agita la tête, trop frénétiquement à nouveau, avant de se diriger vers le téléphone sur son bureau.

— Monsieur Biggs, regardez-moi !

L'exhortation de Taranis résonna comme quelque chose de dur et brillant, ses mots semblant littéralement nous écorcher la peau.

Biggs hésita, la main en suspens au-dessus du combiné.

— Maintenez-la assise, ordonna Doyle aux autres avant de me lâcher pour aller le rejoindre.

— C'est un monstre, Biggs, dit Taranis. Ne le laissez pas vous toucher !

L'avocat tourna des yeux écarquillés pour les fixer sur Doyle. Il eut un mouvement de recul, les mains levées comme pour se protéger d'un méchant coup.

— Oh mon Dieu ! murmura-t-il.

Quoi qu'il vît en mon magnifique Capitaine, cela n'avait assurément rien à voir avec la réalité !

Veducci se retourna, toujours planté devant moi. Il sortit quelque chose de la poche de son pantalon, qu'il lança vers le miroir. De la poussière et des brins d'herbe frappèrent la surface verticale supposément solide et s'y enfoncèrent comme s'il s'agissait d'eau, avant d'y flotter, l'animant d'infimes ondulations. À cet instant, je pris conscience de deux choses. Premièrement, que Taranis avait la capacité de faire de ce miroir un moyen de transport d'un endroit à un autre, une faculté qu'avaient perdue la plupart. Deuxièmement, qu'il m'avait intentionnellement dit « Viens à moi ». Si je m'en étais approchée, il aurait pu m'alpaguer et m'entraîner au travers. Que la Déesse nous vienne en aide !

Biggs, semblant s'être dégagé des torpeurs du sortilège, empoigna le téléphone plus que résolument.

— Ce sont des monstres, Meredith ! réitéra Taranis. Ils ne peuvent supporter la caresse du soleil. Comment quoi que ce soit se cachant dans le noir pourrait être autre chose que maléfique ?

— Vos paroles ne sont plus que des mots inutiles, mon Oncle, dis-je en désapprouvant du chef. Mes hommes affrontent dignement la lumière du soleil, la tête haute.

Les hommes en question regardaient le Roi, sauf Galen qui me fixait, me demandant de son regard inquiet si j'allais mieux. J'acquiesçai d'un hochement de tête et lui offris le sourire complice que je partageais avec lui depuis mes quatorze ans.

— Non ! Tu ne coucheras pas avec l'homme vert pour apporter la vie aux ténèbres. La Déesse t'a touchée de Sa Grâce, mais ce sont nous, les Seelies, qui sommes le peuple de la Déesse ! se mit à vociférer Taranis.

Je dus faire des efforts considérables pour conserver mon impassibilité. Ce dernier commentaire pouvait être interprété de nombreuses façons. Savait-il déjà que le Calice de la Déesse était venu me rejoindre ? Ou la rumeur avait-elle fait naître quelque autre élucubration dans son cerveau ?

Le parfum des roses était de retour.

— Je sens des fleurs de pommier, murmura Galen.

Chacun des hommes percevait cette senteur, une réminiscence du moment où la Déesse s'était présentée à eux. Elle n'était pas seulement une déesse, mais en incarnait plusieurs. Elle représentait le visage de tout ce qui était féminin. En plus d'une rose, tout ce qui grandissait sous terre était perceptible dans Son parfum.

Doyle revint vers nous.

— Est-ce bien sage, Meredith ?

— Je n'en sais rien.

Lorsque je me redressai, leurs mains retombèrent loin de moi sans qu'ils s'interposent. Je me retrouvais seule, debout devant mon oncle, mes hommes formant un cordon autour de moi. Les avocats s'étaient reculés, perplexes, étonnés, sauf Veducci qui semblait comprendre beaucoup plus qu'il n'aurait dû.

— Nous faisons tous partie du peuple de la Déesse, mon

Oncle, lui fis-je remarquer.

— Les Unseelies sont la sombre progéniture de la divinité !

— Il n'y a aucun dieu obscur parmi nous. Nous ne sommes pas chrétiens pour peupler notre enfer de terreurs. Nous sommes les enfants de la terre et du ciel. Nous sommes la nature même. Il n'y a en nous aucune malfaison, seulement des différences.

— Ils t'ont rempli la tête de mensonges, en conclut-il.

— La vérité est la vérité, que ce soit sous l'éclat du soleil ou au cœur de la nuit la plus crépusculaire. Vous ne pourrez vous y dérober indéfiniment, mon Oncle.

— Où est l'ambassadeur ? Il pourra examiner leurs corps et repérer les horribles difformités qu'a mentionnées Dame Caitrin.

À cet instant, une légère brise se leva dans la pièce, chargée de cette chaleur de début de printemps. L'odeur des plantes s'entremêlait si distinctement que je pouvais sentir les fleurs de pommier sur Galen, celle de feuilles de chêne d'automne et de forêt profonde émanant de Doyle, et le parfum suave, écoeurant du muguet de Rhys. Celui de Frost évoquait du givre aromatisé et Abe l'hydromel. Autant de senteurs et de saveurs qui s'associaient aux effluves des églantines.

— Je peux sentir des fleurs, dit Nelson, de l'incertitude dans la voix.

— Que sentez-vous, mon Oncle ? lui demandai-je.

— Rien, si ce n'est la corruption qui se tient là derrière toi ! Où est l'Ambassadeur Stevens ?

— Un sorcier humain s'en occupe en ce moment même. On va briser le sortilège que vous avez invoqué contre lui.

— Encore des mensonges ! fulmina-t-il, quoique son expression démentît la véhémence de ses protestations.

— J'ai couché avec ces hommes. Et je sais que leurs corps ne cachent absolument rien d'horrible.

— Tu es en partie humaine, Meredith. Ils t'ont ensorcelée !

La brise s'intensifia, agitant d'ondulations la surface du miroir comme les brins d'herbe flottant sur l'eau sous le souffle du vent.

— Que sentez-vous, mon Oncle ?

— Rien, à part la puanteur caractérisée de la magie Unseelie !

Sa voix était laide de colère, et d'une autre inflexion. À ce moment-là, je me rendis compte que Taranis était fêlé. J'avais cru que ses crimes n'avaient été que le fruit de son arrogance, mais en observant son visage, mon sang se glaça dans mes veines, même en percevant la présence de la Déesse. Le Roi de la Cour Seelie perdait la tête. Tout était là, dans ses yeux, où les derniers vestiges de lucidité avaient disparu, si bien qu'on ne pouvait plus le rater. Que le Consort nous soit miséricordieux !

— Vous n'êtes pas vous-même, Votre Majesté, lui dit doucement Doyle de sa voix profonde.

— Vous n'êtes qu'Obscurité et je suis la Lumière !

Puis Taranis leva la main droite, la paume tournée vers nous. Je sentis mes gardes se préparer, et ils se rapprochèrent de moi avant de me plaquer au sol dans la foulée. Je perçus la chaleur, même au travers du monceau de corps qui me protégeait. Un bruit me parvint, puis Nelson se mit à hurler et les avocats à beugler. Je parvins à demander de sous cet empilement, Galen appuyé fermement contre moi :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ?

De nouvelles voix me parvenaient depuis les portes du fond. Les agents de sécurité étaient enfin arrivés, mais en quoi les flingues pourraient nous être utiles alors que quelqu'un ici détenait le pouvoir de transformer la lumière même en arme redoutable ? On aurait beau tirer sur le miroir, les balles s'y arrêteraient sans nul doute sans passer au travers. Taranis, lui, pouvait nous blesser. Pourrions-nous lui rendre la monnaie de sa pièce ?

D'autres voix semblaient provenir du miroir. Je tentai de jeter un coup d'œil par-dessus le bras de Galen et de la longue chevelure d'Abloec, mais j'étais piégée dans l'obscurité de leurs corps agglutinés. Si lourds que j'avais la sensation qu'ils étaient encore plus nombreux que d'habitude. J'étais piégée et impuissante jusqu'à la fin du combat. Mais je ne me risquais pas à leur ordonner de dégager de là. S'ils pensaient que tout danger était écarté, ils auraient bougé et m'auraient fait sortir de la pièce. Mais pour l'instant, ils étaient prêts à sacrifier leur vie

pour protéger la mienne. À d'autres moments, cela avait été un véritable soulagement. Mais à présent, je tenais à certains d'entre eux autant qu'à ma propre vie. Je devais savoir ce qui était en train de se passer.

— Galen, que se passe-t-il ?

— J'ai deux épaisseurs de tifs devant les yeux. Je suis aussi aveugle que toi, fut sa réponse.

— La Garde de Taranis s'emploie à le maîtriser, me répondit enfin Abloec.

— Pourquoi Nelson a-t-elle hurlé ? demandai-je, la voix quelque peu étouffée par la charge qui m'écrasait.

Puis, j'entendis Frost qui hurlait :

— Évacuez-la !

Je sentis son mouvement avant même que Galen ne m'attrape par le bras pour me remettre debout. Abe me prit par l'autre, et ils m'entraînèrent à fond la caisse vers les portes du fond, courant à une telle vitesse que mes pieds ne touchaient plus le sol.

— Meredith, Meredith ! Non ! Ils ne t'enlèveront pas à moi ! vociféra Taranis derrière moi.

L'onde brûlante d'une vive lumière dorée sembla exploser dans notre dos mais ce fut la chaleur qui nous frappa en premier. Je reconnus la voix de Rhys, hurlante. Puis je perçus des pas précipités derrière nous, tout en sachant que, qui que ce soit, il avait bien trop tardé à démarrer. Ce n'est pas comme au cinéma, on ne peut rivaliser avec la vitesse de la lumière. Même les Sidhes ne sont pas aussi rapides.

Chapitre 5

Abloec trébucha, m'entraînant presque dans sa chute. Galen me rattrapa au vol avant de s'élancer au pas de course vers la sortie. Ses mouvements étaient tellement rapides qu'il semblait flou et que la pièce fut saturée de petits serpents colorés. J'eus l'impression qu'il n'eut pas besoin d'ouvrir les portes pour les franchir mais plutôt qu'elles n'avaient pas été suffisamment solides pour nous barrer la route. Qu'elles se soient ouvertes ou non, nous étions indéniablement passés de l'autre côté. Il me fit ensuite pivoter dans ses bras, me portant comme si j'étais une enfant, ou une jeune mariée lors de sa lune de miel, pour suivre le couloir à un trot rapide, s'éloignant des portes et du tintamarre produit par le combat qui faisait rage derrière.

Galen m'obéissait bien mieux que la plupart de mes autres gardes. Je songeai à lui ordonner de s'arrêter, tout en ne sachant pas vraiment ce qui était en train de se produire. Et si s'arrêter était la chose à ne surtout pas faire ? Et si les hommes que j'aimais sacrifiaient leur vie en vain si je m'arrêtai ici ? Ce fut l'un de ces instants où j'aurais donné presque tout pour ne plus être une princesse. Bien trop de décisions à prendre, bien trop de moments critiques de ce genre, où, même sans n'avoir rien à perdre ni rien à gagner, je n'en perdrais pas moins.

Il me reposa à terre, tout en me tenant la main, suspectant sans doute que je serais bien capable d'y retourner. Il avait appelé l'ascenseur. J'entendis la machinerie qui se mettait à vrombir. Je ne pouvais pas partir comme ça ! À ce moment-là, je sus que lorsque les portes s'entrouvriraient, je ne rentrerais pas dans la cabine. Je ne pouvais pas les abandonner, sans savoir s'ils étaient blessés, et si c'était grave.

Je reculai de quelques pas, tentant de dégager ma main. Il ne

me quittait pas de ses yeux verts écarquillés, son pouls martelant toujours sa gorge pâle au-dessus du col cravaté exigé par les avocats.

— Merry, nous devons partir d'ici. Ma mission est de te mettre en sécurité !

Je ne faisais que refuser de la tête en essayant de me libérer de sa prise. En fait, j'essayai de le faire revenir vers les portes qui s'étaient refermées dans notre dos, ou ne s'étaient même pas ouvertes sur notre passage, ce dont je ne parvenais toujours pas à me souvenir. Et plus j'y réfléchissais, moins je semblais me rappeler cet instant précis. Cela signifiait probablement que Galen nous les avait en effet fait franchir sans les ouvrir. Ce qui était impossible, surtout hors de la Féerie. Impossible, mais cela s'était pourtant produit, non ?

Lorsque les portes de l'ascenseur s'écartèrent, Galen voulut y pénétrer mais se retrouva bloqué, le bras tendu, parce que je n'avais pas bougé d'un cil vers lui.

— Merry, de grâce. Tu ne peux pas y retourner !

— Et je ne peux pas te suivre non plus ! Si je dois devenir Reine, alors je dois arrêter de m'enfuir comme ça ! Assumer le rôle de souverain d'une Cour de la Féerie implique que je dois aussi être une guerrière. Je dois être capable de me battre !

Il tenta de m'attirer à l'intérieur. Mais je lui résistai, me retenant d'une main contre le mur.

— Tu es mortelle. Tu pourrais être tuée !

— Nous pourrions tous y laisser notre peau, lui rétorquai-je. Les Sidhes ne sont plus immortels. Tu le sais aussi bien que moi !

Il retint les portes qui allaient se refermer sur lui.

— Mais nous sommes plus difficiles à tuer qu'un humain. Tu te blesses pour un rien, Merry. Je ne peux te laisser retourner là-bas !

En quelques secondes, je compris qu'il s'agissait d'un moment décisif. Quel genre de reine serais-je ?

— Toi, tu ne peux me laisser y retourner ? Galen, je dois régner, ou pas ! C'est soit l'un, soit l'autre !

Je parvins à me dégager et il ne se rebella plus, se contentant de me dévisager comme si j'étais une étrangère.

— Tu vas vraiment y retourner et, à moins de te balancer sur mon épaule, je ne pourrai pas t'en empêcher, c'est ça ?

— Oui, tu peux toujours t'accrocher !

Et je filai à l'autre bout de ce couloir interminable que nous venions tout juste de parcourir à vitesse grand V.

Galen me rattrapa. Il déboutonna sa veste pour dégainer son revolver et ôta la sécurité avant de faire rouler le barillet.

Je localisai le joli petit holster à poche latérale dans mon dos et sortis le mien à mon tour. J'avais remplacé le Lady Smith que Doyle m'avait confisqué à la Féerie, populaire chez les flics comme arme de rechange. Auprès de la gent masculine principalement, curieusement. L'engouement initial avait dissuadé pas mal de femmes. La crosse existait en rose. Mais en noir ou en bleu acier, c'était toujours un excellent flingue, et celui auquel je m'étais le plus habituée. Je ne le dégainais pas avec autant de dextérité que Galen, mais c'était un nouveau holster, et, d'une certaine manière, un nouveau revolver. Gagner en souplesse demanderait de l'entraînement. Et si Taranis avait bel et bien perdu la boule, j'allais sans doute avoir toute la pratique nécessaire.

Chapitre 6

Les portes de l'ascenseur coulissèrent au bout du couloir, livrant passage à un agent de la sécurité. Les techniciens médicaux des services d'urgence sortirent précipitamment à sa suite avec un brancard et des trousses médicales. Suivis de deux assistants supplémentaires poussant un autre brancard et portant encore plus d'équipement. Un deuxième agent fermait le convoi.

L'équipe des urgences hésita une seconde, le temps que celui qui les précédait leur indique les bonnes portes. Celles par lesquelles nous étions évidemment sortis. Mon pouls battait la chamade dans ma gorge. Qui était blessé ? Était-ce grave ?

L'un des techniciens, une femme, aperçut nos armes. Sans même réfléchir, j'invoquai le glamour pour dissimuler ce que je tenais à la main, qui se transforma sous ses yeux en une pochette. L'air interloqué, elle secoua la tête de perplexité avant de suivre son collègue.

— Joli baise-en-ville, me murmura Galen.

Je jetai un coup d'œil à sa main, pour y découvrir un petit bouquet de fleurs qui semblait vraiment réel, même à mes yeux.

L'agent de sécurité nous reconnut, moi tout du moins.

— Princesse, je ne peux vous laisser entrer jusqu'à ce que nous ayons sécurisé la zone. La police va bientôt arriver.

— Faites votre boulot, lui dis-je.

Je n'avais pas tenté d'argumenter. Je n'avais pas menti, mais dès qu'ils auraient franchi la porte, je leur collerais aux basques. Ils avaient appelé les services d'urgence et la police. Que s'était-il passé là-dedans, au nom de Danu ?

Les portes se refermèrent en silence après le passage du brancard. Galen et moi nous avançâmes, tout simplement. Aucune discussion n'avait été nécessaire. J'avais pris ma

décision et il me suivrait. Par moments, c'était exactement ce que j'attendais de mes hommes.

Galen ouvrit le battant en me protégeant de son corps, au cas où. Si le combat avait toujours fait rage, il m'aurait repoussée en arrière. Mais je pense que nous savions tous deux que s'il n'était pas fini, on aurait fait attendre les infirmiers au lieu de les laisser entrer, le temps que la police arrive.

Galen hésita. Je perçus des voix : certaines semblaient paniquées, d'autres calmes, toutes un peu trop fortes.

— Par la Déesse ! retentit celle d'Abloec. Comme j'aimerais encore picoler !

— Nous allons vous donner quelque chose contre la douleur, dit une voix féminine.

Je poussai Galen, lui faisant comprendre ainsi que je souhaitais suivre ce qui était en train de se passer. Il prit une inspiration si profonde qu'elle le fit frémir de tout le corps, avant d'entrer dans la pièce et me permettre de voir la scène.

Des infirmiers étaient rassemblés autour d'Abe allongé sur le ventre, près des portes. Ils avaient repoussé de côté sa longue chevelure, exposant son dos où on voyait des traces de brûlure. La Main de Pouvoir de Taranis avait carbonisé son veston et sa chemise, jusqu'à la peau.

L'un des agents la sécurité en uniforme bleu s'avança vers nous.

— Vous devez attendre dehors l'arrivée de la police, Princesse Meredith.

Biggs, dont le costume de marque présentait une manche un peu roussie, me dit alors :

— S'il vous plaît, Princesse, nous ne pouvons garantir votre sécurité.

Je tournai les yeux vers le grand miroir, d'où retentissaient au loin les hurlements de Taranis qui demeurait invisible.

— Laissez-moi partir ! Je suis votre Roi ! Lâchez-moi !

Le noble Seelie qui se tenait debout bien au centre de la glace était Hugh Belenus. En fait, on l'appelait Sir Hugh, un titre sur lequel il n'insistait pas toujours comme tant d'autres à sa Cour. Il était également l'un des officiers de la Garde personnelle de Taranis. Celle-ci, contrairement à celle de la Cour Unseelie, était

constituée exclusivement d'hommes. Même si vous étiez Reine à la Cour Dorée, vous n'aviez pas de femmes-gardes. Je n'avais pas encore remarqué la ressemblance entre Hugh et le Roi. Sa longue et raide chevelure était d'une couleur flamboyante. Pas de celle du soleil couchant, comme Taranis, mais des flammes mouvantes : rouge, jaune et orange.

Frost et Rhys étaient devant le miroir, en pleine conversation avec lui. Mais où était Doyle ? Il aurait dû se trouver là. Je dus m'avancer un peu plus pour voir par-delà les avocats et les agents de la sécurité qui grouillaient en tous sens, jusqu'à ce que je parvienne à repérer le deuxième groupe des services d'urgence avec un autre blessé sur un brancard. C'était Doyle, immobile. Quelque chose clochait dans ses vêtements. Ils étaient en lambeaux, comme s'ils avaient été ratissés par de gigantesques griffes. Le monde sembla se recroqueviller sur lui-même, comme si les limites de la pièce rétrécissaient progressivement jusqu'à ce que je ne voie plus que lui. En cet instant, je ne me préoccupai plus du tout du miroir, ni de Hugh, ni du fait que Taranis avait fini par faire quelque chose qu'il ne pourrait dissimuler aux Sidhes. N'existaient plus pour moi que ce corps sombre et inerte sur cette civière.

Galen ne me lâchait pas d'une semelle, me retenant par le bras de sa main libre. Voulait-il me soutenir ou me retenir ? J'étais arrivée à côté du brancard, les yeux baissés sur le grand corps musclé de mon Doyle, de mes Ténèbres, qui, à l'image de son nom, avait semblé invulnérable. On ne peut avoir raison de l'obscurité, elle est omniprésente.

Ses vêtements n'étaient pas déchirés, en fait, mais brûlés comme ceux d'Abloec. À cette distance, sa peau noire ne présentait pas les même marques que la peau pâle d'Abe. Des traces de brûlures superficielles sur le haut de sa poitrine et sur l'une de ses épaules étaient néanmoins visibles. Et sur son visage... qui était à moitié recouvert d'un bandage quasiment du front au menton. Je savais que pour qu'ils s'en soient occupés en priorité, cela signifiait que c'était pire là que sur son torse. Une poche remplie d'un liquide transparent était posée sur lui, reliée à son bras par un tube souple raccordé à une aiguille retenue par du sparadrap.

Je regardai les deux techniciens.

— Est-ce qu'il... ?

— À moins que l'état de choc ne persiste, sa vie n'est pas en danger, me répondit l'un d'eux, avant de le pousser vers la sortie. Mais nous devons l'emmener au service des grands brûlés.

— Au service des grands brûlés, répétaï-je, me sentant d'une lenteur à la limite de la stupidité.

— Nous devons y aller, me dit avec douceur son collègue, semblant avoir compris que j'étais en état de choc.

— Merry, nous avons besoin de toi au miroir. Galen les accompagnera, m'appela Rhys qui venait de nous rejoindre.

Je secouai négativement la tête.

Il m'attrapa alors par les épaules, m'obligeant à me détourner de Doyle et à le regarder bien en face.

— C'est *maintenant* que nous avons besoin que tu te comportes comme notre Reine, et non comme la maîtresse de Doyle. En es-tu capable, ou nous abandonneras-tu à nous-mêmes ?

Mon sang ne fit qu'un tour. Je m'apprêtaï à lui rétorquer : « Comment oses-tu ?!!! », lorsque Taranis se mit à vociférer :

— Comment oses-tu porter la main sur ton Roi ?!!!

Je ravalais mes paroles mais sans réussir à réprimer ma colère. Elle dut se lire sur mon visage.

— Merry, je suis désolé. Bien plus même que je ne peux l'exprimer, mais nous avons besoin de toi, tout de suite !

Ma voix se fit entendre, tendue, bouillant de rage, mais contrôlée, à l'extrême :

— Appelle à la maison. Fais envoyer l'une des guérisseuses à l'hôpital, ou peut-être les deux, dis-je en ponctuant mon ordre d'un hochement de tête, la colère commençant à s'estomper à la pensée que j'ignorais tout de la gravité réelle des blessures de Doyle et d'Abloec, et me ravisant, j'ajoutai : Les deux !

— Je vais les appeler, je te le promets. Mais Frost a besoin de toi au miroir.

— Compris ! dis-je en acquiesçant du chef.

Rhys m'embrassa sur le front avant de sortir son cellulaire de sa poche. Je le regardais en clignant des yeux.

— Accompagne-les à l'hôpital, lui dis-je.
— Mon devoir est de rester près de toi.
— Ton devoir est d'aller où te l'ordonne ta Princesse.
Maintenant, obéis ! S'il te plaît, Galen, le temps presse !

Il hésita, soupira puis hocha la tête, à la limite de la courbette, avant de rattraper au pas de course le brancard qui s'éloignait rapidement. Je n'avais même pas pu embrasser Doyle pour lui dire adieu. Et non, ce n'était pas un adieu. Il faisait partie du peuple sidhe, les plus éminents magiciens et guerriers que la Féerie ait jamais connus. Il ne succomberait pas à ces brûlures, quand bien même elles lui avaient été infligées par magie. J'en étais convaincue, et pourtant, derrière ces paroles rassurantes qui se bousculaient dans ma tête, quelle confusion ! Énormément de zones d'ombre effaçant toute logique sous l'effet de la peur !

Je m'obligeai à aller rejoindre la haute silhouette de Frost, un pas après l'autre, lorsque je réalisai que j'avais toujours le revolver à la main, dissimulé par le glamour. Ma concentration en pâtissait. Souhaitais-je vraiment que les Seelies le remarquent ? Est-ce que je m'en souciais même ? Non. Et devrais-je m'en préoccuper ? Probablement.

J'écartais un pan de ma veste pour rengainer le flingue dans son holster. Cela m'obligea à m'arrêter. L'une de mes principales motivations était que, si Taranis parvenait à échapper à ses hommes et réapparaissait devant moi dans le miroir, je ne me faisais aucune confiance pour ne pas en faire usage. Je savais parfaitement que ce serait regrettable. Peu importe combien cela pourrait paraître gratifiant sur le moment, j'étais princesse et essayais de devenir reine, ce qui signifiait que je ne pouvais me laisser aller à ce genre de débordements. Cela me coûterait trop cher, comme venait de le prouver le petit désastre de la journée. Que Taranis soit maudit ! Qu'il soit maudit pour ne pas avoir abdiqué des années plus tôt !

Je pris une longue bouffée d'oxygène en tremblant nerveusement. Mon estomac était contracté par toutes les émotions que je refoulais parce que je ne pouvais me permettre d'y succomber pour l'instant. J'avancai vers Frost et Sir Hugh.

Je priai la Déesse de m'aider à ne pas craquer devant les Seelies. Andais avait des accès de colère tristement célèbres. À présent, Taranis s'y mettait aussi, se révélant encore plus instable même. Je m'avançai vers le miroir en souhaitant être capable de bien jouer mon rôle de souveraine dont nous avions besoin dans l'immédiat. Je priai pour ne pas m'effondrer ou me mettre à dégueuler. Les nerfs, juste les nerfs. De grâce, Déesse, faites que Doyle se rétablisse !

Lorsque j'eus exprimé cette prière du plus profond de mon cœur, je me sentis apaisée. Oui, je voulais être une bonne reine. Oui, je voulais montrer aux Seelies que je n'étais pas aussi cinglée que ma tante et mon oncle, mais en vérité, rien de cela n'avait autant d'importance pour moi que l'homme qu'on venait d'évacuer sur un brancard.

Ce n'était pas comme ça que devait penser une reine. C'était la façon de penser d'une simple femme. Être couronné signifiait qu'on devait assumer ce rôle avant tout, et que tout le reste n'était que secondaire. Mon père me l'avait enseigné. Me l'avait inculqué avant de se faire assassiner. Je réprimai cette réflexion pour m'avancer aux côtés de mon Froid Mortel.

Je serais Reine de la manière dont mon père me l'a enseigné. Je n'embarrasserais pas Doyle car ce ne serait pas digne du but qu'il m'avait fixé.

Je me redressai de toute ma hauteur. Mes talons de sept centimètres aidaient, évidemment, même si je me trouvais juste à côté de la haute stature de Frost, je ne pouvais rien au fait que je devais sembler délicate.

Cependant, je restai là, droite comme un I, prête à accomplir mon devoir.

Avec dans la bouche, un goût de cendre.

Chapitre 7

Sir Hugh Belenus m'adressa une profonde révérence, exposant sa chevelure flamboyante. Ce matin, elle devait être tressée de façon élaborée, mais, à présent, elle pendouillait, parsemée de rubans quelque peu roussis. Lorsqu'il se redressa, je pus constater que l'avant de sa tunique, et deux épaisseurs de sous-vêtements, avaient été déchiquetés sur toute la longueur, exposant sa peau pâle et dorée. Quoique son corps semblât indemne, ses fringues étaient irrémédiablement fichues, cramées.

— Sir Hugh s'est placé devant le Roi, m'apprit Frost. Il a encaissé le coup destiné à Abloec.

— Que puis-je en dire ?

Ma voix semblait absolument normale. D'une normalité telle que cela en était même choquant. Mais à l'intérieur de ma tête en résonnait une autre, toute petite, s'interrogeant de la sorte : *Comment puis-je être aussi calme ? L'entraînement ? Ou le choc ?*

— Si Sir Hugh ne faisait pas partie des Sidhes les plus âgés, tu aurais pu le remercier pour s'être interposé et avoir ainsi sauvé nos guerriers, ajouta Frost.

Je levai les yeux vers mon Froid Mortel, parcourant son corps avant de m'arrêter sur son regard gris et me rendre compte que, telles de minuscules boules à neige piégées dans ses iris, il reflétait un arbre dénudé dans un paysage d'hiver. Seuls l'anxiété ou l'essor de sa magie pouvaient avoir empli ses yeux de cette image. Toutes les fois précédentes, cela m'avait donné des vertiges de les fixer lorsqu'ils se remplissaient ainsi de cet autre espace. Aujourd'hui, il avait l'air cool, apaisant. Aujourd'hui, dans son regard, se reflétait la force glacée de l'hiver. Le froid qui protège en empêchant les émotions de vous

consumer. À cet instant, je compris en partie ce qui lui avait permis de survivre aux tourments mesquins de la Reine. Il avait accueilli à bras ouverts ce froid à l'intérieur de son être.

Je m'appuyais sur son bras et le monde se stabilisa un peu. Je perçus un mouvement dans le paysage dans ses yeux ; quelque chose de blanc, et de cornu. J'y entrevis un cerf immaculé, avant que Frost ne se penche vers moi pour m'embrasser. Un baiser chaste, mais cette unique marque d'affection m'indiqua qu'il avait compris ce que me coûtait de garder mon sang-froid. Par la caresse de ses lèvres, il me dit qu'il savait ce que Doyle représentait pour moi, mais aussi ce que, lui, ne représentait pas.

Je me retournai vers le miroir, ma main dans la sienne.

— J'ai perçu une vision sous l'éclat du soleil, dit Sir Hugh. Un cerf blanc. Il marchait tel un fantôme juste derrière vous.

— À quand remonte cette vision ? s'enquit Frost.

Les yeux noirs de Hugh clignèrent tandis qu'il me regardait, mais au cœur de cette noirceur se mouvaient des étincelles et des volutes orangées, semblables aux braises d'un feu qui couve depuis longtemps.

— Il y a belle lurette.

— Vous ne semblez pas particulièrement surpris par cette vision, Sir Hugh, observai-je.

— Il y a des cygnes dans le lac à proximité de notre monticule. Des cygnes avec des chaînes d'or autour du cou. Ils nous ont survolés pour la première fois la nuit du combat que vous avez mené contre la Meute Sauvage.

La voix de Rhys nous parvint, désinvolte, dans notre dos :

— Prends garde à ce que tu dis, Hugh. Il y a des avocats ici.

Puis il vint se placer à côté de moi, à l'opposé de Frost, mais il ne tenta pas de me prendre la main.

— En effet, notre Roi a choisi un moment terriblement inopportun pour dévoiler cette facette de sa personnalité.

— Un moment inopportun ! répliquai-je, sans même essayer de réprimer le sarcasme dans ma voix. Quels mots timorés pour évoquer ce qui vient de se passer !

— Je ne peux me permettre quoi que ce soit si ce n'est des propos timorés, Princesse, me répondit-il.

— L'affront qui nous a été fait ne peut rester impuni, dis-je d'une voix toujours posée.

— Si je m'adressais à la Reine de l'Air et des Ténèbres, je craindrais qu'une guerre n'éclate, voire un duel entre nos monarques. Mais j'ai ouï-dire que la Princesse Meredith NicEssus est une créature plus modérée que sa tante, voire même que son oncle.

— Une *créature* plus modérée ? répétai-je.

— Bon d'accord, une femme modérée, dit Hugh, en se pliant à nouveau en une profonde révérence. Sauf votre respect, je n'avais nullement l'intention de vous insulter en l'exprimant ainsi, Princesse. Je vous supplie de ne pas en prendre offense.

— Je ferai de mon mieux pour ne pas m'en offenser, en dépit des circonstances, rétorquai-je.

Hugh se redressa, et je vis sur son beau visage, avec sa barbichette et sa moustache impeccables, qu'il semblait faire de gros efforts pour réprimer son inquiétude. Hugh avait été autrefois un dieu du feu, ce qui n'étaient pas les affaires d'une « créature modérée ». Bon nombre des divinités élémentaires semblaient incarner les caractéristiques de leurs éléments. Ce que j'avais pu apprécier dans l'intimité avec Mistral, jadis un dieu des tempêtes.

— Quant à moi, dit Hugh, je m'efforcerai de ne pas vous offenser.

La voix de Nelson nous parvint dans notre dos.

— Comment pouvez-vous rester si calme ? N'avez-vous pas vu ce qu'il vient de se passer ? On a évacué vos amants sur des brancards !

Sa voix contenait un soupçon d'hystérie qui promettait d'empirer.

Puis je perçus des voix masculines se voulant apaisantes, mais je n'essayai pas de comprendre ce qu'elles disaient. Du moment qu'ils la fassent taire et la gardent à bonne distance, peu m'importait à présent. On ne parlerait plus des accusations portées contre mes hommes par Dame Caitrin. Car si les Seelies persistaient à vouloir nous écraser, avec ce que venait de faire Taranis, nous n'aurions aucun problème à les enfoncer. Et nous avions comme témoins certains des avocats les plus éminents de

ce pays. Si Doyle et Abe ne s'étaient pas fait amocher, cela aurait été particulièrement jouissif.

Les portes du fond s'ouvrirent, laissant entrer d'autres équipes médicales. La police était là. Je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle il leur avait fallu autant de temps pour se pointer. Mais il se pouvait que ma perception du temps ait été affectée. Le choc pouvait en être responsable. Consulter une horloge ne m'aiderait même pas parce que je ne m'étais pas préoccupée de l'heure jusque-là. Tout ce que je savais, c'était que quelques minutes s'étaient écoulées. Le temps avait peut-être tout simplement paru s'étirer.

— Qu'allons-nous faire au sujet de cet incident, Sir Hugh ? m'enquis-je.

— Il n'y a aucun moyen de ne pas l'ébruiter. Bien trop d'humains en ont été témoins. Et bien plus encore le découvriront lorsque vos hommes seront admis à l'hôpital. Ce sera le plus gros scandale que la Cour Seelie ait jamais connu dans ce pays.

— Votre Roi en déclinera toute responsabilité. Il essaiera de faire retomber le blâme sur nous.

— Il n'a pas usé de sa conception plutôt humaine de la vérité depuis que vous avez libéré la magie sauvage, Princesse Meredith.

— Que voulez-vous insinuer par là, Sir Hugh ?

— Cela signifie, autant que j'ose exprimer mon opinion sur mon Roi, que lorsque vous avez libéré la magie incontrôlée, cela a réveillé quelques...

Il s'interrompit, cherchant ses mots, avant de poursuivre :

— ... certaines créatures. Des entités qui semblent peu favorables envers les briseurs de serment, ou d'autres créatures.

Il avait froncé les sourcils comme si même lui n'était pas satisfait de ce qu'il venait de dire.

— Les briseurs de serment et les raconteurs de bobards redoutent la Meute Sauvage, rappela Frost.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, rétorqua Hugh.

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu un noble Seelie tourner ainsi autour du pot, intervint Rhys.

Hugh lui sourit.

— Tu n'as pas été vu à la Cour depuis longtemps.

— Aviez-vous déjà remarqué l'étrange comportement de Taranis ? lui demandai-je.

— Nous avions des soupçons sur l'état second de notre Roi.

— Quelle politesse ! le félicitai-je. Quelle modération !

— Quoique exacte, rétorqua-t-il.

— Quelque chose d'autre se serait-il passé pour que tu sois si prudent, Seigneur du Feu ? lui demanda Rhys.

— Je pense qu'il s'agit d'un sujet de conversation pour une audience privée, Seigneur Pâle.

— Je ne peux le contredire, répliqua Rhys.

Je commençai à avoir l'impression que ces deux-là se connaissaient bien mieux que je ne l'avais pensé.

— Qu'allons-nous faire concernant les événements d'aujourd'hui ? m'enquis-je.

— Je ne suis qu'un humble seigneur Sidhe, dit Hugh. Le sang de la royale lignée ne coule pas dans mes veines.

— Ce qui signifie ?

— Que les humains ne sont pas les seuls ayant institué des lois.

Hugh me fixa de ses yeux noirs aux reflets orangés, semblant essayer de me transmettre quelque message sans avoir à l'énoncer tout haut.

— Les Seelies ne seront jamais d'accord avec ça, dit Rhys.

— Ne seront pas d'accord avec quoi ? demandai-je, les regardant l'un après l'autre.

— Le Roi s'est mis en colère contre l'une des servantes, dit Hugh. Un gigantesque chien vert s'est interposé entre lui et la cible de son courroux.

— Un Cu Sith, lui dis-je.

— Oui, un Cu Sith, en effet. Après toutes ces années, un chien vert de la Féerie est de retour parmi nous et défend les opprimés. Il n'aurait pas laissé le Roi frapper la servante. Elle semblait bien plus terrifiée qu'il la réprimande au sujet du chien, mais la colère du Roi s'est dissipée face à cette bête gigantesque.

Je me souvenais d'elle la nuit où avait sévi la Meute Sauvage. La nuit où la magie sauvage s'était répandue partout. D'énormes

chiens noirs étaient apparus. Lorsqu'on les avait touchés, ils s'étaient transformés, changeant de race. Des chiens issus de légendes, ainsi qu'un Cu Sith, s'étaient élancés dans la nuit vers la Cour Seelie.

— Ça m'intéresse de savoir qui le Cu Sith a choisi comme maître ou maîtresse, dis-je.

— Si nous invoquons cette loi, une guerre interne éclatera à ta Cour, Hugh, l'avertit Rhys.

— Le moment est peut-être idéal pour une petite désobéissance civile, répliqua celui-ci.

— De quelle loi s'agit-il ? m'enquis-je.

Rhys se tourna vers moi.

— Lorsqu'un monarque est incapable de régner, qu'il s'agisse d'un roi ou d'une reine, les nobles de sa Cour peuvent le déclarer incompétent. Ils peuvent le contraindre à abdiquer. Andais a aboli cette loi à sa Cour, mais Taranis ne s'en est jamais soucié, convaincu que la sienne l'adore.

— Alors, que proposez-vous ? Que Hugh oblige les nobles à voter pour élire un nouveau Roi ?

Cela présentait certains avantages, selon celui qu'ils choisiraient comme remplaçant.

— Pas précisément, Merry, dit Rhys.

— Fait-elle toujours preuve d'autant d'humilité ? s'étonna Hugh.

— Fréquemment, répondit-il.

— Quoi ?!!! fis-je.

— Les nobles Seelies n'accepteront jamais la Princesse, intervint Frost.

— Vous ignorez ce qui s'est déroulé ici depuis qu'elle a libéré la magie. Je crois plutôt que le vote lui serait favorable.

— Le vote me serait favorable ! percutai-je enfin. Oh que non ! Vous voulez rire !

— Pas du tout, Princesse Meredith. Si vous êtes prête à l'accepter, je ferai tout en mon pouvoir pour vous faire couronner Reine des Seelies.

Je me contentai de le fixer, essayant de rassembler mes pensées, d'assurer avec l'entraînement que j'avais reçu à la Cour, mais tout ce que je parvins à dire fut :

— Étes-vous aussi sûr que ça que cela marchera ?

— Suffisamment pour l'évoquer.

— Ce qui veut dire *complètement* convaincu, traduisit Rhys.

— Je ne crois pas que les Seelies m'accepteront en tant que Reine, Hugh. Mais en revanche, ce dont je suis sûre, c'est qu'avant d'aller plus loin, nous devons nous entretenir au préalable avec la nôtre.

— Entretenez-vous avec Andais si vous le devez, mais quoi que vous représentiez pour les Unseelies, vous avez ramené la magie ancestrale à l'extérieur de notre colline. À l'intérieur, nous sommes toujours morts et mourants, mais nos espions nous ont rapporté que votre monticule, lui, est en plein essor et revit. Même celui des Sluaghs s'est régénéré. Le Roi Sholto ne tarit pas d'éloges sur votre puissance, Princesse.

— Le Roi des Sluaghs est un homme bienveillant.

Hugh éclata alors d'un rire surpris.

— Bienveillant ! Le Roi des Sluaghs ?!!! Les cauchemars de toute la Féerie ! Et vous le qualifiez de bienveillance ?

— C'est ce que j'ai découvert en lui.

— De la bienveillance ! Ce n'est pas un sentiment que nous avons vu à notre Cour depuis des lustres, dit-il en hochant la tête, dubitatif. J'en apprécierais volontiers davantage, je dois bien l'avouer.

— Ce que je peux comprendre, commenta Rhys.

Hugh jeta un coup d'œil vers l'un des côtés du miroir qui échappait à notre vue.

— Je dois me retirer. Parlez à votre Reine, mais lorsque les nobles auront appris ce qu'a fait Taranis à Dame Caitrin, aidé dans cette entreprise par certains courtisans, le vote lui sera défavorable.

— A-t-il constraint la Dame à mentir, ou l'a-t-il envoûtée, elle aussi ? s'enquit Rhys.

— Il a mis à profit ses talents d'illusionniste en lui faisant apparaître trois de nos nobles comme trois d'entre vous, mais en les rendant monstrueux, avec des excroissances et des épines, et... s'interrompit Hugh en frissonnant, avant de reprendre : la Dame s'est retrouvée le corps brisé. Elle est toujours confinée à son lit, malgré l'intervention de nos

guérisseurs.

Puis il me regarda, et ajouta :

— À propos, si vous avez besoin de leurs compétences pour soigner vos hommes, n'hésitez surtout pas à me le demander et ils seront à vous.

— Nous en ferons la requête si nécessaire, répondis-je en combattant l'envie irrésistible de lui dire merci, Hugh étant suffisamment âgé pour le prendre de travers.

— Qu'espère gagner le Roi par de telles malfaisances ? demanda Frost.

— Nous n'en sommes pas certains, répondit Hugh, mais pouvons cependant prouver qu'il en est responsable, et qu'il a menti à ce sujet. Comme l'ont fait les nobles impliqués. Il s'agit d'un usage abusif de magie quasiment sans précédent chez nous.

— Et vous pouvez vraiment le prouver ? demanda Rhys.

— Sans aucun doute, dit-il en regardant à nouveau de côté avant de reporter son attention sur nous, une certaine inquiétude sur le visage. Je dois me retirer. Parlez à votre Reine. Préparez-vous.

Puis il déconnecta la transmission d'un geste et nous nous retrouvâmes face à nos propres reflets.

— Ça schlingue l'intrigue de cour à plein nez, commenta Frost.

Je nous observai, Rhys et moi, en train d'acquiescer gravement de la tête dans le miroir, pas particulièrement enjoués.

Sur ce, Veducci arriva derrière nous.

— En voilà des nouvelles plutôt surprenantes, Princesse Meredith. Pourquoi ne semblez-vous pas plus réjouie ?

Je m'adressai à son reflet au lieu de me retourner.

— Les intrigues de cour se terminent mal en général, selon mon expérience. La Cour Seelie m'a traitée de façon bien pire que la Cour Unseelie, et cela depuis ma naissance. Je ne crois pas que le renouvellement de magie fera de moi la Reine d'un peuple qui me méprise. Si par quelque miracle cela se déroulait comme l'a évoqué Sir Hugh, alors j'aurai deux bandes d'assassins à gérer plutôt qu'une.

Et dès que je l'eus mentionné, je réalisai que j'aurais mieux fait de la boucler. Ma seule excuse étant le choc absolu que je ressentais après ces événements.

— Je présume que les accusations portées contre moi et mes potes sont abandonnées, s'enquit Rhys précipitamment.

Veducci se tourna vers lui.

— Si ce qu'a avancé Sir Hugh est vrai, alors oui. Mais jusqu'à ce que la Dame en question abandonne toutes poursuites judiciaires, le dossier reste ouvert.

— Même après tout ce qu'a raconté Hugh ? réagit Frost.

— Comme vous l'avez fait si justement remarquer, les intrigues de cour peuvent mal tourner. Les gens racontent des bobards.

— Pas les Sidhes, rectifiai-je.

Veducci me dévisagea longuement.

— Y a-t-il eu des tentatives d'assassinat contre vous, autres que celle perpétrée à l'aéroport, où on vous a tiré dessus ?

— Elle ne pourra vous répondre sans consulter au préalable la Reine Andais, lui notifia Rhys en me passant un bras sur les épaules.

Frost ne m'avait pas lâché la main, si bien que je me retrouvai blottie entre les deux. Je ne pouvais dire si le geste de Rhys se voulait rassurant pour lui ou pour moi. Après tout, aujourd'hui, nous avions tous besoin d'un gros câlin.

— Vous réalisez que cela constitue une réponse *en soi* ? persista Veducci.

— Quel type d'avocat est au courant des plantes qu'il vaut mieux avoir dans la poche pour contrer un tel sortilège ? lui demandai-je alors.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, me répondit-il avec un sourire.

— Menteur, lui chuchotai-je, car je venais d'entendre des pas qui se rapprochaient derrière nous.

Shelby et Biggs étaient là. La veste de ce dernier avait disparu. Les manches retroussées, son bras était bandé.

— Je pense que les agissements du Roi Taranis aujourd'hui ont fait planer un sérieux doute sur les accusations portées à l'encontre de mes clients.

— Nous ne pouvons vous accorder cela sans en parler à quelques... dit Shelby avant de s'interrompre, de s'éclaircir la gorge et de faire une nouvelle tentative : Nous reprendrons contact avec vous.

Puis il rassembla ses troupes pour partir.

— La charmante jeune femme qui a soigné mon bras m'a conseillé de les accompagner à l'hôpital, dit Biggs. Mon assistant vous escortera à une chambre où vous pourrez vous reposer et récupérer avant de repartir.

— Merci, monsieur Biggs, lui dis-je. Je suis désolée que l'hospitalité de la Féerie n'ait pas été à son niveau habituel.

— C'est la façon la plus courtoise que j'aie jamais entendue de présenter des excuses pour un tel bordel, répliqua-t-il en éclatant de rire ; puis il leva légèrement son bras blessé et ajouta : On peut dire que j'ai dérouillé, ainsi que vos hommes, mais votre oncle, le Roi, n'a finalement pas mal choisi son moment pour sa petite crise. Cela n'a pas arrangé ses affaires mais a profité aux vôtres.

— C'est une façon de voir les choses, je suppose.

Rhys m'étreignit contre lui, la joue plaquée contre mes cheveux.

— Allez, courage, ma mignonne, nous avons gagné !

— Non, les Seelies sont venus nous prêter main-forte et nous sauver la mise, mais nous avons eu chaud aux fesses, rétorqua-je.

Une femme de l'équipe médicale s'était approchée.

— Nous sommes prêts à partir, dit-elle à Biggs en lui touchant l'épaule.

Nelson, sanglée sur un brancard, semblait évanouie. Cortez était à ses côtés, l'air plus ennuyé qu'inquiet.

— Mademoiselle Nelson a été brûlée, elle aussi ? m'enquis-je.

Biggs s'apprêtait à me répondre, lorsque les auxiliaires médicaux l'embarquèrent. Et ce fut Veducci qui m'expliqua :

— Elle semble avoir eu une mauvaise réaction au sortilège que le Roi vous a jeté.

Le regard qu'il me lança disait qu'il en connaissait un rayon dans le domaine de l'occulte. Il n'était pas un praticien agréé, mais cela ne voulait rien dire. Bon nombre d'humains possédant

des facultés psychiques choisissaient de ne pas en faire usage professionnellement.

— Un tel regard suscite généralement des questions, fit remarquer Rhys.

— Et lesquelles ? demanda Veducci.

— Avec quel œil me voyez-vous ? s'enquit Rhys.

Je me contractai à côté de lui, sachant comment se terminait invariablement ce type de devinette.

Veducci eut un large sourire.

— La réponse que vous êtes censé donner est ni l'un ni l'autre.

— En vérité, il s'agit des deux, dit Frost, d'un ton bien trop grave pour mettre à l'aise.

Le sourire radieux de Veducci s'estompa.

— Aucun de vous n'essaie de se dissimuler. Tout le monde peut vous voir tels que vous êtes.

— Courage, Veducci, lui dit Rhys. L'époque où il était nécessaire de se sortir l'œil de l'orbite pour repérer le petit peuple fey est révolue depuis belle lurette. Les Sidhes n'ont jamais été d'accord avec ça. Si vous pouviez nous voir, le plus grand danger que vous couriez était que nous vous enlevions. Nous étions toujours intrigués par les humains capables de percevoir le monde de la Féerie.

L'intonation de Rhys était légère, taquine. On y discernait toutefois un soupçon de sérieux qui mit Veducci sur ses gardes.

Avais-je raté des bribes de cette conversation ? J'en avais l'impression. Est-ce que je m'en souciais ? Un peu. Mais je m'en préoccuperais davantage lorsque je me serais rendue à l'hôpital pour prendre des nouvelles de nos blessés.

— Vous pourrez tous faire les mystérieux plus tard, dis-je. Je veux aller voir comment vont Doyle et Abloec.

Veducci fouilla dans la poche de son veston et me tendit quelque chose.

— J'ai pensé que cela pourrait vous intéresser.

C'étaient les lunettes noires de Doyle, à moitié déformées, comme si une main de feu géante les avait écrabouillées et fait fondre comme de la cire. Mon estomac me tomba dans les chaussures, avant de me remonter dans la gorge. Je crus une

seconde que j'allais gerber, puis l'idée m'effleura que j'allais simplement tomber dans les pommes. Je n'avais pas vu le visage de Doyle, dissimulé sous les bandages... Était-il défiguré ?

— Voulez-vous vous asseoir, Princesse ? s'enquit Veducci, se montrant plein de sollicitude à mon égard, allant même jusqu'à venir me prendre par le coude, comme si je ne me trouvais pas déjà encadrée de deux gros bras.

— Nous nous occupons d'elle, s'interposa Frost en l'empêchant de poser la main sur moi.

— Je vois ça, dit Veducci en reculant d'un pas.

Puis après une légère courbette, il se dirigea vers les agents de sécurité qui s'entretenaient avec les policiers. Un officier en uniforme nous attendait.

— J'ai quelques questions à vous poser, dit-il.

— Pourrions-nous en parler durant le trajet pour l'hôpital ? Je dois aller voir mes hommes.

— Voulez-vous que nous vous y conduisions, Princesse Meredith ? me proposa-t-il après un instant d'hésitation.

Je jetai un bref coup d'œil à l'horloge murale derrière le bureau. Nous avions été conduits ici par le chauffeur de Maeve Reed dans sa limousine. Il avait prévu de faire quelques emplettes pour Madame, puis de revenir nous chercher trois heures plus tard environ, ou, au moins, de venir voir si nous étions prêts. Curieusement, cela ne faisait pas encore trois heures.

— Merci, lui répondis-je. Nous acceptons votre proposition, Officier.

Chapitre 8

Doyle et Abloec étaient dans la même chambre. Prêts à en franchir la porte, accompagnés de notre charmante escorte de policiers, il était plutôt difficile de dire qui était autorisé ou non à se trouver là, entre tous mes autres gardes et plus de personnel médical que nécessaire, majoritairement des femmes. Et pourquoi les policiers qui nous avaient conduits ici étaient-ils rentrés ? Apparemment, la police était en proie à une certaine confusion : l'attaque perpétrée contre mes gardes était-elle ou non un nouvel attentat à ma vie ? Les flics semblaient penser que deux précautions valaient mieux qu'une. Apparemment, si on se basait sur le nombre d'hommes auxquels Rhys avait ordonné de nous rejoindre à l'hôpital, il pensait la même chose.

Abe, couché sur le ventre, n'en tentait pas moins de tchatcher avec toutes les jolies infirmières, fidèle à lui-même, malgré le fait qu'il souffrait, de toute évidence. À une époque, il avait été le dieu Accasbel, l'incarnation de la coupe enivrante, qui aurait eu la capacité de faire de moi une reine et d'inspirer la poésie, le courage comme la folie. C'est ce que racontaient les légendes. Il était à l'origine du premier pub en Irlande, et le pionnier des joyeux fêtards. S'il n'avait pas grimacé aussi souvent de douleur, j'aurais pu penser qu'il passait du bon temps. Se pouvait-il qu'il essaie de faire bonne figure en serrant les dents ? Ou qu'il apprécie vivement l'attention qu'on lui portait ? Je ne l'avais toujours pas suffisamment cerné pour tirer mes conclusions.

Je dus me frayer un passage au travers de la foule de mes gardes si mignons. D'habitude, je ne me serais pas montrée indifférente à leur égard mais aujourd'hui, ils me dissimulaient le seul que je désirais voir.

Certains tentèrent de me parler, mais lorsque je ne répondis

pas, ils finirent par comprendre et s'écartèrent tel un rideau de chair, me laissant finalement voir l'autre lit où Doyle était allongé, terriblement immobile, nourri par un cathéter planté dans le bras. Une petite perfusion y était reliée, ce qui voulait probablement dire qu'une partie de ce liquide était un analgésique. Les brûlures font un mal de chien.

Hafwyn était à son chevet, grande et toute blonde, vêtue d'une robe qui avait été tendance aux alentours des années 1300, voire même avant, un fourreau sans fioritures qui la moulait juste aux bons endroits, suffisamment court au niveau des chevilles pour lui laisser sa liberté de mouvement. Lorsque j'avais fait sa connaissance, elle portait une armure et faisait partie de la Garde de mon cousin Cel. Il l'avait obligée à tuer en lui interdisant de faire usage de ses surprenantes facultés de guérison parce qu'elle s'était refusée à sa couche. Les véritables guérisseurs étaient rares de nos jours parmi les Sidhes, et même la Reine s'était montrée choquée du gaspillage des talents d'Hafwyn, qui avait préféré quitter le service de son rejeton pour me rejoindre en exil, comme bon nombre de femmes-gardes. Ce qui, selon moi, avait également dû choquer Andais. Personnellement, cela ne m'avait pas du tout étonnée. Après des mois d'emprisonnement, Cel était sorti encore plus dérangé qu'avant et plus sadique que jamais. Il avait écopé de cette peine pour avoir tenté de me tuer, entre autres. Sa libération anticipée provoquant à nouveau mon départ de la Féerie. La Reine avait admis en privé qu'elle ne pourrait garantir ma sécurité contre son fils.

Hafwyn et les autres étaient donc parties à l'ouest en racontant ce que Cel avait fait à la première garde qu'il avait réquisitionnée pour son lit. Des trucs horribles, dignes d'un psychopathe. Sauf qu'elle était Sidhe et qu'elle en guérirait, qu'elle y survivrait. Qu'elle en réchapperait, pour redevenir sa victime, encore et encore...

La dernière fois que j'avais compté, une dizaine de femmes s'étaient « volontairement » ralliées à mon escorte. Une dizaine en un mois seulement. Et d'autres viendraient me rejoindre, Cel devenant de plus en plus fou, et parce qu'à présent, elles avaient le choix. Andais n'arrivait pas à comprendre pourquoi autant de

femmes avaient préféré l'exil aux attentions de son fils. Mais il est vrai que la Reine avait toujours eu tendance à surestimer ses talents de séducteur tout en minimisant son potentiel de répulsion. Mais n'allez pas vous méprendre. Le Prince Cel était aussi beau que la plupart des Sidhes Unseelies. Cependant, tout mignon soit-il, ses actions étaient particulièrement laides à voir.

Je m'étais avancée au chevet de Doyle. Il n'avait pas conscience de ma présence. Si je pouvais encore contrôler la magie sauvage de la Féerie et qu'elle me répondait au doigt et à l'œil, j'aurais pu le guérir en quelques minutes. Mais la magie s'était déversée dans la nuit automnale en faisant des merveilles et des miracles. Elle le faisait encore à la Féerie, mais nous étions à Los Angeles, dans un bâtiment de métal et autres matériaux créés par l'homme, où nous ne pouvions pas utiliser tous nos pouvoirs.

— Hafwyn, pourquoi n'as-tu pas commencé à le soigner ? m'étonnai-je.

Un médecin, assez courtaud pour être obligé de lever les yeux pour la regarder avant de les baisser vers moi, dit alors :

— Je ne peux autoriser l'usage de telles pratiques sur mon patient.

Je le fixai carrément de mes iris tricolores. Certains humains, s'ils ne nous ont jamais regardés droit dans les yeux, en sont indisposés, ce qui peut s'avérer utile lors de négociations, ou en guise de persuasion.

— Et pourquoi ne le pouvez-vous pas, dis-je en lisant son badge où figurait son nom, Docteur Sang ?

— Parce qu'il s'agit de magie que je ne comprends pas, et quand je ne comprends pas un traitement, je ne peux pas l'autoriser.

— Si vous compreniez, vous ne vous y opposeriez pas ?

— Je ne m'y oppose pas, Princesse Meredith, mais vous, vous vous immiscez. C'est un hôpital, et non une chambre royale. Vos hommes perturbent l'organisation de cet établissement par leur seule présence.

Je lui souris, mais je savais que mes yeux restaient froids et épargnés par cette expression d'amabilité.

— Mes hommes n'ont rien fait. C'est votre personnel qui

laisse à désirer. Je pensais que tous les hôpitaux du coin avaient été briefés sur la manière de réagir si l'un d'entre nous y était admis. Ne vous a-t-on pas expliqué ce qu'il vous fallait porter ou comment vous équiper afin de permettre au personnel soignant de rester opérationnel ?

— Le fait que vos hommes fassent intentionnellement usage de glamour pour envoûter nos infirmières et femmes-médecins constitue une offense, rétorqua le Docteur Sang.

— Je lui ai pourtant assuré plusieurs fois que nous ne faisons rien de cela, que ce n'était pas volontaire. Mais il ne veut rien entendre, intervint Galen à l'autre bout de la chambre, où il s'était avachi sur l'un des deux sièges.

Il avait l'air crevé, sa fatigue se manifestant par une crispation autour des yeux et de la bouche, ce que je n'avais pas remarqué auparavant. Les Sidhes ne vieillissent pas vraiment, mais certains signes prouvant qu'ils ne sont pas immortels peuvent apparaître à l'occasion, à l'image d'un diamant taillé différemment.

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer, mais je ne permettrai pas que vous vous interposiez entre mes gens et mes guérisseurs, lui dis-je.

— Elle a admis, répliqua le Docteur Sang en indiquant Hafwyn d'un geste, que ses pouvoirs ne sont pas à leur pleine capacité en dehors de la Féerie. Elle n'est pas sûre de pouvoir le guérir. Et plus ses bandages seront défaits, surtout avec autant de monde dans le coin, plus il sera exposé à des risques d'infections secondaires.

— Les Sidhes sont immunisés contre les infections, Docteur, lui rétorqua-t-il.

— Pardonnez-moi de me montrer quelque peu sceptique à ce sujet, Princesse, mais cet homme est mon patient, répéta-t-il. J'en suis responsable.

— Non, Docteur, il est à moi. Il s'agit de mes Ténèbres, de mon bras droit. Il se considérerait tout aussi responsable pour moi si la situation était inversée, mais j'essaie de devenir sa reine, ce qui me rend responsable de l'ensemble de mon peuple.

Je tendis la main vers Doyle pour lui caresser les cheveux, avant de me ravisier brusquement. Inutile de le réveiller si tout

ce que je pouvais faire était de réveiller sa douleur. Lorsque nous commencerions le sort de guérison, nous troublerions son sommeil, mais que je ne puisse supporter d'être si près de lui sans le toucher n'était pas une raison valable pour le tirer de cette bienheureuse inconscience provoquée par le choc et les médocs.

Ma main me faisait mal de ce désir de se poser sur lui, mais je m'obligeai à fermer le poing, le bras le long du corps. Rhys m'enserra le poignet. Je regardai son unique œil bleu tricolore, son beau visage marqué de cicatrices là où l'autre manquait, dissimulées partiellement sous le cache-œil blanc qu'il portait aujourd'hui. Jamais je ne l'avais connu autrement. Ce visage qui me surplombait lorsque nous faisions l'amour, ou tourné vers moi lorsqu'il était allongé sur le lit, était le sien à 100 %, balafré. C'était Rhys, tout simplement.

Je lui effleurai la joue. L'amour que je vouais à Doyle s'affaiblirait-il s'il restait défiguré ? Non, bien que ce serait une perte, pour nous deux. Cela signifierait que le visage que j'aimais le plus serait transformé à jamais. Mais bon sang ! Il était Sidhe. De simples brûlures ne devraient pas l'abîmer comme ça !

— Il s'en sortira, dit Rhys, comme s'il avait lu dans mes pensées.

— Mais je veux qu'il guérisse, lui dis-je en hochant la tête.

— Et moi ? m'interpella Abloec de son lit.

Et comme c'était fréquemment le cas, sa voix sonnait vaguement empâtée par l'alcool. Ayant passé de nombreuses années dans un état constant d'ébriété, il retombait systématiquement dans cette mauvaise habitude. Un comportement d'alcoolique sevré, je crois que c'est l'expression consacrée, comme si même sans boire ni se camer, la sobriété semblait se dérober.

— Je veux que toi aussi, tu guérisses, le rassurai-je. Bien sûr que oui !

Mais Abe connaissait sa place dans mon cœur. Il ne faisait pas partie des cinq premiers. Ce qu'il assumait sans problème. Lui, comme tant de mes gardes qui venaient de nous rejoindre quelques semaines plus tôt, se réjouissait tellement de pouvoir à

nouveau goûter aux joies du sexe qu'il n'avait pas eu le temps de se sentir blessé dans leur orgueil par cette rivalité.

— Je me dois vraiment d'insister, Princesse. Vous, ainsi que tous vos hommes, devez sortir d'ici, m'intima le Docteur Sang.

— Désolé, Docteur, intervint l'officier en uniforme du nom de Brewer. Mais nous approuvons la présence de gardes supplémentaires.

— Me dites-vous que ces hommes pourraient participer à une bataille rangée à l'intérieur même de cet hôpital ?!!! s'exclama Sang.

Brewer regarda son collègue, l'agent Kent, le plus grand des deux, qui se contenta de hausser les épaules. Selon moi, on leur avait dit de rester dans le périmètre, tout en demeurant discrets à propos de leur mission vis-à-vis des civils. Jusqu'à un certain point, cela ne nous concernait plus puisque nous étions la cible. À présent, nous étions dans une tout autre catégorie pour la police. Sans doute dans celle des victimes.

— Docteur Sang, je suis chargé de la protection de la Princesse à moins d'un contre-ordre venant de mon Capitaine. C'est lui qui est allongé là, intervint à son tour Frost en indiquant Doyle du doigt.

— Vous pouvez bien être chargé de sa protection, mais pas de la direction de cet hôpital !

Le docteur, qui ne lui arrivait même pas à l'épaule, dut incliner la tête en arrière dans un angle étrange pour pouvoir le regarder bien en face et lui faire comprendre explicitement qu'il n'allait pas se dégonfler.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Princesse, dit Hafwyn.

Je scrutai ses yeux tricolores : un anneau bleu, un argent, puis un autre scintillant de lumière, si cette dernière pouvait s'apparenter à une couleur.

— Que veux-tu dire ?

— Nous sommes hors de la Féerie, dans un bâtiment de métal et de verre, une construction bâtie par l'homme, ce qui limite mes dons de guérison, ainsi que mes pouvoirs. Plus ses blessures resteront sans soins, plus il me sera difficile d'y remédier.

Je me tournai alors vers le Docteur Sang.

— Vous l'avez entendue, Docteur. Vous devez laisser ma guérisseuse faire son travail.

— Je pourrais le faire sortir de la chambre, me suggéra Frost.

— Je ne suis pas sûr que nous puissions vous laisser faire ça, crut bon d'intervenir l'agent Brewer, d'un ton révélant son incertitude.

— Et comment feriez-vous ça ? s'enquit l'agent Kent.

— Bonne question, l'approuva son collègue. Nous ne pouvons pas vraiment fermer les yeux sur des actes de violence perpétrés contre le corps médical.

— La violence ne sera pas nécessaire, les rassura Rhys.

Il fourra son nez contre mon oreille, jouant avec mes cheveux. Une infime caresse qui me fit légèrement frissonner. Je me tournai vers lui pour le dévisager.

— Cela ne serait-il pas malgré tout éloigné de toute éthique ? lui demandai-je.

— Veux-tu vraiment que Doyle se retrouve avec une tronche comme la mienne ? Je suis sûr qu'il ne veut pas y laisser un œil. Cela fout la zone quand il s'agit d'apprécier la profondeur d'un regard.

Il me souriait, essayant de faire passer ça pour une plaisanterie, mais on détectait une certaine amertume que n'aurait pu dissimuler aucun sourire.

Je déposai un baiser sur ses lèvres recourbées. Lui qui, parmi tous mes hommes, avait une bouche à croquer, sensuelle et pulpeuse, qui adoucissait la beauté juvénile de son visage.

Il me repoussa vers le docteur.

— Le toubib ne comprend pas et nous n'avons pas le temps de le convaincre en le travaillant au corps, Merry.

— Hum ! toussota l'agent Brewer. Qu'avez-vous l'intention de faire, Princesse Meredith ? Je veux dire...

Il consulta son collègue du regard. Il était plus qu'évident qu'ils se sentaient dépassés. En vérité, j'étais surprise que d'autres flics ne se soient pas déjà pointés en renfort. Il y en avait en uniforme postés à la porte, mais pas un seul inspecteur en vue, ni quiconque d'un rang plus élevé. Comme si les grands pontes avaient peur de nous. Non pas du danger, ils étaient flics,

c'était dans leurs cordes. Mais ils avaient peur des enjeux politiques en cours.

En ce moment même, la rumeur avait commencé à circuler. La Déesse seule sait que l'agression du Roi Taranis à l'encontre de la Princesse était déjà une nouvelle carrément croustillante. Mais les histoires ont tendance à s'étoffer au fur et à mesure qu'on les colporte. Qui sait ce qu'on avait déjà pu raconter à la police ? Cette affaire n'était pas seulement sensationnelle, elle pouvait foutre une carrière en l'air. Pensez-y : avoir laissé la Princesse Meredith se faire dézinguer ou amocher par le Roi Taranis alors qu'elle était sous leur protection. Quel que soit le cas de figure, vous étiez coulé par le fond.

— Docteur Sang, appelai-je.

Il se tourna vers moi, les sourcils froncés, l'air courroucé.

— Peu m'importe le nombre de policiers qui vous soutiennent, il y a bien trop de monde dans cette chambre pour pouvoir faire efficacement des soins médicaux !

Je poussai un soupir en fermant les yeux. La plupart des humains doivent agir pour invoquer une magie. Quant à moi, j'avais passé la plus grande partie de mon existence à me protéger pour ne pas utiliser accidentellement mes dons. Avant que mes Mains de Pouvoir se soient révélées à moi, quelques mois plus tôt, j'avais passé un certain temps à éviter de me retrouver distraite par les esprits errants, les petits émerveillements du quotidien. À présent, tout cet entraînement pour garder ces phénomènes à l'écart m'aidait à en garder d'autres sous contrôle depuis que mes talents innés – ou peut-être mon héritage génétique – s'étaient développés.

— Reculez, les mecs, dit Rhys.

Les hommes lui obéirent en entraînant par la même occasion les deux officiers de police, nous ménageant au docteur et moi un petit espace qu'ils cordonnaient. Celui-ci leur lança un regard éberlué.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Je m'apprêtais à porter la main à son visage, quand il me retint par le poignet. Son erreur était que je n'avais nul besoin de le toucher. Qu'il me touche était amplement suffisant.

Ses yeux s'écarquillèrent de plus belle, et une expression de

quasi-terreur le transfigura. Il ne me regardait pas, mais plutôt quelque part au plus profond de lui-même. Je m'efforçai de me montrer délicate, de faire modérément usage du côté Seelie de ma nature, sans dépasser les bornes. Mais la magie propre à la fertilité se révèle parfois imprévisible, et je me sentais en proie à une certaine nervosité.

— Oh, mon Dieu ! murmura le Docteur Sang.

— Ma Déesse ! murmurai-je à mon tour en me penchant vers lui.

Je l'éloignai du lit, loin d'Hafwyn. Sans le toucher à aucun moment, seulement en écartant le bras, sa main sur mon poignet l'attirait à ma suite.

Puis je lui effleurai la joue de ma main libre, ayant oublié ce qui se trouvait à mon doigt. À la Féerie, la Bague de la Reine, comme on l'avait baptisée, possédait des facultés magiques. Mais dans le monde des humains, elle n'était qu'un vieux bout de métal tout tordu et ancien. Elle avait été portée sous diverses formes au cours des siècles, passée au doigt d'une femme ou d'une autre. Andais avait admis qu'elle l'avait prise de la main d'une Seelie qu'elle avait tuée en duel, une déesse de la fertilité. Je pense que ma tante se l'était accaparée dans l'espoir qu'elle favoriserait la fécondité de sa Cour, mais elle incarnait un pouvoir voué à la guerre et à la destruction, elle incarnait la corneille noire et le corbeau. Et de ce fait, la bague n'était pas au mieux de ses capacités à son doigt.

Elle me l'avait donc donnée, m'indiquant par là les faveurs qu'elle me concédait. Afin de prouver qu'elle avait en effet bien choisi sa nièce tant abhorrée comme héritière potentielle. Mais mon pouvoir ne correspondait en rien à un champ de bataille et de mort.

Lorsque ce vieux bout de métal effleura le visage de cet homme, la bague se réveilla à la vie avec une étincelle. Une seconde, je crus qu'elle allait m'indiquer s'il était fertile comme elle le faisait avec les hommes de notre Cour, mais ce n'était pas ce qu'elle voulait obtenir du Docteur Sang.

Je perçus ce qu'il aimait : exercer sa profession de médecin. Son boulot le consumait. Je vis également une femme, délicate, avec des cheveux noirs à longueur d'épaules brillant sous l'éclat

du soleil qui rayonnait au travers de grandes vitrines. Elle était entourée de fleurs. Elle travaillait probablement dans cette boutique. Elle souriait à un client, mais tout n'était que silence comme si le son n'avait aucune raison d'être. Je vis son visage s'illuminer, comme le ciel après la pluie, lorsqu'elle leva les yeux vers le Docteur Sang qui venait de franchir la porte. La bague savait que cette femme l'aimait. Deux cours mitoyennes m'apparurent ensuite, ici à Los Angeles. Je vis des versions rajeunies de ces deux-là qui avaient grandi ensemble et s'étaient même courtisés au lycée. Mais il aimait bien plus la médecine que les femmes.

— Elle vous aime, lui dis-je.

— Comment faites-vous ça ? me demanda-t-il, la voix étranglée.

— Vous le voyez également, alors ? lui dis-je avec douceur.

— Oui, murmura-t-il.

— Ne voulez-vous pas vous marier, fonder une famille ?

Je la vis, elle, dans la boutique à nouveau, avec entre les mains une tasse de thé, le regard fixé sur les touristes qui flânaient. Deux silhouettes nimbées d'ombre semblaient flotter autour d'elle, un garçon, et une fille.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?!!! s'exclama-t-il, la voix emplie d'une si vive émotion qu'elle en semblait douloureuse.

— Les enfants que vous aurez.

— Sont-ils réels ? chuchota-t-il.

— Ils le sont, mais n'existeront que si vous aimez cette femme.

— Je ne peux...

Le garçon fantôme à côté d'elle se retourna et sembla nous regarder réellement. Quelque peu déstabilisant, même pour moi. Le docteur frissonna sous ma paume.

— Arrêtez ça ! dit-il. Arrêtez ça !

J'écartai le bras, mais il me retenait toujours.

— Vous devriez me lâcher, lui suggérai-je.

Il considéra sa main, semblant même étonné qu'elle se soit trouvée là. Puis il me lâcha. Ses yeux comme fous se portèrent sur Doyle derrière moi.

— Eloignez-vous de lui ! s'écria-t-il.

— Docteur Sang, c'est un miracle. Il peut à nouveau faire usage de son œil ! s'exclama alors l'une des femmes-médecins.

Il alla rejoindre les infirmières et ses collègues qui s'activaient autour du lit et alluma sa minitorche pour examiner l'œil à présent ouvert de mes Ténèbres.

— Ce n'est pas possible ! dit-il en secouant la tête, incrédule.

— M'autoriserez-vous maintenant à faire l'impossible pour Abloec ? lui demanda Hafwyn avec un petit sourire narquois.

Je crus qu'il allait refuser, mais il se contenta d'acquiescer du chef. Hafwyn s'approcha donc de l'autre lit, et je pus enfin faire ce dont j'avais eu envie dès l'instant où j'avais mis le pied dans cette chambre. Je caressai les cheveux de Doyle. Il leva les yeux vers moi, le visage toujours couvert de cloques et à vif, mais l'œil noir qui me fixait était intact. Il ébaucha un sourire, jusqu'à ce que la commissure de ses lèvres rencontre les brûlures et alors il l'abrégea, sans même tressaillir. Il était les Ténèbres. Et l'obscurité ne flanche jamais.

Les yeux brûlants, la gorge tellement nouée que je ne parvenais plus à respirer, je m'efforçai de réprimer mes sanglots, sinon je perdrais tout contrôle.

Sa main se posa alors sur la mienne agrippée aux barreaux du lit, et les premières larmes retenues parvinrent à se frayer un passage.

Le Docteur Sang était à nouveau à côté de moi.

— Ce que vous m'avez montré n'était qu'une illusion destinée à me leurrer pour permettre à votre guérisseuse d'opérer !

Je retrouvai l'usage de la parole, la voix épaissie par les larmes.

— Ce n'était pas une illusion mais une prémonition. Elle vous aime. Deux enfants naîtront, un garçon, puis une fille. Elle est dans sa boutique. Si vous vous y rendez dès maintenant, vous pourrez peut-être lui parler pendant sa pause-thé.

Il me regarda comme si ce que je venais de dire était particulièrement troublant.

— Je ne suis pas convaincu qu'un homme puisse faire un bon médecin et un bon mari.

— C'est à vous de prendre cette décision, mais vous lui manquerez.

— Comment pourrais-je lui manquer si je ne lui ai jamais appartenu ?

Les infirmières s'étaient progressivement faites silencieuses, n'en perdant pas une miette. Seule la Déesse savait ce qu'en feraient les ragots de l'hôpital.

— Je n'ai pas vu d'autre visage dans son cœur. Si vous ne lui êtes pas destiné, je ne suis pas certaine qu'elle se mariera un jour.

— Elle devrait épouser quelqu'un. Elle ne devrait pas renoncer à être heureuse.

— Elle pense que c'est vous qui la rendrez heureuse.

— Elle se trompe ! dit-il comme s'il essayait de s'en convaincre.

— Cela se peut, ou peut-être que c'est vous qui vous trompez.

Il démentit de la tête. Je l'observais qui reconstruisait son personnage de médecin-chef, tentant de se ressaisir comme d'autres s'emmitoufleraient dans une couverture douillette.

— Je vais envoyer une des infirmières pour refaire ses pansements. Votre guérisseuse peut-elle appliquer ce traitement aux brûlures d'un humain ?

— Je suis au regret de vous dire que ce type de faculté magique a toujours mieux fonctionné pour guérir les Feys, lui précisai-je.

— Pas toujours, dit Rhys, mais au cours des quelques derniers millénaires, ouais, en effet.

Le Docteur Sang hocha à nouveau la tête.

— J'aimerais pourtant bien savoir comment opère ce genre de guérison.

— Hafwyn sera enchantée de tenter de vous l'expliquer, à un autre moment.

— Je comprends. Vous voulez ramener vos hommes à la maison.

— Oui.

Mes larmes s'étaient arrêtées lors de l'interrogatoire auquel m'avait soumise le docteur. Je m'aperçus qu'il n'était pas le seul à s'être replié sur lui-même. En privé, je pouvais me désintégrer complètement, mais pas ici, pas devant tous ces gens. Si on leur en donnait l'opportunité, les infirmières et les médecins

pouvaient aller monnayer ma souffrance émotionnelle aux tabloïds, ce que je ne souhaitais pas le moins du monde.

Le Docteur Sang se dirigea vers la porte, comme s'il ressentait le besoin urgent de s'éloigner de nous. Il s'arrêta dans l'embrasure.

— Ce n'était vraiment pas un tour de passe-passe, ni une illusion ?

— Je vous promets que ce que nous avons vu tous les deux était une véritable prémonition.

— Cela veut-il dire que nous vivrons heureux jusqu'à la fin des temps ?

— Il ne s'agit pas d'un conte de fées, répondis-je avec un hochement de tête. Des enfants naîtront de cette union, et elle vous aime. Cela étant, je pense que vous pouvez l'aimer, si vous vous y autorisez, mais cela vous demandera un peu d'effort. Aimer quelqu'un requiert de perdre une certaine proportion de contrôle sur soi-même et sur sa propre vie, choses que vous n'aimez pas. Personne n'aime ça, d'ailleurs.

Puis je lui souris, tandis que Doyle m'étreignait la main et que je serrai la sienne en retour.

— Certains sont accros à l'amour, Docteur. Certains adorent cet afflux de nouvelles émotions, et lorsque cette explosion initiale de lubricité et de sentiments tout-nouveau tout-beau s'estompe, ils passent au suivant, en pensant qu'après tout, cet amour n'était pas sincère. Ce que j'ai ressenti chez elle, et potentiellement chez vous, est un amour ayant résisté à l'épreuve du temps. L'amour qui sait que ce désir n'est pas la réalité. Ce n'est que la partie visible de l'iceberg, ce qui n'est rien comparé au reste.

— Vous savez ce qu'on dit au sujet des icebergs, Princesse Meredith ?

— Non. Quoi ?

— Assurez-vous de ne pas voguer sur le *Titanic*.

Les infirmières s'esclaffèrent, mais pas moi. Il avait répondu par une blague parce qu'il avait le trouillomètre à zéro, voire même en dessous, tellement convaincu de ne pouvoir aimer à la fois la médecine et une femme, ni de pouvoir faire honneur aux deux. Et en effet, c'était une possibilité, mais bon...

Rhys vint se placer à côté de moi, à côté de nous, en fait. Il mit son bras sur mes épaules, sans trop serrer.

— Le couard n'aura jamais belle amie, dit-il.

— Et si je ne voulais pas de belle amie ? rétorqua le Docteur Sang.

— Alors vous n'êtes qu'un imbécile, lui balança Rhys, quoiqu'en souriant pour atténuer sa vanne.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard un long moment. Une certaine complicité sembla passer entre eux, car le Docteur Sang opina du chef, comme si Rhys venait de lui faire à nouveau part de son savoir. Il n'avait rien dit, j'aurais pu le jurer, mais il arrive parfois que le silence entre hommes exprime bien plus que des mots. L'une des différences les plus fondamentales entre les hommes et les femmes est ce silence. Pour elles, il demeure incompréhensible, et le sexe opposé ne peut même pas l'expliquer.

Le Docteur Sang poussa la porte. Avant ce moment de compréhension mutuelle qu'il avait partagé avec Rhys, j'aurais pu parier gros sur l'éventualité que le gentil toubib aille faire une petite visite à la fleuriste. Mais ce qu'avait dit Rhys avait changé la donne. Lui passerait-il d'abord un coup de fil ou irait-il directement la voir ?

Rhys m'étreignit et me planta un bécot au sommet du crâne. Je levai le nez en l'air à la rencontre de son sourire, celui de tous les jours, presque taquin. Dans cet œil bleu unique semblait se refléter quelque chose sortant de l'ordinaire. Je me remémorai la première fois où la Bague de la Reine s'était réactivée à mon doigt. J'avais vu l'ombre d'un bébé flottant devant l'une des gardes. Chaque homme présent dans le corridor la fixait comme si elle était la créature la plus magnifique de l'univers, à l'exception de quatre d'entre eux : Doyle, Frost, Rhys et Mistral. Même Galen n'avait pu détacher son regard. Plus tard, on m'avait expliqué que seul l'amour véritable était l'antidote pour ne pas dévorer ainsi des yeux une femme choisie par la bague. J'en avais fait usage pour repérer lequel de mes gardes serait le père de cet enfant à naître, et les confier l'un à l'autre. Ce qui avait marché. Ses menstruations s'étaient arrêtées et les tests de grossesse s'étaient révélés positifs. La première grossesse

annoncée parmi les Unseelies depuis ma naissance. La bague, ou quelque autre objet du genre, avait été à l'origine d'une histoire à la Cendrillon. Cet instant où elle se trouve en haut des marches et où tout le monde la contemple avec ravissement. Ce n'était pas uniquement sa beauté qui les captivait tant, mais la magie.

J'aimais sincèrement Doyle, ainsi que Frost, quoiqu'un peu moins. Je ne pouvais même pas m'imaginer me retrouver sans eux. Mistral avait été mon consort au moment où la bague s'était ranimée, si bien que la magie n'avait pas opéré sur lui. Au lieu de cela, il s'était retrouvé pris dans le processus. Mais Rhys aurait dû avoir l'œil braqué sur cette garde. Cependant, il n'avait regardé que moi, ce qui signifiait qu'il m'aimait, tout en sachant que moi, je ne l'aimais pas autant.

Les Feys ne sont pas supposés se montrer jaloux ni possessifs envers leurs amants, mais aimer véritablement sans réciprocité est une douleur contre laquelle il n'existe aucun remède.

Je levai mon visage vers lui, invitant à un baiser. Le sien avait perdu toute trace d'humour, aussi grave que son regard. Il m'embrassa et je l'embrassai en retour. Je laissai mon corps s'abandonner en me retenant à lui tandis que nos lèvres se trouvaient. Je voulais tellement qu'il sache combien il m'était précieux. Qu'il ne m'était pas indifférent. Que je le désirais. Et je sentis son corps répondre à travers ses vêtements.

Il fut le premier à s'écartier, quelque peu essoufflé, un soupçon de rire dans la voix.

— Ramenons nos blessés à la maison, puis nous pourrons terminer ce que nous venons de commencer, me chuchota-t-il.

J'approvai d'un signe de tête. Qu'est-ce que je pouvais bien faire d'autre ? Que peut-on dire à un homme alors qu'on sait pertinemment qu'on lui brise le cœur ? On peut lui promettre de mettre un terme aux souffrances qui le déchirent, mais je savais que j'en étais incapable, que je ne pouvais m'empêcher d'aimer Doyle et Frost davantage.

Certes, je brisais quelque peu le cœur de Frost, qui savait que Doyle était le principal objet de mes affections. Si nous n'avions pas été aussi intimes, j'aurais peut-être été capable de le lui

dissimuler. Mais il avait pris l'habitude de se trouver avec nous chaque fois que nous nous adonnions à nos ébats. Il y avait maintenant bien trop d'hommes dans mon entourage pour ne pas devoir partager. Mais il y avait autre chose. Frost craignait ce qui arriverait s'il me laissait seule en compagnie de Doyle ne serait-ce qu'une nuit.

Que faire quand on sait qu'on brise le cœur de quelqu'un, mais qu'agir autrement risquerait de briser le vôtre ? Je promis donc à Rhys une petite session de baise de mes lèvres et de mon corps, en toute sincérité. Ce n'était cependant pas la lubricité qui motivait cette proposition. Je suppose qu'il s'agissait d'amour en quelque sorte, mais pas du genre qu'un homme attend nécessairement d'une femme.

Chapitre 9

Un barrage de reporters nous attendait à la sortie de l'hôpital. Nous ne répondîmes à aucune des questions qu'ils nous hurlaient, mais ils réussirent à prendre pas mal de clichés de Doyle dans son fauteuil roulant. Qu'il ait même toléré de se laisser conduire ainsi prouvait qu'il était sérieusement mal en point. Abe, en revanche, en avait accepté un avec enthousiasme, parce que c'était un sacré flemmard qui adorait attirer l'attention, ce à quoi il parvint sans problème, contraint de s'asseoir en biais pour épargner son dos amoché. Hafwyn ne l'avait que partiellement soigné. Nous n'étions pas à la Féerie et nos pouvoirs n'étaient pas au meilleur de leurs capacités.

Les journalistes savaient par où nous allions sortir. Quelqu'un de l'hôpital avait vendu la mèche et ramènerait chez lui un bon pécule pour le leur avoir indiqué, ou pour nous avoir dirigés précisément là où ils nous attendaient. Quelle que soit la bonne réponse, nous faisions aujourd'hui office d'entreprise lucrative.

Les flashes étaient éblouissants. Les services de sécurité de l'hosto avaient appelé la police avant même que nous y soyons admis si bien que d'autres flics en uniforme s'étaient joints aux deux qui nous suivaient partout, les agents Kent et Brewer, qui n'avaient plus l'air de m'apprécier autant depuis ma petite intervention magique sur le docteur. Ils semblaient plutôt avoir peur de moi, mais accomplissaient tout de même leur devoir. Ils nous précédèrent pour aller prêter main-forte à leurs collègues qui tentaient de retenir la foule.

À un moment, les reporters se ruèrent en masse en avant et le cordon de police s'écroula. Certains de mes gardes s'avancèrent et les aidèrent à retrouver leur équilibre en posant la main sur l'épaule ou dans le dos de l'agent de sécurité ou du

flic se trouvant à proximité. Je remarquai qu'à ce contact les humains se redressaient un peu. Comme si certains membres de mon escorte étaient parvenus à leur insuffler un regain de courage et de force physique. Je ne me rappelai pas qu'ils aient été capables de ce genre de choses avant. Ou se pouvait-il simplement que ceux en mesure de le faire n'avaient pas encore rejoint mon service ? Qu'avais-je donc introduit dans ce monde moderne ? Je n'en avais aucune idée moi-même.

Tout en les observant qui les revivifiaient d'un simple toucher, de la même façon que je pouvais réveiller le désir sexuel, je me demandai si ce contact leur apporterait chance et courage pour la journée, ou s'ils s'estomperaient comme cette pulsion impétueuse que je pouvais inspirer. Lorsque nous nous retrouverions en privé, je poserais la question.

Nous étions bien trop nombreux pour une simple limousine. En fait, il y en avait deux, ainsi que deux Hummers, chaque paire composée d'un véhicule noir et d'un autre blanc. Je me demandai si quelqu'un avait voulu faire preuve d'humour ou si cela n'était qu'une coïncidence. Je m'employai à faire monter Doyle dans une des limousines, lorsque Rhys me fit gentiment reculer afin que Frost et Galen puissent aider leur Capitaine à s'y installer. Cela sembla durer des plombes. J'étais presque aveuglée par le mitraillage des flashes.

— Les Ténèbres, hurla quelqu'un au-dessus de tout ce tintamarre, pourquoi le Roi Taranis a-t-il tenté de vous tuer ?

Les mains de Rhys se contractèrent sur mes épaules. À ce moment-là, je crus, tout comme lui probablement, que c'était un sous-fifre qui venait de poser cette question, indiquant que celui qui avait bavé à la presse savait bien trop de choses. Les seuls témoins de ce qui s'était passé étaient les agents de sécurité et les avocats, deux professions en lesquelles on était supposé avoir confiance pour garder une certaine confidentialité. Et de toute évidence, cette confiance avait été bafouée.

Nous étions tous enfin parvenus à grimper dans la longue limousine, Abe à plat ventre sur la banquette principale, Doyle assis sur l'un des sièges latéraux, le dos bien droit. Je m'apprêtai à prendre place à côté de lui, lorsque, d'un geste, il m'indiqua

d'aller plutôt m'installer près d'Abloec.

— Pose sa tête sur tes genoux, Princesse, si tu veux bien.

Je le regardai, les sourcils froncés, ressentant une forte envie de lui demander pourquoi il me rembarrait. Mon expression dut le lui faire comprendre car il ajouta :

— S'il te plaît, Princesse.

Après tout, il devait avoir ses raisons. Je m'installai donc au bout de la banquette et posai doucement la tête d'Abloec sur mes genoux, sa joue contre ma cuisse. Je me mis à caresser son épaisse chevelure que je n'avais encore jamais vue tressée, me rappelant un bâton de sucre d'orge d'inspiration Gothic ainsi rayée de noir, de gris et de blanc. Je compris que c'était le moyen qu'on avait trouvé pour éviter qu'elle n'effleure son dos blessé.

Frost, assis à l'opposé de Doyle, dit à Galen prêt à prendre un siège :

— Monte dans le deuxième véhicule. Rhys montera dans le premier. Il y a avec nous beaucoup trop de gardes qui ne connaissent que la Féerie. Tu seras leurs yeux et leurs oreilles face à la modernité de la ville, Galen.

— Allez ! lui dit Rhys avec une petite tape dans le dos.

Galen me lança un regard malheureux, avant de s'y résoudre.

Puis Frost prit la parole :

— Aisling doit venir nous rejoindre.

— Usna aussi, ajouta Doyle.

Frost opina du chef comme si cela lui paraissait pertinent. Je ne pouvais pas en dire autant, du moins, pour le moment. Mais bon, je n'avais pas vécu des siècles de batailles qui m'auraient endurcie au point de pouvoir dépasser cet état de choc et de désarroi qui semblait m'embrumer l'esprit.

La portière refermée, nous avons patienté quelques minutes pendant que Rhys et Galen allaient chercher les hommes mentionnés.

— Et pourquoi eux deux en particulier ? m'informai-je.

— Aisling a été banni de la Cour Seelie parce que leur sithin l'avait reconnu en tant que roi dans ce nouveau pays, et non Taranis, m'apprit Doyle.

Sa voix semblait normale, sans le moindre soupçon de

tension. Seuls son bras soutenu par une attelle sanglée étroitement contre sa poitrine et le bandage qui lui emmaillotait le visage laissaient comprendre qu'il s'était passé quelque chose.

— Il doit être mis au courant de la proposition de Hugh de confier à d'autres les clés de son royaume, en conclus-je.

— Non, dit Abe, la tête sur mes genoux. Ce n'est plus le royaume d'Aisling à présent.

— Mais pourtant, le sithin choisissait son souverain, rétorquai-je.

— En effet, poursuivit Abloec, tout comme le rocher Lia Fail élisait les rois d'Irlande. Mais le sithin peut se révéler d'un tempérament volage. Il a choisi Aisling il y a plus de deux cents ans. Mais il n'est plus le même homme depuis son bannissement. Le temps l'a changé. Le monticule des Seelies pourrait fort bien ne plus le reconnaître à présent.

Sa voix s'était faite traînante, révélant sa fatigue. Je lui caressai la joue. Cet infime effleurement le fit sourire.

— La mère d'Usna est encore l'une des favorites à la Cour Seelie, dit Frost, et elle s'entretient toujours avec son fils.

— En conséquence, Usna pourrait savoir si Hugh a participé à un complot visant à se débarrasser de Taranis, en déduisis-je.

Frost acquiesça d'un signe de tête.

— En effet, confirma Doyle.

Je les dévisageai tous les deux, si réservés, si froids, exactement comme lorsqu'ils étaient venus me rejoindre la première fois. Pourquoi se comportaient-ils ainsi ? J'étais de sang royal, de ce fait, je devais éviter de leur poser cette question, au risque de montrer une certaine faiblesse. Mais j'étais également amoureuse des deux. Le seul témoin étant Abloec, je me jetai à l'eau :

— Pourquoi êtes-vous aussi distants ?

Ils échangèrent un regard, et même au travers des bandages qui emmaillotaient le visage de Doyle, je ne l'appréciai pas du tout. Il ne signifiait rien de bon.

— Tu ne portes pas d'enfant, Meredith, me dit-il, la voix toujours impeccablement contrôlée. Tu commences à montrer clairement que tu nous as choisis. Mais si tu n'es pas enceinte, alors nous ne pourrons prétendre à la position de Roi. Tu dois

considérer les autres de façon plus favorable.

— Vous vous êtes fait sérieusement amocher et vous vous en prenez à moi, lui rétorquai-je.

Doyle essaya de tourner la tête pour me regarder bien en face, mais apparemment cela fut trop douloureux et il dut pivoter intégralement.

— Cela n'a rien à voir. Ce n'est pas contre toi. Il s'agit plutôt de bon sens. Tu ne dois pas donner ton cœur là où ton corps ne réagit pas.

— Abstiens-toi de prendre des décisions pour moi, Doyle ! lui lançai-je avec un hochement de tête virulent. Je ne suis plus une gamine. Je choisis qui vient me rejoindre dans mon lit !

— Nous craignons, dit Frost, n'ayant pas du tout l'air heureux de le dire, qu'en nous exprimant ainsi ton affection, tu ne rendes la tâche plus difficile aux autres.

— Mais je couche aussi avec eux. Quand on pense que nous ne sommes de retour ici que depuis quelques semaines à peine, je crois leur avoir montré une attention considérable !

Frost esquissa un sourire.

— Le sexe n'est pas tout ce dont un homme a besoin, même après un millier d'années d'abstinence.

— J'en ai parfaitement conscience, lui rétorquai-je, mais je n'ai qu'un nombre limité de coeurs à offrir.

— Et voilà bien le problème, dit Doyle. Frost m'a parlé de ta réaction lorsqu'il a été blessé. Tu ne peux faire preuve d'autant de favoritisme, Meredith. Pas encore.

De la souffrance transparut furtivement sur son visage, mais, selon moi, cela n'avait aucun lien direct avec ses blessures.

— Tu sais que je te porte les mêmes sentiments, mais tu dois concevoir un enfant, Meredith. Tu le dois, sinon il n'y aura pas de trône, pas de couronnement, ajouta-t-il.

Abe prit ensuite la parole, la main posée sur ma jambe près de sa tête :

— Hugh n'a pas dit que Merry devait procréer pour devenir Reine des Seelies. Il lui a juste proposé le trône.

— C'est vrai, reconnus-je après m'être efforcée de me rappeler précisément les propos de Sir Hugh.

— Il se pourrait que la magie ait davantage de valeur pour

eux que les bébés, suggéra Frost.

— Cela se pourrait, dit Doyle, ou peut-être que Hugh joue un jeu bien différent.

La portière de la limousine s'ouvrit alors, nous faisant tous sursauter, même Doyle et Abe, qui s'autorisa un faible cri de souffrance. Doyle demeura silencieux, seul son visage se crispant imperceptiblement de douleur. Il avait recomposé son expression stoïque habituelle lorsque Usna et Aisling furent montés en voiture.

Les derniers arrivés se trouvèrent un siège. Usna prit place à côté de Frost, et Aisling près de Doyle, qui ordonna :

— Dis-lui de démarrer.

— Ramenez-nous à la maison, Fred, dit Frost après avoir enclenché l'interphone.

Fred, le chauffeur de Maeve Reed depuis trente ans, s'était fait grisonnant au fil du temps, alors qu'elle était demeurée d'une beauté inaltérée.

— Voulez-vous que les voitures se suivent, ou préférez-vous que j'essaie de semer les paparazzi ?

Frost sollicita Doyle du regard, qui me consulta à son tour des yeux. J'avais davantage d'expérience qu'eux quand il s'agissait de se faire courser par les journalistes. J'appuyai sur le bouton de l'interphone au-dessus de moi, et je dus m'étirer pour l'atteindre.

— Fred, n'essayez pas de les semer. Ils ne nous lâcheront pas aujourd'hui. Ramenez-nous plutôt à la maison en un seul morceau.

— À vos ordres, Princesse.

— Merci, Fred.

Fred, qui avait eu affaire à la « royauté » hollywoodienne depuis des décennies, semblait loin d'être impressionné par celle plus authentique. Mais quand on a été le chauffeur de la Déesse Dorée d'Hollywood par monts et par vaux, en comparaison, que représente une princesse ?

Chapitre 10

Usna étirait sa haute carrure musclée contre le siège, comme si nous étions en train de nous faire une petite balade motorisée pour le plaisir. La poignée d'une épée saillait de sa longue chevelure, qui retombait libre autour de lui en un enchevêtrement rouge, noir et blanc. Elle semblait tachetée et non rayée comme celle d'Abloec. Ses yeux, bien que grands et brillants, d'une nuance de gris des plus banales dont aucun de mes gardes n'aurait pu se vanter, nous fixaient à travers ce voile capillaire.

Il avait eu trois réactions lors de sa première venue dans la « grande ville » : premièrement, il s'était armé jusqu'aux dents, bien plus qu'à la Féerie ; deuxièmement, il semblait se dissimuler en permanence derrière ses cheveux, jetant sans cesse des coups d'œil furtifs au travers, rappelant un chat qui se planque dans l'herbe avant de bondir sur une souris distraite ; et troisièmement, il avait rejoint Rhys dans la salle de muscu, ce qui avait contribué à étoffer un peu plus son corps svelte. Son côté félin était encore accentué par le fait qu'il était taché comme le pelage d'un chat tricolore. Sa mère avait été transformée en minette alors qu'elle était enceinte d'Usna, par l'intermédiaire du mari d'une autre Sidhe Seelie. La femme bafouée avait décidé que l'apparence extérieure de sa rivale devait être assortie à celle intérieure.

Usna avait grandi puis vengé sa mère en conjurant le sortilège, et celle-ci vivait heureuse à la Cour Seelie depuis. En revanche, Usna en avait été banni en raison de certains actes commis lors de sa vengeance. Il avait pensé que c'était plutôt équitable.

Mais ce fut Aisling, à côté de Doyle, qui demanda :

— Non pas que je veuille m'en plaindre. Princesse, mais que

faisons-nous dans la voiture de l'élite ? Nous savons tous que tu as tes favoris et que nous n'en faisons pas partie.

Ce commentaire faisait écho à ce que m'avaient dit Doyle et Frost plus tôt. Mais bon sang, n'avais-je pas le droit d'en avoir, des favoris ?

Je scrutai le visage d'Aisling. Étant donné qu'il portait un voile comme les femmes de certains pays arabes, seuls m'apparaissaient distinctement ses yeux, qui n'étaient que tourbillons colorés se déployant de ses pupilles, non pas en anneaux concentriques, mais en spirales. Leur couleur semblait fluctuante, comme s'ils ne parvenaient pas à décider de laquelle ils voulaient se parer. Sa longue chevelure blonde était coiffée en une tresse élaborée à l'arrière de sa tête, afin que le voile puisse y rester bien noué.

À une époque, son visage avait eu le pouvoir d'envoûter hommes comme femmes. La légende mentionnait un sortilège amoureux, mais Aisling m'avait précisé qu'il s'agissait essentiellement de luxure à moins qu'il ne mette le paquet ; alors seulement, il pouvait s'agir d'amour. Autrefois, même le simple contact de sa main aurait pu briser l'amour véritable. Cela avait jadis fonctionné en dehors comme à la Féerie. Nous avions eu la preuve qu'il pouvait faire tomber désespérément amoureux de lui quelqu'un qui lui vouait une haine tenace pour qu'il lui révèle ses secrets en trahissant tout serment, et ce, avec un simple baiser. La raison pour laquelle je n'avais pas encore couché avec lui était qu'il doutait que je puisse résister à une telle emprise, comme mes autres gardes d'ailleurs.

Le voile qu'il portait aujourd'hui était blanc, assorti à ses vêtements démodés. Le temps avait manqué pour en confectionner de nouveaux à ceux qui m'avaient récemment rejointe. De ce fait, ils portaient des tuniques, des pantalons et des bottes qui auraient eu l'air parfait aux alentours du XV^e siècle en Europe, voire même un peu plus tard. La mode évoluait plutôt lentement à la Féerie, à moins d'être la Reine Andais, grande amatrice de créateurs en vogue du moment qui affectionnaient le noir.

Usna avait trouvé le moyen d'emprunter un jean, un tee-shirt et une veste. Seules les bottes souples qui pointaient des

jambes de son pantalon lui appartenaient. Mais, un chat n'est-il pas moins formel qu'un dieu ?

— Parle-leur, Meredith, dit Doyle.

Et cette fois, on put déceler dans sa voix le plus infime soupçon de tension.

La limousine était conduite en douceur, mais quand on est brûlé au deuxième degré, eh bien, je doute fort qu'on soit capable de l'apprécier.

Son intervention avait semblé bien trop proche d'un ordre, mais son intonation tendue m'incita à obéir. Ça, et le fait que je l'aimais. L'amour vous fait stupidement concéder à tout.

— Savez-vous qui nous a attaqués ? demandai-je.

— Je peux reconnaître l'œuvre de Taranis, répondit Aisling.

— Les autres ont dit qu'il a perdu la raison et vous a tous attaqués, dit Usna.

Il avait replié les jambes, les genoux serrés l'un contre l'autre, les encerclant de ses bras, si bien que ses yeux se présentaient encadrés de denim et de ses cheveux. L'attitude d'un enfant apeuré, et j'aurais bien voulu lui demander si c'était pénible pour lui de se retrouver entouré de tout ce métal façonné par l'homme. Certains Feys inférieurs pouvaient même mourir s'ils étaient emprisonnés dans ce type de structures métalliques, ce qui faisait de la prison une condamnation à mort pour les êtres de la Féerie. Il était heureux que la majorité d'entre eux n'ait aucune prédisposition à enfreindre les lois humaines.

— Qu'est-ce qui a déclenché cette attaque ? s'enquit Aisling.

— Je n'en suis pas sûre, lui dis-je. Il a juste perdu la boule. Je ne sais même pas ce qui s'est passé dans cette pièce. J'étais enfouie sous un monceau de gardes.

Puis mes yeux se posèrent sur Abe toujours allongé la tête sur mes genoux, avant de se porter rapidement sur Frost et Doyle.

— Que s'est-il passé ? m'enquis-je.

— Le Roi s'en est pris à Doyle, me répondit Frost.

— Ce qu'aucun d'eux ne te dira, intervint Abloec, est que la seule chose qui a empêché Doyle de devenir aveugle est qu'il a balancé son flingue en l'air pour faire dévier l'impact du

sortilège. Taranis a tenté de le toucher au visage, avec l'intention délibérée de le tuer ou de le mutiler à jamais. Cela faisait des lustres que je n'avais pas vu ce vieux schnoque faire usage de son pouvoir avec un tel brio.

— N'es-tu pas plus âgé que lui ? lui demandai-je, en lui lançant un regard interrogateur.

— Plus âgé, en effet, répondit-il avec un sourire. Mais mon cœur est toujours celui d'un jeunot. Taranis s'est laissé vieillir de l'intérieur. La plupart d'entre nous ne peuvent décliner physiquement comme les humains, mais à l'intérieur de nous-mêmes, nous pouvons tout autant nous étioler. Tout aussi peu enclins à évoluer avec notre temps.

— Le revolver a donc permis de dévier l'impact de la Main de Pouvoir de Taranis ? demanda Usna.

— C'est ça, répondit Doyle, en faisant un geste de sa main valide. Pas complètement, bien sûr, mais en partie.

— Les revolvers sont pourtant constitués de toutes sortes de matériaux que la magie de la Féerie n'apprécie pas, fis-je remarquer.

— Je ne suis pas convaincu par ces nouveaux flingues en polymère, dit Doyle. Ceux en métal, d'accord, mais étant donné que le plastique ne semble pas importuner les Feys inférieurs, je ne mettrais pas ma main au feu qu'ils soient capables de dévier quoi que ce soit.

— Et pourquoi le plastique n'a-t-il aucun effet négatif sur les Feys inférieurs ? demanda Usna. C'est pourtant autant fabriqué par l'homme que le métal, voire encore plus synthétique même.

— Il se pourrait que cela n'ait rien à voir avec le fait d'être fabriqué par l'homme, mais que ce soit l'aspect métallique qui compte, suggéra Frost.

— Jusqu'à ce que nous en ayons la confirmation, je pense que les gardes devraient seulement utiliser des revolvers métalliques et non en plastique, dit Doyle.

Ce que tout le monde approuva simplement de la tête.

— Lorsque Doyle s'est retrouvé sur le carreau, les humains se sont mis à détalier en hurlant, poursuivit Frost. Taranis a canardé toute la pièce, mais il semblait confus, comme si sa Main de Pouvoir ne savait quelle cible choisir.

— Quand il a arrêté de tirer, Galen et moi avons reçu l'ordre d'évacuer la Princesse, c'est-à-dire toi, ce que nous avons tenté de faire, poursuivit Abloec. C'est à ce moment-là que Taranis a décidé de me faire ma fête.

Il en frissonna imperceptiblement, sa main se crispant sur ma cuisse. Je me penchai vers lui pour lui déposer un baiser sur sa tempe.

— Je suis désolée que tu te sois retrouvé blessé, Abe.

— Je ne faisais que mon boulot.

— Abloec était-il sa cible ? s'interrogea Aisling. Ou a-t-il plutôt visé la Princesse et l'a ratée ?

— Frost ? appela Doyle.

— Je crois qu'il a bien réussi à atteindre sa cible, mais lorsque Abloec est tombé, Galen a pris Meredith dans ses bras et a dégagé, comme je n'avais encore jamais vu quiconque le faire, à l'exception de la Princesse en personne à la Féerie, enchaîna Frost.

— Ce n'est pas Galen qui a ouvert les portes, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

— Non.

— Galen te portait pourtant lorsqu'il les a franchies ? dit Usna.

— Je ne me rappelle pas. Un moment nous étions dans la pièce et le suivant, nous nous sommes retrouvés dans le couloir. Je ne me rappelle vraiment pas ce qui s'est passé avec les portes.

— Vous êtes devenus flous avant de disparaître, m'apprit Frost. À cet instant, Meredith, je me suis demandé si c'était Galen qui t'avait fait sortir ou si un autre sortilège Seelie était parvenu à te kidnapper.

— Que s'est-il passé ensuite ? m'enquis-je.

— La Garde personnelle du Roi lui a sauté dessus, répondit Abloec.

— Vraiment ? s'étonna Aisling.

— Oh, ouais ! fit Abe avec un large sourire. Quel pied !

— Les nobles les plus dignes de sa confiance se sont ligués contre leur Roi ?!!! s'exclama Usna, n'en croyant pas ses oreilles.

Le sourire d'Abloec s'épanouit encore jusqu'à plisser les

contours de son visage de multiples rides.

— Charmant, non ? dit-il.

— Charmant ! approuva à son tour Usna.

— Le Roi s'est-il laissé faire sans se rebiffer ? demanda Aisling.

— Non, répondit Frost. Il a brandi sa Main de Pouvoir trois fois encore. Lors de la dernière, Hugh s'est interposé en se plaçant devant lui, faisant barrage de son corps afin de protéger ceux qui se trouvaient dans la pièce.

— Hugh le Seigneur du Feu a été capable d'encaisser à bout portant l'impact du pouvoir de Taranis ?!!! s'étonna à nouveau Aisling.

— En effet, répondit Frost.

— Sa chemise a un peu roussi, mais sa peau, elle, semblait indemne, dis-je.

— Et comment as-tu pu voir Hugh, me demanda Aisling, si Galen t'avait évacuée à l'abri ?

— Elle est revenue, expliqua Frost, la mine plutôt déconfite.

— Je n'ai pas pu me résoudre à vous abandonner à la félonie des Seelies, lui dis-je.

— J'avais ordonné à Galen de te mettre en sécurité, me rétorqua-t-il.

— Et je lui ai donné un contrordre, rétorquai-je à mon tour.

Il me fusilla du regard et je le lui rendis bien.

— Tu ne pouvais pas abandonner Doyle blessé, peut-être mourant, dit doucement Usna.

— Sans doute, mais si je dois régner un de ces jours, véritablement régner sur une Cour de la Féerie, je devrais être capable de mener une bataille. Nous ne sommes pas des humains qui gardons nos chefs derrière les lignes de front. Les Sidhes se battent de front !

— Mais tu es mortelle, Merry, intervint Doyle. Ce qui modifie certains paramètres.

— Si je suis trop mortelle pour régner, alors tant pis ! Mais je dois régner, Doyle.

— À ce propos, dit Abloec, raconte-leur donc ce qu'a mentionné Hugh au sujet de notre Princesse devenant Reine de sa Cour.

— Cela ne peut être vrai ! s'exclama Usna, qui nous fixait, Abe et moi, les yeux comme des soucoupes.

— Je te jure que si ! lui assura Abloec.

— Hugh aurait-il lui aussi perdu la raison ? demanda Aisling. Sauf ton respect, Princesse, mais les Seelies ne permettront jamais à une noble Unseelie en partie farfadet et humaine de siéger sur leur trône doré. Pas à moins que la Cour n'ait radicalement changé de mentalité au cours de mes deux cents ans d'exil.

— Qu'en dis-tu, Usna ? s'enquit Doyle. Es-tu aussi choqué qu'Aisling ?

— Dites-moi d'abord si Hugh a avancé des raisons pour avoir changé d'avis.

— Il a évoqué les cygnes aux chaînes d'or et le retour à leur Cour d'un chien vert de la Féerie, répondit Frost.

— Ma mère m'a en effet parlé d'un Cu Sith qui s'est interposé lorsque le Roi a voulu battre une servante, dit Usna.

— Et tu n'as pas pensé nous en faire part ? lui demanda Abe.

— Cela ne semblait pas très important, répondit Usna en haussant les épaules.

— Apparemment, certains nobles ont interprété la désapprobation du chien comme un signe défavorable pour Taranis, dit Doyle.

— Et parce qu'il est devenu super casse-couilles et complètement fou à lier, commenta Abloec.

— Eh bien ça aussi, ajouta Doyle.

— Ils t'ont offert le trône de la Cour Seelie, vraiment ? me demanda Aisling en tournant les yeux vers moi.

— Hugh a mentionné quelque chose au sujet d'un vote parmi les nobles, et que s'il était défavorable à Taranis, ce dont il semblait plutôt sûr, il les inciterait à voter pour moi, nouvelle candidate potentielle.

— Et qu'as-tu répondu à ça ? s'enquit Aisling.

— J'ai dit que nous devions en parler au préalable à notre Reine, avant que je puisse répondre à cette offre généreuse.

— En sera-t-elle ravie, ou vraiment agacée ? demanda Usna.

Pensant qu'il s'agissait d'une question purement rhétorique, je n'en répondis pas moins :

— Je n'en sais rien.

— Moi non plus, ajouta Doyle.

— Comme je souhaiterais le savoir, dit Frost.

Nous allions nous retrouver piégés entre un souverain de la Féerie fêlé et un autre qui était on ne peut plus cruel. Or, j'avais compris des années plus tôt que la différence entre la folie et la cruauté importait peu à ceux qui en faisaient les frais.

Chapitre 11

Doyle et Frost firent appel aux lumières d'Usna pour obtenir d'autres bribes d'infos supposées sans importance venant de sa mère et de la Cour Seelie. Et il y en avait pas mal ! Apparemment, Taranis semblait avoir un comportement des plus étranges depuis quelque temps déjà.

— Pourquoi avez-vous réclamé ma présence pour cette discussion ? demanda Aisling tandis que nous approchions du portail de la propriété de Maeve Reed. Taranis a formellement interdit à quiconque de m'adresser la parole, sous peine de torture. En conséquence, je n'ai aucun service de renseignements pour vous faire des rapports.

— Le sithin des Seelies t'a reconnu en tant que roi à notre arrivée en Amérique, dit Doyle. Tu as été banni de leur Cour pour cette raison.

— Je suis parfaitement conscient de ce qui m'a coûté ma place, rétorqua Aisling.

— De ce fait, on a offert à la Princesse le trône qui te revient de droit, ajouta Doyle.

Les yeux d'Aisling s'écarquillèrent. Son ahurissement était perceptible, même au travers du voile. De toute évidence, il n'avait pas fait le rapprochement.

Le chauffeur de la limousine ouvrit la portière. Aucun de nous ne broncha, le temps qu'Aisling puisse digérer.

— Laissez-nous quelques instants, Fred, lui dis-je.

Et la portière se referma.

— Que le sithin m'ait reconnu il y a de cela plus de deux cents années ne veut pas dire que je serais toujours son choix aujourd'hui, dit Aisling. Et d'ailleurs, ce n'est pas à moi à qui les nobles ont fait cette proposition.

— Je voulais seulement t'en aviser au préalable, lui expliqua

Doyle. Je ne voudrais pas que tu penses que nous avions oublié que la Féerie même te l'avait offert jadis.

Aisling le regarda pendant un certain temps.

— Particulièrement prévenant de ta part, Doyle.

— Tu as l'air surpris, lui fis-je remarquer.

Il tourna les yeux vers moi.

— Doyle a été les Ténèbres de la Reine depuis des temps immémoriaux, Princesse. Je commence tout juste à réaliser que certaines de ses plus subtiles émotions ont dû être réprimées durant tous ces siècles sous les ordres de Sa Majesté.

— C'est la manière la plus polie que j'aie entendue de dire que tu n'étais qu'un bâtard sans cœur, lança Abloec.

Les yeux d'Aisling se plissèrent. Je crois qu'il souriait.

— Je ne l'aurais pas précisément dit comme ça.

Doyle sourit à son tour, avant de dire :

— Je pense que bon nombre d'entre nous sont en passe de découvrir qu'avec toute l'attention que nous porte la Princesse, nous sommes davantage nous-mêmes que nous ne l'avons été depuis fort longtemps.

Sur ce, ils tournèrent les yeux dans ma direction. Sous le poids de ces regards, je ne sus plus où me mettre, prête à me tortiller d'embarras. Je parvins néanmoins à me maîtriser et restai assise là, essayant d'assurer dans le rôle de la princesse qu'ils pensaient que j'étais. Mais certaines fois, comme en cet instant, j'avais le sentiment que je ne pouvais pas vraiment être celle qui leur donnerait tout ce qui leur était nécessaire. Personne n'aurait pu leur apporter tout ce dont ils avaient besoin.

Je perçus une bouffée de brise printanière et de fleurs, puis une voix qui n'en était pas vraiment une mais ressemblant plutôt à un écho dans tout le corps, un murmure fredonnant sur ma peau : « *Nous serons amplement suffisants.* »

Je savais ce dont il s'agissait : ce bon vieux concept qu'avec le Dieu ou la Déesse de votre côté, vous ne pouviez pas perdre. Cependant, par moments, je n'étais plus du tout certaine que gagner ait la même signification pour Elle que pour moi.

Chapitre 12

Une meute de chiens de la Féerie surexcitée nous accueillit sur le perron, nous faisant fête à grands renforts d'abolements, de jappements et d'autres sonorités rappelant vaguement la parole humaine. Une faculté dont je ne me serais pas permis de douter étant donné leur origine surnaturelle.

Il y en avait tellement à la porte d'entrée qui tentaient de souhaiter la bienvenue à tant de maîtres que nous ne pouvions même plus avancer. Comme les chiens humains, ils nous donnaient l'impression d'être partis depuis des jours et non depuis quelques heures à peine. Les miens ressemblaient à des lévriers. Malgré certaines différences au niveau de la tête, des oreilles, de la ligne de la silhouette des épaules à la queue, ils avaient cependant la même élégance tout en muscles. Avec un pelage d'un blanc pur, luminescent comme ma peau, taché d'un rouge semblable à mes cheveux. Minnie, le raccourci pour Miniver, en avait une grande sur le dos et la moitié de la tête, particulièrement saisissante : rouge d'un côté, blanche de l'autre, comme si une ligne avait été tracée au milieu. Mon beau Mungo, un peu plus grand, un peu plus lourd et même plus blanc encore, avait une oreille rouge qui lui donnait un peu de couleur.

Parmi ces chiens-loups irlandais génétiquement métissés avec une espèce moins résistante, il y en avait qui surplombaient de manière imposante tous les autres, telles des montagnes dominant une immense plaine. Certains avaient des poils râches, d'autres lisses, mais tous se déclinaient en rouge et blanc. Puis venaient les terriers qui tournoyaient autour de nos chevilles. Ils étaient majoritairement blanc et rouge, sauf quelques exceptions noir et brun clair, une espèce disparue, revenue à la vie grâce à la magie sauvage, d'où descendaient la

plupart des terriers actuels.

C'était Rhys qui en avait hérité du plus grand nombre, mais après tout, il était un dieu de la mort, ou du moins l'avait été autrefois. Notre peuple imaginait généralement le pays des défunt combme un lieu souterrain ; qu'il ait attiré des terriers kiffant gratouiller la terre semblait plutôt logique. Il ne semblait pas se soucier de ne pas avoir inspiré des chiens de meute plus gracieux, ni de gigantesques chiens de guerre. Il s'était agenouillé au milieu de cette mêlée qui aboyait, grognait, tous si petits, mais transpirant une joie contagieuse. Notre peuple avait toujours adoré ses animaux. Ils nous avaient vraiment manqué.

Une autre originalité de couleur était visible chez ceux de Doyle, pas aussi grands que les chiens-loups, mais plus en chair, des muscles noirs, bien charpentés, la forme sous laquelle ils s'étaient présentés à nous à l'origine. Les chrétiens les appelaient les « chiens de l'enfer », bien qu'ils n'aient rien à voir avec Lucifer. Ils étaient noirs, du noir du néant d'où aucune vie n'émergerait. L'obscurité doit précéder la lumière.

Lorsque Doyle essaya de marcher sans aide, il perdit l'équilibre. Frost offrit donc à son ami ses bras musclés. Étrangement, aucun chien ne lui avait fait la fête. Comme d'autres, il les avait caressés sans qu'ils se transforment à son contact.

Nous en ignorions tous la raison. Je savais néanmoins que cela ennuyait Frost. Il craignait, selon moi, qu'il s'agisse du signe indiscutable qu'il n'était pas assez puissant pour être reconnu comme Sidhe pure souche. Certes, il avait autrefois été le gel blanc, Jack Frost, et à présent il était mon Froid Mortel, mais demeurait toujours chez lui une certaine insécurité : n'étant pas né Sidhe, il se considérait comme un parvenu.

De petits Feys ailés survolaient la masse tourbillonnante des chiens : les demi-Feys. Ne pas avoir d'ailes chez eux était la marque d'un terrible opprobre. C'était le cas de tous ceux qui m'avaient suivie en exil, jusqu'au moment où j'avais permis de régénérer la magie à la Féerie. Polly et Royal, sœur et frère jumeaux aux cheveux sombres et aux ailes scintillantes, me saluèrent de la main.

Je les saluai en retour. Être accueillie ainsi par une nuée de

demi-Feys et par nos chiens était un véritable honneur. Je n'aurais jamais pensé y avoir droit.

Je proposai d'aider Frost à soutenir Doyle, mais celui-ci s'y opposa, me fuyant même du regard. Sa « faiblesse » supposée l'avait profondément blessé. L'un de ses grands chiens noirs me repoussa du museau en émettant un grognement assourdi. Mungo et Minnie s'avancèrent, les poils du cou hérissés, laissant présager un combat auquel j'aurais préféré ne pas assister, si bien que je reculai en les encourageant de la main à me suivre.

Ils n'auraient pas hésité à me protéger si nécessaire, mais semblaient bien vulnérables comparés à ceux de Doyle. Je leur caressai la tête. Mungo s'appuya contre ma jambe, et ce poids me rasséréna. Je ne désirais rien de plus qu'une petite sieste avec eux couchés à côté de mon lit ou de la porte. Tous mes hommes n'appréciaient pas nécessairement ce public à fourrure, et parfois, moi non plus.

Néanmoins, nous avions encore une tâche à accomplir avant de pouvoir aller nous reposer : appeler ma tante, Andais, la Reine de l'Air et des Ténèbres, dès que nous serions entrés dans la maison. J'aurais mis Doyle et Abe directement au lit, mais Doyle avait fait remarquer que si quelqu'un lui avait déjà raconté qu'on m'avait offert le trône de la Cour rivale, elle serait bien capable de l'interpréter comme une trahison. Elle pourrait considérer que je désertais le navire. Et Andais ne prenait pas très bien toute impression de rejet, même illusoire.

Elle était déjà plutôt énervée qu'autant de ses gardes les plus dévoués l'aient plaquée pour me suivre. Perso, je ne le voyais pas sous cet angle-là. Ils avaient choisi de saisir leur chance pour pouvoir s'adonner aux plaisirs de la chair après les siècles de chasteté qu'elle leur avait imposés. Pour ça, la plupart des hommes auraient couché avec la première femme consentante qui passait par là. Évidemment, le fait que je ne sois pas adepte des plaisirs sadiques dans lesquels se complaisait Tata Andais aidait, mais n'était-ce pas là une autre vérité qu'il valait mieux garder pour soi ?

Doyle s'était donc montré déterminé à assister à notre entretien. Il voulait qu'elle voie ce que Taranis avait fait. Je crois

qu'il pensait que ce soutien visuel parviendrait à faire obstacle à ses habituelles sautes d'humeur massacrantes. Elle était en fait plus équilibrée que mon oncle, mais par moments, ma tante ne semblait pas avoir toute sa raison. Se réjouirait-elle de cette nouvelle surprenante, ou la trouverait-elle détestable ? Pour tout dire, je n'en savais rien.

Doyle s'assit au bord du lit, je pris place près de lui et Rhys s'installa à côté de moi, à l'opposé.

— Tu m'as promis du sexe, me rappela-t-il sur le ton de la plaisanterie. Mais je te connais ! Tu vas te retrouver distraite, à moins que je ne reste là.

Toujours le mot pour rire. Mais Doyle approuva trop hâtivement cette proposition, me prouvant que mes Ténèbres était bien plus grièvement blessé qu'il ne le laissait transparaître.

Frost se tenait debout au coin du lit, pour sortir plus facilement ses armes si nécessaire.

Galen était à côté de lui. Il avait insisté pour être présent au cours de cet appel et tout ce que nous avions tenté pour l'en dissuader avait échoué. À la fin, il avait été plus simple d'y renoncer. Son argument étant que nous avions besoin d'au moins un garde valide supplémentaire, ce qui était tout à son honneur. Mais je pense que nous n'étions, ni l'un ni l'autre, certains de la réaction d'Andais lorsqu'elle apprendrait les nouvelles de la Cour Seelie. Il avait peur pour moi, et moi, j'avais peur pour nous tous.

Abe était allongé de l'autre côté du lit. Il n'avait pas vraiment souhaité être invité à la fête, mais s'était abstenu de protester lorsque Doyle le lui avait ordonné. Je pense qu'Abloec avait la trouille d'Andais. Il n'était pas le seul.

Rhys s'avança alors vers le miroir, rapprochant la main de la glace, sans l'effleurer.

— Tout le monde est prêt ?

J'approvai du chef.

— Oui, répondit Doyle.

— Non, dit Abloec, mais mon vote ne compte pas, apparemment.

— Vas-y, se contenta de dire Frost.

Galen fixait le miroir, les yeux un peu trop brillants, pas à cause de la magie, mais du stress lorsque Rhys en effleura la surface, usant d'une quantité de magie tellement infime qu'elle me fut complètement imperceptible. La glace s'embruma quelques instants, puis la chambre à coucher toute noire de la Reine nous apparut. Elle n'y était pas. Mais sur son gigantesque couvre-lit drapé de noirceur paraissant inoccupé, on distinguait un corps... un homme.

Il était couché sur le ventre en travers de la fourrure et des draps noirs. Sa peau n'était pas seulement blanche, ou même de l'éclat lunaire qu'avait la mienne, mais était si pâle qu'elle en semblait translucide. Comme si elle avait pu être de cristal. Sauf que cette peau cristalline était entaillée de longues estafilades cramoisies au niveau des bras et des jambes. La Reine avait épargné son dos et ses fesses, ce qui signifiait probablement que ces entailles étaient dues à une tentative de persuasion plutôt qu'à une torture méthodique. Andais préférait se concentrer sur le buste lorsqu'elle voulait causer essentiellement de la souffrance, et bien atroce encore.

Le sang scintillait sous les lumières, à nouveau étincelant tel un joyau, un phénomène que je n'avais jamais vu se produire auparavant avec ce fluide vital. La chevelure de l'homme s'étalait sur un côté de son corps, réfléchissant de petits prismes arc-en-ciel. Il était si immobile qu'un instant, je ne pus m'empêcher de penser qu'il devait y avoir une horrible blessure qui échappait à notre vue. Je vis ensuite son thorax se soulever, puis s'affaisser. Il était dans un triste état, mais vivant.

— Crystall, l'appelai-je dans un murmure.

Il tourna la tête, lentement, souffrant de toute évidence. Il posa la joue contre la fourrure, pour nous fixer avec des yeux qui semblaient vides, comme si tout espoir avait pour lui disparu. Voir cela me brisa le cœur.

Crystall n'avait pas été mon amant, ce qui ne l'avait pas empêché de combattre vaillamment à nos côtés à la Féerie, en portant secours à Galen, qui avait bien failli y laisser sa peau. La Reine avait décrété que tous les gardes qui le souhaitaient pouvaient me suivre en exil, et bien trop avaient accepté. Du coup, elle avait dû revenir sur son offre généreuse. Ceux qui

m'avaient accompagnée étaient en sécurité avec moi. Ceux qui n'avaient pas fait partie des premiers groupes que Sholto, le Seigneur de l'Insaisissable, avait guidés jusqu'à Los Angeles avaient dû rester. Piégés avec une femme qui ne prenait bien aucun type de refus, alors même qu'ils avaient clairement porté leur choix sur une autre. Et maintenant, je pouvais voir ce que cette femme, ma tante, en pensait.

Je tendis la main vers le miroir, comme si j'avais pu toucher l'homme qui se trouvait de l'autre côté, mais malheureusement, je ne possépais pas ce pouvoir. J'étais incapable d'accomplir ce qu'avait fait si facilement Taranis plus tôt aujourd'hui.

— Princesse, murmura Crystall, d'une voix enrouée, comme rugueuse.

La raison de cette sonorité particulière ne m'était pas inconnue. C'est le résultat quand on a trop hurlé. Je le savais parce que je m'étais retrouvée à la merci de la Reine suffisamment souvent. « La merci de la Reine » avait été intégrée à un dicton populaire chez les Sidhes Unseelies, du style : « J'aimerais mieux me retrouver à la merci de la Reine que d'être banni. »

Andais considérait l'exil de la Féerie pire encore que n'importe quel supplice de son invention. Elle ne comprenait pas pourquoi autant de ses Feys avaient fait ce choix. Tout comme elle n'avait pas compris pourquoi mon père, Essus, m'avait emmenée ainsi que toute notre maisonnée dans le monde des humains après qu'elle eut tenté de me noyer à l'âge de six ans. Si j'étais suffisamment mortelle pour succomber à la noyade, alors je n'étais pas assez Sidhe pour qu'on me laisse vivre. C'est la même chose que de noyer un chiot parce que l'on se rend compte après sa naissance que l'accouplement de la chienne de race avait en fait eu lieu avec quelque bâtard ayant réussi à franchir la clôture.

Andais avait été choquée que mon père quitte la Féerie pour aller m'élever parmi les humains, et tout aussi choquée lorsque, bon nombre d'années plus tard, presque toute sa Garde avait montré un certain engouement à me suivre dans les Terres Occidentales. Car pour elle, quitter la Féerie était pire que la mort, et elle ne parvenait pas à accepter que cela ne soit pas

l'avis de tout le monde. Ce qu'elle n'avait pas pigé était que d'être à sa merci était devenu un destin bien plus funeste encore.

Je fixai Crystall dans les yeux, ces yeux brillants dénués d'espoir, et ma gorge se serra en refoulant les larmes que je ne pouvais me permettre de laisser couler. Andais nous avait laissé un cadeau à contempler, mais elle nous épiait et interpréterait ces pleurs comme un signe de faiblesse. Crystall constituait un rappel visuel. L'exemple qu'elle nous présentait, qu'elle me présentait. Je n'étais pas certaine de la signification de son message mais, pour elle, il était parfaitement clair. Que la Déesse me vienne en aide ! Mis à part sa jalousie et sa grande haine du rejet, je ne voyais aucun message là !

— Oh Crystall ! Je suis désolée, fut tout ce que je pus dire.

Sa voix, qui m'avait rappelé le tintement de carillons sous une douce brise, n'était plus à présent qu'un croassement saturé de souffrance lorsqu'il parvint à ânonner :

— Tu n'as pas à te faire le moindre reproche, Princesse.

Puis ses yeux se portèrent vivement vers ce que je savais être la porte menant au corridor, bien que cette partie de la chambre me soit invisible. Son visage se ferma et pendant quelques instants, là où s'était reflétée de la détresse surgit la rage. Une rage qu'il engloutit au plus profond de lui-même. Il la dissimula et son regard n'afficha plus qu'une expression aussi neutre que possible pour lui dans ces conditions.

Je priai pour qu'Andais ne l'ait pas perçu. Sinon, elle tenterait de l'extraire en le battant comme plâtre.

La Reine s'avança alors dans la chambre dans les bruissements de soierie de sa longue robe noire qui laissait apparaître un triangle de sa chair blanche, la perfection plane de son ventre et un peu de son nombril. Un mince lacet noué en travers de son décolleté l'empêchait de s'ouvrir complètement. De longues manches laissaient entrevoir la majeure partie de ses avant-bras. Elle avait dû être appelée pour une affaire importante pour s'être parée de pareils atours, alors que Crystall était encore là, dans son lit. Il n'était pas assez amoché pour qu'elle ait jugé en avoir terminé avec lui.

Sa longue chevelure noire était rassemblée en queue-de-

cheval. Le ruban qu'elle avait choisi était rouge. Je ne l'avais encore jamais vue porter cette couleur, pas même le moindre menu détail, le seul rouge qu'affectionnait la Reine sur sa personne provenant du sang d'autrui.

Je n'aurais su l'expliquer, mais ce ruban carmin me contracta l'estomac, intensément, et mon pouls s'emballa. Andais sembla glisser vers le lit, pour venir se placer devant Crystall, suffisamment près pour caresser son dos encore indemne, oisivement, comme s'il s'était agi d'un chien. Il tressaillit dès le premier effleurement avant de parvenir à se maîtriser, essayant de se faire oublier.

Puis elle braqua sur nous ses yeux tricolores : gris charbon passant à la couleur des nuages d'orage à un gris hivernal quasi blanc, si parfaitement assortis à ses cheveux noirs et à sa carnation pâle. Elle avait l'allure idéale pour des fringues gothiques, comme Abloec, sauf qu'elle était mille fois plus effrayante qu'aucun Goth sur la planète. Andais était terrifiante, comme peut l'être un tueur en série, et elle était la sœur de mon père, ma Reine, et je ne pouvais rien y changer.

— Tante Andais, nous revenons de l'hôpital pour vous apprendre d'importantes nouvelles.

Nous nous étions déjà mis d'accord : nous devions être clairs dès le départ et lui faire comprendre que notre priorité était de tout lui raconter dès que possible.

— Ma Reine, la salua Doyle en faisant une courbette maladroite, aussi profonde que le lui permirent ses bandages.

— J'ai ouï bon nombre de rumeurs aujourd'hui, dit-elle, d'une voix que certains pensaient être d'une charmante sonorité rauque, mais qui m'emplissait invariablement d'un sentiment de terreur.

— La Déesse seule sait quelles sont ces rumeurs, intervint Rhys en revenant se placer près du lit, à côté de moi. La vérité est beaucoup plus bizarre.

Il fit ce commentaire en souriant et avec sa désinvolture coutumière.

Elle lui lança un regard qui voulait tout dire sauf qu'elle l'avait à la bonne. Si ce regard servait d'indicateur, il n'y aurait aucun moyen d'alléger la tension ambiante. Puis elle tourna à

nouveau ses yeux furibards vers Doyle.

— Qui pourrait ainsi blesser les Ténèbres mêmes ?

Même si elle semblait presque désintéressée, sa voix révélait sa colère. Elle savait, elle était au courant. Qui l'avait renseignée, bon sang ?

— Lorsque apparaît la Lumière, les Ténèbres doivent se dissiper, dit Doyle, de sa meilleure intonation dénuée de tout.

Elle fit courir ses ongles laqués de rouge vif le long du dos de Crystall, y laissant des traces vermeilles, bien qu'elle ne lui eût pas à proprement parler égratigné la peau. Crystall détourna le visage du miroir et d'elle par la même occasion, effrayé, selon moi, à l'idée d'être incapable de contrôler son expression.

— Quel flamboiement serait assez intense pour repousser les Ténèbres ? s'enquit-elle.

— Taranis, le Roi de la Lumière et de l'illusion, a toujours une Main de Pouvoir des plus puissantes, répondit Doyle, la voix encore plus vide que la sienne.

Elle enfonça alors les ongles dans le dos de Crystall, juste en dessous de son omoplate, comme si elle avait la ferme intention d'en extraire une poignée de chair. Du sang se mit à perler autour de sa main, comme de l'eau s'infiltrant dans une petite cavité, lentement, jusqu'à la remplir.

— Tu sembles préoccupée, Meredith. Quelle pourrait en être la raison ? dit-elle sur le ton badin de la conversation, à l'exception du soupçon de cruauté sous-jacent.

Je pris la décision de me concentrer sur ce qui pourrait contribuer à détourner son attention de l'homme dans son lit qu'elle tourmentait.

— Taranis nous a attaqués lors de notre entretien au miroir dans le bureau de l'avocat. Il a blessé Doyle, ainsi qu'Abloec. Il a essayé de m'attraper lorsque Galen m'a évacuée vers la sortie pour me mettre hors de danger.

— Oh, je doute fort qu'il ait eu la moindre intention de te blesser, Meredith, même dans sa folie. Je soupçonnerais plutôt qu'il a essayé d'avoir Galen.

Je la regardai en clignant des paupières, interloquée. La façon dont elle venait de s'exprimer semblait indiquer qu'elle savait quelque chose que nous, nous ignorions.

— Et pourquoi aurait-il pris Galen pour cible ?

— Demande-toi tout d'abord, ma nièce, pourquoi il l'a accusé, ainsi qu'Abloec et Rhys, d'avoir violé Dame Caitrin.

Et de sa main crispée, elle plongea ses ongles plus profondément encore dans la chair de Crystall. D'imperceptibles sillons sanguins ruisselèrent sur sa peau.

— Je ne sais pas, Tante Andais, lui dis-je, en tentant de contrôler la régularité comme la neutralité de ma voix.

Je m'efforçai de ne montrer ni peur ni colère, bien qu'à ce moment précis, la frousse soit de loin l'émotion la plus virulente. Elle en avait ras le bol et j'en ignorais la raison. Si elle était au courant de la proposition qu'on venait de me faire au sujet du trône des Seelies, elle se lasserait certainement, mais si je lâchais le morceau, elle pourrait penser que je me sentais coupable, alors que pas du tout. Elle était toujours difficile à gérer, me donnant l'impression de me trouver au beau milieu d'un champ de mines. Je devais en sortir, mais comment procéder sans me faire exploser ? C'était bien là la question.

— Oh allons, Meredith, réfléchis ! Ou serais-tu si peu Unseelie et si Seelie dans l'âme que la fertilité est tout ce qui te préoccupe ?

— Je croyais que ma fécondité était supposée être le sujet exclusif de mes pensées pour devenir votre héritière, Tante Andais ?

Elle crispa la main et Crystall ne put réprimer un gémississement. Elle lui avait gravé à même la chair une fleur maléfique sanguinolente. Puis elle leva sa main pâle, et je vis le sang de Crystall qui lui coulait le long des doigts.

— Seras-tu donc un jour mon héritière, Meredith, ou un autre trône remporterait-il davantage tes faveurs ?

Et là, elle venait de dire quelque chose sur lequel je pouvais rebondir.

— Il est vrai que lorsque Taranis a été maîtrisé par ses nobles, ils m'ont offert l'opportunité d'accéder à son trône.

— Tu as accepté ! me dit-elle d'un ton sifflant et menaçant, se redressant de toute sa hauteur pour avancer à grands pas vers le miroir.

— Pas du tout. Je leur ai dit que nous devions débattre de ces

questions avec notre Reine, avec vous, Tante Andais, avant que je puisse accepter, ou non.

Elle était à présent arrivée au miroir, bloquant à notre vue le lit où reposait Crystall. Sa colère avait éveillé son pouvoir. Sa peau commençait à luire, ses yeux étaient emplis de lumière, mais pas de la manière dont les yeux des Sidhes étincellent par magie. On aurait dit que derrière tout ce gris et ce noir se trouvait une lueur, comme si une bougie y scintillait. En ce qui concernait le reste d'entre nous, généralement, les couleurs brillaient individuellement, mais pas chez elle. Elle était Reine et se devait d'être originale.

— J'ai entendu dire que tu avais sauté sur l'occasion, espèce de petite garce ingrate !!!

— On vous aura menti, Tante Andais, dis-je en m'efforçant de préserver la neutralité de ma voix.

— C'est ça ! Rappelle-moi donc que tu es de mon sang, que tu représentes ma dernière chance d'avoir quelqu'un de ma lignée qui me succédera sur le trône. Mais si seulement tu pouvais tomber enceinte, Meredith ! La Déesse sait pourtant que tu baises allègrement avec tout ce qui bande ! Comment se fait-il que ton ventre reste vide ?

— Je n'en sais rien, ma Tante, mais en revanche, je peux vous affirmer que nous sommes venus ici directement de l'hôpital. À peine entrés dans la maison, nous nous sommes immédiatement rendus devant ce miroir afin de vous appeler pour vous relater ce qui s'était passé. Je vous fais la promesse sur Les Ténèbres Qui Dévorent Toutes Choses que je n'ai pas dit aux Seelies que j'acceptais de prendre place sur leur trône. Mais plutôt que nous devions en parler à notre Reine avant de pouvoir leur donner une réponse.

Ses yeux commencèrent à se ternir. Son pouvoir refluait progressivement. La vague contraction dans mon estomac s'atténua d'un chouïa. Je venais de formuler un serment qu'aucun Fey n'aurait pu prendre à la légère. Il existait des pouvoirs plus ancestraux que la Féerie même, attendant dans l'ombre de punir les parjures.

— Tu n'as vraiment pas accepté de siéger sur le trône doré et d'abandonner notre Cour ?

— Non, je ne l'ai pas accepté.

— Je dois donc me résoudre à te croire, ma nièce. Mais les Seelies semblent particulièrement convaincus que tu seras leur prochaine Reine.

Doyle tendit son bras valide pour me toucher. Je lui effleurai la cuisse au moment même où Rhys me posait la main sur l'épaule.

— Je ne peux contrôler ce qu'ils disent, ou pensent, lui dis-je. Mais je n'ai pas donné mon accord.

— Et pourquoi pas ?

— J'ai des amis et des alliés à notre Cour. À ma connaissance, je n'en ai aucun à la Cour Seelie.

— Tu dois avoir là-bas de puissants alliés, Meredith. Ils sont en train de juger Taranis inapte à régner en ce moment même. Ils t'éliront ensuite Reine. Chose qu'ils ne feraient pas à moins que les nobles de cette Cour ne t'aient sollicitée. Ils doivent te courtiser depuis pas mal de temps. Il a dû y en avoir, des rencontres secrètes dont je n'ai pas eu vent, et qu'aucun de tes gardes n'est venu me rapporter !

Je commençais à voir d'où venait sa colère, et je ne pouvais pas tout à fait l'en blâmer.

— L'une des raisons pour lesquelles j'ai refusé, en le leur disant clairement, est que je devais m'entretenir avec vous au préalable, Tante Andais. Les nobles ne m'ont jamais sollicitée, de quelque manière que ce soit. Taranis s'est révélé insistant à un niveau quasi surnaturel lorsqu'il m'avait exprimé son désir de me convier à leur célébration du Solstice d'Hiver. Mais à part ça, je n'ai pas eu à traiter avec la Cour Seelie. Je vous en fais le serment. Je doute donc fortement de leurs véritables motivations pour me proposer cela.

— Je connais Hugh. C'est un animal politique. Il ne te l'aurait pas proposé à moins d'avoir une bonne raison. Tu peux me jurer qu'il ne t'a jamais sollicitée auparavant ?

— Je vous le jure.

— Les Ténèbres, raconte-moi précisément ce qu'il s'est passé.

— Je crains, ma Reine, de ne pouvoir vous être d'une grande utilité. Je l'avoue honteusement, j'étais inconscient pendant la

quasi-totalité des événements.

— Tu n'as pourtant pas l'air si mal en point !

— Hafwyn m'a soigné à l'hôpital, sinon j'y serais encore.

— Abloec ! appela-t-elle alors.

Celui-ci remua sur le lit. Jusque-là, il avait tout fait pour ne pas se faire remarquer.

— Oui, ma Reine ? répondit-il.

— Sais-tu pourquoi Taranis te prendrait pour cible ?

Il se redressa lentement, faisant attention à son dos blessé, pour finir par se retrouver presque à quatre pattes derrière nous.

— À une époque, mon pouvoir était nécessaire pour élire une reine, tout comme le pouvoir de Meabh l'était pour choisir un roi. Je pense que Taranis a entendu dire que mon pouvoir m'était en partie revenu. Je pense qu'il a eu peur que j'aide Meredith à devenir Reine de la Féerie. Si nous avions su que l'un ou l'autre de ses nobles nourrissait le rêve de lui offrir leur trône, alors les accusations faites contre moi auraient eu un certain sens. Il voulait m'éloigner de la Princesse.

— Galen ! appela-t-elle ensuite. Pourquoi t'a-t-il pris pour cible, toi ?

Il en sembla un instant troublé.

— Je n'en sais rien, répondit-il en secouant négativement la tête.

— Allons, Galen, Chevalier Vert, l'homme vert, pourquoi donc ?

C'est là que j'eus une illumination.

— Il est au courant de la prophétie qu'a reçue Cel de ce médium humain, dis-je.

— En effet, Meredith, que toi et l'homme vert ferez revenir la vie aux Cours. Taranis a fait la même erreur que mon fils. Il pense que Galen est l'homme vert mentionné dans cette prophétie. Mais tous les deux semblent avoir oublié l'histoire de notre peuple.

— L'homme vert signifie le Dieu, le Consort.

Andais approuva de la tête avant de tourner ses yeux singuliers vers Rhys.

— Et toi, pourquoi t'es-tu retrouvé mêlé à cette affaire ? Es-

tu parvenu à le comprendre ?

— Il a entendu que j'étais redevenu Crom Cruach. Si j'avais vraiment retrouvé toute ma puissance d'antan, alors il aurait de quoi me redouter.

— Selon ce que j'ai ouï dire, tu as tué une Gobeline d'un simple toucher, comme tu le pouvais autrefois. Est-ce vrai ?

— En effet, en cette occasion, mais j'ignore si cela fonctionnera à nouveau.

— Une simple rumeur a dû être suffisante pour Taranis, dit-elle, semblant quelque peu calmée.

On n'allait pas s'en plaindre. Puis elle regarda Doyle.

— J'ai compris pourquoi il t'a attaqué. Si j'essayais d'assassiner la Princesse, je te tuerais en premier. Mais là où il a commis une erreur, c'est en oubliant de s'en prendre ensuite à notre Froid Mortel.

Elle tourna alors ses yeux devenus parfaitement calmes vers lui, si silencieux, posté près du lit.

— Pour assassiner Meredith et y survivre, cela nécessiterait de vous tuer tous deux, n'est-ce pas, Froid Mortel ?

Frost s'humecta les lèvres. Il avait raison d'être nerveux. Il ne s'agissait pas d'un sujet de conversation que nous aurions voulu avoir avec notre Reine.

— Cela est vrai, ma Reine, répondit-il.

— La Cour Seelie t'a-t-elle imposé la même condition que moi ? m'interrogea-t-elle. Devras-tu être enceinte avant de prendre place sur leur trône ?

— Non, ils me l'ont proposé sans conditions particulières, excepté que les nobles Seelies aient voté l'abdication de Taranis à mon avantage.

— Et qu'en as-tu pensé, Meredith ?

— J'en ai été flattée, mais pas au point de me montrer stupide. Je me demande si les nobles joueraient quelque jeu de leur propre cru, et si cette proposition n'a d'autre objectif que de leur faire gagner du temps afin de consolider leur propre tentative d'appropriation du trône. Un vote destiné à m'y faire prendre place ralentirait le processus pour élire un nouveau Roi, ou une Reine, et en cela, considérablement.

Andais eut un petit sourire.

— Serait-ce Doyle qui t'a soufflé ce raisonnement ?

— Non, ma Reine, répondit celui-ci. La Princesse a parfaitement conscience des nombreuses traîtrises possibles de la Cour Seelie.

— Est-ce vrai que Taranis t'a presque battue à mort lorsque tu étais enfant ?

— Oui.

Et j'ajoutai mentalement : *Et vous, vous avez tenté de me noyer !* tout en préférant m'abstenir de l'ouvrir à ce sujet.

Andais sourit comme si le même souvenir venait de lui traverser l'esprit et que, pour elle, il était plutôt agréable.

— Meredith, Meredith ! Tu dois apprendre à maîtriser ton expression. Tes yeux t'ont encore trahie, me révélant toute la haine que tu ressens pour moi.

Je les baissai donc, incertaine de pouvoir répondre sans mentir.

Elle éclata de rire, un son charmant mais qui me fit frémir, comme si c'était mon corps couché là-bas sur son lit, impuissant à se protéger de ce qui s'ensuivrait, inexorablement. J'aurais voulu pouvoir voler au secours de Crystall pour l'arracher à ses griffes, mais je ne voyais aucun moyen de mettre ce projet à exécution. La moindre tentative de ma part, vouée probablement à l'échec, ne ferait que l'encourager à le maltraiter davantage et bien pire encore. Elle en déduirait qu'il était précieux à mes yeux, et cela l'amuserait encore plus de le débiter en tranches.

— Maintenant que je sais que tu n'as pas rencontré Hugh et les nobles Seelies en secret, je peux te confirmer qu'ils avaient bien des intentions trompeuses à ton égard. Il se pourrait que leur stratagème consiste à faire sortir de l'ombre tous les assassins potentiels. Ou il se pourrait, comme tu l'as dit, qu'ils aient tout simplement balancé ton nom afin de ralentir le processus permettant ainsi à quelqu'un d'autre de consolider sa position. Je pense que cette dernière hypothèse est la plus plausible. Néanmoins, cette proposition est si inattendue que je n'ai pas eu le temps de m'y pencher davantage et de creuser en détail.

Ce qu'elle voulait dire par là était qu'elle avait été tellement

certaine que je l'avais trahie et que je m'étais ralliée à la Cour rivale qu'elle s'était retrouvée en proie à une colère telle que cela lui avait embrouillé les idées. Un raisonnement que je me gardais bien de partager. Je relevai les yeux vers elle, étant parvenue à garder mon visage inexpressif, ou du moins, c'est ce que j'espérais. Car comment être sûr de son impassibilité ?

— Le fait que Taranis soit au courant de la prophétie transmise à mon fils par ce voyant humain signifie que l'un des hommes de confiance de Cel espionne pour son compte. Mais de qui pourrait-il bien s'agir ? dit-elle en se tapotant le menton d'un doigt ensanglanté.

Un bruit métallique nous parvint du miroir, rappelant vaguement un cliquetis d'épées. Je jetai un coup d'œil à l'horloge.

— Nous attendons un appel de Kurag, le Roi des Gobelins, dis-je.

— Tu as un appel en attente à ton miroir ? s'étonna-t-elle.

Je fis signe que oui.

— Je n'ai jamais entendu chose pareille ! Qui a invoqué ce sortilège ?

— C'est moi, répondit Rhys, l'air toujours subtilement amusé, mais son œil unique s'était contracté, reflétant une certaine méfiance.

— Tu devras venir l'invoquer aussi sur le mien.

— Avec plaisir, ma Reine, dit-il d'un ton agréablement neutre.

Puis le cliquetis d'épées sonore se fit de nouveau entendre.

— Pourquoi ne reviendrais-tu pas aujourd'hui même à la Cour pour y procéder ?

— Avec toutes nos excuses, Tante Andais, mais Rhys doit coucher avec moi, si nous parvenons à en trouver le temps entre les appels et les urgences.

— Cela t'inquiéterait-il de voir sa chair pâle saigner sur mon lit comme celle de Crystall ?

Il n'existait aucune réponse sans risque.

— Je ne comprends pas ce que vous attendez de moi, Tante Andais.

— La vérité ! Comme ce serait charmant !

Je poussai un soupir. Doyle m'étreignit la main. Rhys se contracta derrière moi. C'est à cet instant que Galen mit les pieds dans le plat !

— Qu'est-ce que cela peut bien faire ? Taranis nous a attaqués aujourd'hui. Il est devenu tellement fou que ses propres courtisans ont dû lui sauter dessus pour l'embarquer. Il va être incessamment sous peu démis de ses fonctions de souverain, et vous voulez passer du temps à tourmenter Merry ?!!!

Il s'était approché du miroir et continua à l'invectiver de la sorte :

— Doyle a failli y laisser sa peau. Merry aurait aussi pu y perdre la vie. Et alors, jamais vous n'auriez eu d'enfant de votre sang sur un trône, quel qu'il soit. Les nobles Seelies se sont engagés dans de dangereuses manigances impliquant notre Cour, et vous, vous ne voulez que vous divertir avec vos stupides jeux pervers ! Nous avons besoin de notre Reine, et non d'un tyran tortionnaire. Nous avons besoin d'aide ici ! Que la Déesse nous soit miséricordieuse, mais c'est vraiment ce dont nous avons besoin, et vite !

Nous aurions dû lui sauter dessus pour l'obliger à la fermer, mais je crois bien que nous étions tous trop estomaqués par cet éclat pour simplement y penser. Le silence qui s'ensuivit se fit pesant, uniquement brisé par la respiration trop rapide de Galen.

Les yeux d'Andais étaient braqués sur lui, comme s'il venait tout juste d'apparaître. Ce regard n'était pas particulièrement amical, mais pas tout à fait hostile.

— Quelle aide attends-tu de moi, Chevalier Vert ?

— Essayez de découvrir pour quelle raison Hugh a proposé le trône à Merry, la véritable raison.

— Quelle est celle qu'il a donnée ? demanda-t-elle, étonnamment calme.

— Qu'il a vu des cygnes avec des chaînes d'or autour du cou, et qu'un Cu Sith a empêché le Roi de battre une servante. Les Seelies pensent que Merry est à blâmer comme à féliciter pour le retour de la magie.

— Et est-ce ce qu'elle a accompli ? s'enquit Andais, un

soupçon de cruauté s'infiltrant à nouveau subrepticement dans son intonation.

— Vous savez que c'est ce qu'elle a fait, répondit Galen.

Sans aucune colère, simplement honnête, énonçant tout simplement les faits, tels quels.

— Peut-être, dit Andais en tournant vers moi son regard fixe. Je vais tenter d'en apprendre davantage pour découvrir si Hugh est sincère, ou aussi félon que nous le supposons. Tu dois avoir un ascendant magique sur les hommes que je n'arrive pas à percevoir, Meredith. Tu n'as même pas encore baisé avec Crystall et pourtant, ne semble-t-il pas étrangement loyal envers toi ? Je vais le dresser à nouveau à répondre à mes exigences, puis j'en choisirai un autre parmi ceux qui s'apprêtaient à m'abandonner pour aller te rejoindre. Parmi ces Sidhes qui auraient préféré te suivre en exil que de rester avec moi à la Féerie.

Elle semblait réfléchir en disant ces derniers mots, comme si elle n'arrivait toujours pas à comprendre que certains aient fait ce choix.

La vérité, c'est que ce n'était pas la Féerie qu'ils voulaient quitter mais ses attentions sadiques. Encore une qu'il valait mieux garder pour soi.

— Si la proposition des Seelies n'est pas que diversion, Meredith, tu pourrais envisager de l'accepter.

Un frémissement de peur me parcourut l'échine.

— Tante Andais, que voulez-vous dire ?

— Chaque homme te préférant à moi me fait te haïr un peu plus. Bientôt, ma haine pour toi pourrait l'emporter sur mon désir de te voir prendre ma place. Sur le trône doré, tu serais hors d'atteinte de mon courroux.

J'humectai mes lèvres qui s'étaient soudainement desséchées.

— Je ne fais rien intentionnellement pour m'attirer votre colère, ma Reine.

— Et c'est ce qui est si exaspérant chez toi, Meredith ! Je sais pertinemment que tu ne le fais pas exprès. Tu es, simplement, et en étant toi-même, tu as fait se détourner de moi mes nobles et mes amants. L'influence de ta magie seelie les a convaincus de

prendre le large.

— Je détiens les Mains de Chair et de Sang. Il ne s'agit pas de pouvoirs seelies, ma Tante.

— Certes. Et le prophète de Cel a dit que si un être de chair et de sang prenait place sur le trône des Unseelies, il en mourrait. Il a pensé que cela faisait référence à ta mortalité, mais il s'est trompé.

Elle braqua ses yeux sur moi, où se reflétait autre chose que de la cruauté, bien que je ne sois pas précisément sûre de ce dont il s'agissait.

— Cel a hurlé ton nom toute la nuit, Meredith.

— Il veut ma mort.

— Il s'est convaincu que s'il couchait avec toi, dit-elle après avoir acquiescé d'un hochement de tête, vous concevriez un enfant et qu'il deviendrait ton Roi.

Ma bouche n'aurait pu se dessécher davantage, mais le rythme de mon cœur pouvait encore s'accélérer.

— Je ne pense pas que cela fonctionnerait, Tante Andais.

— Que cela fonctionnerait ! De quel fonctionnement parles-tu ? Il ne s'agit que de baiser, Meredith ! Ce type de mécanisme fonctionnerait plutôt à merveille !

Je tentai de me reprendre, tandis que Doyle et Rhys me serraiient plus fort. Et même Abe se rapprocha dans mon dos pour venir poser sa joue contre mes cheveux et me réconforter.

— Ce que j'ai voulu dire était que je ne pense pas que Cel et moi ferions un bon couple régnant.

— N'aie pas l'air aussi effrayée, Meredith. Je sais que Cel ne te mettrait pas enceinte, mais il s'est convaincu du contraire. Te voilà prévenue. Il ne veut plus te faire assassiner, mais il va s'employer dorénavant à éliminer tous tes amants, s'il en a la possibilité.

— Est-ce qu'il... m'interrompis-je, essayant de trouver les mots pour l'exprimer. Il est libre de...

— Il n'a pas été remis en prison, mais il est sous surveillance. Je ne veux tout de même pas que mes propres gardes en viennent à tuer mon fils unique afin de protéger mon héritière, dit-elle avec un hochement de tête véhément. Allez, va ! Rappelle le Roi des Gobelins. Je vais m'employer à découvrir si

l'offre de Hugh concernant le trône doré est sincère ou factice.

Sur ces mots, elle se dirigea vers le lit.

— Mais tout d'abord, je vais reporter toute ma colère et ma frustration sur ton Crystall. Sache que chaque coupure que je lui infligerais aurait été destinée à ta peau blanche comme lys.

Puis elle grimpa sur le lit et tendit vers Crystall une main dans laquelle était apparu un poignard par magie, ou peut-être était-il dissimulé sous les draps ?

Frost fut le premier à réagir. Il s'avança vers le miroir pour déconnecter la transmission. Nous nous retrouvâmes face à nos reflets, les yeux fixes, les miens un peu trop écarquillés. J'avais blêmi.

— Et merde ! s'exclama Rhys, ce qui pouvait en effet résumer à peu près tout.

Chapitre 13

Le miroir se remit à sonner, produisant le son strident d'un entrechoquement d'épées, les lames semblant hurler en glissant l'une contre l'autre. Je sursautai.

Rhys regarda Doyle, avant de se tourner vers moi.

— Permets-moi de m'éclipser avec Abe. Moins il y aura de Feys à apprendre cette histoire, mieux cela vaudra, dit Doyle, avant de m'étreindre une dernière fois la main.

Puis il tenta de se lever avec grâce, comme d'habitude, mais s'arrêta à mi-parcours. Ce n'est pas qu'il tressaillit, il s'arrêta, tout simplement.

Je posais une main dans son dos pour l'aider à se stabiliser. Frost le rattrapa par le bras, et ce fut probablement grâce à lui qu'il parvint à se relever. Lorsqu'il voulut s'écartier, il trébucha. Frost retint son ami d'une poigne encore plus ferme. Doyle dut s'appuyer légèrement sur lui. Il devait souffrir considérablement.

— Tu n'as pas pris les médicaments contre la douleur qu'on t'a donnés à l'hôpital, c'est ça ? lui demandai-je.

Le miroir émit à nouveau cette sonorité métallique, encore plus violemment, donnant l'impression que le prochain cliquetis d'épées en briserait une.

— Les Gobelins ne sont pas connus pour être patients, Meredith, dit Doyle, la voix tendue. Tu dois répondre à leur appel.

Puis il se mit à marcher, sans tenter de rembarrer Frost quand celui-ci vint l'aider, ce qui indiquait qu'il devait en effet dérouiller, bien plus qu'il ne l'avait laissé paraître. Je ressentis une contraction au creux de l'estomac et dans la poitrine à la pensée de mes Ténèbres si terriblement mal en point, pas seulement en raison de l'amour que je lui portais, mais aussi

parce qu'il était le plus grand guerrier de ma garde. Frost était sans doute tout aussi efficace au combat, mais pour la stratégie, Doyle restait le meilleur. Ses multiples talents m'étaient nécessaires.

Cela dut se voir sur mon visage, car il ajouta :

— J'ai manqué à mes devoirs envers toi.

— Taranis a essayé de te cramer la tronche. Tu n'as manqué à tes devoirs envers personne, lui dit Rhys lorsque cette sonorité maléfique d'épées s'entrechoquant envahit à nouveau la pièce, et il ajouta : Partez. Je reste avec elle.

— Mais tu n'aimes pas les Gobelins, lui rappela Frost.

— J'ai tué celle qui m'a pris mon œil. Cette vengeance suffit amplement. De plus, je ne vous laisserai pas tomber, ni vous, ni Merry, en faisant le bébé. Allez vous reposer, et toi, n'oublie pas de prendre tes médocs.

— J'emmène Doyle, proposa Galen.

Nous tournâmes les yeux vers lui.

— Si Merry ne peut l'avoir à ses côtés durant cet appel, alors elle aura besoin de Frost, ajouta-t-il.

Abe était parvenu à sortir du lit.

— Sympa de constater que personne ne semble se soucier de savoir si j'ai besoin d'aide !

— Veux-tu que je t'aide ? s'empressa de s'enquérir Galen en lui tendant la main tout en allant remplacer Frost qui soutenait Doyle.

Abe le regarda le temps de reprendre son souffle, puis déclina de la tête. Un mouvement visiblement douloureux qu'il dut modérer.

— Je peux marcher, mon garçon. Les hommes du Roi lui ont sauté dessus avant qu'il n'ait eu le temps de me faire pire encore.

Et il se dirigea vers la porte d'un pas lent mais assuré.

Doyle laissa Galen l'aider à s'éclipser vers la sortie. Frost vint se poster à côté de moi et de Rhys. Celui-ci allait nous connecter quand il hésita.

— Je déteste profondément l'idée que tu vas te retrouver cette nuit en compagnie de ces deux-là !

— Nous avons déjà discuté de ça, Rhys. Pour chaque Gobelin

d'origine sidhe à qui nous révélerons leur pouvoir, notre alliance sera prolongée d'un mois. Et nous avons besoin de la menace qu'ils représentent pour nous protéger du danger.

Le miroir retentit à nouveau de ce son horrible.

— Les Gobelins ne savent pas attendre avec patience, fit remarquer Frost.

— Nous avons besoin d'eux, Rhys, répétaï-je.

— Je sais. L'idée m'est insupportable, mais je le sais ! dit-il, le visage parcouru d'une expression trop furtive pour que je la décrypte. J'aimerais qu'un jour tu fasses simplement ce dont tu as envie, plutôt que d'agir sous la contrainte.

J'en restai sans voix.

Puis il tendit la main vers le miroir. Le crissement métallique allait crescendo. Je résistai à l'envie de me boucher les oreilles. Je ne pouvais me permettre de me montrer faible en négociant avec les Gobelins. Si les Hautes Cours de la Féerie savaient parfaitement user des faiblesses des autres à leur avantage, les Gobelins, eux, les considéraient simplement comme une raison de profiter de vous. Cela faisait partie de leur culture. Pour eux, vous étiez une proie ou un prédateur. Et je faisais tout mon possible pour ne pas me retrouver dans la première catégorie.

Le miroir se transforma soudain en une fenêtre parfaite donnant sur la salle du trône des Gobelins. Toutefois, leur Roi ne s'y trouvait pas. Fragon et Frêne étaient seuls devant ce trône de pierre vacant. Lorsqu'ils nous apparurent, Frêne avait la main contre la glace, sa magie ayant contribué à ce qu'elle retentisse comme les combats sur un véritable champ de bataille.

Il cligna des yeux en nous regardant au travers. On n'y percevait aucune pupille, seulement une étendue aussi verte et uniforme qu'une immense prairie entourée d'un peu de blanc. Sa chevelure blonde était coupée court, seuls les hommes Sidhes étant autorisés à porter les cheveux longs, mais sa peau était comme embrasée d'or. Non pas étincelante de paillettes dorées comme celle d'Aisling, quoique assez proche. Celle des jumeaux était aussi lumineuse que l'éclat du soleil. Une peau à l'éclat lunaire comme la mienne et celle de Frost était plus répandue aux deux Cours. Ce teint doré, comme bronzé, était

exclusivement seelie. Les yeux étaient gobelins, à l'exception de leur couleur. Fragon arriva à grands pas vers le miroir et s'arrêta à côté de son frère. Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, sauf que ses yeux dénués de pupille étaient de la couleur des baies de houx, d'où il tenait son nom¹. Une couleur qui n'était pas uniquement gobeline, mais typique d'un Béret Rouge, ces géants qui appartenaient à leur peuple.

Rhys recula et revint se placer près de moi, à l'opposé de Frost, si bien que je me retrouvai prise en sandwich entre les deux.

— Notre marché est caduc ! vitupéra Fragon, sa belle petite gueule déformée par la rage.

Il était généralement le premier à péter les plombs.

— Nous faire attendre comme ça nous a fait perdre publiquement la face ! renchérit Frêne.

Il ne semblait pas plus équilibré que son frère en disant cela, ce qui était regrettable, Frêne étant généralement des deux le plus raisonnable.

— La Reine Andais nous a retenus, leur expliqua Frost.

Rhys se rapprocha instinctivement de moi, semblant craindre le pire à la vue des jumeaux en pétard.

Leurs regards se portèrent rapidement sur lui, avant de revenir se poser sur moi.

— Est-ce vrai, Princesse ? me demanda Frêne.

— La Reine avait beaucoup de choses à nous montrer, lui répondis-je, en laissant transparaître dans ces mots un soupçon de l'inquiétude que je ressentais pour Crystall et sa triste destinée dans le lit de Sa Majesté.

— Elle a proposé quelques légers divertissements aux Sidhes que vous avez laissés en arrière, dit Frêne.

Fragon avait l'air quelque peu mal à l'aise, sa colère semblant s'estomper. Plutôt surprenant venant de lui.

— La Reine s'est-elle entretenue avec vous ? m'enquis-je.

Ils échangèrent un regard, puis Frêne répondit :

— Apparemment, elle a particulièrement apprécié que nous

¹ Le fragon est un arbrisseau vivace épineux aussi nommé petit houx, buis piquant, myrte épineux et épine de rat. (N.d.T.)

léchions son sang sur votre peau. Nous ne pensions pas qu'une Sidhe, même Unseelie, pouvait avoir des goûts dignes des nôtres.

Le sang d'Andais s'était en effet répandu sur moi la dernière fois qu'elle avait failli me tuer. Ce jour-là, elle avait passé sa colère sur moi. Même si ces derniers temps, elle s'était montrée plus clémence à mon égard, du coup, elle avait cessé d'essayer de m'assassiner. Elle me payait même mes frais d'avocat maintenant.

— Elle vous a proposé de la rejoindre dans son lit ? leur demanda Frost.

— On ne te parle pas, Froid Mortel ! rétorqua Fragon en guise de réponse.

D'une pression sur son bras, je fis comprendre à Frost que tout allait bien se passer.

— Je dois ménager l'orgueil de tous les hommes de ma vie. Frost est l'un d'eux, et si la nuit se passe comme nous l'avons tous prévu, vous en ferez aussi partie. Je comprends que vous vous soyez sentis insultés en pensant que nous avions ignoré votre appel, mais nous devons tous attendre le bon vouloir de la Reine.

— Pas nous ! réagit Fragon.

— Vous avez refusé sa proposition ? m'étonnai-je.

— Nous avons commencé à négocier en énonçant explicitement ce qui pourrait être fait et par qui, dit Frêne. Mais elle a refusé tout ce qui pouvait marquer son corps. Elle ne désire que faire du mal à autrui.

— Elle a vraiment demandé à vous torturer pendant l'acte ? m'enquis-je.

— Oui ! répondit Fragon en hurlant presque.

— Elle ignorait que vous faire une telle proposition était une grave offense.

— Mais vous, vous l'auriez su, dit Frêne.

J'acquiesçai de la tête, en ajoutant :

— J'ai visité la Cour des Gobelins en bon nombre d'occasions durant mon enfance. C'était l'une des rares à la Féerie où mon père sentait qu'il n'y avait aucun danger à m'y emmener.

— Il ne vous aurait pas laissée aller à la Cour Seelie ?

s'étonna Frêne.

— Non, répondis-je.

— Les Gobelins ne sont pas plus civilisés que les Sidhes ! déclama Fragon, sa colère reprenant soudain le dessus.

— Non, mais les Gobelins sont honorables et ne transgressent pas leurs lois.

— Est-ce vrai que la Reine a tenté de vous assassiner dans votre prime jeunesse ? me demanda Frêne.

— En effet, acquiesçai-je avec un hochement de tête.

— Vous étiez donc bien plus en sécurité chez nous que parmi ceux de votre espèce, en conclut-il.

— Chez les Gobelins, et chez les Sluaghs.

Fragon s'esclaffa alors d'un rire à la sonorité désagréable.

— Vous étiez plus en sécurité chez nous ! Et en compagnie des cauchemars de la Féerie, plutôt qu'avec les Sidhes si sexy ! Difficile à gober !

— Les Sluaghs, comme les Gobelins, ont établi des lois et des règles auxquelles ils se soumettent. Mon père avait connaissance de vos coutumes, qu'il m'a enseignées. C'est ainsi que nous pouvons nous entretenir aujourd'hui.

— Vous avez négocié fort prudemment, Princesse, me complimenta Frêne.

On ne discernait dans sa voix aucune lubricité, bien que l'objet de ce marché ait été un rapport sexuel. Non, on pouvait lire sur son visage, dans ses yeux, du respect. Un respect que j'avais gagné.

— Je ne suis pas surpris de voir Frost, car ces derniers temps, il fait quasiment partie de vos réguliers, mais ce n'est pas Rhys qui habituellement vous tient l'autre main, fit remarquer Frêne.

— Où est les Ténèbres ? s'enquit Fragon.

— Oui, Princesse, il est même devenu comme votre ombre, renchérit son frère. Mais aujourd'hui, vous n'êtes escortée que de Frost et de Rhys. Et il est de notoriété publique que celui-là n'apprécie pas la chair des Gobelins.

Frêne fit ce dernier commentaire d'un ton suggestif.

Rhys se contracta à côté de moi puis posa la main sur mon épaule. Mais à part ça, il sut maîtriser son humeur.

Savaient-ils que nous avions été attaqués ? Et s'ils étaient au courant, percevraient-ils comme une insulte que nous ne leur en ayons pas parlé ? Les Gobelins étaient nos alliés, pas nos amis.

— Si les Gobelins sont vos alliés, dit Frêne, ne devriez-vous pas tout leur dire ?

Ils savaient. Je pris donc ma décision.

— La machine à cancans se serait-elle emballée à la Féerie ?

— Il y en a parmi les Gobelins qui suivent les actualités humaines. Ils ont vu les Ténèbres sortir de l'hôpital dans un fauteuil roulant. Nous ne l'avons pas vu nous-mêmes, et n'y avons donc accordé aucun crédit, mais à présent, il n'est pas à vos côtés. Mon frère et moi vous demandons à nouveau, où est-il passé ?

— Il est en convalescence.

— Donc il est blessé, en conclut Frêne, semblant enthousiaste à cette nouvelle.

Je m'efforçai de ne pas m'humecter les lèvres ni de faire d'autres tics nerveux du genre, avant de murmurer, la voix éteinte :

— Il est blessé, en effet.

— Cela doit être assez grave pour qu'il soit obligé de s'éclipser, poursuivit Frêne.

— Les Ténèbres dans un fauteuil roulant ! s'exclama Fragon. Jamais je n'aurais cru être témoin d'un spectacle aussi navrant.

— Il n'y a aucune honte pour les Sidhes à prendre soin d'un blessé, rétorquai-je.

— Un Gobelin si terriblement amoché se donnerait la mort, ou d'autres lui rendraient ce service, renchérit-il.

— Alors je me félicite de ne pas être Gobeline, je me blesse pour un rien.

Je venais de mentionner ma fragilité intentionnellement. J'espérais ainsi détourner leur attention de Doyle et l'orienter vers la partie de jambes en l'air que nous devions partager cette nuit. Fragon et Frêne n'avaient jamais couché avec une humaine. Pas plus qu'avec quiconque d'aussi délicat. Et la mort, la véritable mort, accidentelle, sans faire usage de métal, était pour eux une nouveauté. En effet, Frêne espérait devenir roi. Lui et Fragon souhaitaient que je leur révèle leurs pouvoirs

magiques liés à leurs origines sidhes, comme je l'avais fait pour d'autres métisses. Mais ce n'était pas la soif du pouvoir qui emplissait d'impatience le visage de Fragon. Cette soif était d'une tout autre nature...

Frêne demeurait stoïque, loin de l'état d'excitation de son frère. Fragon serait probablement celui qui perdrait tout contrôle et me blesserait par mégarde, mais Frêne le ferait avec prémeditation. Il était juste un peu moins Gobelins et un peu plus Sidhe. Si je parvenais à éveiller sa magie, il deviendrait vraiment dangereux. Kurag, leur Roi, ferait bien de le garder à l'œil. Les Gobelins n'héritaient pas du trône mais le conquéraient par la force des armes, et le conservaient de la même manière. Le Roi est mort, vive le Roi !

— Je ne serai pas distrait, Princesse, dit Frêne, pas même par votre chair blanche.

— Serais-je un prix si peu attrayant ? lui demandai-je en baissant les yeux.

Les Gobelins apprécient que leurs partenaires sexuels se montrent d'une impudence peu commune ou particulièrement soumis. Incapable d'atteindre un tel degré de débauche, j'optai donc pour la docilité.

Frêne éclata brusquement de rire.

— Vous savez pertinemment ce que vous représentez pour nous, Princesse !

Puis Fragon se rapprocha du miroir, si près que sa belle petite gueule se retrouva en gros plan. Sans aucune déformation, comme avec un appareil photo. On avait toujours l'impression que la glace ne séparait pas réellement une pièce de l'autre. Les doigts appuyés dessus, ses yeux se braquèrent sur moi. J'y perçus quelque chose allant bien au-delà d'idées graveleuses.

J'en frissonnai et détournai le regard.

— Comme j'aimerais pouvoir sentir l'odeur de votre peur au travers de ce miroir.

Sa voix s'était assourdie, rauque de désir.

Frost se rapprocha de moi, tandis que Rhys m'enlaçait la taille. Comme j'avais besoin de ce réconfort ! Mais nous avions affaire à des Gobelins qui en profiteraient.

— Nous avons donné notre accord pour que les Ténèbres et un autre garde assistent à nos ébats, dit Frêne. Mais comme il est blessé, j'en conclus que nous n'aurons aucun public.

— Non, dis-je d'une voix un peu plus aiguë.

— Alors toutes nos négociations doivent être revues, ajouta-t-il.

Frost s'apprêta à intervenir mais je l'arrêtai en lui touchant le bras.

— Toi et Fragon avez l'opportunité de rendre la magie aux Gobelins, la magie ancestrale. L'occasion vous est offerte de concourir pour le trône Unseelie. Vous ne renoncerez pas à une telle opportunité simplement parce que Doyle est trop faible pour nous regarder baiser. Vous me laisserez choisir deux autres hommes pour assurer ma sécurité et que nous n'ayons aucun souci cette nuit, quels qu'ils soient.

— Nous ne répondons pas aux ordres des Sidhes ! rétorqua Fragon.

— Il ne s'agit pas d'un ordre. J'énonce simplement les faits, en toute transparence.

Puis je tournai les yeux vers Frêne, qui était au fond de la pièce.

— Nous vous avons prêté serment, Princesse, dit Fragon. Les Gobelins, à la différence des Sidhes, honorent leurs promesses. Nous ne ferons que ce qui a été négocié, et pas davantage. Nous ne ferons rien auquel vous n'avez pas donné votre accord.

— Mes gardes seront là pour s'assurer qu'au point culminant du plaisir, vous ne vous laissiez pas emporter par vos pulsions, mais aussi pour une autre raison.

— Et de quoi s'agit-il donc ? s'enquit Frêne.

— Pour s'assurer que je ne m'égare pas.

— Vous égarer ? s'étonna Fragon. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Nous avons décidé que vous ne ferez rien que je n'ai pas accepté ou demandé. Je crains, dans le feu de l'action, de faire certaines requêtes auxquelles je ne pourrais survivre.

— Quoi ?!!! s'exclama Fragon en haussant les sourcils.

— Elle veut dire qu'elle aime qu'on la brutalise et qu'elle pourrait en venir à nous demander de lui faire des choses qui

l'abîmeraient physiquement, lui expliqua Frêne.

— Baratineurs de Sidhes ! fanfaronna Fragon.

— Je vous jure que je ne mens pas. Mes gardes du corps sont également là pour me protéger contre moi-même.

Fragon frappa alors le miroir si violemment qu'il en trembla. Je sursautai.

— Vous avez peur de nous, dit-il. Les Sidhes ne raffolent généralement pas de ce qui leur fout les pétoches !

— Je ne peux parler que pour moi.

— Cela vous fera-t-il plaisir que je vous fasse mal ? me demanda-t-il.

Je relevai alors les yeux, les braquant sur les siens, lui laissant percevoir la vérité.

— Oh que oui !

Chapitre 14

Finalement, le miroir reprit son apparence habituelle. Les Gobelins arriveraient cette nuit escortés de Bérets Rouges, au cas où les Sidhes leur tendraient un piège. Avec Doyle hors service, je devais choisir d'autres hommes pour monter la garde et pour tout dire, ceux en qui j'avais confiance ne voulaient pas de cette mission.

Avec Doyle, Frost serait resté si je le lui avais ordonné, mais il n'appréciait que modérément d'être témoin de mes ébats. Il semblait tolérer les Ténèbres dans la chambre en même temps que moi, mais il n'aimait pas partager avec qui que ce soit d'autre. Rhys faisait preuve de plus d'ouverture d'esprit à ce propos, mais cela serait un supplice de lui demander d'assister à mes batifolages avec les Gobelins. Être prisonnier chez eux lui avait coûté un œil.

— Tu étais sérieuse quand tu leur as dit que tu voulais qu'il te brutalise ? me demanda-t-il.

— Absolument.

— Te rends-tu compte à quel point cela peut être perturbant ?

J'y réfléchis, avant de répondre avec un hochement de tête :

— Soit tu piges, soit pas.

— Je ne comprends pas non plus, dit Frost.

Je gardai le silence, étant donné que lui avait pigé bien davantage qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même. Il n'aimait pas me faire souffrir, quoique parfois, une requête du genre « attache-moi ! » fonctionnât impeccablement avec lui en guise de préliminaire. Mais comme il n'associait pas le bondage à la douleur, je me gardai de le contredire.

— Doyle l'a compris, dit Rhys.

J'approvai du chef.

— Tu aimes pourtant faire l'amour de manière plus conventionnelle ? s'étonna-t-il.

— Conventionnel demeure un jugement. Le type de sexe que j'apprécie est simplement celui qui me convient sur le moment, Rhys.

Il prit une profonde inspiration avant de poursuivre :

— Je n'avais pas l'intention de te juger. Ce que je voulais dire est : pratiques-tu moins le... bondage en notre compagnie parce que tu crois que nous ne serons pas à la hauteur ? Du coup, je me demande si tu prends vraiment ton pied avec moi.

Je l'enlaçai, tout en gardant suffisamment d'espace pour lever les yeux vers son visage.

— J'adore être avec toi, avec vous tous. Mais parfois, j'ai envie que ce soit un peu plus brutal. Je ne voudrais pas chaque nuit du type de pratique si prisée chez les Gobelins, mais je dois avouer qu'y penser m'excite.

Il frissonna, et ce n'était pas de plaisir. Non, c'était sans équivoque de peur.

— Je sais maintenant, grâce à toi, que c'est uniquement parce que j'ignorai tout de leur culture que j'ai perdu mon œil. Si je ne m'étais pas comporté comme un de ces Sidhes débordant de suffisance, j'aurais su que leur société autorise certains droits, même aux prisonniers, pour imposer des conditions en cas de rapports sexuels. J'aurais ainsi pu les empêcher de me mutiler. Mais j'ai considéré cet échange comme une torture et dans ce cas, on ne peut négocier.

— Lorsqu'un Gobelin te torture, tu le sens passer.

Il en frémit à nouveau.

Je l'étreignis, avec l'espoir de voir se dissiper ce qui hantait son regard.

— Nous devons déterminer qui va surveiller mes arrières cette nuit.

— Je suis désolé, Merry, mais je ne le pourrai pas. Je ne pourrai pas le faire, admit-il en me serrant plus fort contre lui.

— Je sais, lui murmurai-je dans les cheveux. Je sais, ce n'est pas grave.

— Tu peux compter sur moi, me dit Frost.

Je me retourna sans m'éloigner de Rhys pour le regarder

dans toute son arrogance, d'une beauté glaciale. Je perçus que ce ne serait pas son manque d'entrain pour ce qui allait se passer qui entraverait ses capacités à me protéger, mais plutôt combien il jouirait secrètement du spectacle. C'est cela qui risquait de lui faire baisser sa garde. Il avait tendance à laisser ses émotions obscurcir son jugement. Et cette nuit toucherait de nombreux points chatouilleux chez Frost pour qu'il puisse assurer sa mission avec efficacité. Si Doyle avait été là pour l'aider à trouver le courage de surmonter son bagage émotionnel, alors peut-être. Mais Doyle ne serait pas avec nous cette nuit. À qui pouvais-je bien demander de le remplacer ?

Le miroir nous présenta soudain la chambre à coucher de la Reine. Nous avions pourtant invoqué un sortilège afin d'empêcher toute intrusion soudaine, ce que Sa Majesté avait très mal pris. Elle était donc parvenue à le briser pour y avoir un accès illimité, ce qui avait signifié bye-bye à notre vie privée, tout en amenant son irascibilité à un niveau plus gérable.

C'est également pour cela que je m'étais mise à dormir dans l'une des plus petites chambres. Je prétextais que le sexe nous avait épuisés et que nous nous étions endormis ailleurs, une excuse qui semblait jusque-là faire l'affaire.

La Reine, une lame à la main si ensanglantée qu'elle devait en être glissante, nous apparut couverte de sang de la tête aux pieds. Difficile à dire avec tout ce noir qu'elle portait, mais l'étoffe de sa robe semblait lui coller à la peau tant elle en était imbibée.

Je refusai de regarder le lit, mais finalement ne pus m'en empêcher. Me blottissant dans les bras de Rhys, nous avons tous deux tourné les yeux dans cette direction, au ralenti...

Ce qui s'y trouvait devait être Crystall, réduit à une masse sanguinolente rappelant vaguement un corps. Seules les épaules et la largeur des hanches me convainquirent qu'il s'agissait bien là d'un homme. Il était toujours à plat ventre, comme la dernière fois où nous l'avions vu. Un bras retombait du lit, la main effleurant le sol s'anima de mouvements saccadés comme si ce qu'elle lui avait fait avait touché les nerfs.

Les larmes se mirent alors à couler le long de mes joues. Je n'étais pas parvenue à les retenir. Rhys m'enfouit le visage au

creux de son épaule, me dérobant à la vue cet horrible spectacle. Et pour une fois, je me laissai faire. J'avais vu ce qu'Andais voulait tant que je voie, mais je n'avais pas la moindre idée de ses motivations. Ce qu'elle avait fait à Crystall était un châtiment généralement réservé aux traîtres, aux ennemis. À ceux dont elle escomptait arracher des aveux. Elle l'avait réduit à cet amas de chair à vif, mais pourquoi ? Pour quoi ? J'aurais voulu le lui hurler !

Rhys resserra son étreinte, comme s'il avait compris mon intention.

— Tu as menti quand tu as dit que tu coucherais avec Rhys ! dit-elle enfin.

— Non, lui rétorquai-je. Nous venons juste de terminer notre entretien avec les Gobelins.

Je m'essuyai les yeux avant de me retourner pour faire face à ma Reine. Comme je la haïssais !

— Tu me sembles pour le moment un peu pâlichonne et peu décidée à profiter des plaisirs de la chair, ma nièce chérie.

Elle se délectait de l'effet qu'elle avait produit. Était-ce uniquement un petit jeu pervers pour voir jusqu'à quel Point elle parviendrait à me déstabiliser ? Crystall était-il si insignifiant pour elle qu'il n'était qu'un corps dont elle avait fait usage pour me blesser ?

— Je vais envoyer Sholto ramener Rhys à la maison. Il pourra enchanter mon miroir comme il a enchanté le tien, puis il viendra se joindre à moi, comme il l'a toujours souhaité.

Elle braqua alors ses yeux gris tricolores sur Rhys, avant d'ajouter à son intention :

— Tu me désires toujours, n'est-ce pas, Rhys ?

Une question dangereuse.

— Qui ne désirerait pas s'allonger près de votre beauté ? répondit-il avec prudence. Mais vous souhaitez que Merry conçoive un enfant, et je dois rester ici afin de remplir mon devoir, comme vous me l'avez ordonné.

— Et si je t'ordonnais de rentrer à la maison ? lui rétorqua-t-elle.

— Vous aviez fait la promesse que tous les hommes venus me rejoindre dans mon lit seraient à moi, lui rappelai-je. Vous en

avez fait le serment.

— À l'exception de Mistral. Lui, je ne te l'ai pas donné pour que tu te l'accapares ! me lança-t-elle.

— À l'exception de Mistral, admis-je à voix basse, m'efforçant de conserver un ton égal.

— Voir Rhys étendu là, sur mon lit, dans cet état te peinerait-il plus encore ?

À nouveau, une question périlleuse. Je réfléchis à plusieurs réponses possibles, avant de me décider à dire la stricte vérité.

— Oui.

— Tu ne peux les aimer tous, Meredith. Aucune femme ne peut tous les aimer !

— D'un amour profond, certes, ma Reine, mais les aimer, oui. Je les aime parce qu'ils sont mes sujets. On m'a enseigné que l'on doit prendre soin de ceux dont on est responsable.

— Les propos de mon frère ne cessent de revenir me hanter par ta bouche !

Elle fit un large geste de la main et ce faisant, bien que je croie qu'elle ne l'eût pas prémedité, elle moucheta de sang son côté du miroir.

— Sir Hugh m'a contactée, poursuivit-elle. Taranis risque d'être constraint de s'offrir en sacrifice afin de ramener la vie à son peuple. Il est question de régicide, Meredith. Comme la Cour Seelie a dû souffrir sous son règne empreint de folie !

Son intonation sur ces derniers mots me contracta l'estomac.

— Il est vrai que ce matin, son comportement était celui d'un véritable dément, ma Reine, admit Frost.

— Oui, Froid Mortel, oui, tu es bien là, toujours à ses côtés. Meredith, les Seelies voulaient que je sache qu'ils n'avaient aucune intention de se montrer insultants en t'offrant les clés de leur royaume.

— Est-ce certain, alors ? s'enquit Frost.

— Non, pas vraiment, mais il vous reste peut-être vingt-quatre heures avant que le clan de Hugh ne perde ou n'acquière le contrôle d'un nombre suffisant de nobles pour faire monter notre Princesse sur leur trône. Hugh m'a dit qu'il me restait encore Cel pour monter sur le mien. Que ce n'était pas comme si Meredith était mon premier choix.

Hugh avait-il eu la moindre notion du danger auquel il m'exposait ainsi ? Andais n'étant pas beaucoup plus stable que Taranis, je n'avais aucune idée de sa réaction face à de tels propos venant de la Cour Seelie.

— Tu sembles effrayée, Meredith, me dit-elle.

— Et ne devrais-je pas l'être ?

— Pourquoi n'es-tu pas tout excitée par cette opportunité de devenir Reine des Seelies ?

— Parce que mon cœur repose à la Cour Unseelie, finis-je par dire.

Elle eut un sourire.

— Ah oui, vraiment ? Du marbre blanc et rose veiné d'or recouvre à présent la moitié de mon sithin. Il y a des fleurs et des plantes qui grimpent dans tous les coins. L'Antichambre de la Mort qui, depuis des millénaires, était un lieu de tourments, est envahie d'efflorescences. La magie de Galen a fait disparaître les cachots et je ne parviens pas à convaincre le sithin de m'en reconstruire. J'ai ordonné qu'on arrache les fleurs dans le corridor, mais elles ont simplement repoussé au cours de la nuit !

— Je ne sais que vous dire, Tante Andais.

— Je pensais que la seule révolution dont je devais m'inquiéter était un soulèvement politique armé. Tu m'as démontré qu'il existe maintes façons de perdre le pouvoir, Meredith. Ta magie a pris possession de mon sithin alors même que tu es à Los Angeles. Les changements poursuivent chaque jour leur progression insidieuse, comme une espèce de cancer !

Puis elle éclata d'un rire empreint d'un soupçon de souffrance, avant d'ajouter :

— Un cancer dont les tumeurs sont des fleurs et des murs pastel. Si j'autorise les Seelies à te prendre à leur Cour, mon royaume redeviendra-t-il ce qu'il était, ou bien est-il trop tard ? Est-ce ce qu'ils pensent, Meredith, que tu transformeras toute la Féerie à leur image ? Tu détruis ton héritage, ma nièce. Si je ne m'interpose pas pour faire cesser cela, il n'y aura bientôt plus de Cour enténébrée à sauver.

— Ce n'était pas volontaire de ma part, ma Tante.

— Si je te cède aux Seelies, cela s'arrêtera-t-il ?

Je la regardai droit dans les yeux. Des yeux qui reflétaient moins de bon sens qu'ils n'auraient dû.

— Je n'en sais rien, répondis-je.

— Et qu'en a dit la Déesse ?

— Je ne sais pas.

— Elle s'entretient avec toi, Meredith. Je le sais ! Mais fais bien attention. Elle ne correspond pas à quelque divinité chrétienne qui prendrait soin de toi. Elle incarne le pouvoir qui m'a fait, moi !

— Je connais Ses multiples facettes.

— Ah vraiment, Meredith, vraiment ?

Je me contentai d'opiner du chef.

— Profite bien de Rhys pendant que tu le peux encore, car lorsque tu prendras place sur le trône Seelie, mes gardes devront me revenir. Ils ne protègent que notre noble lignée.

— Je n'ai pas donné mon accord...

D'un geste, elle m'intima de me taire.

— Je ne sais plus comment sauver mon peuple et notre civilisation. Je pensais avoir trouvé en toi la solution, mais bien que tu puisses peut-être sauver la Féerie, tu sembles parallèlement détruire le mode de vie des Unseelies. La Déesse t'a-t-elle proposé plusieurs façons de régénérer la Féerie ?

— Oui, répondis-je d'une petite voix.

— Par le sacrifice du sang ou le sexe, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je, sans parvenir à réprimer ma surprise.

— N'aie pas l'air aussi choqué, Meredith. Je n'ai pas toujours été Reine. À une époque, personne ne régnait ici sans avoir été choisi par la Déesse. J'ai choisi la mort et le sang afin de consolider mon lien avec cette contrée. J'ai opté pour la voie unseelie. Et toi, qu'as-tu choisi, progéniture de mon frère ?

Ses yeux reflétaient une expression qui me terrifia, pour être honnête. Mais je ne pouvais pas mentir, pas à ce sujet.

— La vie. J'ai choisi la vie.

— Tu as donc choisi la voie des Seelies.

— S'il existe un moyen de faire revenir la magie sans faire couler le sang, pourquoi serait-ce un mauvais choix ?

— Quelle vie as-tu épargnée ?

J'humectai mes lèvres brusquement desséchées.

— Ne me le demandez pas.

— Doyle ?

— Non.

— Alors qui ?!!! me hurla-t-elle.

— Amtheon, dus-je me résoudre à répondre.

— Amtheon. C'est l'un de tes récents amants. Il a pourtant aidé Cel à te tourmenter quand tu étais enfant. Comment cela se fait-il ?

— Que voulez-vous dire, ma Tante ?

— Comment cela se fait-il ?

— Quoi ?

— Pourquoi l'épargner ? Pourquoi ne pas l'avoir tué afin de faire revenir la vie à notre royaume ? Il était pourtant prêt à se sacrifier.

— Et pourquoi le tuer si je n'avais pas à le faire ?

— Meredith, ce n'est pas une réponse digne d'une Unseelie, dit-elle en hochant tristement la tête.

— Mon père, votre frère, aurait répondu exactement de même.

— Non, mon frère était Unseelie !

— Mon père m'a enseigné que tous à la Féerie, du plus éminent au plus humble, avaient de la valeur.

— Sûrement pas ! rétorqua-t-elle.

— Si ! renchéris-je.

— J'ai pensé à toi lorsque j'ai incisé Crystall, Meredith. La seule chose qui m'a fait hésiter est que, si je te cède aux Seelies, te tuer déclencherai une guerre. Je ne souhaite pas perdre la possibilité de pouvoir te torturer à mort, ma nièce. Je pense qu'une fois que la vie t'aura quittée, ta magie s'estompera et la Déesse traîtresse qui s'est présentée à toi disparaîtra avec !

— Seriez-vous prête à condamner toute la Féerie à mort parce qu'elle ne correspond pas à ce que vous en espériez ? lui demanda Frost, abasourdi.

— Va savoir !

Et sur ces mots, nous nous retrouvâmes face à nos propres reflets, le regard fixe. Nous avions tous blêmi, quelque peu sous le choc.

Aujourd'hui, les mauvaises nouvelles semblaient se succéder,

en toute impunité.

Chapitre 15

Je n'avais qu'une hâte, m'allonger pour prendre un peu de repos et me détendre. La nuit promettait d'être longue. Mais je n'étais pas autorisée à rester seule. Pas même pour dormir. Entre les manigances de Taranis et le fait que la Reine pouvait nous épier quand elle le souhaitait au travers du miroir, Rhys et Frost n'étaient pas du tout chauds pour me laisser prendre le risque de me retrouver seule. Je n'essayai même pas de le contester. Je me contentai de me déshabiller avant de me glisser sous les draps.

S'il s'était agi de Doyle et Frost, ils seraient tous deux restés et nous nous serions sans doute assoupis, ou engagés dans une activité plus dynamique. Mais Rhys et Frost ne m'avaient jamais encore partagée, pas même en dormant à mes côtés. Alors que je me déshabillais, ils échangèrent un regard embarrassé.

Ce fut Rhys qui se décida enfin à dire :

— Je veux faire l'amour avec toi avant les Gobelins, mais je connais cette expression sur le visage de Frost.

— De quelle expression parles-tu ? lui demanda l'intéressé.

Je me gardai de renchérir en lui posant la même question, car cet air-là était plus que visible et que moi aussi, je l'avais vu auparavant.

Le désir de Frost se lisait aussi clairement dans ses yeux et sur ses lèvres crispées que son insécurité.

— Je veux baiser, dit Rhys. Mais toi, tu as besoin d'être rassuré, et cela demande du temps.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, lui rétorqua Frost d'une voix glaciale.

Son visage était à nouveau un masque parfait d'arrogance, ce soupçon d'incertitude enfoui sous les strates édifiées au cours de longues années à la Cour.

— Oh ça va, Frost ! lui dit Rhys en souriant. J'ai compris, pas la peine de me faire un dessin.

— Il n'y a rien à comprendre ! répliqua Frost.

Je me glissai sous les couvertures, dans le plus simple appareil, bien trop fatiguée pour me soucier de qui remporterait cette joute verbale. Je m'installai confortablement contre les oreillers, attendant que l'un d'eux vienne me rejoindre. J'étais si épuisée, si accablée après les événements de la journée que peu m'importait qui dormirait à mon côté, du moment que quelqu'un était là.

— Doyle n'est pas seulement ton Capitaine, Frost. Depuis des siècles, tu es son bras droit. Il est normal qu'il te manque.

— Il nous manque à tous, fut sa réponse.

Rhys approuva en hochant la tête mais ajouta :

— En effet, mais seuls toi et Merry ressentez son absence aussi intensément.

— Je ne vois pas où tu veux en venir ! réagit Frost.

— Oh ça va ! dit Rhys, avant de me lancer un regard qui me demandait : « Et toi, as-tu compris ? »

Je pensais avoir saisi.

— Viens te coucher, Frost. Viens dormir avec moi, l'appelai-je en tapotant le matelas.

— Doyle m'a confié la mission de m'occuper de toi jusqu'à ce qu'il se soit rétabli.

Je souris à la vue de ce visage qui s'efforçait d'être impassible sans tout à fait y parvenir.

— Alors viens te coucher et occupe-toi de moi, Frost.

— Tu m'as promis du sexe, protesta Rhys, et je ne vais pas te laisser te débiner.

Frost hésita à côté du lit.

— Nous n'avons encore jamais partagé la Princesse ainsi, fit-il remarquer.

— Et nous n'allons pas commencer maintenant, rétorqua Rhys. Quoiqu'il m'arrive parfois de le faire avec les nouveaux-venus parce que Merry a une petite préférence pour moi.

Il m'adressa un sourire que je lui retournai. Puis il se fit sérieux, bien trop sérieux.

— Mais je ne pourrai supporter de devoir la partager avec toi,

poursuivit-il, et risquer ainsi de me confronter aux sentiments qu'elle te porte. Je sais qu'elle t'aime davantage que moi, tout comme Doyle d'ailleurs, mais je ne souhaite pas que cette évidence se retrouve frottée sur mon corps comme du sel sur une plaie à vif.

— Rhys, l'appelai-je.

— N'essaie pas d'épargner mon ego ! répliqua-t-il avec un geste brusque et un hochement de tête dans ma direction. Tu serais obligée de mentir, et les Sidhes ne racontent jamais de bobards.

— Rhys, je n'avais pas l'intention de te contrarier, lui dit Frost.

— Tu ne peux aller contre ta nature, et Merry ne donne pas l'impression de pouvoir cesser de t'aimer. J'ai eu beau essayer de te haïr, cela m'est impossible. Si, grâce à toi, elle tombe enceinte et que je me retrouve avec Andais, alors là, je te haïrai, c'est sûr ! Mais jusque-là, j'essaierai, dans la mesure du possible, de partager de bonne grâce.

J'aurais voulu lui tenir des propos rassurants, mais qu'aurais-je pu dire ? Rhys avait raison ; tout mot se voulant réconfortant n'aurait été que mensonge.

— Je ne t'ai pas offensé intentionnellement, mon Chevalier Blanc, lui dis-je.

— Nous sommes tous deux aussi pâles l'un que l'autre, ma Princesse, reprit-il en souriant. Nous savions en nous engageant dans tout ceci qu'un seul parmi nous deviendrait roi. Je crois même que Doyle et Frost associés feraient un excellent couple régnant à ton côté. Quel dommage que même entre les Ténèbres et Froid Mortel, il devra y avoir un perdant et un gagnant.

Et sur ces mots, Rhys sortit, refermant doucement la porte derrière lui. Je l'entendis qui parlait aux chiens qui avaient dû attendre à l'extérieur. Nous ne les laissions pas entrer dans la chambre lorsque nous nous entretenions avec Andais. Lorsqu'elle avait touché les chiens noirs, ils ne s'étaient pas transformés en quoi que ce soit de spécial à son contact. La magie ne l'avait pas reconnue et elle était contrariée depuis. En fait, elle abhorrait que cette nouvelle magie la snobe, elle, la Reine, à qui tout le pouvoir de sa Cour aurait dû appartenir.

Cela ne semblait pas fonctionner comme elle l'avait prévu.

Je faillis crier à Rhys de laisser entrer les chiens puis me ravisai, car cela ne ferait que rappeler à Frost ce que lui non plus n'avait pas reçu. Il craignait que de n'avoir pas été choisi par l'un d'eux signifiait qu'il ne soit pas suffisamment Sidhe.

Lorsque la porte fut enfin fermée, je levai les yeux vers celui qui était resté.

Frost retira sa veste, m'exposant au même moment toutes les armes qu'il portait. Beaucoup trop de flingues et de lames, mais il s'armait toujours comme ça, comme s'il allait à la guerre. Je comptai quatre revolvers et deux poignards sur le plastron de son gilet de cuir. Il y en avait davantage encore, comme il y en avait toujours plus qu'il n'y paraissait chez notre Froid Mortel.

— Pourquoi ce sourire ? me demanda-t-il doucement.

Il avait commencé à déboucler les sangles qui retenaient le gilet en place.

— Je pourrais te demander quelle armée tu avais l'intention de décimer aujourd'hui avec tout cet arsenal, mais je sais ce que tu redoutes.

Il se délesta soigneusement de ses armes, qu'il déposa sur la table de chevet. Contre le bois, cet étalage était chargé de promesse de destruction.

— Où as-tu mis ton flingue ? me demanda-t-il.

— Dans le tiroir là.

— Tu l'y as rangé en entrant dans cette chambre, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il se dirigea vers la penderie où il suspendit sa veste sur un cintre. Puis il entreprit de déboutonner sa chemise, le dos tourné.

— Je me demande bien pourquoi tu as fait ça, me dit-il.

— Primo, un revolver n'est pas particulièrement confortable à porter. Deuxio, si j'en avais eu besoin ici, cela aurait plus que probablement voulu dire que vous auriez tous été tués. Et si cela avait été le cas, Frost, même un flingue ne m'aurait pas sauvé la vie.

Il se retourna alors, la chemise ouverte jusqu'au nombril, qu'il commença à retirer de son pantalon. J'étais épuisée, mais

le regarder faire accéléra les battements de mon cœur.

Sa peau m'apparut telle une bande de blancheur contre celle moins intense du tissu. Il fit glisser la chemise sur ses épaules, exposant centimètre par centimètre sa puissante musculature. Il avait appris que parfois, le voir se dévêter ainsi lentement contribuait à aiguiser mon désir.

Il la mit ensuite sur un cintre, allant même jusqu'à en reboutonner le col pour éviter de la froisser. Mais ce faisant, il me présenta la longue ligne de son dos et de ses épaules. Il avait repoussé sur l'une d'elles d'un mouvement gracile de la tête son ample chevelure argentée, si bien que la surface lisse de ses muscles dorsaux se présentait à moi sans obstacle.

Il y avait eu des moments où le simple fait de le voir ranger ses vêtements m'avait rendue presque folle d'envie, m'incitant à pousser de petits cris d'impatience avant même qu'il ne soit prêt à me rejoindre au lit. Mais aujourd'hui, ce n'était pas le cas. La vue était magnifique, comme d'habitude, mais j'étais crevée et ne me sentais pas très bien. En partie à cause du chagrin et du choc, mais également parce que j'avais la conviction tenace que je m'étais chopé un rhume ou autre virus. Frost n'avait jamais attrapé froid. Tout ce qui avait pu l'affecter s'était résumé à quelques reniflements.

Il se tourna face à moi, les mains glissées dans la ceinture de son pantalon, qu'il avait dû déboucler quelques instants plus tôt afin de se délester de tout son arsenal. Je devais être encore plus fatiguée que je ne le pensais pour avoir zappé cet effeuillage.

Il attaquait le premier bouton de sa braguette lorsque je me laissai rouler sur le côté, le nez enfoui dans l'oreiller pour ne plus rien voir. Il était bien trop beau pour être vrai. Trop surprenant pour être à moi.

Je sentis alors le lit bouger et compris qu'il venait de m'y rejoindre.

— Merry, qu'est-ce qui ne va pas ? Je croyais que tu appréciais le spectacle.

— C'est vrai, répondis-je, toujours sans le regarder.

Comment lui expliquer que je vivais l'un de ces rares moments où ma mortalité me semblait tellement concrète, et où son immortalité était bien trop présente...

— Ne serais-je pas suffisant pour te donner du plaisir sans Doyle à mes côtés ?

Je me retourna et le fixai. Il s'était assis au bord du lit, une jambe repliée, légèrement avachi, ses muscles et ses abdos ciselés mis en valeur. La braguette de son pantalon était entrouverte, sa ceinture pendant de part et d'autre. J'avais le choix entre baisser les yeux vers son genou puis vers ce que je savais se trouver dans son pantalon, ou de les lever pour admirer la beauté de ses pectoraux et de ses épaules, et bien sûr, son visage... Si j'avais été dans une disposition d'esprit plus propice, j'aurais caressé son corps des yeux, mais il arrive qu'un homme ressente le besoin qu'on porte son attention au-dessus du niveau de la ceinture, avant de la porter en dessous.

Je me redressai en me couvrant les seins avec la couverture, parce qu'à la vue de ma nudité, Frost en oubliait parfois de m'écouter, et je voulais qu'il m'entende.

Il était assis là, sa longue chevelure se déversant sur son torse dénudé en un flamboiement argenté, refusant de me regarder, alors même qu'il pouvait sentir le lit bouger tandis que je me rapprochais imperceptiblement pour venir lui effleurer le bras.

— Frost, je t'aime.

Ses yeux gris se levèrent alors vers moi, une seule fois, avant de se rediriger fixement vers ses grandes mains posées sur son genou.

— M'aimes-tu autant quand je suis seul avec toi, sans le corps de Doyle à côté ?

Je lui étreignis le bras tout en essayant de penser à une réponse correcte. C'était une conversation des plus inattendues. J'aimais Frost, mais pas toujours son côté lunatique.

— Je te trouve tout aussi désirable aujourd'hui que cette première nuit que nous avons passée ensemble.

Il me gratifia d'un faible sourire.

— Ce fut une nuit mémorable, mais tu viens d'éviter de répondre à ma question, c'est suffisant, me fit-il remarquer, en m'observant avec ce regard qui, invariablement, me frappait.

Il s'apprêtait à se remettre debout lorsque je le retins par le bras, non pas pour le contraindre, mais avec l'espoir qu'il ne

s'en aille pas. Il m'autorisa à le maintenir assis sur le lit, quoiqu'il fût plus fort que je ne le serais jamais. Puis, de nouveau, le regret m'effleura.

Je poussai un soupir, essayant de surmonter nos états d'esprit, en quête d'une légère amélioration.

— Est-ce parce que je me suis détournée au lieu de te regarder te déshabiller ?

Il fit signe que oui.

— Je ne me sens pas dans mon assiette, repris-je. Je crois bien avoir attrapé la crève.

Il me regarda, perplexe.

— Te rappelles-tu que certains d'entre vous pensaient qu'après ce qui s'était passé à la Féerie, j'étais devenue immortelle comme vous ?

Il acquiesça à nouveau.

— Si je me retrouve enrhumée, alors cela veut dire que ce n'est pas le cas. Je suis toujours mortelle.

Il couvrit ma main de la sienne.

— Et pourquoi cela devrait-il te faire détourner les yeux de moi ?

— Je t'aime, Frost. Mais t'aimer signifie que je te verrai rester jeune, magnifique et parfait alors que moi, je vieillirai. Ce corps que tu aimes ne demeurera pas éternellement tel qu'il est. Je vieillirai pour finalement mourir, en étant obligée de te contempler chaque jour tout en sachant que c'est un processus inconnu pour toi. Lorsque je serai si vieille, toi, quand tu enlèveras tes fringues, tu seras tout aussi beau qu'aujourd'hui.

— Tu n'en demeureras pas moins notre Princesse, me dit-il, son visage m'indiquant qu'il s'efforçait de piger ce concept.

Je dégageai ma main de la sienne pour me rallonger sur le lit, incapable de détacher les yeux de ses traits à la beauté si irréelle. Les larmes que je refoulais me brûlaient les paupières en me contractant la gorge. J'aurais pu m'étouffer de regret. Avec tous les événements de la journée, tout ce qui avait mal tourné, tout ce danger constant autour de nous, j'étais prête à me mettre à chialer parce que les hommes que je portais dans mon cœur resteraient à jamais magnifiques, contrairement à moi. Ce n'était pas tant la mort que je redoutais, mais cette lente

décrépitude. Comment le mari de Maeve Reed avait-il pu supporter de voir sa beauté inaltérée alors que lui vieillissait ? Comment l'amour et la raison parvenaient-ils même à y survivre ?

Frost se pencha vers moi, si large que ses longs cheveux se répandirent avec fluidité autour de moi, formant une cascade scintillant de la lumière diffuse qui régnait dans la chambre.

— Tu es jeune et belle cette nuit. Pourquoi nourrir une telle tristesse alors qu'elle est si lointaine, et que moi je suis là, tout près de toi ? me demanda-t-il, murmurant ces derniers mots en m'effleurant les lèvres pour terminer par un baiser.

Je le laissai m'embrasser, mais sans lui rendre son baiser. Ne comprenait-il pas ? Mais bien sûr que non ! Comment aurait-il pu ? Ou bien...

Je le repoussai d'une main pour le dévisager.

— As-tu autrefois aimé quelqu'un que tu as vu vieillir ?

Il se rassit brusquement, me fuyant des yeux. Je serrai son poignet autant que possible, bien trop gros pour que je puisse totalement l'encercler des doigts.

— C'est ça, n'est-ce pas ? persistai-je.

Se refusant toujours à me regarder, il finit néanmoins par acquiescer de la tête.

— Qui était-ce, et quand cela s'est-il passé ?

— Je l'ai vue au travers d'une vitre quand je n'étais pas encore Froid Mortel mais n'étais que Frost, de la gelée blanche incarnée par les croyances populaires et la magie de la Féerie, répondit-il avant de tourner des yeux inquiets vers moi et de poursuivre : Tu as vu dans une de tes visions à quoi je ressemblais une fois venu à la vie.

En effet, je m'en souvenais.

— Tu t'es présenté à sa fenêtre sous l'apparence de Jack Frost ?

— Oui.

— Comment s'appelait-elle ?

— Rose. Elle avait des boucles dorées et des yeux dignes d'un ciel d'hiver. Elle m'a aperçu à sa fenêtre et a essayé de dire à sa mère qu'un visage la regardait à travers la vitre.

— Elle avait un don de clairvoyance ?

Il confirma d'un signe de tête.

Je faillis laisser tomber, mais ne pus m'y résoudre. Cela m'était tout simplement impossible.

— Que s'est-il passé ?

— Elle était toujours seule. Les autres enfants semblaient avoir senti qu'elle était différente. Elle avait fait l'erreur de leur raconter ce qu'elle pouvait voir. Ils la traitèrent de sorcière, tout comme sa mère. Elle n'avait pas de père. D'après ce que disaient les villageois, elle n'en avait jamais eu. Je pouvais les entendre lorsque je peignais de filigranes de givre leurs demeures, en train de chuchoter que Rose n'avait été conçue par aucun homme, mais par le diable. Elle et sa mère étaient si pauvres, et je représentais cette phase de la froidure hivernale qui les ferait le plus souffrir. J'aurais tant voulu l'aider.

Il leva ses grandes mains comme si elles lui paraissaient avoir changé, plus petites et moins puissantes, avant d'ajouter :

— Je devais devenir autre.

— As-tu demandé de l'aide ? m'enquis-je.

Il me regarda, surpris.

— Veux-tu dire par là si j'ai demandé de l'aide à la Déesse et Consort ?

J'acquiesçai.

Il sourit alors, ce qui allégea l'expression de son visage, laissant apercevoir la joie qu'il dissimulait la plupart du temps.

— C'est en effet ce que j'ai fait, répondit-il.

Je lui retornai son sourire et ajoutai :

— Et ils t'ont répondu.

— Oui, dit-il, toujours souriant. Je suis allé dormir et lorsque je me suis réveillé, j'étais plus grand, plus fort. Je leur ai trouvé du bois pour leur feu, durant cet hiver interminable. Je leur ai apporté à manger.

Puis la joie déserta ses traits magnifiques.

— Je m'étais approvisionné au garde-manger des villageois, qui ont accusé la mère de les avoir volés. Rose leur a dit que c'était son ami qui le leur avait apporté, son ami étincelant, poursuivit-il avant de me prendre la main.

— Ils l'ont accusée de sorcellerie, dis-je doucement.

— Oui, et de vol. J'ai tenté de m'interposer, de l'aider, mais je

n'avais pas compris ce que voulait dire d'être humain, ni même Fey. Tout me paraissait si nouveau, Merry, tellement nouveau depuis ce temps où je n'étais que de la glace et du froid. J'étais un concept incarné, venu à la vie. J'ignorais même ce que voulait dire d'être vivant, ou ce que cela représentait vraiment.

— Tu ne voulais que les aider.

Il opina du chef.

— Mon aide leur a coûté cher. Elles ont été jetées en prison et condamnées à mort. La première fois où j'ai invoqué le froid dans mes mains, un froid si mordant qu'il aurait pu en faire éclater le métal, ce fut pour secourir Rose et sa mère, en brisant les barreaux de leur cachot.

— Mais c'est merveilleux !

Lorsque sa main se crispa sur la mienne, je compris que l'histoire ne s'arrêtait pas là.

— Peux-tu imaginer ce qu'ont pensé les villageois lorsqu'ils ont découvert les barres métalliques éclatées et que les deux captives s'étaient volatilisées ? Peux-tu imaginer ce qu'ils ont pensé de Rose et de sa mère ?

— Rien d'autre que ce qu'ils en pensaient déjà, répondis-je avec douceur.

— Possible, mais j'étais un fragment issu de la saison froide. Je n'ai pas pu leur construire un abri. Je n'ai pas pu leur procurer de chaleur. Je n'ai rien pu faire d'autre que de les faire sortir en plein cœur de l'hiver, avec chaque humain de leur village remonté contre elles.

Je me redressai et tentai de l'enlacer, mais il se déroba, se détournant de moi pour poursuivre son récit.

— Elles ont dépéri parce que là où j'allais, l'hiver me suivait. J'étais encore bien trop élémentaire pour pouvoir maîtriser ma propre magie. Quand tout fut perdu, je priai. Le Consort se présenta alors à moi et me demanda si j'étais prêt à renoncer à tout ce que j'étais pour les sauver. Cela ne faisait pas très longtemps que j'étais animé de vie, Merry, et je me remémorai comment c'était avant. Je ne voulais pas revenir en arrière, mais Rose reposait si immobile dans la neige, ses cheveux s'estompant sous cette blancheur immaculée, alors j'ai dit oui, que j'allais renoncer à tout ce que j'étais si cela pouvait les

sauver. Cela me paraissait un sacrifice approprié, étant donné que mon intervention, si bien intentionnée fût-elle, leur avait causé tant de souffrance.

Il s'arrêta de parler pendant un si long moment que je me rapprochai de lui à genoux pour l'enlacer par-derrière. Et cette fois, il ne tenta pas de se dégager, s'appuyant même contre moi.

— Que s'est-il passé ensuite ? murmurai-je.

— De la musique se fit entendre sur ce paysage enneigé, et Taranis, le Seigneur de la Lumière et de l'Illusion, est arrivé sur un fier destrier façonné de clair de lune. Merry, tu n'as aucune idée comme pouvait être surprenante la Cour Dorée à cette époque. Il n'y avait pas que Taranis qui était capable de produire un coursier à partir de lumière ou d'ombre, ou encore de feuilles. C'était véritablement magique. Ses hommes dégagèrent les femmes de la neige et ils repartirent au galop vers le monticule de la Féerie en les emmenant avec eux. Cela me convenait de la perdre ainsi, du moment qu'elle vive. J'attendis de me retrouver désintégré en poussière au cœur du néant, satisfait. J'étais parvenu à les sauver, et mon existence en échange de la leur semblait absolument justifiée. Je ne dirai pas ma vie contre la leur, étant donné que je n'étais pas encore en vie, pas comme je le suis aujourd'hui.

Je l'étreignis plus fort. Il se laissa aller contre moi et je dus m'adosser contre le pied de lit, tout en le berçant dans mes bras. Une main posée sur sa poitrine, je pouvais sentir ses paroles résonner en lui avant même qu'il ne les prononce.

— Elle s'est ensuite réveillée sur les genoux d'un membre de la Cour scintillante. Ma petite Rose s'est réveillée. Elle a appelé son Jackie, son Jackie Frost. Je suis allé la rejoindre comme je l'avais fait la première fois. Je suis allé la rejoindre... qu'aurais-je pu faire d'autre ? Elle se dégagea des bras de ce seigneur Sidhe étincelant pour venir vers moi. Je n'avais pas l'apparence que j'ai à présent, Merry. J'étais jeune, un enfant. La Déesse m'a donné un corps plus puissant. Mais je ne faisais pas partie de la Cour brillante. Je n'étais qu'un Fey jugé inférieur à tout point de vue. Je suppose qu'aux yeux des humains, j'aurais pu être pris pour un gamin d'une quinzaine d'années, voire plus jeune encore. Nous formions un couple bien assorti avec ma Rose

chérie.

— Qu'est-il arrivé à sa mère ? m'enquis-je tout en le serrant entre mes bras.

— Elle est toujours cuisinière à la Cour Dorée.

Je l'embrassai sur la tempe, puis demandai :

— Et qu'est-il arrivé à Rose ?

— Je l'ai emmenée le plus loin possible de son village grâce à ma magie et nous avons trouvé un endroit où nous abriter. Les gens ne voyageaient pas comme aujourd'hui et une trentaine de kilomètres était une distance suffisante pour que nous n'ayons plus à en changer à nouveau. Elle m'a enseigné comment m'ancrer de plus en plus dans sa réalité et j'ai grandi avec elle.

— Que veux-tu dire par là ?

— Nous avions l'air de deux ados. Tandis qu'elle avançait en âge, j'ai fait de même. Ce ne fut ni l'épée ni le bouclier que j'appris initialement à manier, mais la hache. Mon entraînement était constitué de toutes les activités qu'un dos puissant devait effectuer pour prendre soin de la famille.

— Tu as eu des enfants ? murmurai-je.

— Non. J'ai longtemps pensé que c'était parce que je n'étais pas suffisamment réel. Et maintenant, étant donné que je ne semble pouvoir t'en faire un, je me demande si ce n'est pas simplement mon destin.

— Mais vous formiez un couple ?

— Oui, et un prêtre plus conciliant que les chrétiens nous avait même mariés. Mais nous ne pouvions rester dans un village bien longtemps, parce que je ne vieillissais pas. J'ai grandi avec ma Rose jusqu'à avoir cette apparence sous laquelle tu me connais. Puis j'ai cessé d'avancer en âge, mais pas elle. J'ai vu ses cheveux blonds se faire cendrés, ses yeux passer du bleuté de l'hiver au gris des ciels neigeux.

Il leva alors les siens vers moi, et je perçus la colère sur son visage.

— Je l'ai vue dépérir, mais je n'ai jamais cessé de l'aimer. Parce que c'était son amour qui m'avait rendu réel, Merry. Non pas la Féerie, ni la magie ancestrale, mais l'amour. J'avais cru en sauvant Rose renoncer au peu de vie qui m'animait, mais le Consort m'avait demandé si je renoncerais à tout ce que j'étais,

et c'est ce que j'avais fait. Je suis devenu ce qu'elle avait besoin que je sois. Lorsque j'ai réalisé que je ne vieillirais pas avec elle, j'ai pleuré, parce que vivre sans elle me paraissait absolument inconcevable.

Il s'agenouilla alors, puis, les mains sur mes bras, il me dévisagea.

— Je t'aimerai éternellement. Lorsque ces cheveux rouges auront blanchi, je ne t'en aimera pas moins. Lorsque la douceur de ta peau aura cédé la place à celle plus délicate de la vieillesse, je la couvrirai néanmoins de caresses. Lorsque ton visage sera sillonné des rides de chaque sourire que tu auras esquissé depuis toujours, de chaque expression de surprise que j'ai pu surprendre dans tes yeux, lorsque chaque larme que tu auras versée y aura laissé son empreinte, tu ne m'en seras pas moins précieuse, parce que j'étais à tes côtés pour voir tout cela arriver. Je partagerai ta vie, Meredith, et je t'aimerai jusqu'à ce dernier souffle qui s'exhalera de ton corps, ou du mien.

Puis il se pencha vers moi et m'embrassa, et cette fois je lui retournai son baiser. Cette fois, je m'abandonnai contre son corps, entre ses bras, incapable d'y résister...

Chapitre 16

Je me retrouvai allongée sous lui et sous la pluie argentée de sa chevelure qui retombait éparse autour de nous, comme si la pluie pouvait être aussi douce que la soie, aussi chaude que le corps d'un amant. Notre peau scintillait comme si nous avions avalé la lune et qu'elle brillait au travers de chaque centimètre de notre épiderme. J'avais conscience que mes cheveux formaient une masse d'un rouge flamboyant, en percevant la lueur qui s'en diffusait à la limite de mon champ de vision. Puis les siens s'animèrent de mille paillettes tandis qu'il se replaçait au-dessus de moi, reflétant la lumière telle la neige étincelant sous l'éclat lunaire. J'avais connu des amants qui emmenaient avec eux le soleil dans un lit, mais Frost était une nuit d'hiver incarnée, avec tout ce que cela impliquait de rigueur comme de beauté.

Il était bien trop grand, ou moi trop petite, pour pouvoir se coucher ainsi sur moi. Ce n'était pas non plus particulièrement agréable ni plus facile pour respirer, et il dut soutenir son buste au-dessus de moi grâce à la force scintillante de ses bras à la pâleur musclée. Je laissai mes yeux dériver le long de nos corps, le regardant se glisser en moi, puis en dehors, ce qui me fit gémir. Je dus les détourner de cette vue trop merveilleuse à contempler et les poser ailleurs. Et ce furent les siens qu'ils rencontrèrent. Ses yeux du gris d'un ciel d'hiver. Mais à présent, avec son pouvoir qui le chevauchait, s'y trouvait bien davantage que cette nuance.

Dans le gris de ses iris, j'aperçus une colline enneigée avec au sommet, un arbre dénudé. Prise un instant de vertige, je me sentis précipitée dans ce paysage hivernal à l'intérieur de ses yeux, dans un autre lieu. Les paupières closes, je me demandai où pouvait bien se trouver cette colline et de quel arbre il

s'agissait.

Son membre qui me pénétrait et se retirait en cadence, cette épaisseur qui se glissait en moi et en dehors commençait à me donner la sensation d'en être remplie. Le premier embrasement diffus de l'orgasme prenait son essor, petit à petit.

— Merry, Merry, regarde-moi !

Je discernai de l'urgence dans sa voix, cette urgence rauque qui disait qu'il ne saurait tenir bien longtemps.

Je rouvris les yeux, pour trouver les siens juste braqués dessus, écarquillés, fixes, m'implorant de ne pas les détourner. Puis il m'empoigna les cheveux.

— Je veux voir ton visage, haleta-t-il, la voix caverneuse sous l'effort qu'il faisait pour se maîtriser.

De la neige ponctuait à présent ses iris, saupoudrant de ses flocons cet arbre isolé et le versant de la colline au-delà. Je perçus ensuite un mouvement, une silhouette.

Ses coups de reins adoptèrent alors un nouveau rythme, se faisant plus urgents, et ce fut de trop. Je ne pouvais plus le regarder dans les yeux alors que son sexe me pénétrait ainsi. Je m'efforçai de reporter mon attention sur son corps qui ondulait au-dessus du mien, quand sa poigne se resserra, m'obligeant à le regarder bien en face. Son visage était celui de mon bien-aimé, Frost. Aucune vision dans ses iris pour me distraire de la beauté de ses traits, de la férocité de son regard.

— Ça y est presque ! Presque ! Presque ! murmurai-je.

Puis d'un dernier coup de reins, presque devint c'est fait.

Je hurlai, et seule sa poigne qui s'était faite cruelle dans mes cheveux m'empêcha d'arquer les cervicales. Il me maintint là, face à lui, ne tolérant pas le moindre détournement. Nous nous fixions, nos corps chevauchés par le plaisir. De sa force physique, il exigeait que nous partagions cet instant des plus intimes, sans flancher, sans regarder ailleurs, rien pour nous sauver de la sauvagerie présente dans nos yeux qui s'affrontaient ainsi.

Cette fureur, cette férocité quasi frénétique nous submergea. Il poussa un gémissement tandis que je hurlai mon plaisir, arc-bouté au-dessus de moi, avant de s'effondrer. Puis il s'agenouilla en me soulevant dans ses bras, son membre

toujours enfoui en moi, pour me clouer littéralement contre la tête de lit, où je m'accrochai afin de me maintenir là où il semblait vouloir que je sois. Il avait joui mais n'était pas encore épuisé. Ce qu'il prouva tandis qu'il entreprenait de me pilonner contre le panneau de bois, le lit tremblant sous cette virulence, toute la structure protestant contre cette violence !

Je le gratifiai de mes hurlements, m'efforçant de me retenir à quelque chose tandis qu'il plongeait en moi aussi profondément que possible. Suffisamment d'ailleurs sous cet angle pour que le plaisir et la douleur se chevauchent mutuellement, tandis que Frost me chevauchait, moi.

Puis je lâchai le lit et laissai courir mes ongles sur sa peau blanche. Mes griffures fendirent la lueur diffuse qu'il irradiait, mais ce n'était pas du sang qui en perla. Des lignes bleues scintillantes suivaient celles tracées par mes ongles en marquant notre peau. Un instant, je pus observer une tige épineuse qui s'entortillait autour de mon avant-bras, puis la tête d'un cerf qui s'esquissait sur sa poitrine. Il frissonna contre moi, comme à l'intérieur de moi, tandis que je peignais son corps de ma jouissance comme de ma souffrance.

Il resserra son étreinte et je pus ainsi voir le scintillement sur son épaule, démonstration du pouvoir que j'avais déjà vue sur mon bras. Je réalisai que son tatouage, initialement apparu à la Féerie, était identique à l'image qui s'était matérialisée dans ses yeux.

Nous restâmes figés sur place quelques instants, appuyés contre la tête de lit. Son cœur battait à tout rompre, me donnant la sensation d'une main contre ma joue. Il nous fit basculer lentement sur le côté, si bien que nous nous retrouvâmes finalement allongés en travers du lit, sur les oreillers qui n'avaient pas été éjectés.

— J'avais oublié comme tu étais magnifique, Frost ! déclama une voix qui n'était pas la mienne, car elle venait du miroir.

Alors qu'une seconde plus tôt, j'aurais été bien incapable de faire le moindre mouvement, la peur me fit me redresser, cherchant à agripper les couvertures en désordre.

— Ce n'est pas la peine de vous couvrir, dit Andais.

Nous n'en avons pas moins vivement attiré les draps sur

nous.

— J'ai dit : ce n'est pas la peine de vous couvrir ! Ou ne serais-je plus votre Reine ? répeta-t-elle avec une intonation mauvaise qui nous incita à nous découvrir.

Elle avait assisté à la fin de nos ébats ; aucune raison maintenant de se montrer prude, je suppose.

Frost restait contre moi, se dissimulant ainsi autant qu'il put. Je fus la première à retrouver l'usage de la parole.

— Ma Reine, que nous vaut cet appel ?

— Je pensais voir Rhys en ta compagnie. Ou était-ce un mensonge quand tu m'as raconté que tu allais passer un moment avec lui ?

— Ce sera bientôt son tour, ma Reine.

Elle avait les yeux braqués sur Frost, m'ignorant totalement. Je le regardai, son corps emperlé de sueur suite à ses efforts, ses cheveux argentés ébouriffés parant sa pâle puissance tout en muscles. Comme il était beau ! D'une beauté que même parmi les Sidhes, tout le monde ne pouvait se vanter d'avoir. Ironique qu'un être n'étant pas de cette origine soit l'un des plus magnifiques. Mais à présent que je savais qu'il n'était pas devenu Sidhe par soif de pouvoir mais par amour – un amour inconditionnel –, je comprenais mieux. L'amour nous rend tous beaux.

— Cette expression sur ton visage, Meredith, tandis que tu le dévores ainsi des yeux, exprime donc le fond de tes pensées ?

— Je pense à l'amour. Tante Andais, à l'amour.

Elle émit une sonorité censée indiquer un profond dégoût.

— Sache ceci, ma nièce chérie. Si Froid Mortel ne devient pas ton roi, je le reprendrai et verrai par moi-même s'il est tout aussi exquis qu'il le paraît.

— Il fut votre amant à une époque, des centaines d'années plus tôt.

— En effet, je m'en souviens, dit-elle, mais pas comme si elle en était ravie.

Je ne comprenais pas pourquoi elle faisait cette tête, pas davantage que l'infexion de sa voix, ni pourquoi elle s'était montrée si déterminée à me surprendre au pieu avec Rhys... ou bien, était-elle plutôt tout excitée à l'idée de me surprendre sans

lui ? Cherchait-elle un prétexte pour lui ordonner de rentrer illlico presto à la Féerie ? Et si oui, alors pourquoi ? À ma connaissance, elle ne l'avait jamais traité comme l'un de ses favoris, du moins ce n'était pas resté gravé dans le souvenir de quiconque.

— Je vois l'ombre de la peur dans tes yeux, Froid Mortel, lui dit-elle.

Mes bras se resserrèrent autour de lui. Je n'avais pu m'en empêcher.

— Le protégerais-tu de moi, Meredith ?

— Je protégerai tous mes sujets contre tout mal.

— Mais celui-ci est spécial pour toi, n'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je, car toute autre réponse n'aurait été que mensonge.

— Frost, regarde donc par là ! lui ordonna-t-elle.

Il tourna les yeux vers le miroir, obéissant.

— Aurais-tu peur de moi, Frost ?

Il déglutit si fort que cela en sembla douloureux, avant de répondre d'une voix qui s'était faite rauque :

— Oui, ma Reine, je vous redoute.

— Tu aimes Meredith, n'est-ce pas ?

— Oui, ma Reine.

— Il t'aime, ma nièce, mais il me craint. Je pense que tu découvriras que la peur est bien plus puissante que l'amour.

— Je n'ai aucune intention d'y avoir recours.

— Un jour tu le devras. Un jour, tu réaliseras que tout l'amour ne suffit pas à la Féerie pour rendre docile l'homme que tu aimes. Tu souhaiteras alors la peur à tes côtés, et tu es bien trop conciliante pour savoir en user à bon escient.

— Je ne suis pas effrayante. Je le sais, ma Tante.

— Quand je te regarde, je vois l'avenir de ma Cour et j'en frémis de désespoir.

— Si l'amour est l'avenir de notre Cour, Tante Andais, alors moi, j'ai grand espoir.

À nouveau, elle jeta un regard à Frost, comme s'il aurait pu rassasier son appétit et qu'elle avait les crocs.

— Comme je te hais, Meredith ! Vraiment !

Je me battais contre moi-même pour ne pas lui balancer son

fait, quand elle ajouta :

— Ton visage t'a encore trahie. Dis-moi donc à quoi tu penses, ma nièce. Je te hais, Meredith. Qu'est-ce que cela t'inciterait à vouloir me répondre ?

— Que je vous hais aussi.

Andais esquissa un sourire qui sembla sincère. Le lit derrière elle avait été défait, ne présentant plus que l'essentiel. Apparemment, le supplice de Crystall y avait fait couler bien trop de sang pour que même elle veuille s'y endormir.

— Je crois que je vais m'occuper de Mistral cette nuit, Meredith. Je ferai à ce corps puissant ce que j'ai fait à Crystall.

— Je ne peux vous en empêcher.

— Non, tu ne le peux, pas encore.

Et sur ces mots, mon reflet apparut dans la glace, les yeux fixes d'ahurissement.

Frost ne regarda pas le miroir. Il se contenta de ramper hors du lit, semblant ressentir un besoin urgent de se rhabiller sans même prendre la peine d'aller faire un brin de toilette, et je n'aurais pu l'en blâmer.

Puis, sans me regarder, se concentrant essentiellement à recouvrir sa nudité aussi vite que possible, il me dit :

— Je t'ai dit en une occasion que je préférerais mourir que de retourner sous sa loi. Je ne plaisantais pas, Meredith.

— Je sais.

Il commença à sangler ses armes.

— Cette intention demeure vraie.

Je lui tendis la main, qu'il prit pour y déposer un baiser, avant de m'adresser le sourire le plus contrit que je lui ai jamais vu.

— Frost, je...

— Si tu te retrouves en compagnie de Rhys avant ce soir, si j'étais toi, je prendrais une autre chambre. Il serait préférable de ne pas avoir à nouveau la Reine comme public aujourd'hui.

— Je suivrai ta suggestion.

— Je vais voir comment va Doyle.

Il avait remis tous ses vêtements, ainsi que l'intégralité de son arsenal, grand et magnifique, d'une beauté glaciale. Il était mon Froid Mortel, aussi arrogant et indéchiffrable que lors de

notre première rencontre. Mais j'avais en moi le souvenir de ses yeux écarquillés et frénétiques tandis qu'il me pénétrait. Je savais ce qui se trouvait en cet homme semblant calme, maîtrisé, et chaque aperçu de sa véritable personnalité m'était précieux. Un bref aperçu de l'homme qui était tombé amoureux de la fille d'une paysanne, et qui avait renoncé à tout pour être avec elle.

Puis il sortit de la chambre, altier et, aux yeux de la plupart, imperturbable. Mais je savais pourquoi il me plaquait comme ça, dans ce lit. Il se débinait, terrifié que sa Reine ne revienne encore nous mater.

Chapitre 17

Suivant le conseil de Frost, je me rendis dans l'une des chambres moins spacieuses de la gigantesque maison réservée aux invités de Maeve Reed. Elle nous avait proposé de faire usage de sa résidence principale pendant son séjour en Europe, où elle s'était envolée parce que Taranis avait tenté de l'assassiner à deux reprises par des moyens occultes. Nous pourrions peut-être lui dire qu'il ne représentait plus une menace pour elle dorénavant, ni pour quiconque, d'ailleurs. Mais il me restait encore à survivre jusqu'à demain. J'aurais préféré avoir déjà dégoté un appart, mais avec une vingtaine de gardes à loger et nourrir, je ne pouvais me le permettre financièrement. Je refusais toujours toute aide venant de ma tante, ne sachant que trop bien combien étaient dangereusement extensibles les contreparties qu'elle attachait à toute faveur.

L'adrénaline s'était dissipée et je me sentais plus fatiguée qu'en début de journée. J'avais sûrement chopé quelque chose. Et merde !

Malgré l'amour que Frost me portait, je n'étais pas sûre de ce que j'éprouverais au fur et à mesure que je vieillirais alors qu'ils resteraient tous jeunes et beaux. Par moments, je n'étais pas certaine d'être assez généreuse pour me montrer fairplay à ce sujet.

La chambre était plongée dans l'obscurité, l'unique fenêtre masquée par des rideaux opaques. L'une des raisons pour lesquelles je l'avais choisie était que le miroir sur la coiffeuse avait été retiré, laissant le mur neutre et paisible. Pas de risque de recevoir ici des appels intempestifs. J'avais besoin de repos et avais eu mon compte d'intrusions-surprises pour aujourd'hui.

Kitto m'avait rejoints, recroqueillé à mes côtés sous des

draps propres en coton tout doux. Ses boucles sombres se détachaient au creux de mon épaule, la tiédeur de son souffle effleurant le renflement de mon sein. Il avait passé un bras sur mon ventre, une jambe sur ma cuisse et de son autre main, il jouait lascivement avec mes cheveux, lové tout contre moi, comme je le faisais contre mes hommes plus grands. Mesurant un mètre vingt, il était le seul de mes gardes à être plus petit que moi. Il avait le visage d'un angelot n'ayant pas vraiment traversé l'âge de la puberté. Mais il est vrai que les Gobelins n'ont pas besoin de se raser et, de ce point de vue, c'était son seul héritage génétique venant d'eux.

Ses cheveux étaient aussi doux que ceux de Galen, aussi doux que les miens. Je m'amusais avec ses boucles soyeuses dont la pointe lui effleurait à présent les épaules. Sa carrure, elle, s'était étoffée. Étant l'un des premiers à m'avoir suivie en exil, Doyle l'avait vivement encouragé à s'entraîner à la salle de gym au cours des premières semaines où il s'était trouvé éloigné de la Féerie. Il y avait maintenant du muscle sous cette peau lisse à la blancheur lunaire. Du muscle qui ne s'était jamais trouvé là auparavant.

Mon autre main se faufila dans son dos, où mes doigts suivirent la douce ligne de ses écailles qui lui descendait le long de la colonne vertébrale. Celles-ci semblaient sombres sous l'éclairage diffus, mais sous une lumière plus vive, sa peau étincelait tel un arc-en-ciel. À l'intérieur de cette bouche invitant au baiser appuyée contre mon sein se trouvaient des crocs rétractables reliés à des glandes à venin. Son père était un Gobelin-Serpent, et le fait qu'il avait violé sa mère plutôt que de la boulotter était surprenant. Apparemment, les Gobelins-Serpents avaient plutôt le sang froid, à tous points de vue. Autant dire que la passion n'avait aucun impact sur eux, mais quelque chose chez la mère de Kitto était parvenu à éveiller un soupçon de chaleur dans le cœur de pierre de son père.

Puis lorsqu'elle avait réalisé ce qu'était son bébé, elle l'avait abandonné à proximité du monticule des Gobelins, qui avaient la réputation de manger jusqu'à leur propre progéniture. D'autant plus que la chair sidhe est très prisée chez eux. Sa propre mère l'avait laissé là-dehors exposé à une mort certaine.

Au lieu de quoi, il avait été recueilli par une Gobelaine qui avait eu l'intention de l'élever jusqu'à ce qu'il ait suffisamment grossi pour pouvoir être dégusté. Mais quelque chose chez Kitto l'avait émue, à son tour, et elle n'avait plus eu le cœur à le tuer. En effet, il y a un je ne sais quoi chez Kitto qui donne envie de prendre soin de lui, de le protéger. Il avait risqué sa vie pour sauver la mienne en maintes occasions. Cependant, je ne parvenais toujours pas à le considérer comme capable de me protéger.

Il leva vers moi ses immenses yeux en amande, d'une couleur unie comme dans ceux de Fragon et Frêne, d'un magnifique bleu clair à s'y noyer, tel un saphir d'eau, ou un ciel matinal.

— De qui te caches-tu aujourd'hui, Merry ? me demanda-t-il avec douceur.

Je lui souris de mon nid d'oreillers.

— Comment sais-tu que je me planque ?

— C'est pour ça que tu es venue ici, pour te cacher.

Je suivis du doigt le contour de sa joue. S'il avait eu plus de chance génétiquement, il aurait pu avoir une apparence similaire à celle de Fragon et de Frêne, c'est-à-dire grand et beau comme un Sidhe doublé de la force physique et de l'endurance propres à un Gobelin.

— Comme je te l'ai mentionné, je ne me sens pas très bien.

Il me sourit, puis se redressa sur un coude et me regarda.

— C'est vrai, mais il y a en toi une tristesse que je serais prêt à dissiper, si seulement tu me disais comment procéder.

— Évite simplement de me parler de politique. Je dois me reposer pour être en mesure d'accomplir mes obligations cette nuit.

Son doigt suivit le contour de mon visage de la tempe au menton, en un mouvement lent qui me fit fermer les yeux et retenir ma respiration.

— Est-ce ainsi que tu considères les Gobelins avec lesquels tu coucheras cette nuit ?

Je rouvris les paupières.

— Non, ce n'est pas parce qu'ils sont Gobelins que cela en fait une obligation.

Il me sourit, sa main glissant sur mes cheveux.

— Je le sais. C'est plutôt de qui il s'agit, ce qu'ils sont et que tu n'es pas au meilleur de ta forme.

— Ils me font peur, Kitto.

Son visage s'était fait grave.

— J'en ai peur aussi.

— T'ont-ils déjà maltraité ?

— Ils n'aiment pas particulièrement la chair d'un mâle. J'ai dû leur offrir mes services en une ou deux occasions lorsqu'ils venaient coucher avec mon maître.

Kitto avait survécu dans une société plus violente qu'aucune autre à la Féerie en se pliant à ce que certains doivent faire en prison pour rester en vie. En recherchant un puissant protecteur, ou en étant choisi et en devenant sa propriété en quelque sorte. Ce qui était regardé de haut tout en étant, curieusement, une profession considérée comme honorable. D'un côté, les Gobelins comme Kitto se retrouvaient les victimes toutes désignées d'une ironie d'un destin cruel ; et de l'autre, ils étaient particulièrement estimés par leurs maîtres. Ce terme n'était pas sexiste dans le vocabulaire gobelin. Il pouvait aussi bien s'appliquer à un homme qu'à une femme, désignant simplement celui ou celle qui possédait un esclave.

— Leur offrir tes services ? m'enquis-je.

— Je crois que dans le milieu du porno, je serais ce que l'on appelle un dérameur². Ils font tout ensemble, ces frères-là. J'aidais à en préparer un pendant que l'autre finissait.

Il s'exprimait comme si c'était une activité des plus banales. Sans jugement, sans colère, sans aucun sous-entendu. Cela avait été son monde, à une autre époque. Le seul qu'il ait connu jusqu'au moment où son roi me l'avait donné. Je m'efforçai de lui proposer plus de choix dans sa nouvelle vie mais je devais rester prudente, car en avoir trop le rendait anxieux. Tout son univers s'était littéralement transformé. L'électricité comme la télé avaient été pour lui inconnues. Il vivait à présent à la résidence de l'une des actrices les plus connues d'Hollywood,

² Un dérameur est employé dans l'industrie du cinéma pornographique afin d'éveiller les sens des acteurs masculins pour leur permettre de jouer les scènes dans lesquelles ils doivent être en érection. (N.d.T.)

bien qu'il n'ait jamais vu un seul de ses films. Il était bien plus impressionné qu'elle ait été autrefois la Déesse Conchenn – un secret dont Hollywood n'avait pas eu vent.

— Je resterai avec toi cette nuit, Merry. Je t'aiderai.

— Je ne peux pas exiger de toi de...

Ses doigts se posèrent sur mes lèvres.

— Tu n'auras rien à exiger du tout. Aucun de tes hommes ne connaît la culture des Gobelins comme moi. Je ne dis pas que je pourrai te protéger d'eux, mais je pourrai t'éviter de tomber dans les pièges de nos coutumes.

Je lui embrassai les doigts puis les écartai de ma bouche pour déposer un autre baiser contre sa paume. J'aurais voulu dire : « Je ne peux te laisser faire ça parce qu'ils abuseront de toi comme avant », mais il ne le concevait pas ainsi. Aller lui parler d'abus alors qu'il ne le considérait pas comme tel était difficile. C'était sa culture après tout et non la mienne. Qui étais-je pour leur jeter la pierre après ce que j'avais vu aujourd'hui dans le lit d'Andais ? Mon pauvre Crystall !

On frappa discrètement à la porte. Je poussai un soupir en me blottissant plus profondément dans les oreillers. Je ne voulais surtout pas me retrouver avec une nouvelle situation de crise. J'en avais une suffisamment belle en perspective, programmée cette nuit lorsque les jumeaux Gobelins arriveraient.

Kitto se pencha vers moi pour me chuchoter contre les cheveux :

— Tu es la Princesse. Tu peux leur dire de s'en aller.

— Je ne peux pas leur dire ça avant d'avoir pris connaissance de ce qu'ils veulent.

Puis j'appelai :

— Qui est-ce ?

— C'est Rhys.

J'échangeai un regard avec Kitto, qui avait les yeux écarquillés, sa version d'un haussement d'épaules. Il avait raison, cela devait être important pour que Rhys vienne de son plein gré me trouver dans le même lit qu'un Gobelins, quel qu'il soit. Il avait même commencé à apprécier Kitto, ou du moins était resté tard éveillé en sa compagnie pour lui présenter des

séances-marathon de films noirs. Il l'avait accompagné avec Galen dans une virée-shopping pour lui trouver des vêtements modernes. Mais Rhys se retirait invariablement si cela devenait physique avec Kitto.

Quoi qui l'ait fait venir dans cette chambre, cela devait être important. Et aujourd'hui, important signifiait gravissime. Et merde !

— Entre ! lui criai-je.

Kitto s'écarta alors de moi, prêt à s'éclipser, mais je le retins par le bras, le maintenant au-dessus de moi.

— C'est ta chambre. Tu n'as pas à partir.

Kitto eut l'air dubitatif, mais resta là. Pour ça, on ne pouvait pas se plaindre de lui. Il suivait les ordres à la lettre. Je ne pouvais en dire autant de la plupart des autres.

Rhys entra dans la pièce et referma silencieusement la porte. Je remarquai qu'il semblait plutôt serein.

— Doyle est particulièrement entêté, même pour un Sidhe.

— Tu viens juste de t'en rendre compte ? lui lançai-je.

— Bon d'accord ! Je le savais déjà, dit-il en me souriant de toutes ses dents.

— Il ne veut toujours pas que Merry vienne à son chevet ? demanda Kitto, semblant totalement à l'aise près de moi à présent, comme s'il n'avait jamais eu la moindre intention de se débiner.

Rhys avança dans la pièce et ajouta :

— Il a dit : « C'est mon devoir de la protéger, et non le sien de me protéger, moi. » Il a poursuivi en disant que tu avais besoin de repos cette nuit, plutôt que de rester assise à son chevet en t'inquiétant pour lui.

— J'aurais pu me blottir contre lui et nous aurions tous deux dormi, répliquai-je.

— Dommage pour lui, et tant mieux pour nous, dit Rhys en m'adressant à nouveau un sourire rayonnant tout en retirant son veston.

— Tant mieux pour nous ? reprit Kitto, un soupçon de surprise dans la voix.

Rhys s'arrêta, la veste à la main. Son holster d'épaule contrastait particulièrement avec sa chemise bleu pâle. Cela

donnait l'impression qu'il ne se servait que de revolvers, cela était loin de la vérité. Tous les hommes faisant partie de mon escorte depuis quelques mois déjà portaient ce type de harnachement fait sur mesure, décoré de motifs élaborés et avec des rangements ingénieusement conçus pour porter autant d'armes que possible, tout en permettant tout de même de les dissimuler complètement sous une veste. Probablement le travail de l'un des tanneurs de la Féerie. Aucun humain n'aurait pu en fabriquer aussi rapidement et avec une telle perfection.

Rhys se tenait là, debout, un flingue à la ceinture, un deuxième sous un bras et un poignard sanglé sur l'autre. Il avait aussi une épée courte fixée quelque part dans son dos, dont la poignée dépassait légèrement en biais, qu'il pouvait saisir comme il l'aurait fait d'un revolver fiché au creux des reins.

— Je t'ai touché dans le bureau de l'avocat, sans remarquer aucune de ces armes, lui dis-je. Il y a là un sortilège qui semble agir sur la vue comme sur le toucher.

— Si tu n'es pas parvenue à le détecter, c'est plutôt prometteur, dit Rhys.

— Et pourquoi ai-je pu voir les épées que portaient Frost et Doyle ?

— L'enchantedement ne fonctionne que si les vêtements recouvrant le holster sont bien coupés et retombent impeccablement. Ils ont tellement insisté pour porter de mégas épées qui dépassent de leurs fringues qu'il était impossible de ne pas repérer tout leur arsenal. Une fois qu'on attire l'attention sur ce qui n'est rien d'autre qu'une illusion, elle commence à se dissiper, comme tu le sais.

— Mais je n'avais pas réalisé que ces gilets de cuir étaient en fait ensorcelés.

Il eut un haussement d'épaules.

— Cela a dû coûter pas mal de pésètes, fis-je remarquer.

— Ils nous ont été offerts, m'apprit-il.

Je le regardai, les yeux écarquillés.

— Pas avec autant de magie !

— Tu t'es rendue plutôt populaire chez les Feys inférieurs après ton petit laïus dans le corridor, révélant que la plupart de tes amis étaient domestiques quand tu étais enfant, et non

Sidhes.

— C'est vrai ? m'étonnai-je.

— En effet, et cela a contribué à les rallier à ta cause. Grâce à ça et aussi au fait que tu es en partie farfadet.

— C'est un Fey inférieur qui a fabriqué ces gilets ?

Il acquiesça.

— Alors que les Sidhes ont perdu la majeure partie de leurs pouvoirs, les Feys inférieurs en ont conservé bien plus que nous ne pouvons l'imaginer. Je pense qu'ils craignaient de faire remarquer aux gros balaises qu'ils n'avaient pas décliné autant qu'eux.

— Ils ont eu bien raison ! approuvai-je.

Rhys était arrivé au pied du lit.

— Ce n'est pas que je n'aime pas mon nouveau gilet chic, mais essaierais-tu par hasard de gagner du temps pour trouver une façon polie de m'expédier, ou y aurait-il une question particulière que tu préfères éviter de poser ?

— Pour tout te dire, je suis très intéressée par cette magie intégrée au cuir. Nous aurons peut-être besoin de toute l'aide magique que nous pouvons obtenir, et plutôt rapidement. Mais c'est la première fois que tu es entré de ton plein gré dans la chambre de Kitto alors que je m'y trouve. Nous nous demandons ce qui t'arrive.

Il hocha la tête avant de la baisser, semblant rassembler ses pensées.

— À moins que vous n'ayez l'un ou l'autre des objections, j'aimerais me joindre à vous cet après-midi pour un petit câlin.

Puis il se redressa en nous présentant l'un des visages les plus neutres que je lui ai jamais vu. Il dissimulait généralement ses émotions sous l'ironie. Mais aujourd'hui, il était sérieux. Cela ne lui ressemblait guère.

— Mon opinion ne compte pas, dit Kitto tout en se pelotonnant vivement contre moi avant de se recouvrir presque entièrement du drap.

Rhys replia sa veste sur un bras.

— Nous avons déjà discuté de ça, Kitto. Tu es Sidhe à présent, ce qui signifie que tu dois avoir des opinions aussi arrêtées que nous.

— Oh, de grâce ! dis-je. Pas aussi arrêtées que ça ! Kitto est si peu exigeant que cela en est rafraîchissant.

— Sommes-nous aussi chiants que ça ? s'enquit Rhys en me souriant.

— Parfois. Mais pas autant que certains.

— Comme Doyle, tu veux dire ?

— Frost, laissa échapper Kitto, avant de sembler choqué d'avoir ainsi insulté l'absent.

Il cacha son visage sous le drap, se blottissant contre mon flanc. Mais je pouvais sentir qu'il était tendu à présent, sans aucun rapport avec le désir sexuel. Il était terrifié.

Avait-il peur de Rhys ? Celui-ci avait tenté de le blesser, pas mortellement, lorsqu'il était venu à Los Angeles pour la première fois. Apparemment, quelques films et virées-shopping en compagnie l'un de l'autre n'étaient pas venus à bout de cette hostilité. Comme dans le cas de parents essayant d'obtenir le soutien des enfants lors d'un divorce, si on est mesquin, tous les petits cadeaux du monde n'arriveront pas à compenser les coups en vache.

Et Rhys s'était montré mesquin. Quant à Kitto, il avait réussi à dissimuler qu'il avait toujours peur de lui. Ce qui m'avait carrément échappé. J'avais entretenu l'idée que nous formions enfin une grande et heureuse famille autant que faire se peut. Comment pourrais-je gouverner si j'étais même incapable de préserver la paix et la sécurité dans mon ménage ?

— Je crois qu'il ne se sent pas très à l'aise près de toi, Rhys, lui fis-je remarquer.

Je caressai le dos de Kitto sous les couvertures. Il se pelotonna encore plus contre moi comme s'il redoutait ce que j'allais lui demander. Je ne comprenais pas pour quelle raison « offrir ses services » à Fragon et Frêne ne lui posait aucun problème alors qu'à Rhys, oh que oui ! Peut-être s'agissait-il d'un détail culturel que je n'arrivais pas à saisir, n'étant pas suffisamment Gobeline dans l'âme. Je serai leur Reine suprême, mais sans vraiment être l'une des leurs. Ils étaient nos fantassins, notre bras armé et plus que probablement deviendraient de la chair à canon. Les Bérets Rouges représentaient quant à eux nos troupes de choc. Mais, là,

quelque chose m'échappait au sujet du Gobelin dans le lit, devenu Sidhe après avoir acquis leurs pouvoirs. Dans son cœur, il était et serait toujours Gobelin. Tout comme j'étais davantage humaine d'avoir fréquenté leurs écoles et d'avoir eu des amis humains. Plus encore que mes origines, cette expérience me rendait bien plus humaine que je n'aurais dû l'être, plus américaine dans ma manière de penser. Je me demandai parfois si mon père aurait trouvé un autre prétexte pour m'élever à l'extérieur de la Féerie si Andais n'avait pas essayé de me tuer. Père avait senti qu'il était fondamental que j'apprenne à connaître notre pays d'accueil.

— Kitto, dit Rhys. Je sais que je me suis comporté horriblement avec toi mais j'ai essayé de réparer.

La voix de Kitto nous parvint, étouffée.

— As-tu fait tout ça simplement pour réparer ?

Rhys sembla y réfléchir.

— D'accord, au début. Mais tu es le seul qui peut regarder plus de deux films de gangster d'affilée avec moi et qui en plus, les apprécie. Les autres le tolèrent à peine. Ou te montrais-tu simplement poli ?

— J'aime bien James Cagney, dit Kitto, toujours enfoui sous les draps. Il est petit.

— Ouais, c'est aussi ce que j'apprécie chez lui, lui répondit Rhys.

— Mais toi, tu n'es pas petit, renchérit Kitto.

— Pour un Sidhe, je le suis.

Kitto repoussa le bord de la couverture pour le regarder. Allongée là, de toute évidence, personne n'avait plus besoin de moi. C'était l'un de ces moments entre mecs qui se transformait curieusement en un moment entre nanas. J'avais remarqué que le silence propre aux premiers ne fonctionnait pas vraiment avec Kitto. Il avait un besoin quasi féminin de parler, d'extérioriser ses pensées et sentiments, qui sinon, n'auraient aucune réalité pour lui.

— Edward G. Robinson est petit, lui aussi, dit-il doucement.

— Bogart n'était pas non plus bien grand, ajouta Rhys en souriant.

— Vraiment ? Pourtant on aurait dit qu'il l'était.

— Grâce à des cageots de pommes et à l'angle de la caméra, lui expliqua Rhys.

Kitto ne demanda pas de ce qu'il voulait dire par là, ce qui signifiait qu'ils avaient déjà discuté de ces acteurs de petite taille qui devaient se jucher quelque part pour avoir l'air à la hauteur devant les objectifs. Un « effet spécial » également peu onéreux pour donner l'impression que le méchant ou le héros était suffisamment costaud pour soulever quelqu'un d'une seule main. Ah, la magie des séries B !

— Qu'est-ce que tu veux, Rhys ? lui demanda Kitto en s'extirpant un peu plus de sous les couvertures.

— Je veux te faire mes excuses pour avoir pensé que tu étais comme Fragon et Frêne et tous les autres.

— Je ne suis pas aussi fort qu'eux.

— Non, tu es gentil et tu meurs d'envie de recevoir de la gentillesse. Ce qui n'est pas un péché, admit Rhys en secouant négativement la tête.

— Tu m'as expliqué ce concept de péché et je l'ai bien compris. Eh bien si, Rhys, c'est un péché d'être faible chez les Gobelins. Un péché puni de mort le plus souvent.

Rhys s'était assis au coin du lit. Kitto n'avait pas bronché. Un grand progrès !

— Je t'ai entendu dire que tu vas aider Merry avec les Gobelins cette nuit, lui dit Rhys.

— Oui, répondit Kitto.

— Ils nous ont rappelés depuis que Merry est venue se réfugier ici.

Ah, nous y voilà ! pensai-je.

Kitto se redressa, entourant ses genoux de ses bras. Son mouvement fit glisser les couvertures, nous découvrant.

— À quel sujet ?

— Kurag, le Roi des Gobelins, s'est montré fort surpris de ton intention d'aider Merry avec les jumeaux. Il a dit que Fragon t'avait utilisé comme Trollup quand il ne trouvait pas de femme à son goût.

— Comme beaucoup d'autres lorsque je me retrouvais en transit entre deux maîtres, dit Kitto.

Comme si c'était d'une banalité !

— Il a dit que l'un de tes maîtres était une favorite des frangins et que tu les as aidés, là aussi.

Je savais que Kurag n'avait pas employé ce terme : « aidés ». Les Gobelins étaient plutôt carrés au sujet du sexe, sauf ceux comme Kitto qui avaient passé leur vie dans la servilité. Curieusement, les plus faibles étaient ceux qui excellait en diplomatie chez eux. Alors qu'un mot mal placé pouvait vous faire tuer ou mutiler, je devinais qu'on apprenait vite à surveiller sa langue. Je savais avec certitude que cela m'avait incitée à faire preuve de prudence.

— Mon dernier maître appréciait leur compagnie.

— Et que lui est-il arrivé ? s'enquit Rhys.

— Elle s'est lassée de moi et m'a rendu ma liberté pour que je me trouve un autre protecteur, répondit-il en m'effleurant le bras.

— Tu considères Merry comme ton nouveau maître, dit Rhys.

— Oui.

Ce qui n'avait rien de surprenant en soi.

— Kitto, l'appelai-je, et il leva les yeux vers moi. Penses-tu n'avoir pas le choix lorsque je te demande de faire quelque chose ?

— Ce que tu requiers de moi est agréable. Tu es le meilleur maître que j'aie jamais eu.

Ce qui n'était pas vraiment la réponse escomptée. Je levai les yeux vers Rhys, essayant de lui transmettre du regard : *aide-moi à formuler cette question*.

Rhys y répondit de lui-même :

— Tu n'arriveras pas à changer une vie entière de soumission par quelques mois de protection, Merry.

Et il avait raison, mais cela m'indisposait que Kitto ait l'impression qu'il ait aussi peu de liberté dans sa nouvelle vie.

— Tu es Sidhe, Kitto, lui rappelai-je.

— Mais je suis aussi Gobelin.

Comme si cela voulait tout dire. Et c'était sans doute le cas, en effet.

— Pourquoi t'es-tu porté volontaire pour rester en compagnie de Merry cette nuit avec Fragon et Frêne ? s'enquit

Rhys.

— Personne ici ne se rend vraiment compte de quoi ils sont capables. Je dois rester avec Merry pour m'assurer, si la situation dégénère, que ce ne soit pas elle qui en fasse les frais.

— Tu veux dire que c'est toi qui serviras de punching-ball afin qu'elle soit épargnée ?

Kitto opina du chef.

Je me redressai et le pris dans mes bras.

— Mais je ne veux pas non plus que tu sois blessé, toi.

Il s'abandonna à cette embrassade.

— Et c'est pourquoi je l'accepterai volontiers. De plus, je suis moins sujet aux blessures que toi.

— Si tu permets, je me joindrai bien à toi et à Merry cet après-midi, lui demanda Rhys.

— Cette nuit, tu veux dire, fut ma réaction.

— Non, je ne sais pas si j'en aurais la force, dit-il en baissant la tête, avant de la relever, mais ce n'était pas moi qu'il regardait. Je ne sais pas si je suis aussi fort que mon ami.

— Ton ami ? s'étonna Kitto, ce qu'approuva silencieusement Rhys. Comment peux-tu dire que tu n'es pas aussi fort que moi ?

— Je me suis retrouvé victime de Gobelins qui m'ont torturé toute une nuit. Depuis, je les ai tous redoutés et haïs. Tu m'as appris que j'avais grand tort. Mais j'ignore encore si je suis assez fort pour me retrouver dans la chambre lorsque Merry se donnera à ces deux-là. Je ne sais pas si je pourrais y rester pour veiller sur elle. Tu as vécu des années de... maltraitances infligées par les Gobelins qui seront ici sous peu. Et cependant, tu te donneras à eux afin de protéger Merry. Je te dis, Kitto, qu'il s'agit là d'un courage que je ne possède pas.

Et son magnifique œil unique étincela dans la pénombre.

Kitto tendit la main et la posa sur son bras.

— Tu es courageux. J'en ai été témoin.

Rhys secoua négativement la tête et son œil se ferma. Une unique larme descendit le long de sa joue, scintillant dans la chambre enténébrée bien plus qu'aucune larme humaine ne le pourrait jamais.

Kitto la récupéra du bout du doigt pour m'offrir la gouttelette

tremblotante, que je refusai. Puis il la porta à ses lèvres et Rhys le vit la lécher. Les larmes n'étaient pas aussi précieuses que le sang et autres fluides, mais elles n'en étaient pas moins des offrandes. Je savais que parfois, les Gobelins pratiquaient la torture simplement pour en arracher à leurs victimes. Elles n'étaient pas aussi précieuses pour les Sidhes, qui néanmoins, ne se gênaient pas pour vous faire pleurer, eux aussi.

— Puis-je me joindre à vous ? demanda à nouveau Rhys, une requête qui ne s'adressait pas à moi.

Kitto le dévisagea, puis finalement, acquiesça.

Chapitre 18

Les fringues et l'arsenal de Rhys terminèrent empilés à côté du lit. Dans le plus simple appareil, il était tout aussi incroyable que d'habitude. Certains des gardes étaient plus grands, ou avaient des épaules plus larges, mais aucun n'avait des muscles aussi ciselés que lui au niveau abdos, pectoraux, bras et jambes. Tout chez lui était lisse, ferme et fort.

Le lit n'aurait pas été assez spacieux pour moi et deux hommes, mais Kitto et Rhys occupaient bien moins d'espace que la plupart. Il y avait donc de la place pour nous trois.

Je me retrouvai allongée entre leurs corps lisses tout musclés. Une sensation si agréable que j'en fermai les yeux et me concentrerai simplement sur ce que je ressentais. J'avais eu besoin de ça, d'être réconfortée par des êtres qui se souciaient de moi, blottie dans leurs bras, sans plus avoir à me tracasser. Doyle avait-il compris que je serais restée allongée à ses côtés, tendue, à l'écoute de ses gémissements de douleur et du coup, incapable de me reposer un tant soit peu ? Cela se pouvait bien.

Sauf que maintenant, alors que Rhys et Kitto faisaient courir leurs mains sur moi, déposaient un baiser sur l'une de mes épaules pour commencer, puis sur l'autre, je réalisai qu'aujourd'hui toutes ces petites attentions n'étaient pas des préliminaires au sexe. L'objectif étant ce besoin d'être enlacée, qu'on prenne soin de moi. Étais-je donc aussi faible pour que cela me soit nécessaire, alors même que celui que je disais aimer était blessé ? Serais-je jamais vraiment satisfaite par les caresses d'un seul homme, quel qu'il soit ?

Ainsi allongée entre eux, je n'en aimais pas moins Doyle, mais ils me procuraient quelque chose que lui ne pouvait me donner. Ils m'offraient un contact sans complications. Je ne les aimais pas comme je l'aimais, lui. Pourtant, je les aimais, mais...

leurs larmes ne me brisaient pas le cœur. L'amour vous fragilise tout en vous rendant plus fort. Plus tôt dans la journée, j'avais bien cru que mes Ténèbres n'était plus. J'avais eu l'impression de perdre une partie de moi-même. Cela m'avait glacée intérieurement, nuisant à ma concentration. Dangereux ça ! Mais n'avais-je pas réagi de même lorsque Galen avait failli mourir assassiné à la Féerie ? Oui, tout pareil. J'aimais Galen depuis mon enfance. Une partie de moi l'aimerait à jamais. Mais c'était l'amour d'une gamine que je n'étais plus.

— Tu as la tête ailleurs, me dit Rhys.

Je le regardai en clignant des paupières, couché à côté de moi. J'avais dû sembler surprise, car il éclata de rire.

— Ton corps appréciait les caresses, mais ton esprit était à des lieues de ce lit.

Là, l'humour s'estompa sur son visage, cédant la place à un petit air tristounet.

— Me trouverais-je devant le fait accompli ? Doyle et Frost ont-ils enfin réussi à t'avoir toute à eux ?

Il me fallut quelques instants pour piger où il voulait en venir.

— Non, ce n'est pas ça.

— Elle pense aux enjeux politiques et au pouvoir, dit Kitto, la tête posée à la jonction de ma hanche et de ma cuisse.

Rhys le considéra.

— En plein milieu des préliminaires, elle pense à la politique ? Oh, c'est même pire que ce que je craignais !

— Elle me caresse souvent tout en réfléchissant. Cela semble lui éclaircir les idées.

Rhys posa son œil sur moi, redressé en appui sur un coude.

— Toutes ces tripoteries t'éclaircissent-elles vraiment les idées ?

Ne pas leur avoir prêté attention était une insulte.

— J'ai vraiment apprécié, Rhys. Mais mon cerveau tourne à mille kilomètres/heure. Il semble que je sois incapable de l'apaiser, dis-je en baissant les yeux pour regarder Kitto et lui demander : Est-ce que je t'utilise simplement pour me nettoyer la tête ?

— Je ne peux être ton roi, nous le savons tous. Je suis

néanmoins satisfait d'avoir une place dans ta vie, Merry. Je suis à ton service et remplis des tâches que la plupart de vos seigneurs de noble naissance estiment en dessous de leur rang. Je peux être ta dame d'honneur, et personne d'autre ne pourra faire ça pour toi.

— Nous avons maintenant avec nous plusieurs femmes, dit Rhys. Si Merry voulait des dames d'honneur, elle n'aurait que l'embarras du choix.

— Nous ne leur faisons pas confiance avec notre Princesse. Cela ne fait que quelques semaines qu'elles ont quitté le service de Cel, mentionna Kitto.

Le visage de Rhys s'assombrit.

— Non, en effet. Pas encore.

— Cela me plaît beaucoup que personne ne puisse remplir ces fonctions pour Merry, à part moi, dit Kitto.

— Vraiment ? lui demandai-je en caressant ses boucles.

Il me sourit et ses yeux s'emplirent d'une émotion bien plus forte que la joie. Il avait une place dans ma vie, ce qui lui donnait le sentiment d'appartenir à quelqu'un. Ce n'est pas simplement le bonheur que nous désirons tous. Mais quelque part où être à notre place. Les rares chanceux le trouvent durant l'enfance au sein de leur famille. Mais pour la plupart, nous passons notre vie d'adulte à la recherche de ce lieu ou de cette personne ou organisation qui nous ferait sentir que nous sommes importants et que sans nous, quelque chose se désintégrerait et serait impossible à accomplir. Nous connaissons tous ce désir d'être irremplaçable.

— Tu ne caresses personne d'autre que moi pour t'éclaircir les idées. Tu viens dans ma chambre lorsque tu ressens le besoin d'échapper aux requêtes qui te sont faites. Tu viens me voir quand tu veux réfléchir. Et tu me caresses, et je te caresse. Parfois, nous faisons l'amour, mais souvent, il n'est question que de se tenir dans les bras l'un de l'autre, dit-il en posant une joue câline contre ma cuisse. Personne ne m'a jamais tenu auparavant ainsi en quête de réconfort. J'ai découvert que ça me plaît beaucoup.

Je réfléchissais à tout ce qu'il venait de dire et ne pus trouver rien à y redire.

— Et moi qui pensais que tu te réfugiais dans la chambre de Kitto parce que c'est la seule sans miroir, s'étonna Rhys.

— C'est aussi pour cette raison-là, lui confirmai-je.

— Elle ne vient pas me rejoindre uniquement dans ma chambre. Elle me dorlote aussi lorsque je suis sous son bureau. Au départ, elle me voyait toujours à ses pieds comme un boulet, mais à présent, elle compte sur moi pour me toucher quand elle en a besoin, et que je la touche.

— Les chiens n'envahissent-ils pas ton petit coin de paradis ? lui demanda Rhys.

— Ils ne semblent pas s'y installer lorsque Kitto s'y trouve, dis-je en regardant celui-ci, mes doigts jouant dans ses cheveux. Leur aurais-tu fait quelque chose ?

— Ma place est à tes pieds, Princesse. Ils ne peuvent me la prendre.

— Ce sont des chiens, Kitto, indépendamment de leur caractère magique plutôt original, ce ne sont que des chiens. Contrairement à toi.

Il me fit un petit sourire tristounet.

— Mais ils remplissent bon nombre de devoirs que je remplis pour toi. Je t'ai vue les caresser, j'ai remarqué que cela t'apaisait.

— Serais-tu par hasard plus jaloux d'eux que de nous autres ? s'enquit Rhys.

— Oui, fut la réponse de Kitto, et qu'il se considère comme ayant aussi peu d'importance pour moi m'attrista.

— Kitto, tu es important à mes yeux. Te dorloter n'a rien à voir avec le fait de caresser un chien !

Il détourna la tête en déposant un baiser furtif sur ma cuisse pour soustraire à ma vue l'expression qui se reflétait dans ses yeux.

— Tu es ma Princesse.

J'avais appris que lorsqu'il disait ça, cela signifiait bien davantage. Que je n'étais qu'une entêtée et que j'avais tort, mais étant donné qu'il ne pourrait me faire changer d'avis, il renonçait même à essayer. Cela pouvait aussi vouloir dire qu'il avait eu une pensée effrayante qu'il ne souhaitait pas partager. Ou encore que j'avais fait ou dit quelque chose qui l'avait blessé,

mais il n'avait pas l'impression d'avoir le droit de s'en plaindre.

Il y avait tant d'impliqué dans ce petit bout de phrase.

— Les Gobelins n'ont pas de chiens comme animaux de compagnie. Ils n'en ont jamais eu, dit Rhys, attirant mon attention.

— Mais les chiens de la Féerie sont précieux pour tous les Feys.

— Les Gobelins avaient pour habitude de s'en rassasier.

Je tournai les yeux vers Kitto, qui se refusait toujours à relever le nez. Il m'embrassa un peu plus bas sur la cuisse, ce qui signifiait que Rhys avait probablement dit la vérité.

— Si l'un des chiens venait à disparaître, je ne serais pas contente.

— Tu vois, me dit Kitto. Ils sont suffisamment importants pour toi pour que tu me fasses un procès d'intention.

— Ce sont nos animaux de compagnie offerts par la Déesse et la magie sauvage.

— Je sais ce qu'ils représentent pour vous tous, mais ce n'est pas de moi que tu devrais te méfier et réprimander. Fragon et Frêne seront trop occupés pour se soucier de viande fraîche, mais ils vont arriver escortés de Bérets Rouges. Et ceux-là vont se balader dans les parages pendant que tu coucheras avec les jumeaux. Et ils apprécient la bidoche bien saignante qui gigote encore.

— Des conneries ! s'exclama Rhys. J'avais entendu parler de ça, mais tant d'années se sont écoulées depuis l'époque où j'ai eu affaire aux Bérets Rouges que je l'ai oublié.

— Ils n'ont pas participé aux tortures qui t'ont été infligées ? lui demandai-je, avant même de pouvoir retenir cette réflexion.

— Non. Ils se souviennent de moi en tant que Crom Cruach, lorsque je faisais couler tellement de sang qu'ils venaient y patouiller. Ils pensent encore me devoir quelque chose de cette époque reculée.

— Cela a dû être un véritable carnage pour qu'ils se sentent redevables envers toi de quoi que ce soit après tant de siècles.

Ce fut au tour de Rhys de détourner la tête.

— L'une de mes désignations se traduisait par « Griffe Rouge », c'était un véritable nom.

Ce qui voulait dire que ce nom correspondait précisément à ce qu'il signifiait, littéralement. Je le fixai, si pâle et magnifiquement beau à côté de moi. Ce visage à la beauté juvénile, cette bouche pulpeuse invitant au baiser... Les cicatrices qui le marquaient étaient le seul détail qui permettait de dépasser la première impression de jeunesse et d'humour. Sans celles-ci pour vous rappeler que cet homme qui ne vieillissait pas avait traversé de terribles événements, on aurait pu le prendre à tort pour quelqu'un de particulièrement insignifiant. Quelqu'un sans intérêt. Un rôle qu'il avait assurément joué à la Cour pendant bon nombre d'années.

Je suivis du doigt le contour de la zone cicatrisée. Il se serait habituellement écarté, mais il savait à présent que pour moi, ces balafres n'étaient qu'un autre aspect de la texture de sa peau, une autre partie de son corps à couvrir de caresses et de baisers.

Le regard posé sur moi, il me sourit, ce qui le rendit encore plus beau, comme le visage d'un amant peut soudainement s'illuminer penché sur vous. Non pas par magie, mais simplement de plaisir en réaction à ce que vous venez de faire ou de dire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je, attendrie.

— Au cours de ces longues années depuis qu'ils m'ont pris mon œil, tu es la seule à m'avoir touché ainsi.

Je le regardai, les sourcils froncés, et posai ma main contre sa joue, le contour de la zone cicatrisée n'en étant qu'une autre section sous ma paume.

— Qui t'ait touché comment ?

Il me lança un de ces regards ! Comme si je devais le savoir.

— Nous sommes Unseelies. Ce que d'autres considéreraient comme des imperfections correspondent chez nous à des signes de beauté, dis-je.

— Seulement si tu n'es pas Sidhe, répliqua Rhys. Être balafré et Sidhe est un rappel vivant que leur beauté parfaite pourrait être souillée à jamais. Je suis le fantôme dans le miroir, Merry. Je leur rappelle que nous ne sommes que des mortels à la longévité extraordinaire, et non pas réellement immortels.

— Tout comme moi je le leur rappelle.

Il me sourit à nouveau, en pressant sa joue plus fort contre

ma main.

— Et voilà une des raisons pour lesquelles j'ai toujours cru que nous formerions un couple idéal.

— Hein ? m'étonnai-je, les yeux écarquillés.

— Ne t'en souviens-tu pas ? Je t'ai fixé un rendez-vous galant quand tu avais seize ans.

— Oh si, je m'en souviens, dis-je, ma main retombant sur les draps. Je me souviens que tu as tenté de me persuader de coucher avec toi, ce qui nous aurait fait exécuter tous les deux.

— Je n'essayais pas à proprement parler d'avoir des relations sexuelles avec toi. Je voulais juste voir de quel côté de ta famille tu penchais.

J'en sourcillai de plus belle.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?!!!

Il me sourit, gentiment cette fois.

— En fonction de ta réaction à mes avances... dit-il en jouant de la prunelle sur ce dernier mot, ce qui me fit rigoler... j'aurais pu me décider ou non à aller voir ton père.

J'avais vaguement l'impression de savoir où tout cela allait nous mener.

— Tu voulais demander ma main à mon père ?

— Je lui ai demandé de me prendre en considération.

— Toi comme lui ne me l'avez jamais dit !

— Il a semblé évident dès le début de tout ceci que je n'étais pas dans le peloton de tête pour conquérir ton cœur. Il était évident que tu me préférais Galen, même à seize ans. Puis ton père t'a fiancée à Griffin et si tu étais tombée enceinte, l'affaire aurait été faite.

Je sentis mon visage s'assombrir à la mention de mon ex qui m'avait plaquée après quelques années, parce que j'étais trop humaine, pas assez Sidhe à son goût. Ce qu'il n'avait pas prévu était que lorsqu'il m'avait éjectée, Andais l'obligerait à revenir à la chasteté comme ses autres gardes. Il avait tenté de se joindre à mon petit harem, et je l'avais envoyé se rhabiller. L'unique raison de cette tentative étant de coucher avec quelqu'un, quel qu'il soit.

Je ne m'étais pas attendue à ce qu'il aille ensuite monnayer des photos plutôt intimes de nous deux en les refilant aux

tabloïds. J'avais été amoureuse de lui. Quant à lui, j'étais loin d'être sûre qu'il m'ait jamais aimée. Il avait trouvé preneur pour ces clichés et s'était barré vite fait de la Féerie. À ma connaissance, la Reine, qui a pourtant le bras long, n'était pas encore parvenu à l'alpaguer. À ma connaissance... en fait, je n'avais même pas posé la question. Je l'avais aimé à une époque et ne voulais pas savoir s'il était mort, ni surtout pas de quelle manière, et pas davantage qu'on me présente sa tête dans un panier. Tante Andais en aurait bien été capable, voire pire encore.

Rhys m'effleura la joue, ce qui me fit lever les yeux vers lui.

— Je n'aurais pas dû mentionner son nom.

— Je suis désolée, mais cela faisait longtemps que je n'avais pas pensé à lui.

— Jusqu'à ce que je soulève le sujet.

Kitto fit un imperceptible mouvement de l'autre côté. Jusqu'à cet instant, il était demeuré si immobile que j'en avais presque oublié sa présence. Il était particulièrement doué dans ce registre. Mais être à poil au lit en ma compagnie et celle de Rhys en se faisant à peine remarquer... Je commençais à me demander s'il s'agissait d'une faculté magique. Et si c'était le cas, alors elle n'était pas sidhe. Il se pouvait que les Gobelins-Serpents, principalement utilisés comme éclaireurs espionnant sur tout le territoire, possèdent tous un talent inné pour ne pas se faire repérer.

Je le regardai, sans le questionner pour savoir s'il s'agissait bien de magie. Même si c'était le cas, Kitto ne le croirait jamais. Il se considérait comme dénué de tout pouvoir, un point c'est tout.

— Je devrais peut-être vous laisser tous les deux tranquilles, dit-il.

— C'est ta piaule et ton pieu, lui lança Rhys.

— Oui, mais je les partage avec mes amis, même si je ne suis pas convié aux festivités.

Rhys tendit le bras au-dessus de moi pour venir lui tapoter affectueusement l'épaule.

— Quelle généreuse proposition, Kitto ! Mais je pense qu'il n'y aura pas de partie de jambes en l'air cet après-midi.

— Ah bon ? m'exclamai-je.

Il me regardait, le sourire aux lèvres.

— Tu as la tête farcie de tout ce qui s'est passé aujourd'hui, comme devrait être l'esprit d'une reine. Ce qui fait un bon monarque nuit au sexe.

Je m'apprêtai à protester, quand il me prit le menton au creux de sa paume.

— Ça ira, Merry. Tout ce dont nous avons besoin dans l'immédiat est de nous faire un gros câlin. Peut-être a-t-on juste besoin de nous toucher.

— Rhys...

Sa main vint délicatement recouvrir ma bouche.

— Ça ira, vraiment.

Je déposai un baiser au creux de sa paume, puis l'écartai de mes lèvres.

— Je sais maintenant pourquoi Galen s'est retrouvé sur la touche. C'est un désastre diplomatique, lui dis-je. Mais toi, tu sais impeccablement gérer la politique.

— Merci du compliment.

— Alors pourquoi ?

— Pourquoi ton père ne m'a-t-il pas choisi ? précisa-t-il.

Je hochai la tête, perplexe.

— Ce sont des affaires de Sidhes, dit Kitto qui s'était glissé hors du lit.

— Mais reste avec nous ! le rappela Rhys, le faisant hésiter, avant de poursuivre : Le Prince Essus m'a dit qu'il y avait eu assez de morts comme ça au cours de ton existence. Il voulait t'associer à quelqu'un dont la magie était consacrée à donner et nourrir la vie.

— La magie de Griffin favorisait la beauté comme le sexe.

— Elle était complémentaire à celle que ton père espérait te voir développer, ajouta Rhys en jouant avec mes mèches. Et il avait bien raison.

— Si tu étais Gobelin, dit Kitto, la beauté et le sexe seraient inutiles. Ils te condamneraient à être l'esclave de quelqu'un de plus fort et plus apte à combattre que toi. Tes pouvoirs, Rhys, auraient été appréciés à leur juste valeur bien au-delà de telles futilités.

— Essus souhaitait pour sa fille des capacités plus pacifiques, dit Rhys.

— Jamais il n'aurait porté son choix sur Doyle, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Il ne lui serait jamais venu à l'esprit que les Ténèbres aurait pu quitter la Reine. Mais oui, je pense que si j'étais trop dur pour épouser sa fille, alors Doyle aurait été hors course, lui aussi.

— Je n'avais pas réfléchi à celui que mon père aurait choisi parmi mes gardes.

— Ah vraiment ? s'étonna-t-il.

— Non.

Kitto avait ramassé son jean sur le sol, où il l'avait laissé tomber.

— Je vous laisse tous les deux à votre discussion.

— Mais reste donc ! lui répéta Rhys. Aide-moi à comprendre pourquoi c'est toi que Merry va spontanément rejoindre lorsqu'elle a besoin de se détendre. Je ne suis pas celui que son cœur désire. Pas même celui qui emballerait son pouls au moindre effleurement. Je dois aussi me trouver une place dans sa vie. Apprends-moi à me renouveler.

— Je ne t'enseignerai pas comment prendre ma place, sinon tu vas me la piquer.

— Je ne serai jamais aussi peu exigeant que toi vis-à-vis de Merry. Je n'en ai ni le tempérament, ni la patience. Mais apprends-moi à me montrer un peu moins stressant pour qu'elle se tourne vers moi, occasionnellement.

— Oh Rhys ! m'exclamai-je.

Il secoua la tête, ses boucles blanches glissant en cascade sur ses épaules.

— Tu m'aimes bien. Tu m'as toujours montré de l'affection. Tu t'éclates au lit en ma compagnie. Mais tu ne te consumes pas de passion pour moi. Curieusement, tu sembles te consumer pour des pouvoirs bien plus froids que les miens.

— Je suis Sidhe Unseelie.

— Et également Sidhe Seelie.

— Comme en partie humaine, et farfadet. Mais si tu me pousses à me définir, à énoncer ce que je suis, je suis Unseelie.

Il eut un sourire triste.

— Je le sais.

— Andais m'a accusée de relooker sa Cour à l'image de celle des Seelies. Mais je ne le fais pas exprès.

— Souviens-toi de ce que je me demandais quand tu avais seize ans ? Que je voulais constater de quel côté de ta famille tu penchais.

— En effet.

— J'aurais préféré que tu tiennes davantage du côté Seelie.

— Mon grand-père est un connard abusif. Mon oncle est zinzin. Ma mère est une froide arriviste avide de grimper l'échelle sociale. Pourquoi voudrais-tu voir tout ça dans ta vie ?

— Je ne voulais pas parler de leurs personnalités, et d'autant moins de ceux que tu viens de mentionner. Rappelle-toi, je connaissais tes ancêtres avant qu'ils ne disparaissent durant les grandes guerres qui ont sévi en Europe. Je connaissais certaines femmes de la lignée généalogique de ta mère. Des déesses de la fertilité, de l'amour, de la luxure. Des tempéraments chaleureux, Merry, version truculente.

— Alors quoi ? Tu te demandais si je tenais de mon arrière-grand-tante ?

— De tes tantes, et d'une arrière-grand-mère ou deux. Tu m'y faisais penser. Leurs cheveux, leurs yeux. Je les ai reconnus chez toi.

— Personne d'autre ne l'avait remarqué.

— Personne d'autre ne te regardait comme moi.

Je me redressai pour lui donner un baiser, qui se prolongea jusqu'à ce que je sente son membre, ramolli par tous ces blablas, se gonfler à nouveau. Il s'écarta avec un gémissement plaintif.

— Je ne vais pas pouvoir continuer à me conduire en gentleman si tu n'arrêtes pas de m'embrasser comme ça.

— Alors oublie de l'être, et sois à moi.

— Je vais vous laisser faire ce à quoi excellent les Sidhes, si on exclut la magie, dit Kitto qui avait fini de reboutonner son jean. Tu es mon ami, Rhys, je le crois. Mais tu n'es pas à l'aise quand je suis au lit avec la Princesse et toi.

Rhys s'apprêtait à protester, lorsque je lui posai à mon tour

les doigts sur les lèvres.

— Il a raison.

Il repoussa ma main.

— Je le sais, bon sang ! Je le sais ! Je pensais que si je pouvais coucher avec vous deux, je pourrais assurer ta protection cette nuit lorsque les Gobelins seront là, mais j'en suis incapable.

— Tu t'es considérablement amélioré à leur sujet, Rhys. Ça ne fait rien.

— Mais qui te protégera cette nuit, avec Doyle blessé et moi, trop délicat ?

— Je n'en sais rien. Et pour tout te dire, à cette seconde précise, je m'en tape. Fais-moi l'amour, Rhys, tout de suite. Reste avec moi, aide-moi à apaiser mes pensées.

Je me redressai pour l'embrasser à nouveau, puis l'attirai vers moi en l'enlaçant impatiemment de mes bras, de mes mains.

Je n'entendis même pas Kitto sortir sans bruit, la porte se refermant silencieusement derrière lui.

Lorsque je rouvris les yeux, nous étions seuls, entre nous.

Chapitre 19

Rhys, après m'avoir allongée sur le ventre, entreprit de me parcourir le dos, j'aurais dit de baisers, mais c'était une sensation bien plus subtile, l'effleurant à peine de ses lèvres et de son souffle, en descendant progressivement... jusqu'au creux de mes reins, mon corps se hérissant malgré moi de chair de poule et s'animant de frissons.

Je soulevai imperceptiblement le bassin, l'invitant à en faire davantage.

Il éclata alors de ce rire empreint de plaisir masculin comme d'amusement, où pour une fois, on ne décelait aucune autodérision. Il déposa un baiser plus vigoureux au bas de mon dos. Je me tortillai sous sa bouche, lui laissant savoir sans un mot combien c'était délicieux.

Puis il s'allongea de tout son poids sur moi, sa longue turgescence se casant dans toute sa splendeur entre mes fesses. Une sensation qui m'arracha un gémississement.

Il m'enlaça, m'obligeant à me soulever suffisamment du lit pour pouvoir prendre mes seins au creux de ses mains, me retenant fermement serrée contre son corps puissant.

— Si je t'aimais vraiment, murmura-t-il, je ferais ce qu'a fait Kitto. Je refuserais de coucher avec toi. Je renoncerais à participer à cette course au trône. Kitto a agi ainsi parce qu'il sait qu'aucune des Cours ne laisserait un Gobelín métissé devenir roi. Elles chercheraient d'abord à vous éliminer tous les deux.

Il s'appuya plus fermement et confortablement contre moi, en poussant très légèrement ses hanches, me faisant me tortiller tout autant que son poids me le permettait. Mais la gravité de sa voix ne correspondait pas à ce que son corps exprimait, lorsqu'il poursuivit, me chuchotant contre les cheveux :

— Je sais que tu aimes Doyle et Frost. Et sacré bon sang, tu aimes Galen davantage que moi, alors même que vous avez tous deux réalisé quel danger politique il représenterait en tant que roi.

— Nous nous contentons parfois de jeux érotiques quand nous sommes ensemble.

Je sentis que Rhys s'était contracté sur moi, non pas sous l'emprise de son désir, mais comme s'il s'était mis à réfléchir.

— S'est-il désengagé de la compète ?

— Pas complètement. Mais parfois, il n'y a aucune pénétration, nous nous donnons juste du plaisir.

— Intéressant, ça ! dit-il et cette fois, il ne s'agissait pas d'un murmure séducteur.

J'essayai de me soulever, mais il me maintint plaquée sur le lit d'une pression du bassin tout en resserrant son étreinte.

— Et qu'est-ce qui est si intéressant ? lui demandai-je, piégée sous son corps.

— Galen s'est désengagé parce qu'il sait qu'il n'est pas assez fort pour te garder en vie. Mais il t'aime, d'un amour sincère, suffisamment pour renoncer à toi si c'est ce qu'il y a de mieux pour toi. Galant Galen.

Je ne l'avais pas vu sous cet angle, mais Rhys avait raison. C'était galant et horriblement courageux. Galen avait encore une chance d'être le père de mon enfant, mais les dernières fois où nous avions passé du temps ensemble, il ne m'avait pénétrée qu'une seule fois. Tous nos autres ébats s'étaient révélés particulièrement inventifs, mais rien qui aurait permis de concevoir un enfant.

Rhys m'enlaça encore plus fort de ses bras puissants, tellement d'ailleurs que je commençais à avoir du mal à respirer.

— Si je t'aimais vraiment, je me mettrais d'office sur la touche, me murmura-t-il, son haleine si chaude contre mon oreille. Je t'aiderais à obtenir ce que désire le plus profondément ton cœur, c'est-à-dire Doyle et Frost. Mais je suis bien trop égoïste, Merry. Je ne peux renoncer à toi sans me battre.

— Il ne s'agit pas de se battre, lui dis-je, d'une voix haletante.

— Si ! me chuchota-t-il avec fureur. Si, c'est de ça qu'il s'agit ! Non pas par la force des armes, sans doute, mais cela n'en est pas moins un combat. Pour certains d'entre nous, la récompense est la couronne. Mais pour la plupart, Merry, c'est toi que nous souhaiterions remporter, et même s'il n'y avait pas le moindre trône à la clé !

Il poussa alors son membre contre mon corps, durement et férolement, jusqu'à m'arracher un gémissement. Puis il m'étreignit encore plus fort, au point que j'en vienne à songer à lui demander d'arrêter pour pouvoir reprendre mon souffle. Sa voix se situait entre un murmure et un sifflement contre mon oreille, si féroce, si emplie d'émotion.

— Je veux gagner, Merry. Je te veux même si cela te brise le cœur ! Je ne suis qu'un connard d'égoïste, Merry ! Je ne renoncerai pas à toi, pas même pour te voir heureuse.

Allongée sous lui, je ne savais que dire.

Il resserra encore son étreinte et je dus finalement protester :

— Rhys, de grâce...

Il me relâcha juste assez pour que je puisse prendre une bonne bouffée d'oxygène, mais ses doigts se refermèrent sur mes seins, implacablement. Cette rudesse m'arracha de faibles plaintes.

— Tu aimes le sexe plus brutal que moi. Ce qui est pour moi de la souffrance équivaut pour toi à de la jouissance.

Et sa poigne sur mes seins s'atténua.

— Les Gobelins te feront bien pire encore cette nuit, et tu vas aimer ça, n'est-ce pas ?

— Cette nuit, notre négociation porte principalement sur le plaisir, Rhys.

Il enfouit son visage dans mes cheveux.

— Je pourrais te laisser aller à Doyle, ou Frost, ou Galen, si je le devais. Cela annihilerait quelque chose en moi, certes, mais je pourrais m'y résoudre. Mais je ne pourrais supporter de te perdre au profit de Fragon et de Frêne. Je ne pourrais supporter que ma Merry se retrouve mariée et baise chaque nuit avec des foutus Gobelins !

Puis un cri lui échappa, ressemblant à un sanglot.

— Rhys, je...

— Non, tais-toi ! m'interrompit-il. Laisse-moi finir. Je n'aurai sans doute jamais le courage de te le dire à nouveau !

Je m'immobilisai sous lui, allongée là avec son corps imbriqué contre le mien, et le laissai s'épancher, si c'était ce qu'il voulait.

— La pensée qu'ils seront avec toi cette nuit m'est insupportable, Merry. Je déteste plus encore que tu sembles tout excitée à l'idée qu'ils t'attachent pour te baisser. Dieu, je déteste peut-être cela plus que tout !

Ses bras se resserrèrent sur moi une fois encore.

— Tu vois, je ne t'aime pas, pas vraiment ! reprit-il. Si je t'aimais sincèrement, je ne souhaiterais que ton bonheur. Je voudrais que tu prennes ton pied comme tu l'entends, et non pas simplement comme moi je pourrais le concevoir à ta place. Mais ce n'est pas du tout ce que je te souhaite. Je voudrais que tu sois plus douce que tu n'es par nature, que tu apprécies le sexe comme je m'y adonne. Le sexe que moi, j'apprécie. Comme j'abhorre que tu désires qu'on te fasse des choses que je considère comme pénibles et n'ayant rien à voir avec le plaisir ! Comme je déteste que, bien que tu aimes coucher avec moi, cela ne soit pas tout ce dont tu as besoin, ni ce que tu désires !

Ses doigts me broyèrent la poitrine jusqu'à m'arracher un nouveau cri, mon corps s'agitant d'un sursaut sous le sien.

Puis il me lâcha brusquement en se redressant d'une poussée, ses bras m'encadrant de part et d'autre, ses hanches plaquées contre mes reins.

— Te savoir avec les Gobelins cette nuit, alors que je veux t'avoir toute à moi bien plus que je ne souhaite ton bonheur, parce que je ne suis qu'un salaud d'égoïste, je vais te remplir le ventre de ma semence en priant et en invoquant le pouvoir tout en te tringlant ! Je veux te faire un enfant ! Que le Consort me vienne en aide, mais c'est ce que je veux ! Que la Déesse me soit miséricordieuse, mais c'est vraiment mon vœu le plus cher ! Pas pour que nous survivions tous. Pas pour empêcher Cel de monter sur le trône, et pas pour éviter que nous nous entredéchirions dans une guerre civile. Non, pour aucune de ces nobles causes, Merry. Je le veux, parce que je te veux, toi, et même en sachant que toi, tu ne veux pas de moi !

— Mais je veux de toi, répondis-je en lui lançant un regard par-dessus mon épaule.

Je n'oublierais jamais l'expression sur son visage. Si féroce, si désespérée, si sauvage, mais n'ayant rien à voir avec le sexe, la lubricité ou la passion amoureuse. Il irradiait littéralement d'un terrible chagrin. Si j'avais vu cela avant un combat, je n'aurais pu le laisser partir, car cette expression était celle d'un homme qui savait qu'il n'en reviendrait pas. Le visage d'un homme sachant qu'il perdrait ce jour-là, qu'il mourrait ce jour-là. Je l'aurais retenu loin du champ de bataille. Je lui aurais ordonné de rester à mon côté, pour le garder en vie ne serait-ce qu'un jour de plus. Mais nous n'étions pas sur un champ de bataille dont j'aurais pu le protéger. Il s'agissait de mon corps et de mon cœur, et ils avaient déjà fait leur choix.

— Non, de grâce, Merry, dit-il en hochant la tête. Épargne-moi au moins ça !

Je me détournai donc pour qu'il ne puisse remarquer que j'étais au bord des larmes. Le seul moyen de lui épargner ma pitié. Je l'aimais, mais pas comme il avait besoin d'être aimé. Il avait raison. Même nos appétits sexuels ne s'accordaient pas.

Il me souleva brusquement par le bassin. J'essayai de me placer à quatre pattes pour lui faciliter la tâche, mais il m'obligea à garder la tête baissée, si bien que la partie inférieure de mon corps se retrouva surélevée, telle une offrande qui lui était faite.

Je sentais l'extrémité de sa verge qui se poussait contre moi, mais j'étais encore trop étroite sous cet angle.

— Tu vas devoir utiliser ton doigt pour commencer, lui suggérai-je. Sans préliminaires, je suis trop étroite dans cette position.

Il continua néanmoins à se pousser contre moi, plus fort, plus violemment.

— Tu vas te faire mal, Rhys, l'avertis-je, le nez quasiment enfoui dans les oreillers.

— Je veux que ça fasse mal ! rétorqua-t-il.

Puis j'eus la sensation qu'il me pénétrait imperceptiblement de la partie la plus vulnérable de sa personne, et cessai toute protestation. Il se poussa alors en moi, vigoureusement, se

battant contre cette étroitesse et l'absence de moiteur. Si j'avais été conçue autrement, cela m'aurait fait jongler. Ce n'était pas que cela n'allait pas m'irriter, oh non ! Même pour moi, un rapport sexuel pouvait n'être que souffrance, mais on devait s'y employer, on devait y être particulièrement médiocre. D'une médiocrité qui n'avait rien de commun avec Rhys.

Je me mis à gémir de plaisir, mon corps se retrouvant englouti par l'orgasme, simplement en le sentant se frayer un chemin en moi. Pas un orgasme banal, mais des ondes sur ondes de plaisir qui me submergèrent en se propageant, me faisant me tortiller en tentant de résister à sa force physique. La jouissance que j'éprouvais me fit pousser un cri après l'autre. Je hurlais « Oui ! », « Dieu ! », « Déesse ! », puis finalement son nom, encore et encore, à n'en plus finir.

— Rhys, oh Dieu, Rhys !!!

La chambre obscurcie se remplit alors de la lueur émanant de nos corps, scintillant telles des lunes jumelles irradiant de pouvoir, mon corps entier parcouru de lumière. Il plongea la main dans mes cheveux étincelant tels des grenats et me tira la tête en arrière, exposant ma gorge tout en me chevauchant. Cette brutalité m'arracha à nouveau des hurlements, puis il relâcha sa poigne tandis que son corps commençait à se rebeller contre lui pour adopter son propre rythme. Sa respiration se modifia et je sus qu'il était prêt, très proche, et qu'il résistait pour tenir juste un peu plus, pour que je continue à crier de plaisir sous lui juste un peu plus longtemps.

J'étais à quatre pattes, dans la position imposée par sa poigne. Mes seins claquaient l'un contre l'autre sous la furie de son sexe. La chambre fut envahie de mes clamours criant son nom, ma jouissance, telle une imploration destinée à quelque dieu courroucé. Puis il me pénétra d'un dernier coup de reins phénoménal, si profondément que j'eus la certitude que cela allait faire mal, mais le plaisir était bien trop intense pour ressentir vraiment la douleur.

Puis son corps frémît au-dessus du mien, et il s'engouffra encore plus loin en moi, où je le sentis éjaculer sa semence tiède et son pouvoir. Il avait dit qu'il en ferait usage pour que je sois à lui, et qu'il prierait tout en me baisant. J'aurais dû m'en,

effrayer mais ne ressentais aucune peur. Je ne pouvais pas avoir peur de Rhys.

Je m'effondrai sous lui, son membre toujours enfoui en moi. Il s'allongea sur moi, tous deux trop épuisés pour pouvoir bouger, la respiration entrecoupée, irrégulière, nos cœurs nous martelant encore la gorge. La lueur émanant de nos corps commença à s'estomper, tandis que le rythme de nos pouls ralentissait.

Il roula finalement sur le côté, lentement. Je restai là où j'étais, trop apathique pour faire le moindre mouvement. Allongé sur le dos, il respirait toujours bruyamment. Puis, d'une voix encore rauque en raison de ses efforts, il dit :

— Vu ta manière de réagir à la brutalité, cela émoustillerait n'importe quel homme et l'inciterait à s'activer, Merry... alors même qu'il penserait ne pas l'apprécier.

— Tu as été merveilleux, murmurai-je, quelque peu enrouée d'avoir tant hurlé.

Il me sourit.

— Tu n'as vraiment pas la moindre idée de tes talents en la matière, n'est-ce pas ?

— Je ne me débrouille pas trop mal, c'est du moins ce qu'on m'a dit.

— Non, Merry, je ne rigole pas, dit Rhys en secouant négativement la tête. Tu es surprenante au lit et par terre, comme sur une table bien solide.

J'éclatai de rire.

Il me sourit à nouveau, et c'était presque mon bon vieux Rhys, quand son air sérieux refit une apparition furtive.

— Je sais que les Gobelins vont t'avoir pour eux cette nuit, et qu'il n'y a rien que je puisse y faire.

Son visage passa de la gravité à la colère, et il poursuivit :

— Mais quand ils te pénétreront cette nuit, ils pousseront ma semence plus profondément encore.

— Rhys...

— Non, ça va aller. Je sais que tu fais ton devoir de future reine, que nous avons besoin de cette alliance avec les Gobelins et qu'il s'agit de la condition pour la prolonger. Je sais que politiquement parlant, c'est une bonne idée, une excellente idée

même, dit-il, l'œil fixe, et ce regard était tellement intense que je dus me rebeller contre moi-même pour le soutenir. Mais l'idée que ces deux-là te tringlent cette nuit... la façon dont c'est planifié... ça t'excite, non ?

J'hésitai, et ne pus que lui dire la vérité :

— Oui.

— Ce n'est pas très Cour Seelie, mais de toute évidence Unseelie. Cette facette de ta personnalité m'est incompréhensible. C'est celle que comprend le mieux Doyle, bien mieux même que Frost. Tout autant qu'il est tes Ténèbres, ta part d'ombre est précieuse à ses yeux. Quant à moi, elle ne m'intéresse pas, Merry. Je veux ta part de lumière.

— On ne peut dissocier la lumière de l'obscurité, Rhys. Elles font toutes deux partie de ce que je suis.

— Je sais, je sais, dit-il en hochant la tête, avant de s'asseoir en laissant ses jambes dépasser hors du lit. Je vais faire un brin de toilette.

— Tu as été magnifique.

— Je dérouille déjà.

— Je t'avais prévenu. Les préliminaires ne sont pas uniquement réservés à mon bien-être personnel.

— Ouais, tu m'avais prévenu.

Il ramassa ses vêtements empilés par terre, sans néanmoins se rhabiller.

— Apprécie ta douche, lui lançaï-je.

— Veux-tu te joindre à moi ?

— Non, déclinai-je avec un sourire. J'ai vraiment besoin de dormir un peu avant ce soir, je crois.

— Je t'ai épuisée ?

— Oui, et ce fut exquis, lui dis-je en me pelotonnant sur le côté et en me recouvrant des draps.

Rhys se dirigea vers la porte. Je l'entendis parler avec quelqu'un dans le couloir :

— Pose-lui donc la question toi-même.

— Puis-je entrer ? demanda Kitto, qui n'osait pas.

— Oui, répondis-je.

Il entra dans la chambre, la porte se refermant derrière lui. Il avait dû rester assis là dehors durant tout ce temps.

— Veux-tu me tenir dans tes bras pendant que tu dors ? me proposa-t-il.

Je scrutai son visage si terriblement sérieux. Il l'était toujours, notre Kitto.

— D'accord.

Il sourit alors. Un sourire réjoui, que nous n'avions découvert que tout récemment. Il se glissa sous les draps pour venir se lover contre mon dos, sa nudité s'emboîtant contre mon corps, ce qui était simplement réconfortant. À cet instant, j'aurais rembarré presque tous les autres.

Kitto savait qu'il ne deviendrait jamais roi, de ce fait, le sexe n'avait rien d'urgent pour lui. Mais c'était bien plus que ça, il accordait plus de valeur à ces câlineries empreintes de tendresse qu'aux parties de jambes en l'air. Après tout, il avait connu les joies du sexe auparavant, mais je n'étais pas sûre qu'il ait jamais été aimé pour lui-même. Je l'aimais, comme je les aimais tous, mais pas tous de la même façon. Sur ce point, Rhys avait raison.

La constitution de notre pays stipule que tous les hommes sont nés égaux, ce qui est du pipeau. Je n'avais jamais été capable d'accomplir un *jump shot* à la Magic Johnson, ni de conduire comme Mario Andretti, ni de peindre comme Picasso. Nous ne naissions pas égaux au niveau talents. Mais là où du moins nous le sommes, c'est au niveau du cœur. On peut développer ses aptitudes, suivre des cours, mais l'amour, quant à lui, fonctionne ou pas. On aime ou pas. On ne peut rien y changer. On ne peut rien y faire.

J'étais couchée là, me laissant dériver dans la chaude torpeur provoquée par le sommeil, baignant toujours dans cette merveilleuse sensation qui suit un rapport sexuel épanouissant. La chaleur du corps de Kitto me berçait tandis que je m'assoupissais. Je me sentais en sécurité, aimée et comblée. J'aurais tant souhaité que Rhys se sente aussi bien que moi après nos ébats, mais je savais que ce souhait ne se réaliserait jamais.

J'étais une Princesse Fey, mais je n'avais aucune bonne fée comme marraine. Seulement des mères et des grand-mères, et pas l'ombre d'une baguette magique à agiter au-dessus d'un cœur brisé pour le réconforter. Les contes de fées ne sont que

bobards. Et Rhys le savait, tout comme moi, ainsi que l'homme qui respirait dans mon dos tandis qu'il se laissait sombrer dans les bras de Morphée.

Maudits Frères Grimm !

Chapitre 20

Pendant le séjour de Maeve Reed en Europe, hors de portée de Taranis, elle nous avait invités à occuper sa résidence à titre gracieux, en mettant à notre disposition sa propriété située au cœur d'une gigantesque étendue de terre à Holmby Hills, avec maison pour les invités, piscine couverte et petit cottage près du portail d'entrée où résidait le gardien-jardinier. Elle nous avait affirmé que c'était peu cher payer pour lui avoir sauvé la vie et l'avoir aidée à tomber enceinte avant que le cancer n'emporte son époux humain. Pour une fois, les bonnes actions avaient été rétribuées à leur juste valeur.

Je dormais toujours dans la chambre principale réservée aux visiteurs, bien que nous soyons à présent si nombreux que toutes celles des deux maisons réunies étaient occupées. Les hommes devaient même parfois dormir à deux.

Kitto en avait une pour lui tout seul parce qu'elle était trop petite pour pouvoir la partager avec quelqu'un plus grand que Rhys ou moi, ce qui signifiait avec personne.

Nous avions prévu d'utiliser la salle à manger de la maison de Maeve pour notre rencontre avec les Gobelins. Une immense pièce couverte de marbre, à l'origine une salle de bal, particulièrement lumineuse et aérée, semblant tout droit sortie d'un conte de fées. La Cour Seelie l'aurait adorée, mais Maeve en ayant été bannie, il était possible que cette salle lui rappelle son royaume d'origine.

La plupart de mes gardes du corps semblaient à l'aise dans la luminosité dispensée par les lustres scintillant au-dessus de nos têtes. Les gardes qui escortaient Fragon et Frêne, quant à eux, ne se sentaient pas du tout chez eux.

Les Bérets Rouges se dressaient de leur taille phénoménale au-dessus de tous ceux présents. Il fallait un certain nombre de

Gobelins pour atteindre les deux mètres dix correspondants à leur taille moyenne. En fait, la plupart se rapprochaient des trois mètres soixante. Leur peau se déclinait en jaune, gris et verdâtre nauséieux. Les Gobelins m'avaient prévenue qu'il les accompagnerait. Kurag, leur Roi, avait senti que s'il nous envoyait Fragon et Frêne sans escorte et que quelque chose leur arrivait, cela serait à coup sûr perçu comme un complot que nous aurions préparé ensemble pour nous débarrasser des jumeaux. Leur disparition arrangerait Kurag puisque le seul moyen de lui prendre son trône était de le tuer.

Alors pour quelle raison me les proposait-il, ce qui ne ferait que décupler leurs pouvoirs ? Parce que Kurag savait comment finirait son règne, c'est-à-dire comme finissait invariablement ceux des rois Gobelins. Il voulait s'assurer que son peuple conserve sa puissance même après sa mort. Il n'entretenait aucun ressentiment à l'encontre des deux frangins pour leur caractère ambitieux, ne cherchant qu'à restreindre leur quête de pouvoir juste un tout petit peu plus longtemps.

Si les jumeaux mouraient entre nos mains, même accidentellement, sans aucun autre Gobelin dans les parages, cela pourrait prêter à certaines rumeurs. Et si son peuple en arrivait à soupçonner que c'était Kurag qui les avait fait assassiner, il le paierait de sa vie. Tous les défis étaient d'ordre personnel. Certains Gobelins étaient assassins à mi-temps, mais n'acceptaient jamais ce genre de « petits boulots » si la victime était un des leurs. Ils éliminaient cependant volontiers les Sidhes comme les Feys inférieurs.

Ils faisaient cependant une exception si le Gobelin était un « entretenu », comme cela avait été le cas de Kitto. Si on avait un problème avec l'un d'eux, leur « maître » se battait contre vous. La position de Kitto chez les Gobelins signifiait qu'il n'avait pas suffisamment l'âme d'un guerrier pour s'intégrer à la société traditionnelle gobeline.

Je siégeais sur un gigantesque fauteuil faisant office de trône. L'immense table avait été poussée contre le mur, ainsi que la plupart des chaises qui l'entouraient. Frost se tenait derrière moi. Doyle était toujours confiné dans sa chambre en compagnie de ses chiens noirs. Taranis avait presque réussi à

tuer mes Ténèbres qui, si nous nous étions trouvés à la Féerie, se serait sans doute déjà rétabli. Mais aucun de nos pouvoirs magiques n'était aussi efficace à l'extérieur, c'était l'une des raisons pour lesquelles l'exil semblait à beaucoup redoutable.

— Nous vous avons fait entrer afin que les journalistes humains ne puissent pas en parler dans la presse, dit Frost d'une voix aussi froide que son surnom. Mais sans les médias, je ne vous aurais pas autorisés à franchir nos barrières protectrices à la tête d'une telle armée.

Je n'aurais pu le contredire, mais j'étais toutefois étrangement sereine. En fait, je me sentais bien mieux que tout à l'heure.

— C'est fait, Frost, lui dis-je.

— Pourquoi ne t'en inquiètes-tu pas plus que ça ? me demanda-t-il.

— Je l'ignore.

— S'ils n'étaient pas Gobelins, j'en déduirais qu'ils t'ont envoûtée, dit Rhys.

Fragon et Frêne étaient particulièrement impressionnés par notre mise en scène. Elle les distinguait de leurs congénères et leur donnait l'impression d'être un peu Sidhes.

— Salutations, Frêne et Fragon, guerriers Gobelins. Salutations également aux Bérets Rouges de la Cour de Kurag. Qui commande ici ?

— Nous ! répondit Frêne en avançant d'un pas résolu avec son frère pour se planter devant mon siège.

Ils portaient des vêtements d'apparat, Frêne tout de vert vêtu, une couleur assortie à ses yeux, et Fragon tout en rouge comme les siens, des atours en satin chicos d'une saison se situant aux alentours des années 1500-1600.

Lorsqu'ils me firent une courbette, leurs cheveux blonds coupés court effleurèrent leurs oreilles. Ils les avaient laissé pousser juste assez pour ne pas avoir d'ennuis avec la Reine. Ce qui aurait été le cas s'ils avaient touché leur col.

— Vos chevelures ont poussé depuis le mois dernier, leur dis-je.

Ils échangèrent un bref regard, puis Frêne reprit la parole :

— Disons que nous avons anticipé le moment où votre magie

nous aura révélé nos pouvoirs liés à notre métissage sidhe.

— C'est très confiant de votre part.

— Nous avons toute confiance en vos pouvoirs. Princesse, ajouta-t-il.

Je regardai Fragon. Aucune confiance ne transparaissait dans ses yeux, juste une certaine impatience. Il allait coucher avec moi cette nuit ; tout le reste était feint. Fragon me révélerait ce qu'il ressentait vraiment, ainsi que son frangin. Frêne était presque aussi doué pour jouer les courtisans qu'un seigneur Sidhe. Je ne leur faisais aucune confiance. Mais, si Frêne était capable de dissimuler la vérité de ses yeux et de ses expressions, Fragon en était incapable. Bon à savoir.

Mon regard se porta ensuite sur les Bérets Rouges. J'en reconnus certains que j'avais vus lors du combat que nous avions mené quelques semaines plus tôt. Ils étaient alors à mes côtés, contrairement aux jumeaux, ou leur Roi. Les Bérets Rouges m'avaient obéi bien au-delà de ce que notre traité requérait d'eux. Je n'avais pas encore réfléchi à cette curieuse docilité, si contraire à leur attitude habituelle envers les Sidhes ou les femmes, me demandant comment Kurag l'interpréterait. Je ne voulais surtout pas que l'on me croie en train de tenter de séduire son armée, même dans le cadre d'une manœuvre politique pour enrôler à mon service les plus puissants guerriers de son peuple.

Kurag voulait désespérément se libérer de notre traité. Il redoutait qu'une guerre civile n'éclate, que ce soit chez les Unseelies ou entre les deux Cours, ne souhaitant aucune implication aussi minime soit-elle dans les conflits à venir. Mais notre traité le liant exclusivement à moi, je n'allais sûrement pas lui offrir un prétexte pour se débiner. Nous avions bien trop besoin de lui. Du coup, je n'avais pas cherché ce qui avait poussé les Bérets Rouges à me montrer une telle loyauté.

À présent, ils étaient là, devant moi, bien plus nombreux que je n'en avais jamais vu, tel un rempart vivant de chair tout en muscles. Ils portaient tous de petits bérrets ronds ajustés au sommet du crâne, la plupart couverts de sang séché, la laine présentant des nuances de brun et de noir. Un tiers d'entre eux avaient du sang qui coulait de leur couvre-chef et leur ruisselait

sur le visage en leur tachant les épaules comme le plastron de leurs vêtements.

À une époque, pour être seigneur de guerre chez eux, on devait être en mesure de garder frais le sang coulant de son béret. L'alternative étant de tuer régulièrement un ennemi afin de garder son chapeau bien rouge. Une petite coutume qui avait contribué à en faire certains les guerriers les plus sanguinaires de toute la Féerie.

Je n'en avais rencontré qu'un seul capable de garder ainsi son béret dégoulinant d'hémoglobine : Jonty, qui se tenait devant les autres, du haut de ses trois mètres, avec une peau grise et des yeux de la couleur du sang fraîchement répandu typique des Bérets Rouges, mais on pouvait parfois y discerner quelques nuances, et ceux de Jonty étaient aussi vifs que son galurin.

Lors de notre première rencontre, sa peau m'avait évoqué le gris de la poussière, mais elle ne semblait plus sèche ni râche. On aurait dit qu'il... avait appliqué une bonne couche de crème hydratante sur toute la surface d'épiderme que je pouvais voir. Les Gobelins ne fréquentant pas les instituts de beauté, cette transformation radicale de texture m'était inexplicable.

D'autres changements s'étaient également opérés. Son chapeau saignait en d'épais ruisselets si bien que son buste en était tout trempé, le sang tombant goutte à goutte de l'extrémité de ses gros doigts alors qu'il était debout là, traçant un motif délicat sur le sol de marbre.

— Jonty, heureuse de te revoir.

Et j'étais sincère. Il nous avait sauvés. En obligeant par la force des choses les jumeaux à se rallier à notre combat. Les Bérets Rouges l'avaient suivi, lui, et non pas Fragon et Frêne.

— Et moi aussi je suis heureux de vous revoir, Princesse Meredith, me dit-il de cette voix si caverneuse faisant penser à un borborygme mêlé de gravillons.

— Ne devrions-nous pas saluer Froid Mortel et Rhys ? s'enquit Frêne. Je ne suis pas complètement au point sur les règles du protocole sidhe.

— Comme vous voulez. J'ai salué Jonty parce qu'il a vaillamment combattu à mes côtés. Je l'ai salué ainsi que ses

Bérets Rouges parce qu'ils m'ont soutenue en nous apportant leur aide, comme je saluerais de véritables alliés.

— Les Gobelins sont vos alliés, riposta Frêne.

— Ils ne le sont que parce que Kurag ne peut se dédire de notre accord. Mais vous, vous auriez volontiers laissé mes hommes mourir cette nuit-là.

— Allez-vous revenir sur la condition de notre marché, c'est-à-dire que nous couchions ensemble, Princesse ? me demanda-t-il.

— Non. Mais voir Jonty et ses hommes m'a rappelé ces événements, c'est tout.

En vérité, j'étais en rogne. Frêne et Fragon avaient eu un comportement gobelin typique, et de la plupart des Sidhes, soit dit en passant. Ce combat n'étant pas le leur, ils ne souhaitaient vraiment pas mourir en défendant des guerriers Sidhes qui se seraient contrefichus d'eux. Je n'aurais pas dû les en blâmer, mais cependant, ne m'en privais pas.

Jonty m'avait soulevée dans ses bras immenses avant de partir à fond dans la nuit hivernale en direction du champ de bataille. Et là où il allait, les Bérets Rouges suivaient. Et comme ils s'y étaient rendus, les autres Gobelins avaient été obligés de se joindre à la rescoufle. Éviter le combat les aurait fait paraître plus faibles et plus lâches que les Bérets Rouges. Je savais que c'était de l'honneur, mais Kitto m'avait expliqué que c'était plus que ça même. Les autres Gobelins se seraient retrouvés dans la situation délicate de répondre aux provocations en combat singulier des Bérets Rouges qui s'étaient battus à mes côtés. Ce qu'aucun d'eux n'aurait accepté de cœur.

Je savais pertinemment ce que je devais à Jonty et à ses hommes, tout en ignorant la raison de leur comportement. Pourquoi avaient-ils tout risqué pour moi ? Si j'avais pu trouver un moyen de le demander sans les offenser, ainsi que Frêne et Fragon, ou même leur Roi, je le leur aurais volontiers demandé. Mais la culture des Gobelins était un labyrinthe dont je n'avais pas encore le plan détaillé. Elle ne proposait pas de marge de manœuvre permettant de demander « pourquoi » à un guerrier. Pourquoi as-tu eu ce courage ? Parce que je suis Gobelin. Pourquoi m'as-tu aidée ? Parce qu'aucun Gobelin ne recule

devant un bon combat. Aucune de ces deux réponses n'était complètement vraie. Mais elles l'étaient tout de même, et affirmer le contraire mettrait indubitablement en question le manque d'enthousiasme de Fragon et de Frêne.

Frost m'effleura l'épaule. Si Doyle avait été là, il m'aurait touchée depuis longtemps. Frost n'appréciait pas du tout la raison de la présence des Gobelins ici cette nuit. Il n'arrivait pas à se résoudre à accepter l'idée que je serais en leur compagnie, tout en comprenant que nous avions besoin d'eux en tant qu'alliés.

— Merry, m'appela doucement Rhys.

Je levai les yeux vers lui, surprise.

— Aurais-je raté quelque chose ?

— En effet, dit-il en indiquant du regard les jumeaux, vers lesquels je me retournai.

— Je suis désolée, mais tant d'événements se sont produits aujourd'hui que je crois que mes devoirs sont écrasés par mon anxiété.

— Les Ténèbres est donc encore trop mal en point pour être à vos côtés ? s'enquit Frêne.

— Il ne sera pas là cette nuit, comme je vous l'ai déjà mentionné.

— Rhys et Froid Mortel seront-ils vos gardes alors ? demanda Fragon.

— Non.

Rhys en était incapable. Quant à Frost, je lui avais ordonné de rester à l'écart. Il ne parvenait pas à dissimuler assez efficacement ses sentiments. Et je craignais qu'il n'en vienne cette nuit à insulter Fragon d'un simple regard ou d'une exclamation de désapprobation. Le sexe était une étape cruciale pour un Gobelin, comme la soif de sang lors d'une bataille. Je ne souhaitais pas que Frost provoque un combat par accident.

— Amtheon et Adair seront mes gardes du corps.

À la mention de leurs noms, ils s'avancèrent de quelques pas de la rangée d'hommes alignés derrière moi. Amtheon, à une époque une divinité de l'agriculture, avait des cheveux cuivrés. Adair était couronné d'un halo d'or foncé qui avait autrefois été plus proche du brun, avant que nos ébats à la Féerie lui aient

rendu une partie de ses pouvoirs. Il correspondait au bosquet de chênes, mais avait également incarné jadis une divinité solaire. Je ne savais pas s'il avait été solaire avant de devenir chêne, ou s'il avait représenté les deux simultanément. C'était le top de la grossièreté d'aller demander à un dieu déchu quels étaient ses anciens pouvoirs. Autant aller lui frotter le nez dans son statut révolu.

— Est-ce vrai que le jardin des supplices d'Andais s'est transformé en prairie après avoir couché avec eux ? s'enquit Fragon.

— Oui, répondis-je.

— Comme je souhaiterais que Doyle soit ici, grommela Rhys. Je hais les Gobelins, tout le monde le sait. En conséquence, je ne peux faire confiance à mon jugement.

— Rhys, lui dis-je, qu'est-ce que...

— Personne ne va leur demander pour quelle raison ils se sont pointés avec tous les Bérets Rouges qu'ils ont sous leurs ordres ?

— Moi non plus, je ne souhaite pas que Merry le fasse, dit Frost. Cela déforme également mon jugement.

— Eh bien, comme je me contrefous avec qui elle baise, du moment qu'elle baise avec moi, je vais le leur demander, moi, déclama Onilwyn qui s'était avancé à son tour de la rangée de gardes. Pourquoi, au nom du Consort, avez-vous autant de Bérets Rouges avec vous ?

Onilwyn était le Sidhe le plus dénué de grâce que je connaisse. Sa carrure musclée avait quelque chose d'un bloc. Il était suffisamment grand et se mouvait avec souplesse, mais il n'était pas monté aussi harmonieusement que les autres. Je ne parvenais toujours pas à comprendre pourquoi, mais à nouveau, ne pouvais poser la question. Ce n'était pas sa rudesse qui ne m'incitait pas à l'accueillir dans mon lit. Il était aussi beau que la plupart des Sidhes avec sa longue chevelure verte et ses yeux magnifiques. Mais tout aussi mignon que le laisse entendre ce qualificatif, moi, je le trouvais plutôt moche.

Jusqu'à maintenant, j'étais parvenue à éviter de coucher avec lui, parce que je ne l'aimais pas du tout. Il avait été l'un des potes de Cel qui m'avaient tourmentée dans mon enfance. Je ne

souhaitais pas vraiment me le coltiner en vertu des liens de la maternité et du mariage. De ce fait, je lui avais refusé ma couche, tout en lui accordant la permission de se branler, ce qui était bien plus que ce qu'autorisait la Reine. Il pouvait donc se faire plaisir comme il l'entendait, à volonté. Je ne voulais simplement pas qu'il le fasse en ma compagnie.

Si je ne tombais pas enceinte incessamment sous peu, il avait juré d'aller s'en plaindre à la Reine. J'avais jusqu'à la fin du mois, le moment où je pouvais dire bye-bye à mes chances d'avoir un polichinelle dans le tiroir si j'avais mes règles. La Reine m'obligerait à coucher avec lui. Premièrement, parce que je pouvais me retrouver enceinte. Deuxièmement, parce qu'elle connaissait mon aversion pour cette union.

Mais parfois, c'est celui qui est le plus désagréable qui n'hésitera pas à exprimer ce qui doit être dit. Je ne m'étais pas inquiétée du nombre de Bérets Rouges dans la salle, jusqu'au moment où Onilwyn avait ouvert le bec. Ce qui n'était pas très futé de ma part. J'aurais dû m'en préoccuper. Il y en avait suffisamment pour qu'en cas d'offensive, nous soyons probablement perdants dans l'affaire. Pour quelle raison cette éventualité ne m'avait-elle même pas effleurée ?

Ma main gauche se mit à pulser si violemment que cela m'arracha un cri. Ma Main de Sang, mon pouvoir magique, appréciait grandement les Bérets Rouges. Pas top, ou super ?

Fragon et Frêne échangèrent un regard.

— Bon, la vérité, leur dis-je. Pourquoi êtes-vous venus escortés de chaque Béret Rouge dont peuvent se vanter les Gobelins ?

— Ils ont insisté pour nous accompagner, répondit Frêne.

— Ils ne sont généralement pas du genre insistant, plutôt obéissant, dit Onilwyn.

Frêne lui lança un regard.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'un Sidhe en sache autant sur notre compte, lui lança-t-il avant de tourner les yeux vers moi en acquiesçant du chef et de poursuivre : à l'exception de la Princesse, qui semble avoir étudié toutes les cultures composant son peuple.

— J'apprécie beaucoup que tu aies remarqué mes efforts,

répliquai-je en approuvant à mon tour de la tête.

— Je les ai remarqués, en effet. C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis ici.

— J'ai combattu dans les guerres ayant opposé les Gobelins aux Sidhes, dit Onilwyn. J'y ai vu les Bérets Rouges à qui on avait ordonné de participer à des batailles dont il n'y aurait aucun survivant. Pas un n'a hésité un seul instant. J'ai appris qu'ils avaient prêté serment de ne jamais désobéir au Roi des Gobelins.

— Tu as tout à fait raison, l'homme vert, l'approuva Jonty.

— On leur a aussi interdit de rentrer dans la compétition pour accéder au trône, ajouta Onilwyn.

— C'est également correct.

— Alors qu'est-ce que vous faites tous ici ? leur demanda-t-il.

Je le regardai. Cela ne lui ressemblait pas du tout de se préoccuper autant de ma sécurité. Mais il se pouvait qu'il ne se souciât plutôt que de la sienne.

Les Bérets Rouges regardaient Jonty, qui posa les yeux sur moi.

— Pourquoi êtes-vous ici, Jonty ? Pourquoi autant de ton peuple sont-ils venus avec toi ?

— Je vous répondrai, à vous, me dit-il de sa voix profonde.

Et ne venait-il pas d'insulter carrément tous ceux présents ? Frêne et Fragon, Onilwyn, tout le monde à part moi.

Il s'approcha. Rhys et Frost se placèrent discrètement devant moi tandis que certains des gardes sortaient des rangs dans notre dos.

— Non, dis-je. Il m'a aidée à vous sauver tous. Vous n'allez tout de même pas vous montrer ingrats !

— Nous sommes censés assurer ta protection, Merry. Comment pourrions-nous tolérer que ça s'approche de toi ? me demanda Rhys.

Je lui lançai un regard des plus hostiles.

— « Ça » n'a rien à faire là, Rhys ! C'est un Béret Rouge. Il s'appelle Jonty. Il est Gobelin. Mais il n'est pas « ça » !

Ma colère sembla le surprendre. Il m'adressa une petite courbette avant de reculer.

— Comme ma dame le désire.

En temps normal, j'aurais tenté de ménager sa susceptibilité, mais cette nuit j'avais d'autres chats à fouetter que d'aller m'amuser à jongler avec les relations émotives de ma vie.

Je me remis donc debout et ma robe en soie effleura le sol avec un bruissement semblant presque venir d'un être vivant. Mes sandales résonnèrent bruyamment sur le marbre.

Je soulevai le bas de ma robe, exhibant brièvement les talons de dix centimètres et les lanières style Spartiate qui s'enroulaient autour de mon mollet. Ce qui arracha une exclamnation à Fragon, du plus profond de sa poitrine. Porter des talons hauts était l'unique requête que les jumeaux m'avaient faite. Frêne parvint à se maîtriser avec davantage de brio, mais son visage en révélait des tonnes. Ils désiraient ma chair blanche contre la leur, dorée. Ils désiraient goûter à la chair sidhe, ce n'était pas uniquement une affaire de pouvoir. Eux, tout comme moi, savaient ce que c'était d'être en marge, d'être différent de ceux de son entourage.

Jonty se laissa tomber à genoux devant moi. Dans cette position, il me regardait droit dans les yeux, me rappelant ma petite taille.

— Jonty.

— Princesse ?

Je scrutai son visage. De si près, le changement qui s'y était opéré était d'autant plus saisissant. Sa peau était d'un gris plus adouci, moins rugueux. Il me sourit, et cette dentition dont je me souvenais comme lui emplissant la bouche de crocs pointus était plus droite, plus blanche, moins effrayante, plus proche de celle de tout individu que d'un animal.

— Que t'est-il donc arrivé, Jonty ? lui demandai-je.

— C'est vous qui m'êtes arrivée, Princesse.

— Je ne comprends pas.

— Votre Main de Sang nous est à tous arrivée cette nuit d'hiver.

J'eus un léger sourcillement en essayant de trouver comment lui poser ma question. Mais encore faudrait-il avoir la moindre idée de quoi demander.

— Je ne comprends pas, Jonty.

— Votre Main de Sang nous a permis de récupérer notre

pouvoir.

— Tu n'es pas encore revenu à tes pleins pouvoirs, lui dit Fragon.

Jonty lui lança un méchant regard.

— Non, comme le dit le sang-mêlé, en effet. Mais nous en avons maintenant bien plus que nous n'en avons eu depuis des siècles.

Puis il se tourna à nouveau vers moi, la colère s'estompant de ses yeux lorsqu'il les posa sur moi. Il y avait une douceur dans ce regard qu'on ne percevait généralement pas chez les Gobelins ni chez les Bérets Rouges, plus connus pour leur férocité que pour leur gentillesse.

— Pourquoi êtes-vous tous venus ici, Jonty ?

— Ils veulent que vous les touchiez comme vous nous avez touchés. Ils veulent que vous leur révéliez aussi leurs pouvoirs.

— Pourquoi ne pas me l'avoir demandé plus tôt ?

— L'auriez-vous fait ?

— Vous nous avez sauvés, Jonty. Je ne l'oublierai jamais. Mais bien plus que ça, ma mission, mon devoir en tant que Princesse est de faire revenir le pouvoir à la Féerie. À toute la Féerie. Toi et tes hommes inclus.

Jonty baissa les yeux et s'exprima de cette voix profonde, aussi bas que possible :

— Je savais bien que vous ne nous l'auriez pas refusé si nous nous présentions à vous. Je savais que votre Main de Sang nous interpelleraient bien trop puissamment si nous étions près de vous. Mais je ne croyais pas que vous acquiesceriez aussi simplement si nous étions restés à distance.

Lorsqu'il releva la tête, ses yeux scintillaient. Les Bérets Rouges ne pleuraient pourtant jamais.

Une larme unique glissa de son œil. Une larme de la couleur du sang frais. Je fis ce que je savais faire partie des coutumes des Gobelins. Les larmes étaient pour eux précieuses, et le sang plus précieux encore. J'effleurai du doigt sa joue pour récupérer cette goutte avant qu'elle n'aille se mêler et se perdre avec ce qui ruisselait de son couvre-chef sur son visage.

Elle trembla au bout de mon doigt, véritable larme rouge sang que je portai à mes lèvres et dont je m'abreuvai.

Chapitre 21

Par moments, le monde donne l'impression de retenir son souffle. Lorsque l'air reste en suspens, comme si le temps même avait pris une dernière inspiration profonde avant de...

Le goût de sel suavement métallique glissa sur ma langue. Ce fluide sembla prendre de l'essor jusqu'à, lorsqu'il coula le long de ma gorge, me donner la sensation de me désaltérer d'eau fraîche et pure, si celle-ci pouvait contenir la note saline des océans et la saveur du sang.

La pièce m'apparut alors fragmentée, tout semblant y bouger indépendamment. Un groupe de demi-Feys entra en volantant, alors qu'on leur avait interdit l'accès, les Gobelins les considérant comme de succulents amuse-gueules. Cependant, les Feys ailés n'en envahirent pas moins la salle telle une nuée de papillons de jour, de nuit, de libellules et de demoiselles, et autres insectes n'ayant jamais été vus dans la nature. Il semblait y en avoir de nouveaux avec ceux qui nous avaient suivis en exil.

Le battement de leurs ailes semblait animer l'air de couleurs, si nombreuses qu'elles produisaient une brise qui jouait dans mes cheveux en m'effleurant le visage.

Puis arrivèrent les chiens. De petits terriers qui se déversèrent en tourbillonnant aux pieds des Gobelins, comme s'ils se fichaient totalement que ceux-ci les remarquent. De leur démarche gracieuse se présentèrent ensuite les lévriers, se frayant délicatement un passage dans la salle bondée. Ils passaient parmi les Bérets Rouges comme s'ils représentaient une forêt à traverser plutôt que des êtres de chair et de sang. Plus étrange encore, ces géants ne montrèrent pas la moindre réaction face aux chiens, qui allèrent rejoindre leurs maîtres.

Les terriers se dirigèrent vers Rhys. Certains chiens de meute allèrent vers d'autres gardes. Mes deux lévriers vinrent à moi :

Minnie avec sa tête à moitié rouge et blanche, comme si on avait tracé une ligne au centre, Mungo avec son oreille rouge perdue dans son pelage aussi éclatant qu'une aile de cygne.

Ils avaient attendu... de nous rejoindre.

La voix de Frost retentit dans mon dos :

— Merry, qu'est-ce que c'est que ça ?

Ce fut Royal, d'où il me survolait avec ses ailes de noctuelle, qui lui répondit :

— C'est l'instant de création, Froid Mortel.

Je fixai le petit homme.

— Que veux-tu dire ?

Il me sourit, mais je détectai en lui une impatience qui éveilla ma méfiance. Il y avait toujours chez Royal quelque chose de sensuel, de sexuel même. Comme il était de la taille d'une grande poupée Barbie, cela était plutôt perturbant, pour tout dire.

— Nous attendons encore un élément.

Des mots prononcés par Polly, la sœur jumelle de Royal, qui voletait à côté de lui.

Je ne compris pas jusqu'à ce que les chiens noirs s'engouffrent dans la salle telles des ombres, accompagnés des Ténèbres en chair et en os, dont les yeux scintillaient par intermittence d'une lueur rouge, verte et des multiples couleurs que j'avais pu y voir lorsqu'il irradiait de toute la puissance de sa magie.

Il franchit la porte, s'appuyant sur le dos de ce qui ressemblait à un poney noir, un peu plus grand que les chiens. Mais en un flash de ces yeux d'ébène, je sus qu'il ne s'agissait pas d'un poney. Il retroussa ses babines pour nous présenter en un éclair des dents aussi acérées que celles d'un Gobelin. C'était un kelpie ! Comment était-il arrivé ici ? Les kelpies avaient été chassés et exterminés en Europe avant même que nous émigrions dans ce pays. Ils se planquaient sous l'eau et y attiraient leurs proies comme des crocodiles, ou prétendaient être des poneys sur terre. Puis, quand un humain trop confiant s'approchait, ils l'alpaguaient et partaient au galop jusqu'au plan d'eau le plus proche, où ils noyaient leur proie, tout en la boulottant. Tous les gosses adorant les poneys faisaient

majoritairement partie de leurs victimes.

— Doyle ! nous exclamâmes Frost et moi en chœur.

Il parvint à ébaucher un sourire, le visage toujours partiellement emmailloté d'un bandage. Il avait cependant retiré son attelle. Il évoluait avec lenteur, mais il pouvait bouger, se soutenant sur le dos de ce « poney » carnivore.

— Les chiens ont refusé de me laisser me reposer plus longtemps, expliqua-t-il.

Je lui tendis la main.

— Non, Princesse, intervint Royal. Là n'est pas le sujet.

Je levai les yeux vers lui.

— Tu parlais d'un dernier élément.

— C'est lui le chaînon manquant, mais tu n'as pas besoin de le toucher. Tu l'as touché suffisamment pour que cet instant se produise. Tu les as tous assez touchés pour nous avoir appelés à te rejoindre.

— Je ne...

— Comprends pas, termina-t-il pour moi.

— Non.

— Tu comprendras.

Et c'était bien là Royal, avec cette intonation ne laissant augurer rien de bon.

Mungo me poussa le bras du museau. Je lui caressai la tête en jouant avec son oreille soyeuse. Minnie poussa mon autre main, jalouse de l'attention que je lui portais. Je les caressai donc tous les deux, sensible à leur présence stable, chaleureuse.

— Aucun chien ne m'a reconnu, remarqua Frost qui s'était rapproché de moi.

— Ce qui sera, sera ! déclama Royal.

Puis les demi-Feys s'élevèrent vers le haut plafond, envoyant la lumière étinceler en rayons arcs-en-ciel des plafonniers en cristal, qui se reflétèrent sur nous tous. Les Gobelins, y compris Frêne et Fragon, étaient toujours figés, hors du temps.

Jonty cligna alors des yeux et me regarda, le seul parmi tous les autres à en être témoin. Ses yeux s'écarquillèrent, puis le monde exhala ce souffle qu'il avait retenu jusque-là...

Chapitre 22

Et tout sembla exploser autour de nous, si on peut parler de lumière, de couleur, de musique et du parfum des fleurs en termes d'explosifs. Ce qui se produisit me parut indescriptible. J'eus l'impression de me trouver au point de radiation maximum le premier jour où la vie apparut sur la planète, mais également dans la prairie la plus magnifique du monde un charmant jour de printemps où soufflent des brises des plus subtiles. Un moment absolument parfait, et un instant d'une violence inouïe, comme si nous avions tous été démembrés puis reconstitués en un clin d'œil.

Pendant ce temps, les chiens s'étaient regroupés autour de nous. Ils m'ancraient, me stabilisaient, m'empêchaient de me dissoudre et de me fondre dans cet instant. Ils me solidifiaient suffisamment, me gardant saine d'esprit, afin que je survive.

Je m'agrippai à leur fourrure, à la sensation qu'il me procurait sous ma main. Et je me surpris à penser : *Frost n'a pas de chien pour le garder ici.*

Je songeai à me mettre à hurler, lorsque tout fut fini. Seul un sentiment de désorientation et le souvenir de la souffrance et du pouvoir, s'estompant dans cette danse de lumière et de magie, me révéla qu'il ne s'était pas agi d'un rêve.

Doyle me fixait derrière ses chiens noirs, semblant guéri, indemne, la main posée sur le kelpie, mais sans s'appuyer sur lui, redressé de toute sa hauteur.

Il entreprit de retirer ses bandages, révélant que les brûlures avaient disparu. Je suppose qu'une petite guérison en passant ne représente pas grand-chose lorsqu'on remet ainsi en forme une certaine réalité. Étant donné que celle-ci s'était bel et bien modifiée !

Nous étions toujours dans la salle de bal/salle à manger de

Maeve Reed, mais ce n'était plus la même pièce. Elle était immense, du marbre s'étendant sur une acre dans toutes les directions. Les fenêtres du fond n'étaient plus qu'une lointaine ligne étincelante.

Il y avait des demi-Feys partout, faisant craindre qu'une respiration trop profonde vous en fasse aspirer un.

Frêne et Fragon les chassaient de la main comme s'ils étaient des mouches.

— Si vous les blessez, j'en serai contrariée, les avertis-je.

Les gigantesques Bérets Rouges ne les baflaient pas, ne les menaçaient pas, restant debout là, tolérant que se posent sur eux ces minuscules créatures. Ils étaient recouverts d'ailes de papillon qui brassaient l'air, leur chair ayant quasiment disparu sous cette danse chamarrée au ralenti.

Jonty avait levé vers moi ses yeux rouges encadrés d'ailes scintillantes, des mains en réduction accrochées à son béret sanglant. Les demi-Feys se roulaient dans le sang avec de petits rires évoquant le tintement cristallin de carillons.

— Vous nous avez recréés, ma Reine, me dit Jonty.

Je ne sus que répondre, lorsque me parvint la voix de Rhys.

— Merry !

Ce seul appel, cette note d'urgence suffirent. Je me retournai en ayant la conviction que quoi que j'allais voir, je n'allais pas apprécier.

Rhys et Galen étaient agenouillés à côté de Frost, terriblement immobile, recroquevillé sur le côté !

Cette pensée qui m'avait effleurée me revint alors en mémoire. Qu'il n'avait rien à quoi se retenir pendant que la réalité se reformait. Qu'il avait été seul au cœur de cette beauté comme de cette terreur !

Je me précipitai vers lui, les chiens à mes côtés, si proches qu'ils risquaient de me faire trébucher. Mais la magie était toujours là, toujours en action, et je n'osai pas leur dire de s'éloigner. La magie la plus ancestrale ayant jamais appartenu aux Sidhes était en activité dans cette salle cette nuit même. Une magie dont on pouvait se débarrasser, mais qui ne pourrait jamais être contrôlée, du moins pas en totalité.

La création est un processus invariablement hasardeux. On

ne sait jamais ce qu'elle produira au bout du compte et si cela en vaudra la peine.

Chapitre 23

Un brouhaha de voix avait envahi la pièce, m'indiquant que Frost n'était pas le seul qui était tombé à terre. Fragon et Frêne s'étaient aussi écroulés. Les demi-Feys se rapprochaient d'eux à présent qu'ils ne pouvaient plus leur résister.

Mais les hommes qui s'étaient effondrés n'avaient que les autres gardes pour tenter de leur faire reprendre leurs esprits. Je repoussai du visage de Frost sa longue chevelure argentée éparsée.

— Que lui est-il arrivé ? Que leur est-il tous arrivé ? demandai-je.

— Je n'en suis pas sûr, répondit Rhys. Mais son pouls s'affaiblit de plus en plus.

Je levai les yeux du corps inerte de Frost pour le regarder, mon visage reflétant le choc absolu que je ressentais.

— Ils n'avaient pas de chiens, dit Galen. Ils n'avaient rien auquel se raccrocher lorsque tu as créé encore plus de contrée féerique.

Rhys acquiesça de la tête. La petite houle que formaient ses terriers était inhabituellement paisible et grave autour de lui agenouillé.

— Ce ne sont que des chiens, commençai-je à dire, lorsque Mungo me poussa l'épaule de sa tête.

Minnie s'appuyait contre moi. Je les regardai dans les yeux et n'y vis pas un simple chien, en effet, mais bien davantage. Il s'agissait de créatures de la Féerie constituées de magie sauvage, ce qui n'a rien à voir avec un chien.

Je caressai l'oreille de ma chienne, si veloutée.

— Aide-moi, lui murmurai-je. Aide-moi. Aide-les. Aide Frost !

Doyle vint nous rejoindre après avoir traversé la salle à

grands pas, ses gigantesques chiens noirs grouillant autour de lui. L'un d'eux se dissocia de la meute pour se diriger vers l'un des hommes qui s'étaient évanouis. Il lui renifla bruyamment les cheveux et alors, se mit à grandir, à grossir ! Sa fourrure s'anima de coulures vertes, qui recouvrirent progressivement le noir, avant de se mettre à pousser, un peu plus ébouriffée.

Lorsqu'il fut devenu d'une couleur unie rappelant l'herbe nouvellement poussée ou les feuilles printanières, il avait atteint la taille d'un poney. Il tourna vers moi d'immenses yeux jaune-vert.

— Un Cu Sith, murmura Galen.

Je me contentai d'acquiescer de la tête.

« Cu Sith » se traduisait littéralement par « Chien des Sidhes ». À une époque, chaque monticule sidhe en avait au moins un comme gardien. L'un d'eux avait été recréé, ou régénéré, la nuit du retour de la magie dans l'Illinois. Et maintenant, nous en avions un deuxième.

Il baissa sa grosse tête pour renifler à nouveau l'un des gardes effondrés, qu'il lécha de sa langue rose démesurée. Puis il souffla si fort que le bruit résonna dans toute la salle, son corps frémissant du retour de la vie, ou du retrait de la mort.

Le grand chien vert alla ensuite de l'un à l'autre et partout où il les effleurait, les hommes reprenaient connaissance. Il s'approcha d'Onilwyn, toujours écroulé sur le côté, et après l'avoir reniflé, se mit à grogner sourdement, l'orage semblant résonner dans sa cage thoracique. Il ne le lécha pas pour le ranimer, le laissant couché là. Plutôt intéressant de constater que je n'étais pas la seule à ne pas pouvoir le sentir.

Puis le chien vert s'approcha des jumeaux, repoussant vers le plafond de sa grosse tête les demi-Feys. Et après les avoir survolés de sa truffe, il s'en éloigna également. Pas assez Sidhes pour le Cu.

La voix profonde de Doyle se fit alors entendre, contenant un écho du Dieu. Je le regardai et le trouvai distant, comme s'il voyait autre chose que cette pièce. La vision retenait son attention, ou la manifestation divine, voire les deux.

Il s'exprima dans un dialecte qui m'était incompréhensible, et l'un de ses chiens se dirigea vers les jumeaux pour leur

renifler les cheveux. Sa fourrure noire fut parcourue d'un blanc lustré qui scintillait, avant de se revêtir d'une tonalité blanche, beaucoup plus épaisse et longue que la noire, et même encore plus que la pelisse verte du Cu Sith, plus hirsute.

Ce chien était aussi grand que le Cu Sith, voire même un peu plus. Sa fourrure n'était pas aussi longue que celle d'un chien de traîneau, elle était peu soignée. Il tourna vers moi des yeux comme des soucoupes, gigantesques et immenses par rapport à son museau canin. Mais l'expression qui s'y lisait n'était pas précisément celle transmise habituellement par un chien, se situant plutôt entre celle d'un animal sauvage et d'une personne. Il s'y reflétait bien trop de sagesse.

— C'est un Gally-trot, m'apprit Rhys à voix basse.

— Un chien-fantôme.

Un fantôme qui effrayait soi-disant les voyageurs sur les routes désertes qu'il hantait.

— Pas vraiment, dit-il. Rappelle-toi, certains humains croient que nous les Feys sommes les esprits des morts.

Le Gally-trot pencha sa grosse tête blanche au-dessus des jumeaux puis les lécha avec une langue aussi noire que la fourrure qui avait été précédemment la sienne.

Fragon remua en clignant ses yeux rouge sang. Frêne émit un gémississement de douleur tandis que le Gally-trot le ranimait en le léchant à son tour.

J'attendais qu'il s'approche de Frost, ou même le Cu Sith, mais ils n'en firent rien. Il se promena parmi mes gardes, recevant des tapotements et des caresses, souriant comme le font les chiens, la langue pendante.

Les jumeaux semblaient se demander comment interpréter les attentions de ce chien blanc. Puis, lorsque Fragon se décida à le toucher, il le repoussa si brutalement qu'il en tomba presque, ce qui le fit s'esclaffer d'un rire viril et ravi. Puis Frêne le caressa à son tour, et ils communierent avec la gigantesque bête.

Les demi-Feys avaient enfin laissé les Bérets Rouges tranquilles. Leurs visages étaient plus doux, comme si leurs corps avaient été remodelés en une constitution plus sidhe, plus humaine. Les mots de Jonty me revinrent alors en mémoire : « Vous nous avez recréés... »

Je ne l'avais pas fait exprès, mais il y avait tant de choses que je n'avais pas eu l'intention d'accomplir.

Lorsque je baissai les yeux vers Frost, j'aperçus un scintillement sur son cou. Quelqu'un avait déjà desserré sa cravate. Je fis sauter des boutons dans ma hâte de voir plus précisément cet étincellement sur sa peau.

Rhys et Galen le tournèrent sur le dos et m'aidèrent à déchirer sa chemise. Sur sa poitrine était apparu un tatouage qui scintillait d'une lumière bleutée : la tête d'un cerf portant une couronne enchâssée dans la ramure. Un symbole de royauté, mais également du roi sacrificiel. Ce cerf blanc s'était manifesté cette nuit-là dans l'obscurité hivernale lorsque Frost avait touché un chien. Le cerf blanc qui doit être chassé et conduit le héros vers sa destinée.

Je dévisageai Rhys qui semblait tout aussi horrifié que moi.

— Qu'est-ce que ça signifie ? s'enquit Galen.

— Toute nouvelle création venait jadis au prix d'un sacrifice, entonna Doyle, dont la voix n'avait en fait rien à voir avec la sienne.

— Non ! Non, je n'ai pas donné mon accord à ça ! intervins-je.

— Mais lui si, dit la Voix, et l'expression dans les yeux de Doyle lui était tout aussi étrangère.

— Mais pourquoi ? Pourquoi lui ?

— Parce qu'il incarne le cerf.

— *NON !!!* me mis-je de nouveau à hurler.

L'un des chiens noirs me grogna dessus. Mon pouvoir me submergea en luisant d'un vif éclat au travers de ma peau, comme si j'avais avalé la lune. Des ombres à la lueur cramoisie irradiaient autour de mon visage du halo de mes cheveux. Je perçus une luminosité vert-or, et compris que mes yeux étincelaient aussi.

— Me mettrais-tu au défi ? dit la Voix par la bouche de Doyle.

Mais ce ne serait pas lui que je défierais si je répondais par l'affirmative.

— Merry, ne fais pas ça, me conseilla Rhys.

— Merry, renchérit Galen. S'il te plaît, Frost n'approuverait

pas.

Mes lévriers me poussèrent la main du museau, puis la cuisse, attirant mon attention. Ils scintillaient. La tête à moitié rouge de Minnie brillait autant que mes cheveux et une lumière blanche se diffusait de son corps autour de ma main qui la caressait. Nos lueurs s'entremêlèrent. Mungo, avec son oreille rouge et sa pelisse blanche, semblait avoir été taillé dans des joyaux.

La Bague de la Reine s'était mise à pulser à mon doigt. Tout comme tant d'autres choses, son pouvoir s'était décuplé à la Féerie, et c'était là que nous étions à présent.

Je vis des chiots-fantômes en lévitation autour de mes chiens. Je compris instantanément que Minnie attendait des petits. Les tout-premiers chiens de la Féerie à naître depuis cinq cents ans, voire depuis plus longtemps encore !

Minnie me poussa la hanche, m'incitant à baisser les yeux. Deux petits fantômes tournoyaient autour de moi. Et je savais qu'ils étaient réels. Pas étonnant que je me sois sentie aussi fatiguée aujourd'hui ! Des jumeaux, comme ma mère et sa sœur. Des jumeaux ! Et plus diffus, telle une pensée intangible, apparut un troisième, qui n'était pas encore réel, mais simplement une promesse, une possibilité. Signifiant que cela ne s'arrêterait pas à des jumeaux, mais que j'aurais au moins un autre enfant.

Dès que cette pensée m'effleura, je réalisai que la bague possédait encore d'autres pouvoirs. Je voulais savoir qui en était le géniteur et aurais pu l'identifier grâce à elle ici, à l'intérieur de la Féerie. Je me retournai pour regarder Doyle et trouver la réponse que je souhaitais tant connaître. La bague se mit à vibrer et une senteur de roses se diffusa dans les airs.

Puis je me tournai vers Frost. Un enfant était assis à son côté, calme et bien trop grave. Non, Déesse, non ! Pas comme ça ! Même cette merveille d'avoir conçu des jumeaux, ne pourrait faire de la perte de Frost un marché équitable. Je ne connaissais pas encore ces ombres d'enfants. Je ne les avais pas tenus entre mes bras. Leurs sourires m'étaient encore inconnus, ainsi que le soyeux de leurs cheveux comme le parfum suave de leur peau. Ils n'étaient pas encore réels. Mais Frost l'était, lui !

Frost était à moi et il m'avait fait un enfant !

— Déesse, de grâce ! murmurai-je.

Rhys passa à la limite de mon champ de vision et l'ombre d'enfant leva sa main-fantôme pour la glisser dans la sienne. Rhys réagit à ce contact, essayant de voir ce qui venait de le toucher. Cela semblait bizarre. Je portais deux enfants, et non trois. L'un des pères était en avance.

Mais pas pour longtemps, à moins que... J'allai rejoindre Frost, lorsque Galen me retint dans ses bras et la bague se mit à vibrer si fort que j'en vacillai. Quatre pères pour deux bébés ! Cela n'avait aucun sens ! Je n'avais pas baisé avec Galen depuis plus d'un mois, car nous avions tous décidé d'un commun accord qu'il ferait un roi désastreux. Lui et Kitto avaient été les seuls qui m'avaient autorisée à satisfaire à volonté mon engouement pour la fellation, ce qui ne risquait pas de me faire tomber enceinte.

La senteur des roses s'était intensifiée, signifiant généralement « oui ». *Impossible !* pensai-je.

— Je suis la Déesse et tu oublies ton histoire.

— Quelle histoire oublies-tu donc ? s'enquit Galen.

— Tu as entendu ça ?!!! m'exclamai-je en l'interrogeant du regard.

Il opina du chef.

— L'histoire de Ceridwen.

— Je ne comprends pas... dit-il en me fixant de ses yeux écarquillés.

Puis la compréhension se fit jour sur le beau visage de mon Galen, avec ses pensées si faciles à décrypter.

— Tu veux dire... poursuivit-il.

J'acquiesçai.

Il sourcilla à nouveau.

— Je croyais que les légendes de Ceridwen³, enceinte après avoir mangé un grain de maïs, et qu'Etain⁴, renaissant après

³ Après de nombreuses péripéties, Ceridwen, sous sa forme de poule, avala Gwion transformé en grain de maïs, ce qui la féconde et lui fit donner naissance à Gwion, régénéré. (N.d.T.)

⁴ Etain ayant épousé Midir, dieu du monde de l'au-delà, suscita la jalouse de sa première épouse, Fuamnach, qui la transforma en flaque

avoir été avalée sous sa forme de papillon étaient tous les deux des mythes. On ne peut tomber enceinte en avalant quoi que ce soit !

— Tu as entendu ce qu'Elle a dit.

Il posa sa main sur mon ventre recouvert de la soie de ma robe. Un sourire lui illumina le visage d'une joie radieuse, à laquelle j'étais incapable de me joindre.

— Frost est également père, lui dis-je.

La joie de Galen s'atténua telle la flamme d'une bougie à l'arrière d'un verre obscurci.

— Oh Merry ! Je suis désolé !

Je hochai la tête en m'écartant de lui pour aller m'agenouiller à côté de Frost. Rhys se tenait à l'opposé.

— Est-ce que j'ai bien entendu ? Frost aurait pu être ton Roi ?

— L'un de mes Rois, oui.

Je n'avais pas la moindre envie de lui expliquer que lui aussi avait décroché le jackpot. Tout était bien trop confus. Trop lourd à porter.

Rhys posa les doigts sur les jugulaires de Frost, appuyant contre sa peau. Puis il baissa la tête, ses cheveux lui dissimulant le visage. Une larme unique scintillante tomba sur la poitrine de Frost.

Les contours bleus de la tête de cerf se mirent alors à briller plus intensément, comme si cette larme avait contribué à réactiver la magie. J'effleurai ce motif, dont la lueur s'intensifia encore. Puis je posai ma paume contre sa poitrine. Sa peau était encore tiède. La marque du cerf s'anima soudain de flammèches bleutées autour de ma main.

— De grâce, Déesse, priai-je. Ne me le prenez pas, pas encore ! Permettez-lui de connaître son enfant, je vous en conjure ! Si j'ai jamais été le réceptacle de Votre grâce, rendez-

d'eau en la touchant avec une branche de sorbier puis en ver de terre, et enfin en un merveilleux papillon. Après de multiples métamorphoses imposées par Fuamnach, elle finit par être avalée par une femme buvant un gobelet d'hydromel où Etain a été précipitée. Elle se fraya alors un chemin jusqu'à la matrice de son hôte et renaît sous les traits d'une petite fille. (N.d.T.)

le-moi !

Le scintillement s'intensifia d'autant plus, ne donnant pas la sensation de brûler, mais plutôt d'électricité, picotant et mordillant, à peine douloureux, si éblouissant qu'il m'occulta son corps. Je pouvais sentir les muscles lisses de ses pectoraux mais ne pouvais rien voir à part le bleu de cet embrasement.

Puis je sentis de la fourrure sous ma paume. De la fourrure ?!!! Et ce ne fut plus Frost que je touchai. Quelque chose d'autre se trouvait au cœur de cette irradiation bleutée. Une créature portant fourrure n'ayant pas le corps d'un homme.

Cette forme s'éleva si haut que ma main en glissa. Doyle derrière moi me souleva vivement dans ses bras. La luminosité azur s'éteignit progressivement et un gigantesque cerf blanc se dressait devant nous. Ses yeux gris-argent se posèrent sur moi.

— Frost ! m'exclamai-je en tendant la main vers lui.

Mais il s'enfuit au galop vers les fenêtres tout au bout de ces acres de marbre. Il y courut, la surface semblant nullement glissante sous ses sabots, comme en apesanteur. Je crus qu'il allait s'écraser contre les vitres, mais des portes-fenêtres qui ne s'étaient jamais trouvées là auparavant s'ouvrirent, si bien que le gigantesque cerf poursuivit sa course effrénée sur l'étendue nouvellement créée au-delà.

Puis elles se refermèrent sur son passage, sans disparaître. En toute apparence, la salle était toujours modelable.

Je me retournai dans les bras de Doyle et le dévisageai. Dans ses yeux, je le reconnaissais bien à présent, et non plus le Consort.

— Est-ce que Frost...

— Il incarnera dorénavant le cerf, fut sa réponse.

— Mais cela veut-il dire que notre Frost a disparu ?

L'expression qui se refléta sur son sombre visage fut amplement éloquente.

— Il a disparu ? réitérai-je.

— Il n'a pas disparu, mais s'est métamorphosé. Seule la Divinité sait s'il se retrouvera en l'homme que nous connaissons.

Il n'était pas mort, du moins pas précisément. Mais il était perdu pour moi. Pour nous. Il ne serait pas un père pour

l'enfant que nous avions conçu. Et il ne viendrait plus jamais me rejoindre dans mon lit.

Qu'avait été ma prière ? Qu'il me revienne. Si je l'avais formulée différemment, serait-il devenu un animal ? Avais-je mal choisi mes mots ?

— Ne te fais aucun reproche, me dit Doyle. Là où il y a de la vie, quelle qu'elle soit, il y a de l'espoir.

L'espoir, en voilà un mot important, et même excellent, mais en cet instant, il me sembla loin d'être convaincant.

Chapitre 24

— Peu m’importe combien de Gally-trots votre magie a fait revenir, me dit Frêne. Vous aviez fait la promesse de coucher avec nous et vous ne l’avez pas honorée !

Il faisait les cent pas en tirant sur ses cheveux blonds encore courts, semblant déterminé à se les arracher.

Fragon s’était installé sur la grande banquette blanche, avec sur les genoux, le Gally-trot couché sur le dos, ou tout du moins autant qu’il pouvait y tenir, ce qui voulait dire qu’il occupait une bonne partie de ce siège aux proportions généreuses. Il le caressait en ébouriffant les poils de sa poitrine et de son ventre. Notre Fragon réputé pour son tempérament sanguin semblait bien plus détendu que je ne l’avais encore jamais vu.

— Le sexe aurait servi à ce qu’elle nous révèle nos pouvoirs. Et elle nous les a révélés.

— Ce ne sont pas des pouvoirs sidhes ! rétorqua Frêne en venant toiser son frère.

— J’aimerais mieux rester Gobelin, dit Fragon.

— Et moi, j’aimerais mieux être le Roi des Sidhes ! renchérit Frêne.

— La Princesse t’a pourtant dit qu’elle est déjà enceinte, lui mentionna Doyle.

— Vous êtes à la bourre, leur lança Rhys.

— Et à qui la faute ? éructa Frêne en se plaçant devant moi. Si vous aviez couché avec nous il y a un mois, nous aurions eu notre chance !

Je levai à peine les yeux, trop engourdie par le choc pour réagir à sa frustration colérique. On m’avait enveloppée d’une couverture, dans laquelle je me pelotonnais, bien trop gelée pour savoir comment y remédier. Quelle ironie du sort ! Je faisais mon deuil de Frost en grelottant de froid.

J'aurais pu faire certaines réponses diplomatiques. J'aurais pu dire tant de choses, mais je m'en fichais, tout simplement. Je ne m'en souciais pas assez pour surveiller ma langue.

Puis mes yeux se braquèrent sur lui. Galen, qui s'était glissé sur la banquette à côté de moi, m'enlaça par les épaules. Je me blottis contre lui, heureuse qu'il soit là. Il avait été de ceux à qui Doyle avait dit de rester dans la salle, au cas où la colère de Frêne aurait eu raison de son bon sens. La fureur du Gobelin avait été si phénoménale que Doyle et Rhys demeuraient sur le qui-vive, debout prêts à l'action, si le frangin oh ! si raisonnable pétait les plombs.

Galen m'étreignait à présent plus fort, mais pas parce qu'il se méfiait de Frêne. Je pense qu'il redoutait ce que j'aurais pu faire. Et il avait raison de s'en inquiéter, parce que, moi, je ne ressentais pas la moindre peur. En fait, je ne ressentais rien du tout.

— Ton Roi, Kurag, est heureux du pouvoir qui est revenu aux Bérrets Rouges, dis-je. Il est enchanté du Gally-trot. Et quand ton Roi est heureux, guerrier, tu es censé t'associer à sa joie.

Mon intonation semblait froide mais manquait indéniablement de neutralité, recélant un soupçon de colère, tel un fil écarlate se détachant sur une étendue blanche.

— Si nous étions Sidhes, mais nous sommes Gobelins ! Et les rois ont des pieds d'argile !

Galen se pencha légèrement en avant à côté de moi. Je lisais dans ses pensées en sachant que le Gobelin avait fait de même, lui aussi. Il me protégerait de son corps. Mais il ne s'agissait pas de ce type de combat.

— Kurag est notre allié. S'il meurt, le traité qui nous lie disparaîtra avec lui.

— Oui, dit Frêne. En effet.

J'éclatai d'un rire qui n'avait rien de plaisant, plutôt du genre qu'on émet parce qu'il est trop tôt pour les larmes.

Frêne en fut si surpris qu'il recula d'un pas. Aucune colère n'aurait pu déclencher une telle réaction, à part un rire qu'il ne comprenait pas.

— Réfléchis avant d'avoir recours aux menaces, Gobelin. Si Kurag succombe à une mort violente, alors nous devrons le

venger, l'avertis-je.

— Il est interdit à la Cour Unseelie d'interférer dans l'ordre de succession de ses Cours affiliées, observa Frêne.

— C'est une négociation qu'a faite la Reine de l'Air et des Ténèbres. Je ne suis pas ma tante. Je n'ai concédé aucun accord de ce genre pouvant limiter mes pouvoirs.

— Vos gardes, tout grands guerriers soient-ils, ne peuvent l'emporter confrontés à la puissance combinée des Gobelins, rétorqua-t-il.

— Étant donné que je ne suis pas liée au pacte signé par ma tante, je ne suis plus liée aux règles des Gobelins.

Frêne eut l'air de douter, semblant avoir besoin de temps pour assimiler ce que je venais de dire.

Fragon prit la relève :

— Et que ferez-vous, Princesse ? Allez-vous envoyer vos Ténèbres nous assassiner ?

Il caressait toujours le gigantesque chien en l'ébouriffant, mais son visage n'exprimait plus seulement de la joie. Ses yeux rouges me fixaient. Un regard pesant recélant une certaine intelligence que je n'avais pas perçue jusque-là. Un regard apparaissant plus souvent sur le visage de son frère.

— Il n'est plus simplement mes Ténèbres. Il sera Roi.

Je ne faisais qu'exprimer ce qui occupait mes pensées.

— En voilà encore des propos insensés ! Comment pourrait-il être Roi et le père de vos enfants, ainsi que lui, là, et celui-là ? dit Frêne en pointant le doigt vers Doyle, puis Rhys pour finir par Galen. À moins de mettre bas une portée, Princesse Meredith, on ne peut concevoir trois pères.

— Quatre, lui précisai-je.

— Mais qui...

Puis une expression lui traversa furtivement le visage, le premier indice de prudence.

— Froid Mortel ? dit Fragon.

— Oui, répondis-je d'une voix qui semblait à nouveau vide.

Ma poitrine me faisait mal. Au rappel de son nom, mon cœur s'était serré, ce que je n'avais jamais ressenti. Du moins j'en avais été proche. La mort de mon père m'avait dévastée. La trahison de mon fiancé m'avait accablée. Lorsque j'avais cru

perdre Doyle un mois plus tôt lors d'un combat, j'avais eu l'impression que mon monde s'écroulait. Mais jusqu'à maintenant, je n'avais jamais encore eu le cœur brisé.

— Vous ne pouvez avoir quatre pères pour deux enfants, persista Frêne, qui semblait s'être un peu calmé.

Comme si, pour la première fois, il avait perçu ma souffrance. Je ne croyais pas qu'il s'en souciait plus que ça, mais cela l'incitait à davantage de prudence.

— Tu es trop jeune pour te souvenir de Clothra, lui dit Rhys.

— J'ai entendu cette histoire, comme nous tous, mais ce n'était que ça, une histoire, lui lança Frêne.

— Non, rétorqua Rhys, pas du tout. Elle a eu un enfant de tous ses frères. Il était marqué de chacun d'eux. Et le gamin est devenu roi suprême. Il s'appelait Lugaid Riab nDerg, Lugaid aux Raies Rouges.

— Je croyais que ces rayures se référaient à quelque tache de naissance, dit Galen.

La voix profonde de Doyle retentit dans toute la salle, recélant un écho divin.

— J'ai vu que la Princesse aura deux enfants. Chacun d'eux aura trois pères, comme le fils de Clothra.

— N'essaie pas de me manipuler avec ta magie sidhe ! réagit Frêne.

— Il ne s'agit pas du tout de magie sidhe, mais plutôt divine, et les mêmes Divinités servent et sont servies par tous ceux du peuple Fey, répliqua Doyle.

Je tournai au ralenti mais ce qu'il venait de dire me percuta finalement, suffisamment pour demander :

— Trois pères chacun ? Toi, Rhys, Galen, Frost, et qui d'autre ?

— Mistral et Sholto.

Je le regardai, ébahie.

— Mais c'était un mois plus tôt ! dit Galen.

— Un mois plus tôt, répéta Doyle. Aurais-tu oublié ce que nous avons fait lorsque nous sommes arrivés à Los Angeles cette nuit-là ?

Galen sembla y réfléchir.

— Oh ! s'exclama-t-il avant de me déposer un baiser au

sommet du crâne et de poursuivre : Mais je n'ai même pas couché avec Merry. Nous nous étions tous mis d'accord que je ne ferais qu'un roi minable. Et une fellation n'aurait pu te mettre enceinte.

— Allons, les enfants ! intervint Rhys. La magie sauvage était de retour à la Féerie cette nuit-là. J'étais à nouveau Crom Cruach, possédant la capacité de guérir comme de tuer d'un simple toucher. Merry a fait revenir la vie aux jardins morts avec la participation de Mistral et d'Abloec. Elle a fait se lever la Meute Sauvage avec Sholto. La magie sauvage nous a tous touchés. Les règles changent lorsque ce genre de manifestation occulte rôde dans les parages.

— C'est toi qui as passé la nuit avec Merry dès notre retour à la maison, Rhys. Savais-tu que cela aurait pu se produire ? lui demanda Galen.

— J'étais à nouveau Crom Cruach, à nouveau un dieu. Je voulais sentir Merry sous mon corps pendant que j'étais encore...

Puis Rhys écarta les mains, semblant ne pas trouver ses mots.

— J'étais simplement heureuse que tout le monde soit toujours en vie, dis-je.

Et mon cœur se serra d'autant plus, véritablement prêt à se briser. Et la première larme tiède parvint à s'extirper péniblement de sous ma paupière.

— Il n'est pas mort, Merry, dit Galen. Pas vraiment.

— Il est changé en cerf, et tout aussi magique et merveilleux que ce soit, il n'est plus mon Frost. Il ne pourra plus me prendre dans ses bras ! Il ne pourra plus me parler. Il n'est plus... dis-je en me remettant debout, laissant la couverture glisser par terre. J'ai besoin d'air !

Et je me dirigeai vers le corridor au fond qui conduisait plus loin au cœur de la maison et finalement au jardin derrière. Galen se leva, prêt à me suivre.

— Non, lui dis-je. Non ! C'est non !

Et je poursuivis mon chemin.

Doyle m'arrêta à la porte.

— Je dois terminer ces pourparlers avec nos alliés.

J'acquiesçai de la tête, résistant pour ne pas m'effondrer complètement. Je ne pouvais me permettre de paraître aussi faible devant les Gobelins. Mais j'avais l'impression d'étouffer. Je devais me rendre quelque part où je pourrais respirer. Quelque part où je pourrais laisser libre cours à mes larmes !

Je suivis le corridor à un pas rapide. Mes lévriers se retrouvèrent soudain à mes côtés. Je me mis à courir et ils bondirent avec moi. J'avais besoin d'air ! J'avais besoin de lumière ! J'avais besoin de...

Puis, j'entendis des voix derrière moi, mes gardes qui m'appelaient :

— Princesse, tu ne dois pas rester seule...

Le corridor changea alors de configuration. Je me retrouvai brusquement à l'extérieur de la salle de réception. Seul le sithin avait cette capacité de se transformer ainsi selon ma volonté.

Je restai plantée là un moment à l'extérieur des immenses doubles-portes, me demandant ce que nous avions fait de la résidence de Maeve. Était-elle devenue un nouveau sithin ? La Féerie l'avait-elle intégrée dans sa totalité ? Aucune réponse, mais juste au travers de ces portes, puis des portes-fenêtres qui n'avaient jamais été là auparavant, se trouvaient le grand air et la lumière. Ce que je voulais plus que tout.

J'ouvris les portes, avançant précautionneusement sur le marbre juchée sur les talons que j'avais accepté de porter pour faire plaisir aux jumeaux. Je songeai à retirer mes sandales, mais je voulais tout d'abord sortir. Les ongles des chiens cliquaient sur le sol de marbre. Les Bérets Rouges qui étaient debout lorsque je fis mon entrée se prosternèrent, même Jonty.

— Ma Reine, dit-il.

— Pas encore, Jonty.

Il releva la tête et m'adressa un large sourire qui semblait étrangement inachevé sans ses dents pointues et ce visage terrifiant. Cela ne lui ressemblait pas vraiment jusqu'à ce que je voie ses yeux, où je le reconnus enfin.

— Autrefois tous les souverains régnants étaient choisis par les dieux. Une ancienne tradition. La procédure institutionnalisée.

J'opinai du chef. Jamais encore je n'avais autant souhaité ne

pas régner sur la Féerie. Car le prix, comme je l'avais craint, était terriblement élevé. Bien trop élevé.

— Tes paroles sont bien intentionnées, mais mon cœur est lourd.

— Froid Mortel est toujours là.

— Il ne m'aidera pas à éléver notre enfant. Il va nous manquer, Jonty.

J'entrepris de traverser la pièce immense vers les portes du fond. Je réalisai brusquement qu'il avait fait nuit lorsque nous avions commencé tout ceci, et qu'il faisait encore nuit à l'extérieur de la maison principale, alors qu'au travers des fenêtres, on ne voyait qu'une ligne lumineuse, il faisait plein jour. Le soleil radieux s'était déplacé, modifiant les ombres portées au cours de l'heure passée depuis son apparition. Mais il se déplaçait suivant un temps différent qu'à l'extérieur de la Féerie. Comme si les portes menaient au cœur même de ce nouveau sithin. Était-ce notre jardin ? Le cœur de notre royaume ?

Mungo me poussa la main du museau. Je caressai sa tête dure et le regardai droit dans les yeux. Ces yeux qui étaient juste un peu trop empreints de sagesse pour un chien. Minnie, de son côté, se frottait contre ma jambe. Ils me disaient du seul moyen de communication qu'ils avaient trouvé que j'avais raison.

Rhys et Doyle avaient dit que la nuit où nous avions conçu les bébés, la magie sauvage avait sévi, mais nous étions à nouveau en sa présence. Il s'agissait de la magie de la création, une magie fort ancienne. La plus archaïque imaginable.

Les portes s'ouvrirent sans que j'eusse même besoin de les pousser. Je discernai dans la brise aussi fraîche que tiède un parfum de rose.

Lorsque je les eus franchies, elles se refermèrent derrière moi avant de disparaître. Je ne ressentais aucune peur. J'avais voulu sortir, et les corridors s'étaient transformés pour répondre à ma requête. À l'intérieur du sithin des Unseelies, je pouvais invoquer des portes, mais pour le moment, je n'en voulais aucune. Je voulais simplement être seule. Les chiens étaient l'unique présence que je pouvais supporter. Je voulais faire mon deuil et ceux qui étaient les plus chers à mes yeux

étaient bien trop déchirés entre le bonheur et la tristesse. Du chagrin pour Frost, mais du bonheur de devenir rois. Je ne pouvais plus supporter ces sentiments qui les animaient. J'exprimerai ma joie plus tard. Mais pour le moment, je devais me consacrer à autre chose. Debout au centre d'une clairière inondée de soleil, mes lévriers m'encadrant de part et d'autre, je levai mon visage vers la chaleur que diffusaient ses rayons et lâchai prise, renonçant à tout contrôle. Je m'abandonnai à mon chagrin, sans aucune main pour me retenir et me rendre la gaieté. En étreignant la terre couverte de verdure et la chaude fourrure de mes chiens, je laissai libre cours à mes larmes, enfin.

Chapitre 25

Des mains passèrent, caressantes, sur mes épaules. Je sursautai, puis me retournai pour reconnaître Amatheon. Ses cheveux cuivrés étaient auréolés de la lumière éclatante de l'astre solaire, si bien que le temps d'un instant, son visage s'en retrouva voilé. Il semblait fait pour cette nouvelle contrée de la Féerie remplie d'éclat du soleil et de chaleur.

Je m'abandonnai à sa caresse, fatiguée de pleurer, moralement et physiquement épuisée. J'avais reçu aujourd'hui la nouvelle la plus formidable de ma vie, et pour une part, des plus tristes. Comme si votre souhait le plus cher avait été exaucé et qu'on vous annonçait ensuite que le prix à payer serait votre amour le plus précieux. C'était injuste et au moment où j'y pensai, je compris qu'il ne s'agissait que d'un raisonnement d'enfant. Et je n'étais plus une gamine. La vie est injuste. Voilà la vérité, pure et simple.

Amatheon approcha mon visage du sien d'une main délicate sous mon menton pour m'embrasser. Ce baiser était tendre et je lui retournai cette douceur. Puis il m'enlaça pour m'étreindre plus fermement contre lui. Sa bouche se fit insistant sur la mienne, me demandant de la langue et des lèvres que je l'entrouvra pour l'y accueillir.

Je le repoussai, mes mains contre sa poitrine, afin de voir son visage.

— Amatheon, de grâce, je viens juste de perdre Frost. Je...

Sa bouche se plaqua si fort contre la mienne que je n'eus d'autre choix que de l'ouvrir ou de me couper les lèvres sur ses dents. Je le repoussai, plus vigoureusement.

Les chiens se mirent en chœur à grogner d'une façon étrangement musicale.

Je sentis quelque chose autour de sa bouche qui n'aurait pas

dû s'y trouver, rappelant une vague pilosité. Le soleil m'éblouit alors et cette impression se dissipa.

Il me poussa contre le sol. Je le repoussai à nouveau en criant :

— Amatheon, non !!!

Sur ce, Mungo se rua sur lui et le mordit au bras. Amatheon l'invectiva d'injures, mais sa voix ne lui correspondait vraiment pas.

Je dévisageai l'homme au-dessus de moi. Le chagrin s'était estompé sous la peur. Qui que ce soit, ce n'était pas Amatheon !

Il se pencha pour m'embrasser à nouveau de force. Je tentai d'éloigner son visage du mien. Et au moment où la Bague de la Reine effleura sa peau, l'illusion se désintégra. L'éclat du soleil sembla quelques instants s'atténuer et je me retrouvai les yeux fixés sur le visage de Taranis, le Roi de la Lumière et de l'illusion.

Je ne consacrai pas de temps à la surprise. Je pris pour argent comptant ce que me révélait ma vue et agis en conséquence.

— Porte, fais entrer Doyle ! appelaï-je.

Une porte se matérialisa à proximité. Taranis eut l'air choqué.

— Tu me désires ! Comme toutes les femmes !

— Oh que non !

La porte s'entrouvrit. Il leva une main et un rayon de soleil la frappa telle une barre de fer. Je perçus la voix de Doyle, ainsi que d'autres, qui hurlaient mon nom.

Les chiens se ruèrent alors sur lui et il se redressa sur les genoux, ses mains projetant un rayon lumineux doré, me donnant la chair de poule et m'arrachant un nouveau hurlement, aveuglée par cette intense luminosité. J'eus juste le temps d'apercevoir un tableau sinistre : mes chiens à terre, brûlés ! Mungo parvint à se remettre debout en vacillant pour reprendre le combat.

Taranis s'était relevé, me retenant par le poignet. Je résistai pour rester par terre, pour qu'il ne m'entraîne pas à sa suite. Doyle et les autres venaient d'arriver de l'autre côté de la porte. Ils allaient arriver ! Ils allaient me sauver !

Puis le poing de Taranis surgit hors de la lumière et le monde fut englouti par l'obscurité.

Chapitre 26

Je repris peu à peu mes esprits, péniblement. Tout un côté de mon visage me faisait mal et mon crâne me donnait l'impression qu'on essayait d'en sortir en tambourinant de l'intérieur. La luminosité était bien trop vive et je dus refermer les yeux en les abritant de la main. J'attirai le drap de soie sur mes seins. De la soie ?

Puis le lit bougea et je réalisai que je n'étais pas seule à l'occuper.

— J'ai atténué les lumières pour toi, Meredith.

Cette voix, oh par la Déesse ! Je clignai des paupières avant de les rouvrir, souhaitant de tout cœur qu'il ne s'agisse que d'un mauvais rêve. Taranis était allongé à côté de moi en appui sur un coude. Le drap de soie blanc avait glissé jusqu'à sa taille. Sa toison pectorale était d'un roux bien plus profond que la couleur de ses cheveux digne d'un soleil couchant. Une ligne de poils descendait plus bas et sincèrement, je ne souhaitai pas qu'il me fasse la preuve qu'il était un vrai rouquin.

Je retenais les draps sur mes seins comme une vierge effarouchée lors de sa nuit de noces. Je pensais à une dizaine de choses à dire pour finalement me décider :

— Oncle Taranis, où sommes-nous ?

Voilà, je venais de lui rappeler que j'étais sa nièce. Je ne cédais pas ouvertement à la panique. Il nous avait déjà prouvé dans le bureau de l'avocat qu'il était cinglé. Il l'avait même confirmé en m'assommant pour m'emmener ici. J'allais me montrer d'un calme olympien, du moins tout autant qu'il me serait possible.

— Allons, Meredith, ne m'appelle pas ton Oncle. Cela ne me rajeunit pas.

Je fixai ce beau visage en essayant d'y percevoir un semblant

de bon sens que j'aurais pu raisonner. Il me souriait, les yeux baissés vers moi, absolument charmant et surnaturellement magnifique, sans montrer le moindre signe que ce qui était en train de se passer clochait ou soit quelque peu curieux. Il agissait comme si tout était normal, c'était d'autant plus effrayant que presque tout ce qu'il aurait pu faire d'autre.

— Bon d'accord, Taranis. Où sommes-nous ?

— Dans ma chambre, dit-il en me présentant d'un large geste.

Mes yeux suivirent la trajectoire de sa main. Les murs étaient ornés de plantes grimpantes en fleurs et d'arbres chargés de fruits en espalier. Des joyaux clignotaient et étincelaient parmi toute cette verdure. Presque trop parfait pour être vrai. Au moment même où cette pensée m'effleura, je sus que j'avais mis le doigt dessus. Il ne s'agissait que d'une illusion. Je ne tentai pas de la désintégrer. Cela n'avait aucune importance qu'il fasse paraître jolie cette pièce grâce à ses talents d'illusionniste. Il pouvait bien garder ses tours de magie, bien qu'une partie de moi se demandât comment j'avais pu être aussi sûre rapidement que ce n'était que de la poudre aux yeux.

— Qu'est-ce que je fais dans votre chambre ?

Il sourcilla alors, imperceptiblement.

— Je souhaite que tu sois ma Reine.

Je m'humectai les lèvres, qui s'obstinèrent à demeurer sèches. Devais-je tenter de raisonner avec lui ?

— Je suis l'héritière du trône Unseelie. Je ne peux être votre Reine et celle de la Cour de l'Air et des Ténèbres.

— Tu n'auras jamais à retourner dans ce royaume exécrable. Tu es bienvenue chez nous. Tu as toujours été destinée à être Seelie.

Il se pencha alors vers moi, semblant vouloir encore m'embrasser. Je ne pus réprimer un mouvement de recul à son approche.

Il s'arrêta dans son élan en sourcillant de plus belle, donnant l'impression de réfléchir et que c'était plutôt douloureux. Il était loin d'être idiot. Ce n'était probablement qu'un autre symptôme de sa folie. Il savait, quelque part enfoui en lui-même, qu'il se leurrait, ce que sa condition mentale l'empêchait de percevoir

complètement.

— Ne me trouves-tu pas beau ?

— Vous êtes toujours très beau, mon Oncle, répondis-je, n'exprimant que la pure vérité.

— Je te l'ai déjà dit, Meredith, oublie « mon Oncle ».

— Comme il vous plaira. Je vous trouve très beau, Taranis.

— Mais ne viens-tu pas de réagir comme si j'étais laid.

— Le simple fait d'être beau n'autorise pas pour autant un homme à m'embrasser.

— Lors de notre entretien au miroir, si tes gardes ne s'étaient pas trouvés là, tu serais venue me rejoindre.

— Je me rappelle, en effet.

— Alors pourquoi t'écartes-tu de moi maintenant ?

— Je n'en sais rien.

Et c'était la vérité. Ici, en chair et en os, se trouvait celui qui m'avait submergée de sa magie à maintes reprises et à distance, tentant de me faire plier à ses quatre volontés. Et à présent, je me retrouvai seule avec lui ici, et il ne faisait rien, à part m'effrayer.

— Je t'offrirai tout ce que ta mère a toujours souhaité obtenir de moi. Je te ferai Reine de la Cour Seelie. Tu seras dans mon lit comme dans mon cœur.

— Je ne suis pas ma mère. Ses rêves n'ont rien à voir avec les miens.

— Nous aurons un magnifique enfant.

Et à nouveau, il tenta de m'embrasser.

Je me redressai et tout se mit à s'animer de tourbillons colorés. J'en eus des haut-le-cœur, ce qui ne fit qu'empirer mon mal de crâne. Je me penchai de côté au bord du lit et me mis à vomir. Je crus que ma tête allait exploser. J'en hurlai de douleur !

Taranis s'approcha de mon côté du lit. Malgré ma vue brouillée, je le vis hésiter. Je vis la révulsion se transcrire sur son beau visage. Ce qu'il voyait était bien trop dégueu pour lui, bien trop cru. Je pouvais toujours attendre qu'il me porte secours.

J'avais tous les symptômes d'une commotion cérébrale. Je devais impérativement me rendre dans un hôpital humain, ou

consulter un véritable guérisseur. C'était plus qu'urgent ! Effondrée au bord du lit, ma joue indemne contre le drap de soie, allongée là à attendre que cessent ces élancements pénibles qui me vrillaient la tête en surgissant au même rythme que mon pouls, je priais pour que la nausée passe. Rester ainsi très immobile me soulagea, mais je souffrais. Je souffrais et j'étais mortelle, et n'étais pas sûre que Taranis l'ait compris.

Il ne me toucha pas mais se saisit de la cordelette reliée à une clochette pour appeler les domestiques, qui, eux, auraient sans doute toute leur raison.

Des voix me parvinrent bientôt.

— Va quérir la guérisseuse ! ordonna-t-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec la Princesse ? s'enquit une voix féminine.

Puis je perçus le bruit produit par une baffe suivie d'un rugissement tonitruant :

— Obéis, femme !

Les questions s'arrêtèrent là, et je doutais fort que l'une ou l'autre des servantes tenterait à nouveau de s'enquérir de ce qui m'était arrivé. Elles ne le savaient que trop bien.

Je crois que je perdis de nouveau connaissance, car ce que je perçus ensuite fut une main fraîche sur mon visage. Je fixai méticuleusement mon regard, en ne tournant que les yeux vers celui de la femme à mon chevet. Je devais connaître son nom, mais étais incapable de m'en souvenir. Elle avait des cheveux dorés avec des yeux qui n'étaient qu'anneaux de bleu et de gris. Elle dégageait une grande gentillesse et il me sembla que d'être aussi proche d'elle me rassérénait.

— Vous souvenez-vous de votre nom ?

Je dus déglutir pour évacuer l'aigreur de la bile et parvins finalement à murmurer :

— Je suis la Princesse Meredith NicEssus, Détentrice des Mains de Chair et de Sang.

— Oui, en effet, m'approuva-t-elle en souriant.

Puis Taranis se fit entendre derrière elle.

— Guéris-la !

— Je dois d'abord évaluer la gravité de ses blessures.

— Ce garde Unseelie est devenu comme fou. Il a essayé de la

tuer plutôt que de la laisser partir avec moi. Ils préféreraient la voir morte que de la perdre.

J'échangeai un regard avec la guérisseuse, amplement éloquent. Elle posa un doigt contre ses lèvres. Je saisis le message, ou du moins l'espérai. Nous n'allions pas contredire ce mythe, pas si nous tenions à notre vie. Et je voulais vivre. Je portais nos enfants. Je ne devais pas mourir, pas maintenant.

Frost nous avait quittés mais se trouvait en moi un embryon de lui qui se développait, bien accroché à la vie. Et je tenais à ce que cela reste ainsi. Déesse, venez à mon aide, de grâce, aidez-moi à en réchapper saine et sauve !

Une voix masculine qui n'était pas celle de Taranis émergea dans le dos de la femme :

— Est-ce que vous sentez aussi des fleurs ?

— En effet, répondit la guérisseuse en me lançant un nouveau regard bien trop lucide pour me mettre à l'aise.

Elle appela d'un geste celui qui venait de parler. Il s'avança dans mon champ de vision, grand, blond et magnifique, véritable incarnation d'un Sidhe Seelie de la Haute Cour. Sauf qu'il n'affichait pas la moindre arrogance, semblant plutôt nerveux, voire même quelque peu effrayé. Très bien, en voilà un qui ne jouerait pas au con avec moi.

— Que la Déesse me vienne en aide, murmurai-je.

Le parfum de rose s'intensifia. Une légère brise caressait ma peau nue, faisant onduler sous son effleurement les draps qui me recouvraient les jambes.

Le garde tourna les yeux dans la direction d'où ce courant d'air semblait venir. La guérisseuse me souriait, alors même que son regard semblait bien trop grave pour être rassurant. Un regard qu'on ne voudrait jamais voir sur le visage d'un médecin.

— Suis-je grièvement blessée ? lui demandai-je d'une voix atténueée, quelque peu réticente.

— Il y a peut-être eu une hémorragie cérébrale.

— Vraiment ?

— Vos yeux sont fixes, c'est bon signe.

Voilà *en effet* une excellente nouvelle ! Si l'une de mes pupilles avait été différente, je serais en train de mourir.

Elle entreprit de mélanger des herbes contenues dans sa

sacoche de cuir. Je ne les identifiai pas toutes, mais j'avais suffisamment de connaissances en phytothérapie pour la mettre en garde.

— Je suis enceinte de jumeaux.

— Depuis combien de temps ? me demanda-t-elle en se penchant plus près de moi.

— Un mois, peut-être même un peu avant.

— Je ne pourrai donc pas vous administrer grand-chose.

— Ne pouvez-vous me soigner par imposition des mains ?

— Aucun guérisseur ici ne possède ce don. Est-ce vrai que certains à votre Cour en sont capables ?

Elle me chuchota cette question à l'oreille, si proche que mes cheveux s'agitèrent sous son souffle.

— C'est vrai, lui murmurai-je.

— Ah ! fit-elle en se redressant.

Un sourire était apparu sur son visage, ainsi qu'une expression de satisfaction qui ne s'y était pas trouvée auparavant. Le parfum de rose s'intensifia encore à en devenir incontournable, et je craignis que cela ne fasse empirer ma nausée, mais j'éprouvai plutôt un certain soulagement.

— Merci, Mère, murmurai-je.

— Vous sentiriez-vous mieux si votre mère venait à votre chevet ? s'enquit la guérisseuse.

— Oh que non !

— Je ferai de mon mieux pour répondre à vos désirs, dit-elle en acquiesçant de la tête.

Cela pouvait probablement être interprété par le fait que ma mère s'était montrée insistant à ce sujet. Je l'avais toujours encombrée plus qu'autre chose, mais si j'allais soudainement me retrouver Reine de la Cour qu'elle convoitait tant, alors son amour pour moi renaîtrait. Elle m'aimerait avec la même intensité qu'elle m'avait haïe toutes ces années. Ma mère n'était rien d'autre qu'inconstante. L'un de mes noms à la Cour Seelie était « le Fardeau de Besaba », du fait que ma conception après une seule nuit de baise l'avait condamnée à se retrouver pendant des lustres chez les Unseelies. Le mariage avait entériné le traité entre les Cours. Personne n'avait même imaginé, étant donné qu'aucune des deux ne procréait, qu'un

mariage « mixte » pourrait se révéler fécond.

La haine et la peur que ressentaient les Seelies à l'encontre des Unseelies n'indiquaient rien de plus que le fait qu'après ma naissance, il n'y avait eu aucune proposition en provenance de la Cour Dorée pour d'autres unions du même style. Ils préféraient mille fois s'éteindre que de se mêler à notre sang qu'ils jugeaient si impur.

En analysant l'expression de la guérisseuse, je n'étais pas sûre que tous les Seelies aient été d'accord avec cette décision. Ou était-ce le parfum de rose qui se faisait de plus en plus entêtant ? Malgré toutes ces fleurs et plantes grimpantes qui tapissaient la chambre de Taranis, aucune senteur ne s'en était dégagée. L'ensemble était particulièrement esthétique, mais... n'avait aucune réalité tangible. J'eus une illumination soudaine. Cette illusion correspondait bien à ce qu'était la Cour Seelie : artificielle.

La guérisseuse se remit debout et murmura quelques mots au garde, qui se plaça à côté du lit. Deux servantes arrivèrent et entreprirent de nettoyer toute les cochonneries que j'avais faites. On peut faire confiance aux Seelies pour se sentir plus concernés par les apparences que par la vérité. Ils feraient le ménage avant que je ne sois guérie, ou même d'être certains que je *pourrais* me rétablir.

L'une des servantes avait une coupure récente sur la joue, qui commençait à gonfler. Elle avait des yeux noisette et son visage, quoique mignon, semblait trop humain. Était-elle comme moi, en partie de cette origine, ou l'un des mortels qui avaient été incités à venir vivre à la Féerie des siècles plus tôt par la promesse d'obtenir l'immortalité ? Mais s'ils la quittaient après tout ce temps, les années les rattraperait instantanément. Ils étaient bien plus piégés que nous, car pour eux, quitter la Féerie représenterait inévitablement la mort.

Elle me lança un regard effrayé tout en s'activant. Je ne détournai pas les yeux et elle soutint leur fixité. Une terreur indicible se refléta brièvement sur ses traits. De la peur pour elle-même, et peut-être pour moi. Elle redoutait Taranis. Quelqu'un avait dit que le Cu Sith l'avait empêché de s'en prendre à une servante. Où était donc ce Cu Sith à présent ?

On perçut alors un grattement à la porte. Je n'eus pas besoin de tourner les yeux dans cette direction pour savoir que quelque chose de grand gabarit voulait entrer dans la chambre.

Puis retentit la voix de Taranis :

— Chasse cette bête de ma porte !

— Roi Taranis, dit la guérisseuse, la condition de la Princesse Meredith dépasse mes compétences.

— Guéris-la !

— Bon nombre d'herbes que je lui aurais administrées nuiraient aux enfants qu'elle porte.

— As-tu dit des enfants ? demanda-t-il d'un ton semblant quasi normal, presque sensé.

— Elle est enceinte de jumeaux.

Elle n'avait pas mis en doute un seul instant ce que je lui avais dit, ce dont je lui étais reconnaissante.

— *Mes jumeaux*, dit-il, sa voix ayant repris ce croassement vibrant d'arrogance.

Puis il s'approcha du lit pour s'y asseoir, faisant rebondir le matelas. Mon mal de crâne et la nausée se ravivèrent d'un coup. Lorsqu'il me souleva dans ses bras, je poussai un cri avant de me mettre à hurler, cette expression sonore de la douleur ne produisant qu'une recrudescence de souffrance, qui était déjà atroce !

Taranis sembla se figer à l'écoute de ce hurlement. Il posa les yeux sur moi, fixement, presque enfantin dans son incompréhension totale.

— Voulez-vous que vos enfants meurent ? lui demanda la guérisseuse dans son dos.

— Non, répondit-il, sourcillant toujours, visiblement en proie à une grande confusion.

— Elle est mortelle, mon Roi. Elle est fragile. Vous devez nous autoriser à l'emmener là où on pourra la guérir, sinon vos enfants seront mort-nés.

— Ce sont mes... enfants, dit-il, un questionnement plutôt qu'une affirmation.

Elle le regarda avant de dire :

— Le Roi n'exprime que la vérité.

— Elle porte mes enfants, réitéra-t-il, son intonation révélant

toujours son incertitude.

— Le Roi n'exprime que la vérité, répéta-t-elle.

Ce qu'il approuva de la tête, me serrant dans ses bras un peu plus délicatement.

— Oui, mes enfants. Des mensonges, ce n'étaient que des mensonges ! J'avais juste besoin de la bonne Reine !

Puis il me déposa sur le front le plus doux des baisers, lorsque le grattement à la porte se fit plus audible encore.

— Va-t'en, sale cabot ! se mit à hurler Taranis, me tenant toujours dans ses bras.

Le mouvement fut trop brusque et je lui gerbai dessus. Il me laissa retomber sur le lit alors que je vomissais toujours. La servante aux yeux noisette m'empêcha de justesse de tomber par terre et m'aida à me stabiliser. Elle me retint jusqu'à ce que je ne rejette plus que de la bile amère. À nouveau, l'obscurité sembla engloutir le monde mais la douleur était bien trop vive.

Allongée dans ses bras, je poussai des gémissements plaintifs. Déesse et Consort, aidez-moi !

Le parfum de rose se matérialisa telle une vague apaisante. La nausée sembla s'estomper. La douleur se fit plus supportable plutôt que submergeante.

La servante et la guérisseuse entreprirent à nouveau de me débarbouiller, quoique tout ce que j'avais vomi ait principalement aspergé Sa Majesté.

— Permettez-nous de vous nettoyer, Monseigneur, dit l'autre domestique.

— Oui, oui, je dois faire un brin de toilette.

L'autre servante interrogea de ses yeux noisette le garde et la guérisseuse, qui lui ordonna :

— Va aider ta collègue à préparer le bain du Roi. Assurez-vous qu'il s'y prélasse pendant un long moment, il a besoin de se détendre.

La domestique se contracta imperceptiblement, avant de dire :

— Comme le désire la guérisseuse, qu'il en soit ainsi.

Puis celle-ci ordonna au garde blond de la remplacer en se chargeant de moi. Il hésita.

— Tu es un guerrier endurci. Un peu de vomi te ferait-il

défaillir ?

Il la fusilla du regard, ses yeux s'embrasant d'un étincellement bleuté, avant de répondre :

— Je ferai ce qui sera nécessaire.

Puis il vint me soutenir, me prenant des bras de la servante dans les siens avec une extrême délicatesse, tandis que la guérisseuse lui recommandait :

— Soutiens-lui la tête plus doucement.

— J'ai déjà vu ce genre de blessures, lui rétorqua-t-il.

Néanmoins, il fit de son mieux pour me maintenir immobile. Lorsque la porte du fond menant à la salle de bains se referma derrière le Roi et son escorte docile, le garde se remit debout en me portant dans ses bras, tout aussi précautionneux, pour suivre sans un mot la guérisseuse qui se dirigeait vers la porte. Les grattements étaient à présent accompagnés de gémissements, et lorsqu'ils ouvrirent le battant, le Cu Sith apparut, semblable à un poney vert. Il nous accueillit avec un aboiement atténué.

— Chut ! lui fit la guérisseuse.

Le chien se mit à pigner, quoique discrètement. Puis il vint se placer à côté du garde, frôlant mes pieds nus de sa fourrure, une sensation qui me fit frissonner. Je m'attendais à une recrudescence de mon mal de crâne, mais rien de tel ne se produisit. En réalité, je me sentais un peu mieux.

Nous nous trouvions dans un couloir interminable tout en marbre jalonné de miroirs aux cadres parés de feuilles d'or, devant lesquels étaient alignés en deux rangées des nobles Seelies. Hommes comme femmes avaient au moins un chien de la Féerie à leur côté. Certains étaient des lévriers graciles ressemblant à mes malheureux chiens. Je priai pour que Minnie ne soit pas trop mal en point. Elle m'avait semblé si immobile.

D'autres étaient ces gigantesques chiens-loups irlandais, ayant l'apparence qu'ils avaient autrefois, avant que cette race ne s'éteigne quasiment, et n'ayant rien à voir avec ceux qui s'étaient mélangés à diverses espèces canines. Des bêtes géantissimes, féroces, de poil lisse ou râche. L'expression dans leurs yeux n'avait aucun lien avec la vue mais tout à voir avec la bataille. Il s'agissait de chiens de guerre d'une telle férocité que

les Romains les redoutaient et les récupéraient pour leurs arènes.

Deux des dames, ainsi que l'un des hommes, portaient dans leurs bras de petits chiens de manchon rouge et blanc, dont tous les nobles raffolaient.

Je me demandai ce qu'ils faisaient là, mais à nouveau, la présence des chiens semblait curieusement les apaiser. Comme si une douce voix leur susurrait : « Tout ira bien. N'ayez crainte, nous sommes là. »

Je reconnus Hugh à la chevelure flamboyante.

— Est-elle grièvement blessée ? s'enquit-il.

Il avait hérité d'une paire de ces chiens irlandais assez gigantesques pour me regarder droit dans les yeux sans problème alors que j'étais dans les bras du garde.

— Une commotion cérébrale et elle est enceinte d'un mois. De jumeaux.

— Nous devons la faire sortir d'ici, dit-il, l'air stupéfait.

— Oui, c'est impératif, l'approuva la guérisseuse.

Les nobles et leurs chiens se rapprochèrent derrière nous. Si Taranis avait ouvert sa porte, il aurait été confronté à un solide rempart de courtisans Sidhes qui me dissimulait.

Étaient-ils vraiment prêts à défier leur Roi pour moi ? Nous poursuivîmes notre progression dans le corridor tandis qu'ils parlaient de trahison.

Une femme prit la parole. Ses cheveux retombaient en cascade animés de nuances bleues et grises évoquant le ciel et l'eau. Il me fallut quelques instants pour reconnaître Dame Elasaid.

— La secrétaire de presse s'est déjà adressée aux médias humains.

— Qu'a-t-elle dit en réponse aux accusations de la Reine Andais ?

— Que nous avons offert le droit d'asile à la Princesse après qu'elle eut été sauvagement agressée par ses propres gardes.

— Alors ils colportent les mensonges que leur a transmis Taranis, dit Hugh, approuvé de la tête par Dame Elasaid.

— Les médias savent-ils qu'il a déclenché une offensive contre nous dans le bureau de l'avocat ? demandai-je.

Ils eurent l'air ébahi, comme s'ils ne s'étaient pas du tout attendus à ce que je la ramène. Je crois bien que pour eux, je n'étais qu'un accessoire n'ayant pas encore vraiment acquis de tangibilité. Ils ne se ralliaient pas à ma cause par affection ni par foi en moi, mais uniquement en la puissance magique que j'incarnaient et contribuaient à faire revenir à la Féerie.

— Oui, me répondit Hugh. Nous nous sommes assurés que cette info soit divulguée. Ils ont des photos des allers-retours à l'hôpital de vos gardes blessés.

Nous étions arrivés à de gigantesques doubles-portes blanches. Je ne connaissais pas ce corridor. Je n'avais jamais eu l'honneur auparavant d'une petite visite à la chambre à coucher du Roi. Et j'espérai n'en être jamais à nouveau « honorée ».

Dame Elasaid s'avança à mon côté.

— Princesse Meredith, je vous donne mon châle pour vous couvrir, si cela vous sied.

Elle me tendait une étoffe soyeuse d'un vert brillant, moirée de motifs dorés, assortie à mes yeux, que je tournai vers elle avec précaution de crainte de dérouiller. Ils avaient un plan en tête, ce que me révéla ce châle harmonisé à mes iris, quoique j'ignorais ce dont il s'agissait. Si même mes vêtements étaient coordonnés, alors c'est sûr, ils avaient un plan.

— Cela serait des plus appréciables, lui répondis-je et à nouveau, d'une voix douce, de peur que ma tête ne me fasse sentir que je parlais trop fort.

J'avais guéri de blessures bien pires lors de mes visions, mais cette fois, la Déesse semblait se satisfaire de me soulager petit à petit plutôt qu'instantanément.

Hugh prit la parole tandis que Dame Elasaid et une autre noble m'aidaient à enfiler... une robe ! Car il s'agissait bien d'une robe, et non d'un châle.

— Avec un peu de persuasion de notre part, le Roi a exigé une conférence de presse afin de leur fournir sa version des faits et déjouer les mensonges monstrueux colportés par les Unseelies. La conférence a été faite pour relater l'attaque récente à Los Angeles. Mais les journalistes sont toujours là, Princesse, à l'affût, attendant en ce moment même que le Roi vienne leur donner des explications au sujet des accusations

disant qu'il vous a kidnappée.

— Il a laissé entrer les reporters dans le monticule des Seelies ! m'étonnai-je.

— Comment pouvait-il laisser les Unseelies paraître plus évolués que nous ? Andais a requis une conférence afin d'exiger votre retour. La moindre des choses à faire pour ne pas avoir l'air coupable.

Je pensais maintenant avoir compris pourquoi la Divinité ne me guérissait que progressivement, suffisamment pour me permettre de fonctionner, mais pas assez pour que je me sente complètement rétablie : je devais avoir l'air mal en point pour la presse.

— Croit-il sincèrement à ce qu'il a dit plus tôt, qu'il m'a porté secours ?

— J'en ai bien peur.

Dame Elasaïd referma le col de la robe d'une fibule d'or.

— Je me serais chargée de vous coiffer si nous en avions le temps.

— Mais il vaut mieux qu'elle reste échevelée et qu'elle ait l'air mal en point, lui rappela Hugh.

Je parvins à ébaucher un sourire à l'adresse de Dame Elasaïd.

— Merci pour la robe. Je pense que ça ira. Emmenez-moi simplement devant les journalistes. Je présume que c'est du direct ?

— Que voulez-vous dire ? me demanda-t-elle en sourcillant.

— Oui, me répondit Hugh. C'est en direct.

— Ne nous attardons pas ici, intervint alors le garde blond.

— Seul le Roi peut nous voir, et il ne se soucie plus de faire usage de ses miroirs pour cela. Nous sommes plus en sécurité ici que dans le prochain couloir, dit Hugh.

— Et personne n'oseraient espionner notre Roi ! déclama une femme.

Nous étions donc dans le propre fief de pouvoir de Taranis, et en sécurité ! Tranquilles pour comploter à l'aise derrière son dos. Ne courant aucun risque d'être épiés. Même s'ils s'inquiétaient qu'il puisse les voir, sa folie l'avait aveuglé.

Je me demandai qui avait été le premier à faire montre d'une

telle témérité pour concevoir que le saint des saints du Roi était l'endroit rêvé pour fomenter une petite trahison. Qui que ce soit, je devrais m'en méfier. Quand on planifie ainsi le renversement d'un souverain, il sera d'autant plus facile de récidiver. Ou du moins, c'est ce qui me semblait.

— Nous voulions nous assurer que vous aviez bien repris vos esprits avant de vous raconter notre projet, dit Dame Elasaid.

— Les blessures à la tête peuvent rendre peu fiable, et il serait bien trop dangereux de vous faire part de nos secrets si vous risquiez de les laisser échapper par mégarde, ajouta Hugh.

— Puis-je parler librement ici ? m'enquis-je.

— Oui, répondit-il.

— Emmenez-moi devant les reporters et je jouerai pour vous le rôle de la damoiselle en détresse.

— Vous nous avez compris, dit-il en souriant, ainsi que plusieurs nobles.

— Je me suis retrouvée devant la presse ma vie entière. Je connais le pouvoir qu'elle représente.

— Nous lui avons fait prêter un serment solennel qu'il ne se présente pas à vous avant que nous soyons sûrs que vous ne ruinez pas ce plan en le sachant à proximité.

— Je ne comprends pas, dis-je en regardant Hugh en sourcillant, avant de juger préférable de m'en abstenir, cela étant plutôt douloureux.

Un mouvement se produisit près de la porte du fond dissimulée par l'attroupement des nobles et des chiens. Puis la foule se répartit de chaque côté, révélant un immense chien noir. Pas autant que certains des mastiffs irlandais, cependant... Il s'avança en trottinant vers moi, ses ongles cliquetant sur le marbre.

J'allais murmurer son nom lorsque je me ravisai de justesse. Je tendis la main vers lui, où il appuya sa grosse tête velue, puis se manifestèrent un moment une brume tiède et de la magie picotante. Et Doyle se présenta devant moi, dans une nudité parfaite. Ne portant que ses bijoux qui semblaient avoir survécu à cette métamorphose, les anneaux d'argent qui scintillaient au travers de sa chevelure déployée jusqu'à ses chevilles, la lanière qui l'avait retenue ayant disparu.

Il était venu seul, sans armes, dans le monticule des Seelies. Le danger auquel il s'exposait ainsi me contracta l'estomac. En cet instant, j'eus bien plus peur pour lui que pour moi.

Puis il me prit dans ses bras et je m'accrochai à lui. M'agrippant à la sensation que me procurait sa peau, sa force physique. Mais je bougeai la tête trop vivement et une vague de nausée me brouilla la vue. Il sembla s'en rendre compte car il me fit m'étendre davantage au creux de ses bras, avant de s'agenouiller dans le corridor blanc et or, la noirceur de son corps se réfléchissant dans les miroirs, à l'infini.

Puis un scintillement lui anima les joues et pour la troisième fois, je vis mes Ténèbres succomber aux larmes.

Chapitre 27

J'étais à genoux sur le sol de marbre entre les bras de Doyle, la tête contre sa poitrine. Ce seul contact semblait soulager la douleur que je ressentais.

— Mais comment ? lui demandai-je.

Il sembla comprendre précisément ce que je voulais savoir, comme souvent.

— Ce n'est pas la première fois que je m'introduis ici sous cette apparence. Bon nombre de chiens de la Féerie étaient à l'origine des chiens noirs. J'en suis un qui n'a pas choisi de maître. Plutôt le favori parmi tous ceux n'ayant pas été bénis en recevant un. Ils m'ont offert des amuse-gueules en me donnant de jolis noms.

— Il s'est montré ombrageux et ne les a pas laissés poser les mains sur lui, dit Dame Elasaid.

— Il a joué le chien à la perfection, confirma Hugh.

Doyle leva les yeux vers eux.

— Ce n'était pas de la comédie, mais une véritable métamorphose.

Le silence sembla s'éterniser, puis Hugh me demanda :

— Les Ténèbres est-il vraiment le père de l'un de vos enfants ?

— Oui, répondis-je en étreignant Doyle aussi fort que possible sans bouger la tête. C'est trop dangereux pour toi de rester ici. Si on te découvre...

Il me déposa sur le front un baiser aussi doux que l'effleurement d'une plume.

— J'affronterai pour toi bien plus encore, ma Princesse.

Mes doigts se crispèrent sur son bras et son dos.

— Je ne pourrai supporter de te perdre, toi, *ainsi que* Frost. Je ne pourrai le supporter !

— Nous avons eu vent d'une rumeur concernant Froid Mortel, mais nous avons pensé que cela n'était que ça, une rumeur, dit Hugh.

— Est-il vraiment mort ? s'enquit Dame Elasaid.

— Il est devenu le cerf blanc, leur apprit Doyle.

Hugh s'agenouilla à côté de nous, souriant.

— Alors il n'est pas mort, Princesse. Dans trois ou sept ans, ou dans cent sept ans, il reprendra son apparence réelle.

— Vous savez ce que représente une centaine d'années pour une amante mortelle, Sir Hugh ? Son enfant ne le connaîtra jamais de mon vivant.

Les yeux de Hugh s'embrasèrent instantanément comme si les braises de son pouvoir se ravivaient, tels deux petits feux de cheminée. Puis il cligna des paupières et ses iris ne reflétèrent plus que la couleur des flammes.

— Je ne sais alors que dire pour vous réconforter, mais nous les nobles avons requis la présence du chien noir, afin d'éviter que votre tante nous déclare la guerre. Il demeurera à votre côté.

Je l'agrippai par la manche.

— Il est désarmé sous cette forme. Si on le découvre, pourrez-vous le protéger ?

— Je suis le Capitaine de ta Garde, Merry. C'est moi qui suis censé te protéger, réagit Doyle.

Je m'abandonnai encore plus contre la solidité de son corps, sans lâcher la manche de Hugh.

— Tu es l'autre moitié d'un couple royal. Tu es mon Roi. Si tu meurs, la chance d'avoir d'autres enfants disparaîtra avec toi !

— Elle a raison, les Ténèbres, m'approuva Hugh. Trop de temps s'est écoulé depuis que la lignée royale était féconde.

— Je ne descends pas de cette lignée, dit Doyle, sa voix profonde semblant se répercuter en écho contre les miroirs.

— Nous savons que la Princesse a aidé la Déesse Conchenn à concevoir un enfant avec son époux humain. Nous avons également eu vent que l'un de vos gardes a fait tomber enceinte l'une des femmes de votre escorte, mentionna Hugh.

— C'est la vérité, lui confirmai-je.

— Si vous pouviez aider l'une de nos nobles Seelies de sang

pur à connaître la maternité, alors tous les partisans du Roi s'éloigneraient de lui. J'en suis certain, ajouta-t-il.

— La plupart d'entre eux sont convaincus que seuls les métis peuvent se reproduire, dit Dame Elasaïd qui s'était agenouillée à l'opposé de Hugh. Ils ont décidé qu'ils préféreraient l'extinction de leur race que de polluer leur sang. Si vous parveniez à leur apporter la preuve du contraire, ils se rallieraient à votre cause.

— Certains d'entre eux, mais pas tous, précisa Hugh. Il y en a qui entretiennent une haine bien trop tenace.

Ce qu'elle confirma d'un hochement de tête.

— Comme tu le dis, Hugh.

La manière dont elle l'exprima, les yeux baissés, me parut quelque peu bizarre.

— Vous et Hugh voudriez faire cette expérience ? lui demandai-je.

— Une expérience ? s'étonna-t-elle en clignant des paupières.

— Oui, nous aimerais beaucoup avoir un enfant, admit Hugh en lui prenant la main.

— Lorsque je me serai rétablie et serai en sécurité, tout comme mes gens, alors ce sera avec plaisir que j'essaierai sur vous ce rituel de fertilité.

Ils semblèrent se détendre un peu, puis me sourirent comme si je venais de leur annoncer que c'était demain Noël et que le cadeau qu'ils avaient tant désiré se trouvait sous le sapin. J'aurais cependant voulu les avertir que jusqu'à ce que la Baguette et la Déesse m'aient indiqué s'ils étaient capables de procréer, je ne pouvais leur faire aucune garantie.

Doyle m'étreignit plus fort. Il avait raison ; ce n'était pas le moment d'amoindrir la confiance que nous accordaient nos alliés. Il était vital qu'ils nous fassent sortir d'ici. J'avais besoin d'un hôpital et d'un guérisseur. Et surtout, je ne voulais plus, au grand jamais, me retrouver dans le lit de Taranis.

Je frissonnai, me retenant de bouger la tête.

— Tu as froid ? s'enquit Doyle.

— Une couverture n'y changerait rien.

— Je le tuerai pour toi.

— Non, non, je préférerais que tu vives pour moi. La vengeance est d'un piètre réconfort lors d'une nuit d'hiver. Je

veux sentir ta chaleur et te voir vivant à mon côté bien plus que mon honneur soit vengé, dis-je en me retournant aussi précautionneusement que possible pour voir son visage. En tant que ta Princesse, et ta future Reine, je t'ordonne d'oublier toute volonté de vengeance à son encontre. C'est moi qui ai subi cet outrage, et non toi. Si je dis que ce n'est pas aussi important pour moi que de te tenir entre mes bras, tu dois respecter cela.

Il me fixait de ses yeux si sombres. Sa chevelure n'était qu'une masse échevelée d'un noir insondable animée d'un soupçon d'étincelles d'étoiles provenant de ses anneaux d'argent qui transparaissaient au travers. Il avait l'apparence des Ténèbres qui venait me rejoindre dans ma chambre, et non du Doyle coincé aux cheveux tressés qui assurait ma sécurité. Mais son expression actuelle correspondait entièrement à sa fonction de garde du corps, quoique mitigée. Par quelque chose que je ne m'attendais pas à percevoir, bien que cela n'aurait pas dû m'échapper. Les sentiments que porte un homme à son amour violé. Une émotion particulièrement humaine, si j'ose dire.

— S'il te plaît, Doyle, de grâce, allons dire aux journalistes ce qu'il a fait. Faisons-le tomber en faisant usage de la loi humaine qu'il a cherché à utiliser contre nous.

— Il y a là une certaine justice, dit Hugh.

Doyle me fixa le temps d'un souffle, avant d'acquiescer d'un léger signe de tête.

— Comme ma Reine le désire, qu'il en soit ainsi.

J'eus alors l'impression que le monde prenait une inspiration, comme s'il avait attendu qu'il énonce ces mots. Je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle ils étaient à présent si importants, mais je connaissais cette sensation annonçant l'altération de la réalité. Ces mots, prononcés en ce lieu, avaient opéré un changement d'envergure. Un certain événement s'en était retrouvé en suspens ou enclenché, en raison même de cet instant. Je le sentais, en avais l'intuition, sans savoir ce qui allait se manifester, ni quel en serait le dénouement.

— Que cela puisse être, dit alors la guérisseuse.

— Que cela puisse être, que cela puisse être ! renchérirent les nobles en écho.

Ces clamours se propagèrent d'un bout à l'autre du corridor et en une seconde à peine, je compris : ils venaient de me reconnaître en tant que Reine ! Autrefois, un nombre limité de nobles partisans et la bénédiction des dieux étaient nécessaires pour régner sur la Féerie. À une époque encore plus reculée, seule l'approbation divine était requise. Et à présent, je bénéficiais des deux.

— Je t'emmènerai aux confins de la Terre et même au-delà, me dit Doyle. Mais je dois pour le moment confier à d'autres mon fardeau le plus précieux.

Il tendit la main comme pour effleurer l'hématome que m'avait infligé Taranis, puis il se pencha vers moi, et ses lèvres se posèrent sur les miennes, ses cheveux se déployant sur moi telle une pèlerine douillette qui aurait pu me couvrir entièrement.

— Bien plus que la vie, bien plus que l'honneur, murmura-t-il, je t'aime.

Et que dire d'un homme ayant consacré son existence entière à son honneur et qui est prêt à vous l'offrir ? Autant exprimer le seul commentaire possible.

— Bien plus qu'aucune couronne, qu'aucun trône ou titre, je t'aime. Bien plus que n'importe quel pouvoir à la Féerie, je t'aime.

Le parfum de rose et de sous-bois profonds se manifesta soudainement, comme si nous venions de pénétrer dans une clairière boisée où étaient parvenus à pousser des églantiers.

— Je peux à nouveau sentir des fleurs, mentionna le garde blond.

— La Déesse se manifeste indéniablement dans son entourage, fit remarquer une femme.

— Emmenons-la à la rencontre des humains pour voir s'ils parviendront à faire ce qui nous est impossible, dit Dame Elasaid. Emmenez-la loin d'ici.

Puis elle détourna ses yeux tricolores scintillants de larmes tandis que Hugh l'aidait à se redresser.

Doyle se remit debout, précautionneusement, me retenant tout contre lui en essayant de ne pas faire bouger ma tête, avec succès. Je m'accrochai à lui, ne voulant pas qu'il me lâche, alors

même que je savais que nous devions nous séparer.

— Sache que tu porteras dans tes bras l'avenir de toute la Féerie, Sir Hugh, lui dit-il après un échange de regards.

— Si je n'en croyais pas un mot, je ne serais pas ici, les Ténèbres.

Doyle m'écarta de lui en me soulevant, mes mains passant, caressantes, sur sa peau nue, si chaude, si réelle, tellement... mienne, avant que les bras de Hugh ne se glissent sous moi pour m'accueillir. Il m'installa aussi délicatement que possible contre son torse puissant. Ce n'était pas vraiment son pouvoir de guerrier qui me posait question, mais simplement que cette étreinte n'était pas celle que je désirais tant.

— Je ne serai pas loin, ma Merry, me dit Doyle.

— Je sais.

Sur ce, il se retrouva en un chien noir qui vint me pousser le pied de sa tête velue, que j'effleurai des doigts. Son regard était sans équivoque celui de mes Ténèbres.

— Allons-y, dit Hugh.

Les autres se rassemblèrent autour de nous, se resserrant à l'avant tandis qu'ils ouvraient la porte. Ainsi, s'il y avait un guet-apens, ils en feraient les frais. Ils mettaient leur vie, leur honneur et leur existence future en jeu, et étant immortels, c'était un risque important.

— Mère, aidez-les, priaï-je. Protégez-les. Ne les laissez pas payer le prix fort pour ce que nous nous apprêtions à faire.

Le parfum de rose était frais, si réel, que je crus qu'un pétales venait de m'effleurer la joue. Puis je perçus la caresse d'un autre. Je rouvris les yeux pour découvrir qu'il en pleuvait tout autour de nous !

Les nobles Seelies laissèrent échapper des cris retenus de joie extasiée. Les chiens gambadaient en virevoltant en tous sens sous cette pluie de pétales rose vif qui contrastait avec la noirceur de la fourrure de Doyle.

— Autrefois, la Reine de notre Cour déambulait sous une averse perpétuelle de fleurs, dit Dame Elasaid, la voix adoucie d'émerveillement.

— Merci, Déesse ! Merci, Déesse ! murmura Hugh.

Des larmes étincelantes comme de l'eau reflétant un

incendie scintillaient sur son visage tandis qu'il me regardait.

Il avança, me portant dans ses bras, les joues brillant de ces larmes ressemblant aux flammes, puis entra dans la pièce suivante entouré d'une nuée de pétales roses tombant de nulle part en tourbillonnant en une magnifique ondée.

Chapitre 28

Notre procession traversa des pièces en enfilade de marbre pailleté, d'autres aux colonnes d'or et aux murs d'un rose éteint nervurés d'argent, suivies de salles de marbre blanc veiné de rose et de lavande aux piliers de vermeil, puis de marbre doré et argenté aux colonnades d'ivoire. Nous avancions toujours sous une pluie de pétales, d'une nuance pâle rappelant le rosissement initial de l'aube, et d'autres aussi sombres que l'ultime embrasement saumoné à la fin du jour, assez profondes pour être décrites par pourpre. Je réalisai que ces pétales étaient les seules choses semblant en vie sur notre passage. Rien d'organique ne se trouvait dans ce palais de marbre et de minéraux, qui n'était pas une demeure pour des êtres dont l'existence première avait été en tant qu'esprits de la nature. Nous étions supposés être un peuple de chaleur, de vie et d'amour, ce qui manquait ici, indubitablement.

J'ignorais ce que les nobles auraient fait si nous n'avions pas déambulé entourés de cette bénédiction florale. Bien assortis au décor, vêtus de brocarts d'argent et d'or et d'atours aux teintes douces, ils avaient les yeux écarquillés, bouche bée. Certains se mirent à nous suivre, comme attirés par une parade dont se diffuse une joie à l'état pur.

Lorsque me parvint le premier rire, je pris conscience que quelque chose d'autre s'était produit chez ces nobles conquis à la simple *vue* de cette avalanche de pétales. Cet *effleurement* semblait les rendre heureux, et ils venaient nous rejoindre, affables, tandis que fusaien des protestations du genre : « Où est le Roi ? », « Qu'avez-vous fait ? ».

Et lorsque ces voix se turent, ils se contentèrent de nous suivre, le sourire aux lèvres.

— Je me rappelle comme j'ai aimé la Reine Roisin, chuchota

Hugh. À aucun moment je n'avais réalisé que cet amour était en partie l'effet du glamour.

Je faillis lui dire que je n'y étais pour pas grand-chose lorsque le parfum de rose s'intensifia soudain. J'avais appris que cela signifiait habituellement soit un *oui*, soit *ne fais pas ça*. J'en conclus que je devrais m'abstenir d'aller raconter à Hugh que je n'avais pas créé ces fleurs intentionnellement et à cette pensée, la senteur suave s'atténuua. Ce que j'interprétais comme ayant bien répondu à Ses souhaits. Et je m'en contentai.

Doyle n'était plus à mon côté. Il avait dû se laisser distancer. Je compris qu'il avait agi ainsi afin de passer inaperçu et d'éviter qu'on fasse peut-être le rapprochement, mais je dus faire abstraction de mes sentiments comme de ma blessure à la tête pour m'empêcher de chercher des yeux le grand chien noir. Les gigantesques mastiffs ébouriffés de Hugh aidèrent en me bloquant tous deux partiellement la vue. L'un d'eux était quasiment blanc, l'autre presque tout aussi uniforme mais rouge, avec quelques petites taches blanches. À chaque effleurement de leurs museaux sur mes mains et mes pieds nus, je me sentais un peu mieux.

Les pétales s'accrochaient à leurs grosses têtes avant de tomber par terre lorsqu'ils venaient me renifler. Ces chiens que j'avais contribué à créer à partir de la magie que j'avais fait se déclencher avec Sholto me semblaient bien plus réels que les nobles dans leurs beaux atours. Ils provenaient de cette même nuit et de cette même magie qui m'avait enfin fait tomber enceinte. Une magie du faire et du refaire.

Des gardes étaient postés aux portes au bout de la salle où nous venions de nous arrêter, façonnée dans du marbre rouge-orangé veiné de blanc et d'or scintillant. Des plantes grimpantes semblant s'épanouir en fleurs dorées étaient ciselées sur les colonnes d'argent, qui dans mon enfance, m'avaient semblé les plus magnifiques du monde. Mais je les voyais à présent pour ce qu'elles étaient vraiment, le symbole d'un pilier réel.

La Cour Unseelie, même en l'absence de cette magie renouvelée, avait préservé les vestiges des véritables rosiers. Il y avait un jardin d'eau dans la cour intérieure où flottaient des nénuphars. Et en effet, s'y dressait également un rocher où

étaient fixées des chaînes, afin qu'on puisse y torturer dans ce cadre particulièrement scénique, mais il y avait de la vie à la Cour. Elle avait décliné, mais pas complètement lorsque la Déesse s'était manifestée en faisant de moi, de nous, Son réceptacle.

Mais à la Cour Seelie, il n'y avait plus aucune vie. Même le grand arbre dans la salle principale était façonné dans du métal. Un objet artificiellement conçu par une puissante illusion, un véritable chef-d'œuvre mirifique, mais de telles choses étaient là pour impressionner les mortels. Les immortels, quant à eux, n'étaient pas censés être uniquement réputés pour leur sens artistique, mais pour la réalité sur laquelle celui-ci était fondé. Et rien ici n'était réel.

Les gardes dans leurs complets-vestons ressemblaient plutôt à des agents des services secrets qu'à des nobles Seelies. Seuls révélaient qu'ils étaient bien plus qu'humains leur beauté surnaturelle et leurs yeux animés d'anneaux colorés.

Hugh me serra plus fort contre lui. Ses chiens se placèrent devant moi, si grands qu'ils me dissimulaient en partie à la vue.

Dame Elasaïd s'avança à la tête de la procession.

— Laissez-nous passer ! dit-elle d'une voix sonnante.

— Les ordres du Roi sont formels, m'Dame. Personne d'autre n'est autorisé à assister à la conférence de presse sans sa permission express.

— Ne percevez-vous pas la bénédiction de la Déesse devant vous ?

— Nous sommes immunisés contre l'illusion par la magie du Roi.

— Ne voyez-vous pas cette avalanche de pétales ?

— Nous en percevons l'illusion, m'Dame.

Je ne pus voir ce qu'elle fit, mais elle ajouta :

— Touchez-les.

— Le Roi peut aussi rendre une illusion palpable, m'Dame Elasaïd.

Je compris qu'ils avaient eu affaire à des mensonges depuis si longtemps qu'ils ne reconnaissaient plus la vérité. Tout pour eux était du domaine de l'illusion.

Le garde blond s'était avancé de quelques pas devant nous,

s'associant aux chiens pour nous faire écran. Puis il se tourna vers Hugh pour lui murmurer :

— Dois-je appeler ?

Ayant reçu un discret assentiment de tête, je m'attendais à ce qu'il sorte un miroir ou fasse usage de la surface scintillante de sa lame, mais il n'en fit rien. Il plongea la main dans la sacoche de cuir fixée à sa ceinture pour en sortir un téléphone portable on ne peut plus moderne.

Je dus avoir l'air si surpris qu'il crut bon de me fournir des explications.

— Nous avons une bonne réception à proximité de cette salle, c'est pourquoi nous y avons accueilli la presse.

Parfaitement logique. Puis il recula et les autres avancèrent d'un pas digne, contribuant à le dissimuler à la vue des gardes.

— Nous sommes devant les portes avec la Princesse blessée, chuchota-t-il. On nous en refuse l'accès.

L'un de ceux en faction claironna alors :

— Retournez à vos quartiers. Vous n'avez rien à faire ici !

— Oui. Oui. Non, dit le garde blond.

Il referma ensuite le couvercle du cellulaire qu'il rangea dans sa pochette, avant de revenir prendre ses positions à nos côtés. Il murmura quelque chose à Hugh que même moi si proche ne pus capter.

L'assemblée de nobles et de leurs chiens se rapprocha de moi. Si on en venait aux mains à coups d'épée et de magie, ils ne se laissaient pas la moindre marge de manœuvre. Puis je compris pourquoi ils avaient agi ainsi. Ils formaient un rempart pour me protéger. Me protégeant de leurs grands corps sveltes, grâce à leur beauté immortelle. Moi, qu'ils avaient le plus méprisée, ne voilà-t-il pas qu'ils risquaient tout ce qu'ils étaient, tout ce qu'ils avaient jamais été, pour ma sécurité !

Ils n'étaient pas mes amis. La plupart ne me connaissaient même pas. Certains m'avaient clairement indiqué dans mon enfance qu'ils ne m'aimaient pas. Qu'ils me trouvaient trop humaine, trop métissée pour être Sidhe. Que leur avait fait Taranis pour les rendre aussi désespérés qu'ils en arrivent à le défier pour moi ainsi ?

Un frémissement se produisit à l'avant de la foule scintillante

rassemblée autour de moi, évoquant celui d'une prairie fleurie sous une brusque rafale.

La voix du garde posté à côté de la porte, suffisamment rauque pour qu'on la reconnaisse parmi toutes les autres plus suaves, me parvint alors :

— Vous n'êtes pas autorisés à venir dans notre sithin, monsieur, par ordre du Roi !

— À moins que vous ne souhaitiez nous repousser par la force, nous franchirons cette porte !

Je reconnus à qui appartenait cette voix : au Commandant Walters, à la tête de la branche du Département de la Police de Saint-Louis spécialisée dans les affaires des Feys. Ce qui avait équivaut depuis des années à un titre honorifique, jusqu'à ce que je revienne à la maison. Je ne savais pas comment il était parvenu à être convié à cette conférence de presse et à vrai dire, c'était le moindre de mes soucis.

Puis une autre voix masculine se fit entendre :

— Nous avons un mandat fédéral pour emmener la Princesse sous détention provisoire en mesure de protection.

C'était l'Agent Spécial Raymond Gillett, le seul agent fédéral ayant gardé contact avec moi après que l'enquête sur l'assassinat de mon père avait été jugée affaire classée. Alors plus jeune, j'avais cru qu'il se souciait de ce qui adviendrait de moi. Mais tout récemment, j'avais fini par piger qu'il s'inquiétait plutôt de laisser non résolue une affaire de si haut profil. J'étais toujours en rogne contre lui mais en cet instant, cette voix familière sonna agréablement à mes oreilles.

— La Princesse n'est pas ici, messieurs les officiers, dit un deuxième garde. S'il vous plaît, retournez dans la zone réservée à la presse !

— La Princesse est ici, intervint Dame Elasaid, et en grand besoin de soins médicaux humains.

On pouvait sentir la tension qui s'intensifiait parmi les nobles rassemblés, comme un ressort remonté une fois de trop. Pour les officiers humains, ils auraient une allure magnifique et un air indéchiffrable, mais je pouvais sentir leur énergie qui prenait son essor telle la première étincelle d'une allumette. Les gardes en faction aux portes le perçevraient aussi,

immanquablement.

Le gigantesque chien noir s'avança à côté de Hugh. Cela ne me fit pas me sentir mieux pour autant. Ainsi désarmé contre la puissance des gardes Sidhes, tout ce qu'il pourrait faire serait de mourir pour me protéger. Et je ne voulais assurément pas qu'il se sacrifie ainsi mais plutôt qu'il vive pour moi.

— Nous avons des médecins avec nous, dit le Commandant Walters. Laissez-les examiner la Princesse et nous repartirons.

— Le Roi a ordonné qu'elle ne soit pas confiée à nouveau aux brutes qui l'ont blessée. Elle ne doit plus s'approcher des Unseelies.

— Lui a-t-on interdit de s'approcher des humains ? s'enquit l'Agent Gillett.

Le silence se prolongea tandis que le murmure du pouvoir s'intensifiait parmi les Sidhes qui nous entouraient, lentement, presque imperceptiblement, semblant déclencher l'essor de leur magie.

— C'est vrai ça ! Le Roi n'a rien dit au sujet des humains qui poseront les yeux sur elle.

— Il nous a ordonné de l'éloigner des journalistes, lui répondit son collègue.

— Et pour quelle raison la Princesse devrait-elle être éloignée de la presse ? s'enquit l'Agent Gillett. Elle leur fournira des infos de première main concernant son sauvetage des griffes des malfaisants Unseelies par votre courageux Roi.

— Je ne sais pas...

— À moins que vous ne craigniez que la Princesse ne relate une tout autre histoire, intervint Walters.

— Le Roi a fait le serment que ces faits se sont bien produits, riposta le garde loquace.

— Alors vous n'avez rien à perdre en laissant nos médecins l'examiner, répliqua l'Agent Gillett.

Le garde qui avait paru plaisant ajouta :

— Si le Roi a dit la vérité, alors il n'y a rien à craindre, Barri, Shanley. Vous le croyez, n'est-ce pas ?

On discernait nettement dans son intonation le premier véritable doute, comme si même pour les plus loyaux partisans de Taranis, les mensonges se faisaient bien trop gros à avaler.

— Si elle est vraiment ici, alors laissez-la s'avancer, finit par dire Shanley d'un ton las.

Hugh me serra plus fort contre lui tandis que les nobles s'écartaient tels les pans d'un rideau scintillant. Seuls ses chiens et le garde blond restèrent devant moi, Doyle demeurant à nos côtés. Je crois que lui, tout comme moi, se sentait plus que concerné que les gardes déjà suspicieux en arrivent à l'identifier. Ils nous laisseraient peut-être entrer dans la salle où se trouvait la presse, mais s'ils soupçonnaient que les Ténèbres était à l'intérieur de leur sithin, ils se déchaîneraient.

— Laissez-les voir, dit finalement Hugh.

Le garde et les gigantesques chiens s'écartèrent. Doyle recula légèrement derrière Hugh si bien qu'il se fondit parmi eux, à part du point de vue couleur, étant le seul d'une telle noirceur. À mes yeux il se distinguait presque douloureusement parmi toutes ces nuances typiquement seelies.

Je devais avoir l'air pire que je me sentais, car les deux hommes me regardaient, les yeux écarquillés. Ils parvinrent à se ressaisir après ce premier émoi qui ne m'avait pas échappé. Je le comprenais même parfaitement. Et j'eus l'impression que ce regard me rendait ma sensibilité. J'ignore s'il s'agissait d'une intervention magique, de ressentir de la peur pour Doyle ou que Taranis nous découvre. Ou peut-être cette petite voix dans ma tête qui s'était intensifiée au point d'en hurler. La voix qui me faisait finalement penser de A à Z, me demandant mentalement : *M'a-t-il violée ? M'a-t-il violée après m'avoir assommée ? Est-ce ce que le grand Roi des Seelies considère comme de la séduction ?*

Ô Déesse, faites qu'il ait été en proie à la confusion quand il a pensé possible que je porte son enfant !

C'était comme prendre conscience que je m'étais coupée tout en ne sentant la douleur qu'à la vue du sang. J'avais vu ce « sang » se transcrire sur l'expression faciale des policiers. Je le vis dans la manière dont ils s'avançaient vers moi. Le côté gauche de mon visage, enflé, me faisait mal, comme il avait dû le faire auparavant, mais ce n'était que maintenant que je semblais ressentir tous ces inconforts.

Puis le martèlement dans mon crâne se remit en branle avec

une telle férocité que j'en fermai les yeux en ressentant une nouvelle montée de nausée.

— Princesse Meredith, pouvez-vous parler ? dit une voix.

Je levai les yeux pour rencontrer ceux de l'Agent Gillett, où se reflétait cette bonne vieille compassion, ce regard qui m'avait incitée à lui faire confiance quand j'étais toute jeunette. Je scrutai ces yeux en étant convaincue de leur sincérité. Tout récemment, j'avais eu l'impression qu'il m'avait manipulée, après avoir réalisé qu'il n'était resté en contact avec moi que dans l'espoir de résoudre le meurtre de mon père, non pas pour moi, mais avec d'autres intentions qui lui étaient personnelles. Je lui avais alors dit de ne plus chercher à me revoir, mais à présent, le regard levé vers son visage, je compris ce que j'avais perçu chez lui alors que j'avais dix-sept ans, car en cet instant, il se souciait de moi, profondément.

Il se remémorait peut-être notre première rencontre, alors que j'étais effondrée de chagrin, agrippée à l'épée de mon père comme s'il s'agissait de la dernière chose tangible de l'univers.

— Un docteur, murmurai-je. J'ai besoin d'un docteur.

Je murmurai parce que la dernière fois où je m'étais sentie aussi mal en point, parler m'avait donné mal à la tête. Mais également parce que je savais pertinemment que cela me ferait paraître d'autant plus pitoyable. Et si la compassion pouvait contribuer à me faire aller devant les journalistes, j'étais prête à jouer mon va-tout sans hésitation, quoi qu'il en résulte.

Les yeux de l'Agent Gillett se durcirent et, à nouveau, j'y perçus la détermination à atteindre son objectif qui m'avait fait croire qu'il découvrirait l'assassin de mon père.

Pour cette nuit, cela irait. Je portais en moi ses petits-enfants. Mais je devais me mettre à l'abri. Les Sidhes comptent si souvent sur la force des armes et de la magie, alors que la vulnérabilité leur est inconnue. Ils ne comprennent pas l'arsenal des impuissants. Contrairement à moi, parce que j'avais vécu dans le pays des sans-défenses la majeure partie de mon existence.

Je cessai donc de m'évertuer à me montrer courageuse. J'abandonnai mes défenses dans l'espoir de me sentir mieux. Je m'autorisai à prendre conscience de la gravité de mon état et

combien j'étais effrayée. Je m'autorisai ces pensées que j'avais refoulées. Les laissant me remplir les yeux de larmes.

Les gardes tentaient de nous barrer la route, lorsque la voix de sergent-chef du Commandant Walters retentit en écho dans la pièce de marbre en pénétrant par la porte ouverte au-delà.

— Libérez le passage, tout de suite !

— Shanley, nous n'avons pas de guérisseurs pouvant remédier à ceci, dit le garde bavard. Nous ferions mieux de laisser les humains s'en occuper.

Ses cheveux étaient de la couleur embrasée des feuilles d'automne juste avant qu'elles ne tombent, et ses yeux n'étaient qu'anneaux nuancés de vert. Il semblait jeune, bien qu'il dût avoir plus de soixante-dix ans, l'âge de Galen, le plus jeune Sidhe après moi.

Shanley posa son regard sur moi, deux cercles parfaits de bleu.

J'étais dans les bras de Hugh, le fixant de mes yeux inondés de larmes, un hématome gonflé me marbrant le visage de la tempe au menton.

— Quelle histoire allez-vous relater à la presse, Princesse Meredith ? me demanda discrètement Shanley.

— La vérité, murmurai-je.

Une expression de souffrance traversa ses iris inhumainement magnifiques.

— Je ne peux alors vous laisser passer.

Il admettait ainsi qu'il savait que ma version de la vérité différerait quelque peu de celle de Taranis. Il savait que son Roi avait menti tout en jurant dire la vérité. Il le savait et cependant, il lui avait prêté serment de le servir en tant que garde. Piégé entre ses promesses et la déloyauté de son Roi.

J'aurais pu le prendre en pitié mais savais que mon oncle ne serait pas indéfiniment diverti dans son bain. Pas même avec des servantes à abuser. Nous n'étions plus qu'à quelques mètres des journalistes et d'une sécurité toute relative. Mais comment franchir cette distance ?

Le Commandant Walters sortit sa radio de la poche de son manteau et l'enclencha.

— Nous avons besoin de renfort.

— S'ils tentent de forcer le barrage, nous devrons les combattre, nous avertit Shanley.

— Elle attend un enfant, dit la guérisseuse. En fait, elle porte des jumeaux.

— Tu mens ! lui lança-t-il en la regardant avec suspicion.

— Je ne possède plus que quelques pouvoirs, en effet, mais il me reste suffisamment de magie pour l'avoir senti. Elle est enceinte. J'ai senti leurs cœurs palpiter sous ma paume, tels les battements d'ailes d'un oiseau.

— Des battements de cœur ne pourraient être aussi rapides, lui rétorqua-t-il.

— Elle est entrée dans ce sithin enceinte de jumeaux. Elle a été contrainte à partager le lit du Roi, qui l'a violée, alors qu'elle porte les enfants d'un autre !

— Abstiens-toi de tels propos, Quinnie ! lui intima-t-il.

— Je suis guérisseuse. Je dois enfin m'exprimer. Même au prix de tout ce que je suis, de tout ce que je possède, je te jure que la Princesse est enceinte de jumeaux depuis au moins un mois.

— Tu le jurerais solennellement ?

— Je le jurerai sur tout ce que tu voudras.

Ils s'affrontèrent du regard un long moment. Puis un martèlement se produisit à la porte derrière les gardes ainsi que tout un brouhaha indiquant que les autres policiers et agents tentaient le forcing. Les gardes Seelies ne voulaient pas mettre à mal les flics devant toute la presse, et notamment devant leurs objectifs.

Le tapage sembla signifier que les policiers n'entretenaient pas, quant à eux, les mêmes scrupules. La porte en trembla sous le poids des corps qui s'y cognaient dans la tentative de la faire céder.

Le garde bavard vint se placer à côté de son Capitaine.

— Shanley, tu as entendu ce qu'elle vient de dire ?

— Le Roi a aussi prêté serment, répliqua l'autre. Et rien ne s'est produit pour dénoncer un parjure.

— Il croit tout ce qu'il dit, intervint la guérisseuse. Vous le savez pourtant bien. Et comme il y croit, il ne ment pas, mais cela ne rend pas pour autant vrai ce qu'il raconte. Nous en avons

tous été témoins au cours de ces dernières semaines.

Shanley reporta son attention de son collègue sur elle, puis finalement sur moi.

— Les Unseelies vous violaient-ils lorsque notre Roi vous a porté secours ?

— Non, lui répondis-je.

Son regard se fit brillant, mais pas de magie.

— Vous a-t-il prise contre votre gré ?

— Oui, murmurai-je.

Une larme amorça sa descente de chacun de ses yeux magnifiques, puis il me fit une légère courbette.

— Je suis à vos ordres.

J'espérai avoir pigé ce qu'il attendait de moi. Je m'exprimai aussi fort que j'osai avec ma tête qui martelait :

— Moi, Princesse Meredith NicEssus, Détentrice des Mains de Chair et de Sang, petite-fille d'Uar le Cruel, vous ordonne de nous laisser passer.

Il se courba plus bas encore tout en s'écartant et resta dans cette position.

Le Commandant Walters parla à nouveau dans sa radio :

— Nous allons passer. Je répète : nous allons évacuer la Princesse. Dégagez les portes.

Les bruits de combat s'intensifièrent. Le garde aux yeux bleus s'égosilla :

— Retirez-vous, les gars ! La Princesse va sortir !

Le tumulte s'atténuua alors, puis il n'y eut plus aucun bruit. Le garde au regard azur fit un signe de tête aux autres, qui ouvrirent alors les immenses portes.

Doyle se rapprocha de moi tandis que Hugh avançait. Un instant, je crus qu'il s'agissait d'une offensive magique lumineuse, avant de réaliser que ces lumières étaient à la disposition des caméras mobiles ou venaient des flashes. Confrontée à ces éblouissements soudains, je fermai les yeux et fis mon entrée dans les bras de Hugh.

Chapitre 29

Aveuglée par cette intense luminosité, j'eus l'impression que ma tête allait exploser sous cet assaut. J'aurais voulu leur hurler d'arrêter, mais craignais de faire encore empirer la douleur.

Je fermai les yeux, les abritant comme je le pouvais de la main. Une silhouette sombre se détacha contre la lumière et je perçus une voix de femme.

— Princesse Meredith, je suis le Docteur Hardy. Nous sommes ici pour nous occuper de vous.

Puis un homme ajouta :

— Princesse Meredith, nous allons vous mettre une minerve, juste par précaution.

Soudainement, un brancard à roulettes se matérialisa comme par enchantement à côté de nous. L'équipe médicale commença à s'activer autour de moi. Le Docteur Hardy examina mes yeux avec une minitorche, dans la tentative de me faire suivre du regard. J'y parvins, lorsque d'autres mains que je ne pouvais voir me soulevèrent, commençant à me faire des choses, me faisant paniquer !

Je me mis à leur ficher des baffes, résultant en de faibles gémissements d'impuissance. C'était insupportable ! Je ne pouvais voir qui me touchait. Ne pouvais voir ce qu'ils faisaient. Ne comprenant pas ce qui était en train de m'arriver, je ne pouvais le supporter !

— Princesse, Princesse Meredith, m'entendez-vous ? m'appelait le Docteur Hardy.

— Oui, répondis-je d'une voix qui ne me ressemblait pas du tout.

— Nous devons vous emmener à l'hôpital. Afin de vous transporter, nous devons procéder à certains préparatifs. Acceptez-vous de nous laisser faire notre boulot ?

Je ne pleurai pas vraiment, les larmes semblant juste me glisser du coin de l'œil.

— Je dois savoir ce que vous faites ! Je dois voir qui me touche !

Elle regarda derrière moi le barrage des médias. Les policiers s'étaient disposés pour former un rempart vis-à-vis d'eux, mais ils pouvaient entendre quasiment tout ce que nous disions. Le docteur se pencha plus près de moi.

— Princesse, avez-vous été violée ?

— Oui.

Le Commandant Walters se pencha plus près à son tour.

— Je suis désolé, Princesse, mais je dois m'en enquérir. Qui a fait ça ?

— Les Unseelies, répondit l'un des gardes Sidhes près de la porte. Tout comme ils ont violé Dame Caitrin !

— Taisez-vous ! vitupéra Walters, avant de se tourner à nouveau vers moi. Est-ce vrai ?

— Non, répondis-je.

— Alors qui a fait ça ?

— Taranis m'a assommée, puis je me suis réveillée nue dans son lit, et il était allongé à côté de moi.

— Menteuse ! s'exclama le garde derrière nous.

— Elle l'a juré sur l'honneur, dit Shanley, qui dirigeait ces hommes.

— Tout comme notre Roi.

— Je n'y peux rien, dit-il.

— Taranis m'a blessée. Lui et lui seul. Je le jure sur Les Ténèbres Qui Dévorent Toutes Choses.

— Vous avez perdu la raison ! Faire un tel serment ! dit une voix qui m'était inconnue.

— Seulement si elle ment.

Je crus reconnaître Sir Hugh. Mais il y avait tant de bruit, tout un brouhaha. Les journalistes s'étaient mis à hurler leurs questions, leurs suppositions, auxquelles nous avons fait la sourde oreille.

Le Docteur Hardy entreprit de s'adresser doucement à moi. Elle commença par me présenter son équipe. Elle m'expliquerait ce qu'ils devaient faire, et seulement alors, ils me

toucheraient. Cela contribua à me faire renoncer à cette amorce d'hystérie.

Ils ne marquèrent un temps d'arrêt que lorsqu'une voix retentit, amplifiée par un micro que je n'avais pas encore repéré :

— Nous vous avons raconté ce qui était arrivé à la Princesse. Les gardes Unseelies supposés la protéger l'ont battue avant de la violer. Notre Roi a sauvé sa nièce en l'éloignant d'eux pour l'amener ici, en sécurité.

Il ne fallait quand même pas pousser ! Peu importe comment je me sentais, je ne pouvais pas les laisser m'embarquer à l'hosto en laissant ce bobard faire son chemin tranquille dans les oreilles des journalistes.

— S'il vous plaît, j'ai besoin d'un micro. Je dois rétablir la vérité, dis-je.

Le Docteur Hardy ne sembla pas apprécier, mais Hugh ainsi que d'autres m'apportèrent leur assistance en me poussant sur le brancard sur le devant de la scène. L'équipe médicale insista pour que je garde la minerve qui me serrait à en suffoquer. J'étais déjà branchée à une intraveineuse. Apparemment, ma tension artérielle était faible, mon corps quelque peu sous le choc.

Le toubib s'avança vers le micro.

— Je suis le Docteur Vanessa Hardy. La Princesse est blessée et doit être emmenée d'urgence à l'hôpital, mais elle a insisté pour vous parler. Cet entretien devra donc être bref. J'espère que je me suis bien fait comprendre.

— C'est très clair, dirent plusieurs personnes dans l'assemblée.

La secrétaire de presse, une beauté sidhe tout en rose et or, ne voulait pas me passer le micro. Ce qu'elle avait entendu en provenance des portes avait suffi pour l'alarmer.

L'Agent Gillett se décida à le lui prendre des mains et le tint pour moi. On pouvait sentir la fébrilité des journalistes se déployer comme le faisait la magie.

— Qui vous a frappée ? m'interpella une voix.

— Taranis, répondis-je.

Un soupir collectif d'impatience s'exhala, suivi d'une

explosion de flashes. Je dus refermer les yeux.

— Est-ce les Unseelies qui vous ont violée ?

— Non.

— Avez-vous été violée, Princesse ?

— Taranis m'a frappée et j'ai perdu connaissance. Puis il m'a kidnappée et je me suis réveillée nue dans son lit. Il m'a alors dit que nous avions fait l'amour. Je me ferai examiner pour viol à l'hôpital. Si les prélèvements révèlent un facteur inconnu, alors en effet, mon oncle m'aura violée.

Les policiers retenaient la secrétaire de presse et certains Sidhes. D'autres nobles et les chiens leur prêtaient main-forte pour surveiller la foule. Des grognements retentirent autour de moi, le plus bruyant se trouvant juste à proximité. Une grosse tête noire me toucha la main. Mes doigts s'animèrent pour caresser la fourrure de Doyle. Ce léger effleurement me fut de bien plus de réconfort que quoi que ce soit d'autre.

— La Princesse souffre d'une commotion cérébrale, cria le Docteur Hardy pour se faire entendre dans tout ce charivari. Je dois lui faire passer une scanographie afin d'en évaluer la gravité. Nous allons donc devoir vous quitter.

— Non ! protestai-je alors.

— Mais Princesse, vous aviez dit que vous vous laisseriez emmener sans rechigner après avoir rétabli la vérité !

— Non, ce n'est pas ça. Je ne peux me faire radiographier. Je suis enceinte.

L'Agent Gillett tenait toujours le micro si près que tous ceux présents purent entendre. Si nous avions pensé que la situation avait été jusque-là chaotique, nous nous étions bel et bien trompés.

— Qui est le père ? se mirent à hurler les journalistes. Est-ce votre oncle ?

Le Docteur Hardy se pencha plus près de moi pour murmurer, ou était-ce plutôt hurler par-dessus cette cacophonie :

— À quand remonte le début de la grossesse ?

— À quatre ou cinq semaines.

— Nous allons nous occuper de vous et de votre bébé comme le trésor le plus précieux, m'assura-t-elle.

J'aurais volontiers approuvé du chef, mais la minerve m'en empêchait.

— D'accord, dis-je finalement.

Puis elle leva les yeux vers quelqu'un que je ne pouvais voir en disant :

— Nous devons l'emmener maintenant à l'hôpital.

Et nous nous sommes mis en route en nous frayant un passage vers la sortie. En rencontrant certains problèmes pour avancer, principalement pour deux raisons : l'une étant évidemment les journalistes, qui voulaient tous récupérer une dernière photo ou obtenir réponse à une toute dernière question ; l'autre étant les gardes et les nobles Seelies qui s'opposèrent à Hugh, voulant que je reste avec eux, que je me rétracte quant à mes révélations.

Des visages à la beauté inhumaine n'arrêtaient pas d'apparaître par intermittence au-dessus de moi, exprimant des propos du genre : « Comment avez-vous osé mentir au sujet de notre Roi ? », « Comment pouvez-vous accuser votre oncle d'un tel crime ? », « Menteuse ! Garce de menteuse ! ».

Ce fut la dernière interjection avant que les flics ne se décident à intervenir sérieusement pour éloigner la multitude scintillante qui me criait ces horreurs en plein visage. Ils tentèrent par la même occasion de chasser le chien noir.

— Non, il est à moi ! leur dis-je.

Personne ne le remit en question.

— Il ne pourra pas monter dans l'ambulance, crut bon de me préciser le Docteur Hardy.

Je ne contestai pas. Que Doyle demeure à mes côtés, sous quelque forme que ce soit, était un progrès. Chaque effleurement de sa fourrure contre ma main me rassérénait.

Un tel attroupement s'était formé autour du brancard, avec une telle luminosité, que je ne sus que nous étions finalement sortis de là que par le frôlement de l'air nocturne sur mon visage. Lorsque Taranis m'avait kidnappée, il faisait nuit. S'agissait-il de cette nuit, ou de la suivante ? Depuis combien de temps m'avait-il retenue captive ?

Je tentai de me renseigner de la date, mais personne ne m'entendit. Les journalistes nous avaient suivis à l'extérieur du

sithin. Ils ne nous lâchaient pas, hurlant leurs questions, accompagnés d'éclairage mobile.

Les roulettes du brancard n'appréciaient visiblement pas le tout-terrain, aussi herbeux soit-il. Le sol accidenté ne faisait que faire empirer mon mal de crâne. Je m'efforçai de réprimer de faibles gémissements plaintifs et fus capable de me maîtriser jusqu'à ce que les assistants médicaux se soient regroupés autour de moi, m'empêchant de ce fait de toucher la fourrure de Doyle. À l'instant précis où ce contact fut brisé, la douleur s'intensifia.

— Doyle, l'appelai-je d'une toute petite voix, implorante, avant même de pouvoir m'en ravisier.

Une grosse tête noire velue se fraya un passage sous le bras du docteur, la faisant sursauter.

— Ouste ! s'écria-t-elle en tentant de le repousser.

— J'ai besoin de lui, s'il vous plaît.

Elle me regarda, les sourcils froncés, tout en reculant d'un pas, laissant le chien se rapprocher. Suffisamment près pour que mes mains puissent caresser sa fourrure durant la majeure partie de ce voyage chaotique couchée sur le brancard. Jamais je n'avais réalisé comme l'étendue de pelouse entourant les monticules était bosselée, du moins jusqu'à ce que du plat ne devienne une nécessité absolue. Jusqu'à maintenant, elle m'avait pourtant paru bien nivélée.

L'une des caméras parvint à me cibler par-dessus les épaules des assistants médicaux. La lumière m'aveugla. Une douleur aiguë me transperça intensément, accompagnée de nausées.

— Je vais vomir.

Ils durent arrêter le brancard pour m'aider à me pencher de côté. Entre les tubes, le rebord surélevé et la minerve, je n'aurais pu m'en sortir toute seule. Je n'avais encore jamais roulé sur le côté aidée d'autant de mains.

— Elle a une commotion cérébrale ! Les lumières vives aggravent sa condition ! criait le Docteur Hardy pendant que je gervais.

Ce qui fit imploser mon crâne, du moins c'est ce que je ressentis. Ma vue nageait en eaux troubles. Une main me toucha le front, fraîche, solide et qui me donna l'impression de ne pas

m’être... inconnue.

Ma vision s’éclaircit alors et j’aperçus un homme avec une barbe et une moustache blondes qui me dévisageait, la main posée sur mon front, une casquette de base-ball enfoncée sur la tête, la visière lui dissimulant en partie le visage. Puis, alors que je m’attardai sur les traits de cet étranger, ses yeux me semblant vaguement familiers changèrent, l’un d’eux présentant trois anneaux colorés : bleu barbeau autour de la pupille, suivi d’azur puis d’un cercle évoquant un ciel d’hiver.

— Rhys, murmurai-je.

Je perçus son sourire sous la barbe postiche particulièrement réaliste, quoiqu’il ait fait usage de glamour afin de dissimuler les détails de sa physionomie. Il avait toujours été le meilleur pour les missions d’infiltration lorsque nous bossions à l’agence de détectives.

Je pleurai malgré moi, parce que j’avais peur d’avoir mal.

— Rappelez-vous notre marché, dit une voix dans notre dos.

— Vous aurez votre interview télévisée exclusive dès qu’elle sera suffisamment rétablie, comme promis, répondit Rhys sans même se retourner.

Je devais avoir l’air plus qu’interloqué car il m’expliqua :

— Ils nous ont permis de les accompagner en tant que membres de leur équipe en échange de la promesse d’une ou deux interviews.

Je lui tendis ma main libre, qu’il prit pour déposer un baiser au creux de ma paume. La caméra qui m’avait fait gerber s’était remise à tourner, enregistrant cet instant, mais à une distance légèrement moins claustro pour moi.

— Est-ce l’un de vos hommes ? s’enquit le Docteur Hardy.

— Oui.

— Super, mais nous devons nous remettre en route.

— Désolé, dit Rhys en m’aidant à me rallonger d’une pression sur l’épaule.

Je cherchai à tâtons la fourrure, avant de la localiser pendant un moment, jusqu’à ce qu’on me prenne la main. Je ne pouvais pas me retourner pour voir de qui il s’agissait, ce qu’il sembla comprendre, car le visage de Galen m’apparut. Il portait également un couvre-chef et avait camouflé ses cheveux verts en

brun en rendant son teint plus humain grâce au glamour, bien plus subtilement même que Rhys, et qu'il laissa s'estomper sous mes yeux. Un instant m'apparaissait un humain plutôt mignon, et le suivant voilà Galen. Comme par magie.

— Salut ! dit-il, ses yeux s'emplissant de larmes quasi instantanément.

— Salut ! lui répondis-je.

Je me demandai brièvement ce qui aurait pu se passer s'ils avaient été reconnus plus tôt à l'intérieur du monticule. Pour le moment, j'étais bien trop heureuse de les voir pour m'en soucier davantage. Ou il se pouvait que je sois simplement trop mal en point.

— D'autres Roméos vont-ils surgir de nulle part ? s'enquit le Docteur Hardy.

— Je n'en sais rien, répondis-je, ce qui était la stricte vérité.

— Il y en a un autre avec nous, dit Galen.

Je ne parvenais pas à me figurer qui d'autre possédait un glamour assez efficace pour se risquer à pénétrer ici devant les objectifs au nez et à la barbe des Seelies. Le glamour de certains ne résistait pas en fait à l'exposition aux caméras, et la Cour Seelie était gouvernée par un maître de l'illusion. Ce beau salaud aurait pu percer à jour leurs camouflages. Ma poitrine se contracta douloureusement à la pensée de ce qui aurait pu arriver. Je serrai plus fort la main de Galen en souhaitant pouvoir tourner la tête vers Rhys.

Au lieu de cela, je me retrouvais piégée, les yeux fixés sur le firmament nocturne. Une nuit magnifique d'une noirceur emplie d'étoiles. Février approchait. Ne devrais-je pas ressentir le froid ? Cette réflexion suffit pour m'indiquer que je n'étais pas aussi consciente de ce qui m'entourait que je le croyais. Ne venait-on pas de dire que j'étais sous le choc ? Ou avais-je rêvé ?

Nous étions arrivés à l'ambulance, qui semblait s'être matérialisée par enchantement devant mes yeux. Il ne s'agissait pas de magie, mais de ma condition physique. Le temps m'échappait peu à peu, par bribes. Cela ne pouvait être bon signe.

Juste avant d'être poussée à l'intérieur, je compris enfin qui avait eu suffisamment de glamour pour affronter la presse et les

Seelies.

Il avait des cheveux blonds coupés court, des yeux noisette et un visage quelconque, jusqu'à ce qu'il se penche vers moi. Il avait créé l'illusion que ses cheveux avaient raccourci de cette longue tresse qui, comme je le savais, balayait en réalité le sol. Les yeux marron se révélèrent de trois nuances dorées. Le visage insignifiant se présenta soudain comme l'un des plus beaux des deux Cours réunies. Sholto, le Roi des Sluaghs, m'embrassa avec une extrême douceur.

— Les Ténèbres m'a raconté la vision qu'il avait reçue du Dieu. Je vais être père.

Il avait l'air tellement ravi que toute son arrogance s'en retrouva adoucie sur ses traits.

— Oui, lui dis-je, la voix faible.

Il était si heureux, si réjoui. Il avait tout risqué pour venir à mon secours, alors même que je n'en avais eu nul besoin. Mais je connaissais à peine Sholto. Je n'avais été intime avec lui qu'une fois. Ce n'était pas qu'il ne soit pas charmant, loin de là, mais j'aurais payé cher pour que ce soit Frost qui soit ainsi penché au-dessus de moi, évoquant notre enfant à naître.

— Je ne sais qui vous êtes, précisément, mais la Princesse doit être emmenée d'urgence à l'hôpital, intervint le Docteur Hardy.

— Je me comporte comme un imbécile. Pardonnez-moi.

Puis Sholto me caressa les cheveux avec une telle tendresse. Une tendresse que notre couple n'avait pas encore méritée. Je savais qu'il était sincère, mais en quelque sorte, cela semblait mal à propos.

On me souleva ensuite sur mon brancard pour le faire glisser à l'intérieur de l'ambulance. Le docteur resta à mon chevet, ainsi qu'un infirmier. Les autres se répartirent dans la cabine du chauffeur et dans une deuxième voiture.

— Nous te suivons à l'hôpital, me lança Galen.

Je levai une main, incapable de me redresser pour leur dire au revoir. Le chien noir avait bondi à l'intérieur du véhicule. Et l'expression se reflétant dans ces yeux si sombres posés sur moi n'était pas particulièrement canine.

— Ah non, absolument pas ! réagit le Docteur Hardy. Sors de

là, le chien ! Tout de suite !

L'air se rafraîchit alors, semblable à l'effleurement de la brume, et Doyle se présenta sous sa forme humaine, agenouillé à mon côté.

— Oh bon sang ! s'exclama l'infirmier.

— J'ai vu des photos de vous. Vous êtes Doyle ! dit le Docteur Hardy.

— C'est ça, répondit-il de sa voix caverneuse.

— Et si je vous demandais de sortir ?

— Je n'en ferai rien.

Elle poussa un soupir.

— Donnez-lui une couverture et allez leur dire de nous faire partir d'ici avant que d'autres nudistes ne rappliquent.

Doyle s'en enveloppa en partie afin que les humains se sentent plus à l'aise, la faisant passer sur l'une de ses épaules, laissant son autre bras libre de manière à me prendre la main.

— Qu'aurais-tu fait si le plan de Hugh n'avait pas fonctionné comme prévu ? lui demandai-je.

— Nous t'aurions secourue.

Ils n'auraient pas essayé de le faire, mais simplement l'auraient fait. Quelle arrogance ! Quelle assurance ! Rien à voir avec un humain. Bien plus que la magie, bien plus que cette beauté surnaturelle, ce comportement était typiquement Sidhe. Cette arrogance n'était nullement de la prétention, pas davantage qu'une confiance aveugle en soi. Il était les Ténèbres, et à une époque, avait été le dieu Nodens. Il était Doyle.

Il s'était placé de telle sorte que je puisse le voir sans avoir à bouger tandis que l'ambulance se mettait en route, les pneus crissant sur le gravier. Je scrutai ce visage sombre, si sombre, le regard plongé dans ces yeux noirs où je discernais des pointes d'épingle colorées qui n'avaient rien de reflets. Ses iris recélaient des couleurs dans leur profondeur enténébrée, des couleurs qui n'apparaissaient nulle part dans l'ambulance, semblables à des lucioles multicolores qui voltigeaient en virevoltant en tous sens.

Il en avait autrefois fait usage pour essayer de m'hypnotiser sous les ordres de ma tante. Un test afin de constater mon degré de vulnérabilité, ou de résistance.

— Je peux te laisser dormir jusqu'à notre arrivée à l'hôpital, me proposa-t-il.

— Non, dis-je en fermant les yeux, confrontée à ces jolis points lumineux.

— Tu souffres, Merry. Laisse-moi t'aider.

— Je suis le docteur ici, réagit Hardy, et il n'y aura pas de sorcellerie d'invoquée sur la blessée jusqu'à ce qu'on me fournisse quelques explications.

— Je ne sais si je peux l'expliquer, admit Doyle.

— Non, dis-je, les paupières closes. Je ne veux pas perdre connaissance, Doyle. La dernière fois que cela s'est produit, je me suis réveillée dans le lit de Taranis en sa compagnie.

Sa main se crispa en enserrant la mienne. Il s'accrochait à moi comme si c'était lui qui avait besoin de réconfort. Les lumières colorées s'estompaient sous mes yeux que j'avais rouverts.

— J'ai échoué à te protéger, ma Princesse, mon amour. Nous avons tous échoué à te protéger. Nous n'avions pas imaginé que le Roi pouvait se déplacer grâce à la luminosité du soleil. Nous pensions que c'était un don qu'il avait perdu.

— Il nous a tous pris au dépourvu, dis-je, avant de penser à un détail que je devais élucider. Mes chiens. Il les a blessés !

— Ils survivront. Minnie gardera sans doute une cicatrice, mais elle guérira, dit-il en portant mes doigts à ses lèvres pour les embrasser. Le vétérinaire à qui nous l'avons confiée a dit qu'elle allait avoir des petits.

— Et ils n'ont pas souffert ? m'étonnai-je, les yeux écarquillés.

— Ils se portent comme un charme, me répondit-il en souriant.

Je ne savais pas pourquoi, mais cet embryon d'info me rasséréna. Mes lévriers m'avaient vaillamment défendue, et le Roi avait failli les tuer. Mais il avait échoué. Ils survivraient et allaient avoir une portée. Les premiers lévriers de la Féerie à naître depuis plus de cinq siècles !

Taranis avait tenté de me contraindre à devenir sa Reine, mais j'étais déjà enceinte. J'avais déjà mes Rois. Il s'était planté sur toute la ligne. Je m'assurerais que le Roi de la Lumière et de

l'illusion soit emprisonné pour viol si l'examen médical se révélait positif, quoique ce qualificatif semblât inapproprié.

La presse allait le dévorer tout cru. Accusé d'enlèvement, de maltraitance et de viol à l'encontre de sa propre nièce. La Cour Seelie avait été l'étoile du berger pour les médias. Cela était en passe de changer.

C'était au tour de la Cour Unseelie de briller, quoique d'une luminosité sinistrement enténébrée, mais cette fois, nous aurions le beau rôle.

Les Seelies m'avaient offert leur trône, mais j'étais trop avisée pour m'en réjouir. Hugh et les autres pouvaient bien vouloir de moi, mais la multitude étincelante ne m'accepterait jamais en tant que Reine. Je portais des bébés dont les pères étaient des seigneurs Unseelies. J'étais moi-même l'enfant d'un Prince Unseelie, et ils m'avaient traitée pire que tout.

Il n'y aurait pas de trône doré pour moi. Non, si un trône m'attendait, ce serait celui de la nuit. Devrait-il être après tout rebaptisé ? Le Trône de la Nuit avait une connotation sinistre. Taranis siégeait sur le Trône Doré, ce qui avait une résonance bien plus guillerette. Shakespeare disait que le parfum d'une rose venant sous n'importe quel autre nom n'en demeurerait pas moins tout aussi suave, mais je n'en croyais rien. Le Trône Doré, le Trône de la Nuit ? Sur lequel préféreriez-vous prendre place ?

Ayant survécu jusqu'ici, je m'efforçai de penser à tout, à chaque menu détail, afin d'éviter de me remuer les méninges sur les méfaits de mon oncle et sur le fait que Frost n'allait pas être là, à m'attendre à l'hôpital. J'étais enfin enceinte, mais ne pouvais m'en réjouir. Pour raisons politiques, si le kit de viol donnait des résultats positifs, cela serait parfait. Cela signifierait que nous tenions Taranis. Mais du point de vue personnel, j'espérais qu'il avait menti. J'espérais qu'il n'était pas parvenu à abuser de moi en profitant de ma perte de connaissance. J'espérais qu'il ne m'avait pas violée, alors que j'avais une hémorragie cérébrale suite au coup qu'il m'avait assené.

Je me mis à pleurer, en proie au désespoir et à un sentiment d'impuissance. Doyle se pencha vers moi, en murmurant mon prénom et qu'il m'aimait.

J'enfouis ma main dans la chaleur de sa chevelure en l'attirant vers moi, inhalant le parfum de sa peau. Je me fondis dans la sensation et les senteurs que me procurait son corps, en laissant libre cours à mes larmes.

Après avoir finalement gagné la course au trône de la Cour Unseelie, je ne ressentais rien, à part sur ma langue un goût amer... de cendres.

Fin du tome 6